Convoitise

Sorcières & Chasseurs

LAURÉAT JURY AMAZON KINDLE
SALON DU LIVRE 2017



Charlotte Munich

CONVOITISE

Sorcières & Chasseurs

Charlotte Munich

ISBN : 979-10-96438-06-8

1

Une nouvelle cliente, c'est une chance inespérée. Leila ouvre la porte avec son sourire business, celui qui la montre maîtresse d'elle-même, gardienne de pouvoirs insondables, prête à mettre les flammes de l'enfer à votre service, et muette comme une tombe.

Elle restera sur ses gardes de toute façon, parce que les clientes femmes, en règle générale, veulent toutes la même chose : le pouvoir par les hommes. C'est triste, mais vrai. Gourous de la politique, héritières de Forbes, impératrices de la banque, walkyries des médias, amazones 2.0, elles ne viennent ici que dans un objectif : s'accrocher de toutes leurs griffes à un type qui leur échappe. Et Leila se méfie de ce genre de job.

Elle accepterait tout de même à peu près n'importe quoi, parce qu'un fourmillement de mauvais augure a débuté dans ses extrémités. La grouille est de retour, intérêts et principal, et bien plus tôt que prévu. Utile jusqu'à un certain point, dans la mesure où elle sert de carburant à la pratique de Leila, la grouille devient gênante lorsqu'elle dépasse la cote d'alerte. Si Leila ne vend pas une potion rapidement pour consommer un peu de ces réserves, les choses vont continuer à empirer : démangeaisons, agressivité, hypersensibilité et *tutti quanti*. Puis les hallucinations. Et pour finir, elle partira en soleil : quand elle ne pourra plus juguler tout ce chaos, elle le laissera exploser et elle foudroiera tout le monde autour d'elle, à commencer par les personnes à qui elle tient le plus. Enfin, la personne : sa sœur, Iris, où qu'elle soit à se dorer la pilule.

La cliente, une brune au teint de porcelaine et aux yeux d'un bleu profond, est ponctuelle, propre, parfumée, sanglée dans un manteau hors de prix. Elle détaille d'un air sceptique le chambranle graisseux et le paillasson usé.

— Je suis Juli Tesla, déclare-t-elle. Je suis vraiment très étonnée : je voyais votre cabinet un peu plus huppé.

Leila hausse les épaules.

— Je connais un gynéco qui prend 300 et qui consulte dans un taudis haussmannien pire que celui-ci. Vous n'êtes pas parisienne ?

La cliente rit et ne répond pas. Leila la situe plus ou moins en Europe de l'Est, mettons hongroise, à son nom et à la façon dont elle roule les R derrière ces lèvres laquées de rouge sang.

Leila l'invite à la suivre dans la galerie de taupe qui lui sert de couloir : un boyau tout étroit, couvert d'étagères et de piles de choses diverses, et qui semble faire trois fois le tour du bâtiment avant de cracher les visiteurs dans le petit bureau 100 % Ikea.

Heureusement cette nouvelle cliente a toutes les chances d'être casher. Elle est envoyée par un bon contact, Jean-François Wart, ce penseur du cinquième arrondissement que Leila a aidé à pondre son bouquin sur les médias américains ou sur la société de consommation. À moins que ce ne soit sur un autre sujet suranné, désuet comme lui. Elle ne se rappelle pas. Elle se souvient juste de son visage sidéré et ravi quand il a compris que la sorcellerie opérait vraiment et que son rival, un philosophe plus bûcheur, plus productif et à la vie moins dissolue, allait en faire les frais pour la modique somme de vingt mille euros.

L'intellectuel concurrent était beaucoup plus avancé dans un livre sur un thème similaire, jusqu'à cette mauvaise chute dans les escaliers un jour qu'il emmenait des amis visiter les tours de Notre-Dame. Le crime parfait, car les potions de Leila sont bien entendu intraçables selon les méthodes classiques de la médecine et de la police scientifique. Et d'ailleurs il n'y a même pas eu de cadavre.

Wart paiera un jour. Il a déboursé les espèces sonnantes et trébuchantes, celles qui font qu'il prend Leila au sérieux. Il ne s'est pas encore acquitté, cependant, du véritable prix : lui aussi, il doit choir un jour, d'une façon qui lui sera propre. Il est persuadé que c'est déjà arrivé, l'hiver dernier quand il s'est cassé une jambe en faisant du ski. Mais Leila a des doutes : les « puissances occultes », si l'on peut nommer ainsi l'entité comptable avec laquelle commerce son talent, ont en général un sens de l'humour beaucoup plus piquant. Pour le moment, Jean-François Wart est émerveillé de s'être acoquiné avec une vraie sorcière. S'il n'était pas de son côté coupable de fainéantise, de plagiat et de malveillance, il en parlerait tout le jour au café de Flore. Il trouve Leila exotique et lui envoie des tonnes de prospects.

Leila se pose avec précaution dans le fauteuil aux ressorts capricieux, laisse à la cliente le crapaud grand style tapissé de moleskine. Juli Tesla fait la moue, s'installe, croise les jambes.

— Je souhaite acheter un philtre d'amour, dit-elle.

Philtre d'amour. Le terme particulièrement abusif fait ramper un frisson de dégoût dans le dos de Leila. C'est bien sa veine. Elle va devoir faire œuvre de pédagogie, tenter de découvrir le véritable besoin pour faire évoluer la requête. Elle étire en un nouveau sourire commercial ses lèvres sèches.

— Il va falloir m'en dire un peu plus.

— Mon mari, Damjan, est infidèle. Sa relation en cours m'inquiète, je pense qu'il est tombé amoureux. J'ai besoin qu'il reste avec moi, car nous sommes par ailleurs associés. Je ne veux pas tout perdre : mon mari, mon partenaire, mon business, sans parler de la carte de séjour… je ne peux pas vous donner plus de détails, mais il doit rester avec moi et oublier cette fille.

— Vous voulez qu'il abandonne cette femme et qu'il revienne auprès de vous ? reformule Leila. Je peux imaginer au moins une demi-douzaine de façons de les séparer. Mais il faut que vous compreniez que mes solutions sont vraiment des options de dernier ressort qui peuvent vous coûter très, très cher.

Dans son métier, elle a remarqué que les choses se passaient mieux si elle ne poussait pas non plus trop à la consommation, même et surtout quand il faut vraiment qu'elle pratique dès que possible. Pour bien vendre, il vaut mieux ne pas avoir l'air trop désespéré.

— Votre prix sera le mien, assure Juli Tesla. Mais je ne veux pas les séparer. Je n'aurais pas besoin de vos talents pour ça, je ne suis pas totalement incompétente. Je veux un envoûtement, un vrai. Je veux que mon mari me suive partout comme un petit chien.

La main de Leila se crispe sur le fauteuil. Elle oblige ses traits à se détendre et à reformer son parfait sourire, étincelant et mystérieux, celui qui inspire juste assez de confiance pour se jeter dans l'inconnu avec un frisson. Le sourire numéro cinq.

— Il est toujours plus simple d'éliminer une maîtresse que de faire évoluer l'objet de son affection, vous devez le savoir.

Madame Tesla esquisse un geste nonchalant.

— Je ne veux pas m'en prendre à sa petite amie. Et je ne veux pas faire changer mon mari. Je veux qu'il soit entièrement à mes pieds. Je veux qu'il lèche le sol sous mes pas, qu'il dépérisse quand je tourne les talons, qu'il n'ait plus d'autre volonté que mon bon plaisir.

Le cœur de Leila a une accélération désordonnée, comme celui d'une femme qui entend prononcer le nom d'une ancienne flamme mal éteinte. C'est presque au mot près ce qu'elle a lu elle-même la dernière fois qu'elle a feuilleté son grimoire, Convoitise, celui qu'elle a juré de ne plus jamais utiliser.

Serment qu'elle éprouve quelques difficultés à tenir en ce moment.

— Je suis désolée, mais ce n'est pas possible, dit-elle. Ce que vous demandez n'existe pas.

— Bien sûr que ça existe, dit la cliente. On m'a affirmé que vous étiez une spécialiste.

— Qui a pu vous dire une chose pareille ?

Quand même pas leur ami commun Jean-François Wart. Lui, il s'est contenté de suivre les propositions de Leila, et Convoitise est resté au fond de son coffre plombé.

La cliente sourit :

— Une amie très proche. Par discrétion, je préfère taire son nom.

— Et cette amie vous a vanté mes talents ? Elle y a eu recours elle-même ?

— Elle m'a affirmé que vous pourriez m'aider, opine Juli Tesla.

Leila se mord la lèvre, contrariée. Juli Tesla demande un sort d'emprise, un maléfice particulièrement vil, qui assujettit totalement une personne à celui qui l'invoque. Leila se rappelle le choc qu'elle a eu quand sa sœur Iris lui a avoué s'en être servie.

La cliente attend, un sourcil noir corbeau en équilibre sous son unique mèche grise. Leila se ressaisit : elle est tellement en manque de pratique qu'elle en serait presque à discuter avec cette Cruella amatrice pour un tout petit instant de soulagement. Ce n'est pas sérieux. Elle va se trouver un autre sort plus acceptable pour dépenser la grouille. Elle prend une grande inspiration, convoque toute la résolution et la raison qui lui restent.

— Ce que vous avez en tête n'existe pas à ma connaissance. Mais je peux vraiment faire autre chose pour vous.

Juli Tesla fait tourner la cuiller dans le mug de thé bon marché puis porte le breuvage à sa bouche, aspire une minuscule gorgée, fait la grimace.

— Non, je ne crois pas que vous puissiez m'aider. Il me faut ce philtre d'amour, un point c'est tout.

— Si vous avez envie de vous venger, insiste Leila, il existe des solutions plus simples. Nous pourrions punir votre mari d'une autre façon. Par exemple en lui donnant un cancer très, très douloureux, si vous voulez, un cancer dégradant qui attaquera ses parties génitales, fera tomber tous ses cheveux et qui lui pourrira à jamais sa vie sexuelle. Quelque chose avec un traitement pénible, expérimental, qui marche à moitié, qui donne de l'espoir pour mieux le reprendre après. Ce serait très satisfaisant, et ça vous coûterait moins cher.

— Je ne veux pas le dégrader, dit Juli Tesla, un pli buté au menton. Je veux le conserver dans toute la gloire de ses quarante ans, mais qu'il ait des œillères, qu'il ne regarde que moi et qu'il baise le sol sous mes pas.

Leila ravale sa frustration. Déjà elle n'en peut plus, bientôt les fourmillements et les sueurs froides vont commencer. Il lui faut absolument un client, une nuit de sommeil reconstituant, un répit de quelques instants. Pourtant, elle ne peut pas donner à cette cliente ce qu'elle réclame, et pas seulement parce que c'est dégoûtant. Quand la magie noire atteint un tel calibre, elle ne passe pas inaperçue, et en ce moment Leila ne peut pas se permettre d'être repérée. Elle ouvre la bouche et se force à articuler d'un air convaincant la seule réponse qui s'impose :

— Ceux qui vous ont parlé de philtre d'amour sont des charlatans. Cela n'existe pas, vous ne trouverez pas ce sort-là sur le marché. Demandez des références. Je suis la meilleure à Paris en matière d'influence sur les corps et les esprits et je vous dis que ce n'est pas possible.

— Je ne vois pas ce qui vous empêche de manipuler le cerveau de mon mec comme je le souhaite, alors ?

Leila respire un grand coup.

— Comme je vous l'ai déjà expliqué, je ne peux pas vous aider.

— Je ne vous crois pas, dit la cliente.

Leila se lève.

— Je vous engage à réfléchir à ma proposition. Pensez-y. Je peux vous assister pour détourner votre mari de votre rivale. Peut-être qu'il apprécierait moins une jeune fille avec une jambe amputée suite à un accident bizarre. Une bactérie qui dévore les muscles, pourquoi pas ? Les bactéries sont mes amies. Ou bien imaginez qu'elle prenne dix ans d'un coup, il la trouverait moins désirable. Ou bien la gale, c'est très facile. Cela vous coûterait quelques dizaines de milliers d'euros en cash suivant l'option retenue, et il y aurait aussi un prix métaphysique.

Juli Tesla exhale entre ses dents.

— Ce n'est pas donné !

— Je travaille bien, dit Leila. Mes clients sont contents. Demandez à Jean-François Wart. Est-ce qu'il n'a pas le teint rose et le poil brillant ? Faites comme lui. Pensez d'abord au bénéfice que vous voulez tirer de tout cela, et ensuite seulement aux dommages que vous voulez infliger à vos opposants.

C'est ce qu'elle leur dit à tous, comme si le service qu'elle leur proposait ne résidait pas, pour l'essentiel, dans le mal qu'ils font à leurs ennemis.

Juli Tesla regarde le bureau, les meubles Ikea vintage 1980 démontés et remontés quatre fois, la pile de vieux magazines au sommet de laquelle un mug promotionnel contenant du café froid se tient en équilibre depuis une semaine, les fauteuils Emmaüs, les vêtements de Leila qui viennent clairement d'une friperie, et pas récemment. Elle fronce les sourcils. Il est manifeste qu'elle se demande où Leila investit tout son magot.

— S'il vous faut davantage de références, dit celle-ci, je peux solliciter d'autres clients pour qu'ils vous appellent. Mais réfléchissez d'abord.

Ça, c'est un peu du bluff, parce qu'en réalité, si Leila a bien quelques réussites à son actif, seule une infime minorité d'entre elles est vraiment contente de ses services sur la durée. Mais cette madame Tesla n'est pas obligée de le savoir.

Leila a compris que c'était fichu avant même que la cliente potentielle ne se lève d'un mouvement fluide et gracieux qui traduit une sérieuse musculature. Leila s'extirpe à son tour de son fauteuil en évitant le ressort qui déchire les fonds de culotte. Encore une opportunité qui s'envole, et elle qui a si désespérément besoin de pratiquer.

Si elle était une sorcière lambda, avec juste un petit problème de grouille ponctuel, elle pratiquerait pour compte propre et n'en ferait pas toute une histoire. Mais elle ne dispose que de sorts de magie noire ou alors d'un gris vraiment très foncé. Si elle en lance un à ses propres frais, elle va se prendre en revers un paiement qui la mettra définitivement hors d'état de nuire.

Le citoyen ordinaire, dont le corps est peu habitué à la magie, peut mettre des années, voire des décennies à métaboliser un sort. Il a encore, dans certains cas, intérêt à passer à l'acte et à en assumer le prix. L'organisme de Leila, en revanche, est si rompu à la magie qu'elle la digère à la vitesse de l'éclair : pour elle, pas de débit différé. Elle pratique, elle paye comptant : un bourdonnement à son oreille l'avertit généralement sans tarder que la facture est déjà présentée. Utiliser la magie pour servir ses buts personnels est donc rarement une bonne idée.

Toujours pas de perspective de vente, et en plus, maintenant, elle va être obligée de se fendre d'une visite à Jean-François Wart pour se rencarder sur cette femme. Clairement, sa politique « vivons heureux, vivons cachés » a fait long feu.

Elle raccompagne la prospecte jusqu'à l'entrée. La porte de la cuisine est entrouverte sur un capharnaüm qui a commencé à capter le regard de la cliente. La curiosité de ces Parisiens est vraiment plus qu'insatiable, c'est un gouffre sans fond, un appétit impossible à éteindre. Leila allonge la main pour claquer le battant.

La poignée métallique est brûlante. Leila siffle, secoue sa main. Il y a à peine une heure, elle a ouvert sans se faire mal.

Pour la porte d'entrée, elle tire sur la manche de son vieux pull noir afin de protéger sa peau, en notant, déprimée, qu'il va lui falloir à nouveau des gants.

— Pouah, qu'est-ce que c'est que cette odeur ? s'exclame la cliente en sortant dans la cage d'escalier.

Leila baisse les yeux et constate que la gamine a eu le courage de s'aventurer jusqu'au quatrième. Cela fait plusieurs jours qu'elle lui colle aux basques. Elle est de moins en moins discrète et Leila se demande ce qu'elle lui veut. Elle porte des hardes répugnantes et sa puanteur envahit tout le palier.

— Je voudrais parler à Leila !

La cliente lui jette un regard dégoûté, on sent bien qu'il y a un problème de standing, et déjà ses talons aiguilles claquent dans l'escalier raide. Leila ne prend pas la peine de la saluer, quand on a disserté de la possibilité de mutiler l'âme de quelqu'un ou d'infliger à un tiers une maladie incurable, on est un peu au-delà des conventions sociales.

Elle se concentre sur la petite fille. Celle-ci porte un manteau d'adulte qui semble avoir été raccourci au couteau et resserré sous les bras par une ficelle. Ses yeux gris brillent dans un visage noir de crasse, ses cheveux sont si sales qu'ils s'amassent en croûtes.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Décampe où j'appelle les flics.

— Non ! Pas la police. S'il te plaît. Ils me mettront dans un foyer. Ou pire, ils me trouveront une famille.

— Justement, dit Leila, ça ne serait peut-être pas une mauvaise idée. Tu ne peux pas rester dehors à ton âge. Tu as quoi ? Quatre ans ?

La clocharde minuscule se campe sur ses pieds et bombe le torse.

— J'ai six ans et demi.

— Et sans doute pas un jour de plus, maugrée Leila. Passe ton chemin. Si je te vois encore ici, j'appelle les flics. Ouste. Du balai.

Une petite fille, ça ne peut pas être une bonne nouvelle, et Leila a déjà assez de problèmes comme ça.

— Je suis venue voir Leila, dit la petite. J'ai à lui parler. C'est toi Leila, non ?

— À d'autres, dit Leila. Mon nom est sur la boîte aux lettres. C'est trop facile. Si tu as quelque chose à me dire, accouche, et puis va-t'en.

— Je ne peux pas avoir une tartine d'abord ? Ça fait longtemps que j'ai pas mangé. Si t'avais quelque chose de chaud…

— Et puis quoi encore ? Cent balles et un Mars ?

— Ah, dit la petite fille, j'aime bien les Mars.

Elle est tellement maigre qu'on devine tout le squelette de son crâne sous la peau tendue de son visage cerné et pâle. Leila soupire.

— Reste là. Je vais voir si j'ai quelque chose à grignoter. Mais ne bouge pas. Si je découvre que je t'ai fait une tartine pour rien, tu vas avoir affaire à moi.

— J'aime bien le fromage aussi, dit la petite fille.

— Tu rêves, dit Leila. Y a plus de fromage chez moi depuis les années 90.

Elle claque la porte au nez de la gamine et se dirige vers la cuisine en regrettant déjà son idée. Il ne faut jamais nourrir un animal sauvage. Un moment d'inattention et il s'engouffre chez vous, se pensant adopté. Elle écume les placards en tentant d'ignorer les post-its trop défraîchis sur son réfrigérateur. Chacun des petits carrés de papier aux couleurs criardes lui signale un sort qui aurait dû être consommé mais qui ne l'a pas été, pour une raison ou une autre — le client s'est dégonflé ou a résolu seul son problème. Elle a eu beaucoup de clients depuis la rentrée, son coffre est bourré de billets de banque, mais elle s'en fiche : ce dont elle a besoin, c'est de ce frisson d'extase et du soulagement qui surviennent lorsque l'on fait appel à sa magie, quelque part dans la capitale. Ces dernières semaines, sans doute suite à toute cette confusion et au départ d'Iris, son taux de conversion est tombé au plus bas. Elle a peut-être fait des erreurs d'appréciations, mal conseillé ses clients. Ou alors c'est une accumulation de malchance vraiment bizarre.

La cuisine contient plus de post-its périmés que de nourriture. Tout ce qu'elle trouve, ce sont des champignons de Paris en conserve et un sachet de vieux crackers qui doivent dater d'une période heureuse où il y avait encore dans sa vie des apéritifs et des rendez-vous à quatre.

Leila ouvre la boîte, se coupe. Le métal qui a mordu sa chair laisse une trace cuisante. Elle retourne sur le palier. La fillette n'a pas bougé.

— T'as oublié la cuiller, remarque-t-elle.

Elle introduit sa main toute fine dans la boîte de conserve aux bords acérés, puis mange avec les doigts en émettant des petits bruits goulus. Elle ingurgite sûrement assez de microbes pour rendre malade un éléphant. Et après ? Ce n'est pas le problème de Leila.

— T'as de l'eau pour faire glisser ?

— Débrouille-toi, c'est pas les Restos du Cœur ici. Tu avales ça et tu décarres.

— Minute, papillon, proteste la fillette, j'avais quelque chose à te dire, tu te rappelles ?

— OK, accouche.

— Je peux pas te le dire ici.

— Si, tu peux. La voisine est sourde comme un pot.

La petite déglutit un champignon transgénique aussi gros que sa tête, gobe par là-dessus un cracker qui doit être à la fois tout sec et tout mou. Tousse un peu. On peut quasiment voir la bouchée qui se fraye un chemin dans son œsophage de moineau.

— Je veux une consultation.

— Une consultation ? Tu me prends pour un pédiatre ou quoi ?

Les yeux de la fillette s'étrécissent dans une mimique qui se voudrait adulte. L'effet est plus comique que menaçant.

— Non, je te prends pour une praticienne. J'ai besoin d'aide pour retrouver ma maman.

La petite fille affecte un air piteux, échoue lamentablement, avale de travers, tousse à nouveau.

— Qui t'envoie ? demande Leila, dans l'objectif de renvoyer bien vite cette demi-portion vers son adulte de référence, que l'on puisse passer à autre chose.

— Mon oncle.

— Dis-lui de venir lui-même.

— Il ne peut pas. Il est enfermé.

— Dommage pour lui. Je ne reçois pas les mineurs. Il va falloir qu'il vienne en personne et qu'il te laisse en dehors de tout ça. Tu peux lui dire de ma part. Maintenant va-t'en, j'ai un rendez-vous, il faut que je sorte.

Et elle referme la porte sans attendre la réponse.

2

Leila prend une longue inspiration, puis une autre, tente une dernière fois de lisser ses cheveux en pétard. Elle frotte sur le tapis de l'escalier ses escarpins qui lui semblent trop petits de trois pointures, mais pas trop fort, de peur de générer des étincelles.

— Oh, bonsouâr Leilâaaa, quelle agréâble surprîse !

L'épouse du philosophe est là, bien sûr, à son poste de videur, un cerbère qui voudrait ressembler à Betty Boop mais évoque surtout la grenouille à grande bouche. Elle considère Leila d'un air suspicieux, comme si elle lui reprochait une quelconque responsabilité dans les infidélités de son mari. Mais Leila ne couche jamais deux fois avec un client.

Elle tend à la maîtresse de maison la bouteille de champagne implicitement exigée pour toute entrée, qui est accueillie par une sorte de coassement.

— Tout va bien, Leilââ ? Tu as une petite mine.

Non, de toute évidence, rien ne va. Entre les bouffées de chaleur et les sueurs froides, Leila perd peu à peu les pédales. Tout à l'heure elle a crié sur un jeune homme dans le métro. Elle aurait vraiment préféré rester chez elle dans son canapé défoncé et boire du vin jusqu'à ce que le sommeil l'emporte. Malheureusement elle a dépassé le stade où elle parviendrait encore à dormir, y compris avec l'aide d'un barbiturique de cheval. Il faut qu'elle trouve une solution rapide, même créative, même douteuse. Elle doit prospecter, et de manière agressive. Il faut aussi qu'elle débrouille cette histoire de philtre d'amour. Depuis qu'elle a reçu Juli Tesla tout à l'heure, elle ne peut évacuer l'idée que quelqu'un a eu accès à son grimoire, et elle ne voit pas comment. Iris aurait montré Convoitise à des tiers lorsqu'elle l'a « emprunté » à la rentrée ?

— J'ai besoin de parler à JF, dit Leila.

— Oh, il est trèèès occupé, coasse l'épouse. Après tout, il est l'âââme de nos petites sauteries du lundi soir.

Leila hoche la tête et passe outre, se faufilant de justesse entre le mur et les bonnets C de l'hôtesse, vers la masse sombre et grouillante des fêtards qui se sont répandus, insouciants, dans tous les salons du 250 mètres carrés. Des éditeurs, des professeurs, des réalisateurs, des artistes, des journalistes, mais aussi quelques banquiers, startuppers et patrons venus se donner une patine intello. Elle en identifie quelques-uns, puis adopte une trajectoire tangente : elle vise un endroit plus calme et pense à ce couloir où JF expose des estampes japonaises. C'est toujours plus facile, là-bas, d'entamer une conversation, même et surtout si elle est inévitablement salace.

Pour atteindre son but, elle doit néanmoins se frayer un chemin à travers plusieurs groupes de convives. Elle saisit quelques bribes de discussion. Une main jaillit et l'attrape. Déséquilibrée, elle trébuche et atterrit contre un torse qui sent la transpiration.

— Eh, mais c'est la petite Leila !

Elle se dégage, quand elle est pleine de grouille, avec ces démangeaisons qui la parcourent comme un essaim de petits cafards, elle a horreur qu'on la touche. Comme si elle ne faisait pas assez de cauchemars toutes les nuits.

Mais le type la bloque, l'attire à lui, mime une danse désordonnée, manque de lui déboîter l'épaule, lui marche sur le pied. Il est complètement beurré.

— Alain ?

Et c'est lui, c'est Alain, cet ancien client qu'elle a aidé à se sortir d'un problème de harcèlement moral comme on n'en trouve que dans les romans, qui allait lui coûter sa carrière et sa réputation. Une histoire à coucher dehors. Son adjoint avait réussi à gravir en un temps record les échelons de son entreprise tout en détournant des fonds et en usurpant l'identité d'Alain. Alain lui a rendu la monnaie de sa pièce : avec un coup de main de Leila, il a pu endosser les traits de son ennemi pour commettre à son tour une grosse, grosse bêtise. L'usurpateur usurpé croupit aujourd'hui en prison, vu que c'est le tarif quand on agresse une femme, et même, oui, même une prostituée. Il ne serait pas venu à l'esprit d'Alain Grodzic de profiter de son identité d'emprunt pour braquer un joaillier par exemple, et couvrir sa légitime de bijoux. Dès que l'occasion s'est présentée de se livrer à une action répréhensible en toute impunité, il a sauté sur une marginale sans défense. Classique…

Celui qui devrait être en taule aujourd'hui, ce n'est pas le subordonné aux dents trop longues, c'est Alain Grodzic bien sûr. Cependant, grâce à Leila, ce dernier est libre de se frotter au gratin et de se pinter le lundi soir.

Leila dévisage l'homme avec dégoût. Il a vieilli de 20 ans, il est méconnaissable. Tout son visage semble s'être affaissé, il a l'air d'une poupée de cire qui se serait tenue trop près d'une bougie. Une parfaite illustration de ce qui arrive quand le prix métaphysique d'un sort est réclamé à son bénéficiaire. Il a voulu un masque, et maintenant, le voilà défiguré.

— Je crois que je ne t'ai pas assez remerciée pour le coup de main que tu m'as donné ! déclare-t-il, jovial et sinistre.

Il tente de la saisir à la taille et de la serrer contre lui, mais elle se dégage et s'engouffre dans la première brèche entre les invités, met plusieurs couches de discussions intellectuelles et brillantes entre eux. Son cœur bat à toute allure. Il va falloir qu'elle fasse quelque chose. Ce client aigri va polluer son pool de prospects. Elle s'en occupera plus tard. Pour le moment, elle doit se concentrer et ferrer quelqu'un, d'urgence. Un client, un coup d'un soir, les deux si possible.

La voilà enfin aux estampes. Dieu sait si elle a pu recruter dans ce couloir depuis qu'elle est invitée aux sauteries de Jean-François Wart. Des clients, des amants, en général consommés sur place. C'est peut-être pour ça, à bien y réfléchir, que la maîtresse de maison la regarde de travers.

Un type se tient devant la collection. La quarantaine. Un air de pouvoir et de nonchalance, une sérieuse pointe d'arrogance. Elle l'a déjà vu quelque part, ce qui est souvent bon signe chez un prospect. Avec un peu de chance, il la remettra aussi. Ce genre de vague souvenir crée une base de confiance favorable à la transaction.

Leila s'avance tranquillement, sans trahir son inconfort croissant.

— Vous avez l'air déçu, attaque-t-elle.

Il garde les yeux sur la gravure manga érotico-humoristique inspirée des estampes traditionnelles.

— J'avoue que j'ai du mal à comprendre les Japonais.

— Vous n'êtes pas excité par les petites filles en culotte. On peut considérer ça comme une bonne nouvelle.

OK, elle a son attention maintenant.

— Laissez tomber les estampes si ce n'est pas votre truc ! La vie est vraiment trop courte.

Il la dévisage, recalibre la conversation. Elle n'est sans doute pas son genre à la base, mais pour quelques minutes ou quelques heures, pour faire honneur à l'opportunité, elle pourrait bien le devenir.

— Vous avez raison, au feu les poncifs. On ne s'est pas déjà vus quelque part ?

Maintenant qu'il le dit, elle en est certaine. Ses traits sont agréablement familiers, ils font partie du même écosystème. Elle s'efforce de prendre l'air blasé en fournissant la moue de circonstance et la réponse vague qui s'impose, à la parisienne :

— Peut-être, je ne sais pas.

Il lui tend la main :

— Satie.

— Enchantée. Leila.

Elle se rapproche pour lui serrer la main. Il sent l'amande grillée, le café et la pierre froide. Il s'arrête un instant sur les longs gants qu'elle porte, en velours noir très fin pour la protéger des métaux qui ont décidé de lui attaquer l'épiderme aujourd'hui. C'est aussi une mesure préventive, parce qu'on ne peut jamais prédire qui sera assez sensible pour percevoir la grouille lors d'un simple contact : elle commence à atteindre des valeurs limites. Mais il semble surtout intrigué.

Elle lui laisse le temps de déshabiller son bras du regard.

— Leila, c'est un joli prénom exotique, exagère-t-il.

— Et Satie, c'est intéressant, ça vient d'où ?

Il rit :

— Je ne donne pas mon prénom comme ça. Il faut gagner le droit de l'utiliser.

Elle feint de s'offusquer :

— Vous ne vous imaginez quand même pas que vous allez me faire réfléchir un lundi ?

Elle en profite pour ondoyer dans sa robe de diseuse de bonne aventure, qu'il se demande un peu s'il pourrait entourer sa taille d'une seule main. Qu'il voie bien ce qu'il a en face de lui : une créature qui ne mise pas grand-chose sur la volupté, mais qui n'est pas sans atout. Des types comme ça, elle en a levé des centaines en soirée. Elle n'a pas eu d'amant stable depuis deux ans, et la baise aide à tenir la grouille en respect, alors, elle ne les compte même plus.

Elle se demande dans quelle catégorie elle va le ranger : amant d'un soir ou prospect. Le mieux serait encore de cocher les deux cases, et de gagner ainsi un peu de temps. Il a l'air arrogant et sûr de lui, une caractéristique souhaitable chez un client comme chez une conquête, de l'avis de Leila. Le genre qui croit à l'occulte ? Pourquoi pas. Est-ce qu'il a assez faim pour vouloir quelque chose en particulier, pour le vouloir très fort, au point de recourir à ses services ? C'est plus difficile à dire.

— Donc, vous, votre truc, c'est le secret ? poursuit-elle. Vous gérez votre suspense, telle une version mâle de la divine Schéhérazade ? Il faut vous faire la danse des sept voiles pour vous soutirer une information ?

Elle tourne un peu autour de lui. Il la suit du regard.

— Mais si vous me parliez, vos rêves pourraient se réaliser, dit Leila en agitant ses breloques.

— Je vous parle parce que notre hôte m'a promis qu'il y aurait des femmes faciles à sa soirée. Il n'a pas été question de livrer mon âme. Mon rêve du moment est juste au bout du couloir.

Elle rit, nullement vexée.

— Ah, la petite buanderie de Jean-François.

Elle est tentée d'accepter sans façon l'aller-retour en tapis volant qu'il lui propose. Si elle ne cherchait qu'un coup d'un soir, l'affaire serait déjà pliée. Elle serait plus directe et ne se donnerait pas autant de mal. Mais elle subodore autre chose chez ce type-là, une qualité de client, une ambition froissée qu'elle a envie de creuser. Qui sait, il a peut-être besoin d'un peu de magie noire.

Elle sort de son décolleté un grigri confectionné pour l'occasion. Rien de bien compliqué, juste une formulette de son autre grimoire, Prospérité-Les Gens, qui lui permet de percer les motivations de son interlocuteur.

Un léger frémissement la parcourt. Elle n'éprouve pas le huitième d'un buzz avec ce sort mineur, pas même de quoi recoiffer dans le sens du poil une praticienne fourbue et de mauvaise humeur. Au bout de ce grésillement furtif, une idée, ténue mais claire, d'une précision cristalline. Leila n'a pas accès aux pensées de ceux qu'elle envoûte, ce serait trop beau, mais Prospérité-Les Gens excelle à réduire les humains à ce qu'ils sont au fond : un enchevêtrement complexe de neurones secoués d'influx électriques, baignés d'hormones, et emballés dans la merveille mécanique du squelette et des muscles. Le livre connaît comme personne l'adrénaline, l'angoisse, la faim, la dépression, le désespoir, les déséquilibres de toutes sortes. Les hôpitaux se disputeraient ce traité d'anti-médecine s'il y avait une chance qu'il soigne quoi que ce soit. Mais Prospérité ne soigne pas, il ne sait que dépouiller.

Et dépouillé de son masque, cet homme-ci est un prédateur, un loup qui a humé le vent et a eu l'impression de sentir quelque chose.

Leila déglutit pour faire passer le bourdonnement léger qui accompagne le paiement de la magie. Bien sûr qu'il a détecté quelque chose : en fouaillant dans ses motivations, elle lui a ouvert un peu des siennes, c'est le prix à acquitter pour le sort qu'elle vient de jeter. Elle a soulevé le voile sur sa propre âme de monstre tapi dans l'ombre et qui ne peut se montrer tout à fait de crainte d'être lapidé.

Elle force un sourire, essaye de se remémorer où ils en étaient des figures imposées de la drague avant que le vent ne se mette à tourner. L'homme lui sourit aussi, il attend qu'elle réponde à sa proposition, assez sûr de lui pour être encore là, il n'a même pas encore esquissé la danse de l'impatient, ce balancement avec un pied dirigé vers l'extérieur pour se carapater. Il se tient parfaitement immobile et décontracté dans son costume élégant, un peu trop silencieux et attentif.

— Si on allait se trouver quelque chose à grignoter ? suggère Leila qui n'a pas le moindre appétit. Il ne peut pas y avoir que du champagne dans cet appartement.

— Pourquoi pas, dit Satie, je meurs de faim.

Une giclée d'adrénaline la réveille d'un coup sec : elle se rappelle à présent dans quelles circonstances leurs itinéraires se sont croisés. Ce regard clair où brille un humour froid, distant. Cette silhouette souple qui doit cacher des ressources sous sa panoplie de yuppie, elle sait où elle l'a déjà vue bouger.

Comment son cerveau dégénéré a-t-il pu mettre autant de temps à s'en souvenir ? C'est un de ces chasseurs qu'Iris avait aux trousses à la rentrée, un de ceux qui l'ont traquée et qui ont failli l'avoir. Faut-il que Leila soit à côté de ses pompes pour ne pas s'en rendre compte : il porte les mêmes vêtements, lors de leur première collision elle s'était étonnée de le voir en costume et pas en treillis-rangers comme les autres psychopathes. C'est le croquemitaine, réalise-t-elle en lui emboîtant le pas. Est-ce qu'il la cherche ? Est-ce pour cela qu'ils se croisent ici ?

À chaque monstre son chasseur : les praticiennes comme Leila et sa sœur sont poursuivies par une secte de moines-soldats qui ont juré de les empêcher de nuire et de les exterminer, par tous les moyens. Le serment qu'ils prêtent, paraît-il, leur donne une force décuplée. On raconte aussi qu'ils prennent toutes sortes de drogues et développent une magie qui leur appartient — archaïque, collective, et dont leurs proies ne savent pas grand-chose. À vrai dire, tout ce que les praticiennes connaissent de ces fous, c'est leur appétit cannibale : ils n'ont de cesse d'attraper les sorcières pour dévorer leurs organes, et en particulier leur foie.

Le bruit court qu'aucune consœur n'est jamais ressortie vivante de la forteresse des chasseurs, un lieu tenu secret où ne pénètrent jamais que les initiés et leurs victimes. Leila ne souhaite pas en apprendre plus sur la question. Elle s'est donné assez de mal pour tirer sa sœur du pétrin et n'a pas du tout envie d'y tomber à son tour.

Elle se remémore sa courte conversation avec Satie, à la recherche d'un indice, mais ne saurait dire à coup sûr s'il l'a reconnue. L'autre jour, quand ils se sont croisés pour la première fois, elle avait pris ses précautions pour passer inaperçue. En perruque blonde, vêtements blancs et lunettes de soleil, elle était à mille lieues de son look habituel, lorsqu'elle a péniblement accompagné Iris blessée jusqu'à la gare routière. Rien ne garantit cependant qu'il n'est pas sur le point de la remettre, et si le fameux sixième sens des chasseurs était autre chose qu'une légende urbaine ? Et s'il l'avait vue arriver de loin, de la même façon qu'elle a marché droit sur lui ? Et s'il avait discerné en elle la proie idéale avec le même instinct qui dirige Leila vers les ambitieux sans scrupule ? Une idée la fait frémir : car pour l'attraper et avant de la déguster, le chasseur dit-on exécute autour de sa victime une danse compliquée qui n'est pas sans rappeler la parade nuptiale. Avant les rituels cannibales, il y a la tragi-romance éternelle de la sorcière et du chasseur, dont elles sont toutes nées.

Madame fait sa plus belle magie, Monsieur l'aperçoit dans la nuit et se met à la suivre. L'un des deux, peu importe qui, tend un piège dans lequel ils tombent ensemble. Deux issues se présentent alors. Pile : un moment de faiblesse ou d'inattention, et elle se réveille enchaînée dans un donjon tandis qu'un ou plusieurs types en transe lui dévorent les entrailles. Face : Monsieur survit le temps d'une ou deux parties de jambes en l'air, mais c'est parce que Madame a décidé de jouer un peu avec lui avant de l'achever. Neuf mois plus tard, il naît une petite fille. Un beau jeu de couillon.

Quand l'heure sonne, une praticienne doit choisir : fuir et risquer de finir en mou pour le chat au fond d'une cave, ou perpétuer la lignée des veuves noires et passer à autre chose. C'est arrivé aux meilleures d'entre elles. Yasmine, la mère de Leila, a tué le père d'Iris, un peu in extremis d'un revers de couteau à steak, bien avant de rencontrer le géniteur de Leila, Titus. Elle n'a pas éliminé Titus cependant, c'est lui qui l'a eue, mais il a attendu neuf mois avant de l'envoyer en enfer. Il faut croire que l'amour vaut quelque chose, parfois, même chez les monstres. Celui de Titus a duré le temps de la gestation de Leila. À la naissance, il a peut-être été dépassé par ses nouvelles responsabilités. Leila ne s'explique pas vraiment ses origines, au final elles sont aussi absurdes et sinistres que celles de toutes ses congénères.

Après avoir tué Yasmine, Titus a déposé Leila bébé, bien emmaillotée, sur le paillasson de sa belle-sœur. Leila a été élevée par sa tante Nora, qui gardait déjà sa grande sœur Iris.

Avec un pedigree pareil, Leila devrait être vaccinée contre les rencontres intéressantes avec des inconnus dangereux. Elle est la plus prudente de la fratrie et elle doit tenir le fort en l'absence d'Iris, pas se faire avoir comme une bleue.

Elle observe le type du coin de l'œil. Lui inspecte le buffet et finit par sélectionner un assortiment de viandes froides. Entend-il son cœur qui bat la chamade ? Elle voudrait rétropédaler à toute force pour se fondre à nouveau dans le décor, retrouver l'invisibilité, retourner sous la pierre humide grouiller avec les autres bestioles, cloportes, cafards et scorpions. Son esprit s'enfièvre et cherche frénétiquement une stratégie pour détricoter son aura de mystère, pour tout faire dégonfler d'un seul pschitt.

— Parlez-moi de votre métier, articule-t-elle, la gorge sèche, en s'emparant d'une chips avec une feinte nonchalance.

S'il est surpris par le changement de tempo, il ne le montre pas, s'adapte à la nouvelle règle du jeu.

— Rien de bien fascinant, j'ai hérité d'une entreprise qui fabrique des tubes… fondée par mon père. Je n'ai pas encore réussi à la faire couler tout à fait. Ma vie privée et associative est beaucoup plus intéressante.

Leila réprime un frisson de dégoût. « Vie associative », c'est vraiment une façon horrible de dire « j'enferme des femmes dans la cave d'un immeuble parisien, je les torture, je mange leurs organes, et ensuite je fais disparaître les cadavres ». Maintenant elle a vraiment envie de vomir.

— Mais quel genre de tubes fabriquez-vous ? insiste-t-elle.

Ça lui semble un filon d'ennui à creuser, les tubes. Ça évoque des lenteurs digestives. Elle examine à son tour les plats exposés devant elle et qui n'ont pas encore été détruits par la fête. Elle sélectionne un morceau de camembert et une part de flan, qu'elle ne mangera pas, mais qu'elle utilisera à la manière de talismans répulsifs, pour sa protection.

— Des tubes en plastique qui servent à toutes sortes de choses, j'ai du mal à me rappeler des détails. J'ai un bon adjoint, dit le dandy en face d'elle.

Le dandy qui se trouve être aussi un cannibale.

Leila s'obstine :

— Vos clients sont des industriels ?

— Pourquoi cet intérêt pour mon business ? Vous fabriquez également des tubes ?

— Oh, non, dit Leila, moi, je suis dans les services à la personne. Coiffure, esthétique, ce genre de choses.

Elle omet soigneusement de préciser qu'elle n'a pas son pareil pour délivrer les meilleurs massages.

— Fascinant, commente l'homme. (Le dépeceur.)

Mais une petite mécanique s'est mise en route et réévalue à présent la distance sociale entre eux, induisant de la part de Satie un changement presque imperceptible de posture. Il s'éloigne d'un demi-millimètre. Il a toujours de l'appétit pour elle, mais ils ne sont plus vraiment égaux.

Elle respire un peu mieux, du coup. Elle ne veut pas lui vendre ses services, parce qu'elle ne peut pas laisser la moindre trace, il ne faut pas qu'il puisse la joindre, et s'il se rappelait qui elle est ? S'il additionnait deux et deux ce soir en prenant sa douche ou demain matin en payant un café en terrasse ? Elle ne peut pas se le permettre. Il faut qu'elle noie le poisson.

— Je suis très contente d'être à mon compte. J'avais un chef avant, mais il n'avait pas le niveau, vous comprenez ? Il ne nous envoyait jamais en formation pour qu'on maîtrise les dernières techniques, et du coup, quand les clientes nous contactaient avec des demandes pour des choses qui venaient des States ou du Japon ou même de Chine, on ne pouvait rien faire pour elles, on était obligées de les laisser partir ! En vitrine il nous faisait accrocher du nail art qui datait des années 80 ! C'était vraiment la honte et j'ai fini par quitter le salon. J'avais noté tous les noms des clientes qui étaient allées chercher la modernité ailleurs, je les ai toutes rappelées. Maintenant c'est moi qui m'occupe de leur beauté, elles sont contentes, et je vais vous dire un truc. Il y a un fric fou à se faire sur le marché des personnes âgées. Vous n'êtes pas en quête d'un investissement ? Tout ce que je dis, c'est que si vous avez du cash à mettre dans une start-up, c'est vraiment à considérer. Ce n'est pas parce qu'on a une hanche folle qui refuse de descendre les escaliers qu'on n'a pas envie d'être coquette ! Ce n'est pas parce qu'on a attrapé un cancer qu'on ne veut pas être belle ! Moi, je me déplace, je fais des visites à domicile. Je vis très bien. Je me demande s'il ne faudrait pas que j'embauche et aussi que j'investisse. Il y a cette nouvelle technique qu'ils utilisent au Brésil…

Voilà, c'est bon, elle l'a assommé avec ses histoires de manucure et elle s'est même débrouillée pour lui demander du fric. Ça devrait être assez pour le faire fuir, ce ne sera pas la peine de lui causer épilation du maillot. Il la regarde, il hésite entre la perplexité et l'ennui. Eh ouais, chéri. Tu t'es trompé. Ta proie t'a échappé.

— En tout cas, conclut-elle, si votre femme a besoin d'un bon nettoyage de peau, il faut qu'elle m'appelle.

(On ne sait jamais, il est peut-être marié, même s'il ne porte pas d'alliance, ça vaut toujours le coup d'essayer. Cette fois, ça devrait vraiment le faire.)

Ils échangent quelques platitudes, Leila souffle un peu, elle a réussi à ramener au niveau météorologique de base une discussion qui s'emballait un peu. Puis l'homme lui remet une carte de visite qu'elle saisit du bout des doigts en essayant de limiter leur tremblement. Un carton luxueux. Il n'y a presque rien dessus. « Satie », et son numéro de portable. Elle ne va pas réengager la conversation, mais tout de même, pour qui se prend-il celui-là ?

Leila fait semblant de n'avoir rien remarqué, esquisse une mimique contrite :

— Désolée, pas de carte sur moi, ment-elle en montrant son réticule microscopique, tout juste de taille à contenir une aspirine.

Il la regarde d'un air pensif et elle l'ignore. Elle a fait ce qu'elle a pu, maintenant, il faut qu'elle fiche le camp. Elle fourre le carton dans sa poche et tourne les talons, un sourire tirant ses lèvres gercées. À l'avenir, il faudra qu'elle évite absolument les soirées chez JF.

Sur le chemin de la sortie, elle hèle le maître de maison, le philosophe français, visiblement éméché. Elle se raidit quand la patte du grand penseur se pose sur son abdomen. Parfois, elle en foudroierait bien un ou deux, juste pour le plaisir. Quel dommage que le phénomène soit aussi incontrôlable. Ce serait tellement pratique pour échapper à tous les lourdingues.

— Salut, dit-elle.

Elle essaye de prendre une voix qui ne soit ni flirteuse ni acariâtre, mais c'est difficile pour elle en ce moment. C'est comme si elle n'avait plus de personnalité propre au-delà de l'addiction à la magie et de cette fatigue sans fond.

— Salut, jeune fille, dit JF en tentant de lui peloter les seins – faut-il vraiment qu'il soit bourré pour ne pas se rendre compte qu'elle n'en a pas.

— Dis-moi JF, tu m'as envoyé une cliente l'autre jour, madame Tesla. Tu la connais bien ?

— Tesla ? C'est une vague relation par le frère de ma femme. Elle a dû siéger dans le jury d'un prix, peut-être les jeunes espoirs des cités ou quelque chose du genre. On cherchait une dame européenne, mais avec un rang de perles. Nous ne sommes pas intimes, tant s'en faut.

Leila sent la moutarde lui monter au nez. Elle sort de nulle part, et il l'envoie chez elle ?

— Mais tu la connais quand même assez pour lui recommander mes services ? insiste-t-elle. Elle sait ce que j'ai fait pour toi ?

Les yeux de JF s'arrondissent d'effroi.

— Grands dieux, non ! Personne n'est au courant, pas même ma femme.

À bien y réfléchir, c'est probablement pour *ça* que la tendre épouse de JF regarde Leila de travers.

— Ce n'est pas toi qui m'as recommandé à Mme Tesla ?

— Non, dit JF. Elle te connaissait déjà, elle voulait juste une entrée chez toi. Oh ! Mais dans ce cas, si ce n'est pas toi qui lui as parlé en premier, comment pouvait-elle savoir que tu as œuvré pour moi ?

C'est un point valide. En même temps, JF a eu beaucoup de chance, trop pour être honnête. Pour une personne qui cherche l'intervention du surnaturel, il n'est pas difficile de lire ces anomalies dans des destins ordinaires. Mais il faut avoir l'œil ouvert, il faut être déjà convaincu. Et de là à repérer justement la praticienne qui est à même d'offrir ce genre de services, il faut sacrément s'y connaître…

Alors… qui a dit à la Tesla que Leila avait le talent ? Qui lui a parlé de Convoitise ? Leila sent un nouveau voile de malaise s'enrouler autour de cette soirée moisie.

De toute façon, pas la peine d'insister, JF ne sait rien.

— Et le type là-bas ?

Elle désigne Satie qui a repris une discussion avec une élégante en robe chemise gris perle.

— Oh, c'est un ami de ma femme, il est dans l'industrie, je crois, dit JF avec un geste qui en dit long sur sa fascination toute relative pour les classes productives de l'économie.

Comme Leila le comprend.

— Écoute, tu peux me rendre un service ? demande Leila. Il est assez, euh, entreprenant, et je ne voudrais pas qu'il puisse, sous aucun prétexte, récupérer mes coordonnées, OK ?

Et comme JF hoche la tête, l'œil vitreux, elle en rajoute :

— Ça m'arrangerait qu'il m'oublie, professionnellement et personnellement. Non seulement tu ne lui communiques pas l'adresse de mon cabinet, mais je ne veux même pas l'avoir au téléphone pour un rendez-vous, d'accord ? Normalement il ne devrait pas insister, mais s'il vient te voir – ou s'il demande à ta femme – je préférerais vraiment que vous ne lui donniez rien.

JF continue à dodeliner, il ne comprend toujours rien mais il est en train de se rappeler pourquoi il a un peu peur d'elle.

Elle fait peut-être une bêtise en étant aussi spécifique, à présent JF va l'associer à Satie et un jour, sa mémoire pourrait riper, la consigne de Leila pourrait produire exactement l'effet inverse. Elle sent qu'il a besoin d'une image un peu plus précise pour fixer l'instruction dans son esprit.

— Écoute, c'est juste qu'il m'a fait une proposition super louche et que là j'ai presque un peu les chocottes, d'accord ?

Voilà. Et maintenant, elle le laisse un peu mariner, il trouvera bien une histoire tout seul avec l'imagination qui lui tient lieu de cerveau.

En ce qui la concerne, elle a des propositions louches à formuler ailleurs.

*

La réticence de Leila à utiliser Convoitise et sa peur panique de ce chasseur en particulier trouvent leur source dans un même événement : la bêtise que sa sœur Iris a faite l'été dernier.

Iris était alors follement amoureuse d'un de ses clients, un mafieux à deux doigts de la prison à perpétuité. Il était évident que le type allait plonger, et Leila, bien que triste pour sa sœur, s'en réjouissait secrètement : Iris valait mieux que ça. Seul souci, Iris ne partageait pas ce point de vue et voulait aider son amant en influençant le juge. Leila s'en veut encore d'avoir refusé de s'occuper pour elle de cette tâche somme toute menue. Car, laissée à elle-même, Iris a dû recourir aux grands moyens. Sa magie porte sur les objets, non les personnes. Lorsque Leila lui a fermé la porte, Iris a pioché l'inspiration entre les pages du seul grimoire qui n'a jamais exigé des praticiennes le moindre talent particulier : Convoitise. Elle est allée jusqu'à forcer le coffre de Leila pour lui piquer son grimoire. Facile pour elle, après tout c'est son métier. Elle a décidé de servir à son amant la tête de son juge, sur un plateau : elle a concocté pour faire taire le magistrat un sort d'emprise, celui-là même que Juli Tesla a demandé à Leila de pratiquer. Iris a rompu en cela une règle d'or tacite de la magie : ne jamais surdimensionner son action, ne pas tirer au canon pour descendre un moustique.

Malheureusement, l'amant d'Iris a montré trop peu de reconnaissance : alors qu'Iris lui apportait ce maléfique cadeau, il l'a menacée de mort et plaquée dans la même discussion. Iris a réagi sans réfléchir, en amoureuse bafouée : elle a jeté sur lui son emprise. Elle l'a transformé en esclave à vie et a probablement au passage détruit la moitié de son cerveau.

Les parents et amis de la victime n'ont pas très bien pris toute cette histoire. Certains ont riposté en bons gangsters, par les procédés traditionnels de vengeance et d'intimidation. Les autres ont découvert la secte des chasseurs de sorcières et ont rejoint ses rangs. Un cousin de l'ex d'Iris n'a pas tardé à devenir son assassin désigné.

Leila a pris conscience de tout cela en allant un jour visiter Iris dans sa suite d'hôtel, au moment même où deux chasseurs en transe tentaient d'enlever sa sœur. Elle a invoqué sur l'un d'eux le sort le plus fort qu'elle portait sur elle, quelque chose de vraiment moche. Dans la confusion qui a suivi, elles ont réussi à s'enfuir, se rabattre vers une cachette et formuler un plan d'évasion pour Iris.

Quand elle repense à ces quelques jours fiévreux qui ont suivi la première attaque, Leila a encore du mal à comprendre comment elle a pu accepter d'écouter sa sœur. Iris a affirmé que Convoitise lui avait soufflé une solution imparable pour échapper aux chasseurs en devenant invisible à leurs yeux. Elle avait besoin de l'assistance de Leila et elle était sûre que son idée fonctionnerait. Convoitise lui-même le garantissait – et les grimoires ne mentent jamais. Ils manipulent, ils trompent, ils vous pousseront sur une pente savonneuse, mais jamais ils ne mentiront.

Leila est propriétaire de Convoitise depuis des années et avait toujours résisté à la tentation de s'en servir. C'était même un des rares points sur lequel elle arrivait à tomber d'accord avec sa tante Nora : ce grimoire est vraiment insortable et trop dangereux. Il est notamment beaucoup trop facile d'accès. Pas besoin de talent pour l'utiliser, ni de charge. N'importe qui, même un civil sans la moindre magie, pourrait l'employer. Tout ce qu'il faut, c'est un bon gogo qui accepte de payer le prix.

Mais bien sûr, impossible de refuser à Iris l'unique solution à sa portée pour disparaître. Lorsque leur tante Nora a appris ce qui s'était passé, elle est entrée dans une colère noire. Elle a exigé que Leila l'emmène au coffre où elle tient Convoitise enfermé. Là, elle a placé sur le grimoire un sort de protection comme elle seule sait les concevoir. Leila ne sait pas en quoi il consiste exactement, si ce n'est qu'il garantit la confidentialité du grimoire. Si Nora avait pu museler Convoitise une bonne fois pour toutes et empêcher Leila elle-même d'y accéder, elle l'aurait sûrement

fait, mais détruire un grimoire ou le tuer symboliquement s'avère en général impossible.

*

Iris a quitté Paris le 12 octobre dernier, dans un car de nuit à destination de Toulouse, en catastrophe. Les chasseurs les avaient pistées depuis le Formule 1 où elles avaient exécuté le sort épique de Convoitise qui devait rendre Iris furtive. Les cannibales lancés à leurs trousses s'étaient pointés au bon endroit, au bon moment, étayant la thèse angoissante selon laquelle ils peuvent suivre les praticiennes à la trace et les géolocaliser. Les deux sœurs leur avaient échappé de peu sur le parking de l'hôtel et Leila avait réussi à les semer grâce à quelques manœuvres très créatives au volant de la Fiat Panda. Elles avaient tout juste eu le temps de se déguiser et d'acheter un aller simple au guichet pour le premier départ annoncé. Iris était péniblement montée dans le car au dernier moment et Leila, un peu sonnée, était restée dans la gare routière, assise dans le froid sur un banc, pour surveiller ses arrières.

Elle les a aperçus quelques minutes plus tard, le cousin embrigadé et cet autre type, Satie dit-il s'appeler, cool et décontracté en costume trois-pièces, comme s'il était aussi dans son élément sous la pluie au milieu des paumés. Leur arrivée a procuré à Leila un instant de panique : elle venait de prendre une mesure vraiment désespérée pour faire disparaître sa sœur, c'était le pire qu'elle puisse lui faire sans lui planter directement un couteau en plein cœur. Et maintenant, les chasseurs les avaient retrouvées malgré tout ?

Les deux hommes se sont arrêtés à côté de la Fiat, juste le temps de constater qu'elle était vide, et ont commencé à inspecter la gare routière. Leila les a suivis des yeux, terrifiée sous sa perruque blonde et ses lunettes de bibliothécaire sexy. Ils ne l'ont pas vraiment calculée et elle a continué à faire semblant d'attendre l'autocar pour Barcelone pendant que le chasseur, le pit-bull humain, tournait et retournait, sauvage et désemparé.

Le type en costard est allé tranquillement au guichet, il a montré une photo à chacun des employés. Iris était partie avec une perruque noire et un déguisement de fangirl gothique de dix-sept ans qui la rendait méconnaissable. Entre la fille au rouge à lèvres noir, couverte de faux piercings et d'une pâleur mortelle, et l'Iris du cliché, toute blondeur dehors après cinq semaines aux Maldives, le dénominateur commun était réduit. Surtout que Leila avait jeté un sort de confusion léger à l'agent qui leur avait vendu les tickets : il ne risquait pas de reconnaître grand-monde.

Le chasseur et l'homme en costard, Satie, se sont ensuite tenus un moment sur la plateforme, à quelques pas d'elle, comme pour humer le vent. Elle aurait presque pu entendre leur conversation, mais elle n'a pas osé s'approcher. Elle a glissé une main dans son sac, pour y saisir le flingue qu'elle emportait partout depuis que cette histoire de chasse avait commencé. Qu'ils la reconnaissent, et elle leur tirait dessus à bout portant. Elle était prête à les zigouiller devant tout le monde pour protéger sa sœur. Mais ils ne l'ont finalement pas remarquée et elle a entrevu la possibilité que le plan ait marché. Iris avait disparu à leurs yeux, ils avaient perdu sa trace.

Leila s'est encore détendue d'un cran en notant le désarroi du chasseur. L'homme en costume a posé une main amicale et condescendante sur son épaule. Il le dépassait d'une bonne tête. Satie est un géant tout fin d'un mètre quatre-vingt-dix.

La boule de muscles, loin de se montrer rassérénée, a envoyé son poing dans le distributeur de boissons. Les voyageurs qui attendaient là ont sursauté. La machine était très amochée, vitre brisée, métal enfoncé, et l'homme n'avait même pas l'air de ressentir une quelconque douleur. Leila a frissonné et resserré autour d'elle les pans de son manteau blanc en faisant mine, comme tous les autres, de s'absorber dans la contemplation de ses SMS. Vingt minutes que le car d'Iris était parti. Plus le temps passait, plus les kilomètres s'accumulaient entre sa sœur et cette espèce de bête humaine. Le type avait dû, à un moment donné, être une personne plus ou moins ordinaire. C'est vraiment à se demander ce qu'ils leur font dans leur forteresse.

Maintenant, tout ce que Leila attend, c'est un signe de vie d'Iris. Elles s'étaient mises d'accord, une carte postale avec un rendez-vous téléphonique, mais rien n'est arrivé et cela fait plus de deux semaines. Pire encore, Leila ne parvient pas à localiser sa sœur. Et si les chasseurs l'avaient retrouvée malgré tout ? Et si elle s'était vidée de son sang dans l'autocar ? Leila a épluché les faits divers, appelé les hôpitaux et les morgues, et même mandaté un détective privé, qui a fait chou blanc. Iris a disparu. Leila craint que sa sœur ne lui en veuille à mort, ou qu'elle ne soit recluse quelque part à pleurer son amant et à regretter ce qu'elle lui a fait.

*

Leila monte quelques marches avec le type sur ses talons. Elle lui échappe, mais il est plus rapide, il la rattrape

sur le palier du deuxième. Elle essaye de l'esquiver mais il la retient par le bras et la plaque contre le mur. Tout à l'heure elle lui a dit qu'elle aimait bien que ça secoue un peu. Il s'en est souvenu. Bien. Elle aura quelques bleus demain mais au moins, pendant ce temps, elle ne sent plus les insectes lui grouiller sous la peau.

Elle joue avec le feu, à le laisser s'approcher avant d'avoir passé le seuil de protection qui se trouve au milieu de la prochaine volée de marches. Mais elle en a besoin pour sentir autre chose, dans ses terminaisons nerveuses, que le grouillement qui s'amplifie. À ce stade, elle préfère une bonne fessée que cette impression permanente d'être récurée au papier de verre, juste sous la peau.

Il n'a pas l'air particulièrement inoffensif. Elle les choisit toujours un peu limite mais celui-ci pourrait être vraiment mauvais. Elle compte sur le seuil de protection pour éliminer ceux qui n'arriveront pas à se contrôler ou qui viennent avec l'intention plus ou moins assumée de lui faire du mal. Elle sourit. Depuis deux ans, via ce seuil, cette prude de Nora facilite à son insu la vie sexuelle dangereuse de sa nièce.

La tante de Leila et d'Iris entretient ce dispositif depuis des années, les enveloppes, les seuils et les bulles, c'est son rayon d'expertise. Malheureusement Nora, qui se méfie de Convoitise comme de la peste, a du mal à digérer les événements de ces dernières semaines, la bêtise d'Iris et les mesures que les deux sœurs ont prises pour la réparer. Elle a assuré à Leila qu'il ne fallait plus compter sur elle pour assurer la protection de son appartement. Leila a pris l'habitude d'évaluer régulièrement ce qui reste du seuil, avec des tests sécurité qui font aussi office d'exutoire. Elle a tout de même prévu au cas où un ou deux sorts de confusion, qu'elle porte autour du cou, et un couteau dans son sac. Ces derniers temps, le seuil a montré des signes de faiblesse, et elle entend l'éprouver pour savoir exactement ce que vaut l'ultime rempart entre son appartement et les monstres qui rôdent dehors.

Le type l'attrape sous la mâchoire, d'une main, pour l'embrasser. Elle le repousse, se dégage. Encore quelques marches, et l'on pourra se mettre aux choses sérieuses. Elle reprend son ascension, exagère son ivresse. Il lui a semblé suffisamment veule pour aimer les femmes sans défense.

L'enveloppe l'absorbe et la laisse traverser avec une caresse un peu rugueuse. Les craintes de Leila, cependant, sont confirmées. À chaque passage la barrière paraît plus poreuse. Elle note, contrariée, qu'elle va devoir rendre visite à Nora et demander gentiment, si elle veut être vraiment en sécurité chez elle. Elle ne connaît aucune autre praticienne qui possède ce talent-là en particulier.

Le type sur ses talons réussit le test à son tour. Il est un peu déstabilisé et trébuche mais, comme il a bu, il s'en rend à peine compte. Voilà, on n'est jamais à l'abri d'un accident, mais il ne vient sans doute pas avec l'intention de lui faire la peau. Ce n'est pas un tueur en série ni même un violeur, juste un sadique léger ordinaire ramassé dans un bar. Il a un vrai air de famille avec le chasseur rencontré tout à l'heure, la même démarche feutrée, les mêmes expressions, mais ce n'est probablement pas un tueur cannibale.

Leila reprend sa fuite vers le troisième. Le type la suit dans son accélération et l'attire vers le coin le plus sombre du palier. Il a compris qu'elle ne voulait pas qu'il l'embrasse et se contente de déchirer sa blouse, de tirer sans égard sur le bonnet de soutif, de lui mordre le téton. Leila gémit et le type lui écarte les jambes d'un coup de genou. Elle essaye de se dégager, d'abord doucement puis en luttant de manière de plus en plus franche, mais il enroule ses cheveux autour de sa main, serre son sein entre ses dents et lui retrousse sa jupe de l'autre main. Elle crie, mais la voisine de palier est non seulement dure de la feuille, elle est accro aux somnifères, n'en déplaise à son mode de vie macrobiotique.

Le type défait sa ceinture, la retourne d'un geste brusque, face contre le mur.

Quelque chose bouge sur le paillasson.

Une sorte de tas de linge sale, un vieil amoncellement de cartons comme dans ce film des années 80, Brazil. Une odeur de chien mouillé se propage dans la cage d'escalier et Leila est prise d'un haut-le-cœur. C'est la fillette de tout à l'heure.

Le type se bouche le nez.

— Putain, ça fouette !

La gamine s'adresse à Leila en ignorant complètement l'homme et sa braguette ouverte.

— T'as encore à manger ? Il faut qu'on parle.

— Qui c'est ce morpion ? demande l'homme. Tu la connais ?

— Non, dit Leila qui essaye de se rhabiller comme elle peut. On n'a rien à se dire. Elle va partir.

— On est cousines ! clame la petite fille. S'il te plaît, Leila !

Elle fait un pas dans leur direction et la conquête d'un soir de Leila recule, s'engage dans l'escalier.

Leila ne peut vraiment pas gérer un enfant en cet instant précis, il faut qu'elle fasse passer un peu ses propres besoins au premier plan, qu'elle s'occupe d'elle-même et de la magie, ce parasite affamé qui lui rampe sous la peau. Si elle ne se concentre pas un peu, elle va perdre la boule assez vite. Il faut qu'elle tire un coup et qu'elle se détende.

Une porte s'ouvre et le long nez de Birgit, la voisine, s'encadre dans l'entrebâillement au-dessus de son épaisse natte grise.

— Leila, Schatz, est-ce que tout va bien ? Qu'est-ce que c'est que cette odeur ? On dirait du pâté végétal ?

Ça sent surtout le pâté d'orteils, à vrai dire, mais l'abus de cuisine diététique a dû faire dégénérer les capacités olfactives de la Suissesse. Une douzaine d'yeux brillent à ses pieds. Un de ses chats se risque même sur le palier, va renifler Dita, fait demi-tour visiblement dégoûté. Leila s'éclaircit la gorge.

— Tout va bien, Birgit, ma petite cousine de la campagne est arrivée. Pour une visite.

— Je reste une semaine ! clame la gosse.

Leila la foudroie du regard.

Par chance, sans ses immenses lunettes Birgit est aussi myope que sourde et handicapée olfactive. C'est vraiment la voisine idéale, il n'y a pas à dire. Elle fait un effort pour ajuster sa vision sur le petit groupe qui occupe le palier, ce qui lui donne l'allure d'un gentil pékinois. Puis elle finit par y renoncer, esquisse un sourire magnanime :

— Vous pouvez rentrer à l'intérieur de ton appartement ? Je suis fatiguée, je fais ma cure raisin-choux de sept jours en ce moment, j'ai besoin de dormir pour évacuer les toxines.

— On y va ! s'exclame Leila sur un ton joyeux et optimiste. Sa voix ensoleillée de manucure dont les accents clairs font résonner sa migraine.

Birgit se retire dans son antre.

Le type, entre-temps, a filé. Il était prometteur. Il aurait pu au moins prendre son numéro de téléphone. Leila se tourne vers la gamine en pestant intérieurement contre les Parisiens qui ont si peu de suite dans les idées.

— OK, cède-t-elle en ouvrant la porte. Tu entres mais tu ne touches à rien. Tu parles, si tu as vraiment quelque chose à dire, puis tu retournes là d'où tu viens.

La petite s'arrête sur leur seuil.

— Dis donc, tu ne fais pas souvent le ménage là-dedans.

Venant d'une petite clocharde, c'est un compliment qui va droit au cœur. Depuis le départ d'Iris, Leila a été légèrement débordée et n'a guère trouvé de temps à sacrifier sur l'autel du ménage ni d'ailleurs sur celui du rangement. Ou de la vaisselle. Dire que cela commence à se voir serait un euphémisme.

— T'as cinq minutes pour me raconter, rappelle Leila.

— Un truc à manger ? tente la petite.

— Non, c'est peut-être sale chez moi, mais tu ne mets pas ces pieds-là dans ma cuisine.

— Un bain chaud d'abord ?

— Accouche, morpion, ou je te fiche dehors.

— T'es pas rigolote. Je m'appelle Aphrodite Bellanger, tu peux m'appeler Dita, j'habite en Normandie, dans un village. J'ai perdu ma maman, Cassandra Bellanger.

— Qu'est-ce que tu fiches à Paris ?

— J'ai essayé de la suivre…

— Je ne peux rien faire pour toi, dit Leila. Je peux à peine m'occuper de moi-même. Je n'ai pas de temps à consacrer à une petite fille paumée, même si tu as l'air très mignonne, ce n'est pas personnel du tout. Je t'ai déjà dit, va voir la police. C'est leur métier d'aider les gens.

— Non, ils appelleront des adultes qui font semblant d'être gentils et je ne veux pas aller dans une famille.

— Ce sera juste le temps de retrouver ta maman, dit Leila en essayant de prendre une attitude convaincante et pédagogue. Ils te donneront à manger. Je suis sûre qu'ils ont du fromage, eux.

Comment faut-il parler à une petite fille pour la faire partir ?

— Ce sera trop long, dit la gamine, les gens ordinaires ne sauront pas quoi faire. Et puis j'ai un autre problème.

La fillette attrape le bras de Leila au-dessus de son gant. Leila a un mouvement de recul mais elle n'est pas assez rapide pour éviter le contact. L'air crépite. Au centre de Leila, quelque chose exécute un salto. La petite qui se tient devant elle n'est pas un microbe comme les autres. Elle est aussi chargée qu'une haleine de lendemain de balloche.

— Tu as reçu la foudre, constate Leila.

La gamine hoche la tête.

— Tu as dit que tu avais quel âge ?

— Six ans et demi.

Une petite fille comme ça, qui n'a pas encore atteint l'âge de raison et n'est donc pas encore en mesure de pratiquer vraiment, n'est certainement pas équipée pour tenir une telle charge. Elle va se faire mal. Leila est impressionnée, parce qu'elle connaît des praticiennes adultes qui ne supporteraient pas sans dommage ce niveau de potentiel. La plupart des sorcières ne craignent pas la foudre, leur propre énergie les protège à la manière d'une cage de Faraday et les kilovolts d'une autre glissent sur elles comme l'eau sur les plumes d'un canard. À condition qu'elles aient le calibre nécessaire. Mais avant sept ans, les sorcières sont aussi démunies face à la grouille que les humains de base. La quantité de charge reçue par la fillette est bien trop importante pour sa santé.

— Qui es-tu ? Qui t'envoie ?

Leila se rend compte qu'elle a manœuvré instinctivement pour prendre place entre Dita et la porte. La gamine a passé le seuil de protection censé filtrer tous les dangers, est-ce qu'il aurait tout à coup cessé de fonctionner ? Leila s'exhorte à un peu moins de paranoïa. Elle prend une décision : elle ne peut pas laisser repartir cette gamine sans avoir tiré cette histoire au clair.

— À la douche, gronde-t-elle tout en se maudissant d'avoir faibli devant le petit monstre. La salle de bain est au fond du couloir. On enlève quelques couches de crasse, et ensuite tu me racontes.

La salle de bain a connu des jours meilleurs elle aussi. Avec sa baignoire à pied, son lino, ses rideaux de douche bleu psychédélique, ses meubles en bois brut, comment le sanctuaire intime de la gaieté, antichambre de l a séduction, est-il aussi vite devenu un cloaque ?

Leila sort le sac de vingt litres de la poubelle métallique. En matière d'hygiène, c'est rassurant de voir qu'il y a des limites qu'elle ne franchira pas.

— Déshabille-toi et grimpe dans la baignoire.

Elle fourre méthodiquement les loques raides de saleté dans le plastique, le ferme en réprimant un nouveau haut-le-cœur. Lorsqu'elle a fini, elle découvre la petite fille toute nue dans la baignoire sabot. Elle a beau être préparée, elle a un choc. L'enfant est minuscule, squelettique, et révoltante de crasse. Leila braque sur elle le jet.

— Aïe ! C'est froid ! proteste la fillette.

— Ça va se réchauffer, dit Leila.

Elle attrape le gant de crin et se met à gratter, avec beaucoup de savon.

— Tu vas m'arracher la peau !

Mais Leila n'écoute pas, elle frotte. Une à une les couches de crasse se dissolvent et une petite fille apparaît.

— Les cheveux maintenant !

Elle fait pas moins de quatre shampoings, sans prêter l'oreille aux vibrantes récriminations de la gamine. Elle ne s'arrête que lorsque l'eau sale a repris une couleur à peu près normale. Quand elle coupe l'eau, Dita est blonde.

— Essuie-toi !

Elle déniche quelques fringues qui iront à un très petit calibre, un pantalon à elle dont elle retrousse le bas, un T-shirt, un vieux gilet qu'elle ne met plus, des chaussettes qui arriveront aux genoux de la fillette.

Puis elle la guide vers la cuisine où elle se confronte à la même vacuité alimentaire que quelques heures plus tôt.

— On peut faire quelques pâtes, ça te dit ? Avec de l'huile de tournesol à peine rance ?

Dita acquiesce avec l'enthousiasme d'un gourmet à qui l'on suggère le menu du chef dans un restaurant étoilé. Leila l'assied à la petite table carrée, lui sert un verre d'eau et commence à poser ses questions.

— Ta maman a le talent ? Qu'est-ce que tu fabriques avec une charge pareille ?

— Cassandra est l'une des meilleures praticiennes du monde, affirme la petite fille avec fierté.

— Bon, et qu'est-ce qui lui est arrivé exactement ?

— Alors, c'est d'accord, fait Dita, tu travailles pour moi ?

— Je ne travaille pas pour les mineurs.

— J'ai de l'argent, dit la fillette.

— Ça m'étonnerait. Et de toute façon, c'est contre mon éthique de travail.

— Bon, j'ai pas d'argent, mais ma douce Maman en a, elle en a beaucoup. Quand on la retrouvera, elle te paiera, c'est sûr.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je peux retrouver ta mère ?

— Je ne sais pas. Peut-être avec ta magie ?

Leila fronce les sourcils. Ce que raconte cette gamine n'a aucun sens.

— Elle a disparu depuis longtemps ?

— Oui, longtemps, dit Dita en enfournant une énorme bouchée. Le 30 septembre.

Cela fait presque un mois : la vie était douce alors. Iris et Leila rentraient d'un week-end à la campagne. Il y avait encore des rires dans la cuisine. Leila commençait à reprendre pied. Pour la première fois depuis son retour à Paris, elle considérait à nouveau l'existence avec optimisme. Elle ignorait encore tout de la grosse bêtise commise par sa sœur. Elle se sentait comme une adolescente, qui découvre la liberté et l'indépendance dans la grande ville.

— Et toi, comment est-ce que tu as fait pour te débrouiller pendant tout ce temps ?

Dita hausse les épaules.

— Au début, j'ai fait comme Maman m'avait demandé, je suis allée habiter dans la cabane. Puis mon oncle m'a dit de venir te voir et je suis partie pour Paris.

— Cet oncle, qui est-ce ? Un frère de ta mère ?

Dita la regarde comme si elle était stupide.

— Évidemment que non ! Cassandra ne peut pas avoir de frère ! C'est juste un type proche que j'appelle Oncle ! C'est une façon de parler !

— Et il t'a conseillé de venir me voir ? C'est lui qui pense que je peux t'aider en utilisant la magie ? Comment est-ce qu'il me connaît ? C'est un chasseur ?

Il lui semble ahurissant qu'un homme en sache autant sur les praticiennes sans être un chasseur, sans vouloir leur mort à toutes. C'est tout simplement inédit.

— Non ! s'écrie Dita. Si c'était un chasseur, il ne nous aiderait pas, Maman et moi.

— Mais qu'est-ce que j'ai à voir dans tout ça, moi ?

— Je ne sais pas, répond Dita. Il n'a pas dit.

— Pourquoi est-ce que tu ne t'adresses pas à lui pour avoir de l'aide ?

— Il est parti il y a longtemps. Il n'était déjà plus là quand c'est arrivé.

Leila se prend la tête à deux mains. Parler avec des moins de sept ans est vraiment trop fatigant. Sa migraine est en train de prendre des accents beethoveniens. Il ne s'en faut plus de beaucoup qu'elle commence à confondre les couleurs et les sons.

— Dita, s'il te plaît, fais un effort pour me raconter un peu précisément. Que s'est-il passé ? Comment t'es-tu retrouvée avec toute cette charge ?

À en juger par le court-jus qu'elle lui a donné tout à l'heure, la gamine devrait être morte, ou dans le coma, pas ici à attendre tranquillement ses coquillettes.

— C'est Maman qui m'a foudroyée, dit la petite fille. Mais ce n'est pas de sa faute. Ce sont les hommes qui sont venus pour lui parler et qui l'ont emmenée dans leur camionnette.

— Des hommes ?

La petite hoche la tête.

— Ils sont venus au village et je ne les ai pas vus arriver. Ils ont voulu parler à Maman, elle n'a pas été d'accord, ils se sont battus, ils l'ont emmenée. Elle ne m'aurait pas abandonnée comme ça.

Les chasseurs. Leila savait bien qu'il y aurait des chasseurs derrière toute cette histoire à dormir debout.

L'eau s'est mise à bouillir dans la casserole mais Leila arrête le gaz et range le paquet de coquillettes dans le placard. Elle a commis une erreur monumentale en invitant la petite fille à entrer.

— Je suis désolée, dit-elle. Ton oncle s'est trompé. J'ai trop de travail, et moi aussi j'ai peut-être les chasseurs aux trousses. Je ne suis pas la bonne personne pour t'aider.

Est-ce qu'elle va vraiment laisser repartir dans la rue une petite fille de six ans ?

Mais oui, elle va la laisser partir, et elle va l'oublier promptement, parce que la petite a l'air coriace, mais elle a déjà reçu la foudre, et la responsabilité de Leila à présent, c'est de ne surtout pas se mêler de toute cette histoire, car si elle crée un lien, aussi ténu soit-il, avec cette fillette, elle risque de la foudroyer aussi à son tour dès que la grouille dépassera la cote d'alerte. Et la grouille a l'air d'avoir très envie, en ce moment, de déborder et de déferler sur la ville.

— Je vais te donner un manteau, décide Leila, mais tu ne peux pas rester avec moi.

— Mais, et mes pâtes ? proteste Dita alors que Leila la pousse dans le couloir étroit.

Leila fourre son blouson bien chaud dans les bras de Dita puis tire de sa poche un billet de cinq cents euros.

— Tiens, prends un peu d'argent, tu n'auras qu'à t'acheter quelque chose, c'est Paris, il y a des endroits qui sont ouverts toute la nuit. Et ensuite tu prends une chambre d'hôtel. Tu payes d'avance, ça devrait suffire pour quelques jours. Et tu ne parles pas aux méchants messieurs, d'accord ?

C'était déjà une erreur d'engager cette conversation, de donner quoi que ce soit à la fillette et à plus forte raison d'assumer ses frais d'entretien. Mais Leila n'a pas non plus le cœur à la renvoyer sous les ponts.

Elle clôt la porte avec fermeté sur le petit visage déçu et se replie vers la cuisine en faisant un gros effort pour ne pas penser aux repas suivants, aux nuits suivantes, aux « méchants messieurs » qui sont légion dans les rues nocturnes de la capitale. L'oncle mystérieux n'aura qu'à pourvoir, ou la police, ou la DDASS. Il n'y a pas de place dans le quotidien de Leila pour une praticienne mineure qui a pris la foudre.

3

Comme tous les matins, c'est l'absence d'Iris qui réveille Leila après une nuit épuisante. Elle n'a quasiment pas fermé l'œil et est restée des heures à regarder la chambre passer du rouge au bleu, du bleu au rouge, au rythme de l'enseigne du restaurant japonais qui sert des sushis sous ses fenêtres. Vers trois heures, quand l'obscurité s'est épaissie sur la ville, elle a peut-être somnolé un peu.

Iris ne dormait pas ici et traitait l'appartement plutôt comme un bureau : son talent pour localiser et déplacer les objets lui valait de nombreux contrats très rémunérateurs aussi bien avec l'État (les pompiers, les services secrets) ou les industries lourdes qu'avec la pègre. Elle avait en outre ramassé un énorme paquet d'argent à Fukushima et avait cédé à l'appel du luxe comme tant de leurs consœurs. Pourtant, même après une nuit folle et décadente dans un palace, elle faisait tourner sa clef dans la serrure à 8 h 15 chaque matin, et les deux sœurs se retrouvaient dans la petite cuisine kitsch, pour prendre un triple café et mettre à mort dans la bonne humeur une ribambelle de tartines.

Comme la reproduction est un sport à haut risque chez celles qui ont le talent, peu de praticiennes ont la chance d'avoir une sœur, une vraie demi-sœur de sang, une alliée pour la vie.

Leila n'a pas encore posé un pied sur la descente de lit pleine de moutons qu'elle a déjà admis l'inévitable : aujourd'hui, elle va à nouveau employer de précieuses heures à essayer de localiser Iris. Elle a tenté plus d'une douzaine de fois en se servant du grimoire laissé par sa sœur, Prospérité-Les Choses, mais sans succès. Plus elle est découragée, plus elle s'obstine à réitérer l'expérience, et plus la porte lui claque au nez.

Sans même prendre le temps de se débarbouiller, elle se dirige vers la cuisine en ricochant un peu contre les murs du couloir. Personne n'a fait de café, personne n'a acheté de croissants. Prospérité-Les-Choses gît, défait et piteux, là où elle l'a jeté hier soir dans sa frustration, sur la table mélaminée d'un vert acidulé. Dans la lumière du matin qui filtre par le soi-disant « puits de lumière » de la cour, la tranche déchirée du livret évoque le bourrelet noir d'une mauvaise cicatrice.

Le grimoire se languit de sa propriétaire.

Quand Leila l'a utilisé pour la première fois, elle n'était vraiment pas certaine de pouvoir en tirer quoi que ce soit. Il appartient à Iris et à elle seule. Iris est partie en laissant sa charge magique à Leila, mais cela ne veut pas dire, apparemment, que Leila sera capable d'employer le talent de sa sœur.

Le jour où Iris et Leila ont demandé leur héritage à leur tante Nora, celle-ci aurait pu donner Prospérité à l'une et Convoitise à l'autre. Mais elle avait décidé que personne ne devait se servir de Convoitise et elle a préféré couper Prospérité en deux. Aux mains de chacune des deux sœurs, chaque moitié de Prospérité s'est spécialisée pour répondre à leur talent particulier. L'expertise de Leila porte sur les corps et les esprits humains. Le pouvoir d'Iris agit sur les objets. Le demi-volume récupéré par Iris, rebaptisé Prospérité-Les Choses, a pris l'habitude, au fil des années, de ne plus rien faire d'autre que déplacer ou localiser des objets. Celui de Leila, Prospérité-Les Gens, a peu à peu conçu toutes sortes de moyens pour diminuer les corps ou les esprits. Hélas, aucune des deux sœurs n'a hérité de la capacité maternelle à voler.

À présent, pour que Leila puisse utiliser le sort de Prospérité-Les Choses qui permettrait de retrouver sa sœur, il faudrait qu'elle mute, et le livre avec. Prospérité-Les Choses a toujours été instable, le plus dérangé des deux tomes. Iris s'en plaignait parfois, même s'il était évident qu'elle appréciait sa magie sans arrière-pensée. Elle conservait son grimoire sur une étagère de la cuisine, au milieu des modes d'emploi d'électroménager et des livres de cuisine. (Leila frissonne de dégoût : il ne lui viendrait jamais à l'idée de ranger Les Gens entre des recettes de blanquette et de crème brûlée, elle aurait trop peur de la contamination.)

À ce stade, toutes les tentatives de Leila pour collaborer avec le grimoire de sa sœur se sont soldées par des échecs cuisants. Elle ne cesse de remettre sur le métier cet ouvrage décourageant avec de nouvelles idées d'interprétations et d'adaptations ou d'ajouts à la recette, qui elle aussi de son côté, s'efforce de se métamorphoser.

Après son dernier ratage, Leila a eu l'idée d'un ingrédient spécial pour faciliter les fertilisations croisées entre Les Choses et Les Gens, et maintenant, elle veut voir où cela la mènera. Si son intuition est juste, elle pourra enfin se rassurer sur le devenir d'Iris, tout en se débarrassant d'un peu de toute cette grouille.

Au lieu de se mettre à éplucher les journaux pour trouver un politicien dans la mouise ou un PDG encerclé par ses ennemis, elle téléphone donc à une de ses ouailles :

— C'est Leila ! J'ai une bonne nouvelle pour vous. Je vous offre une manucure gratuite. Une french, et un

brushing aussi. Vous savez, dans la tradition de chez moi, quand le mauvais sort s'acharne sur vous, il faut faire une B.A !… Oui, ma carte d'identité, perdue hier.. ne m'en parlez pas… Donc, il faut que j'appelle la chance, j'ai fait un tirage au sort dans mon fichier clients, et voilà que ça tombe sur vous ! Ce matin, vous pouvez ?

Courtiser la providence, cette dame-là en particulier comprend très bien ce que cela veut dire.

*

Madame Sissi est née loin d'ici. Quand elle était jeune, elle a fui quelque chose de moche dans son pays. Désireuse de repartir à zéro, en arrivant en France elle a adopté un nouveau patronyme inspiré du romantisme débridé de Sissi Impératrice. En réalité, madame Sissi ressemble moins à Romy Schneider qu'à Rambo. Elle a une beauté rocailleuse, puissante, sa voix résonne comme depuis l'intérieur d'une caverne. Voudrait-elle être une petite chose fragile qu'elle ne pourrait jamais donner le change. Heureusement, tel n'est pas son souhait. Elle n'essaye pas de mettre de gant de velours sur sa poigne de fer. Avec cette main robuste, elle a modelé sept garnements pour en faire des hommes accomplis, des types bien, du premier au dernier. Tous de pères différents et tous avec des prénoms bretons ou celtiques. Un juge, un grand chirurgien, un commissaire de police, un évêque, un avocat, un journaliste d'investigation et un instituteur.

Leila se rend souvent chez madame Sissi dans des fonctions d'esthéticienne-manucure, parce qu'elle la trouve sympathique, mais aussi parce que ses rognures d'ongles de pieds pleines de champignons valent de l'or. Du point de vue de la magie symbolico-organique de Prospérité-Les Gens, madame Sissi est une beauté envoûtante. D'abord déracinée, elle a refait sa vie loin de chez elle et a porté des fruits au-delà de toutes les espérances. Les fourches de ses cheveux mous et la corne de ses pieds constituent des ingrédients de choix pour donner de la tenue à n'importe quelle potion. Jusqu'ici, Leila s'en est servie pour faire prendre des maladies, pour insuffler un nouvel élan à un Alzheimer, pour créer un joli cancer avec beaucoup de métastases. Madame Sissi, au passage, bénéficie d'une manucure et d'un soin capillaire à bas prix.

Aujourd'hui, Leila a l'intention d'innover en ajoutant ce fortifiant typique de Prospérité-Les Gens à son sort de Prospérité-Les Choses. Elle veut voir si ce dernier sera alors à nouveau en mesure de localiser une personne. Elle va aussi en profiter pour faire plaisir à madame Sissi, qui rêve de ce nouveau vernis gel dont parlent tous les blogs beauté en ce moment.

Leila la retrouve dans la quincaillerie où elle semble passer le plus clair de son temps. La boutique, avec ses outils rutilants et ses guirlandes de câbles impeccablement rangés du sol au plafond, est aussi belle que les grands magasins juste avant Noël.

Madame Sissi l'accueille de son sourire ravageur, tout de guingois avec son rouge à lèvres qui bave, et le cœur de Leila voudrait fondre, mais elle ne saurait l'y autoriser. Les relations amicales lui sont strictement déconseillées.

— Regardez Leila, regardez la couleur que vous m'avez faite la dernière fois, comme elle est magnifique et comme elle tient bien !

Elle a des racines de cinq centimètres au moins, mais Leila lui sourit :

— Vous êtes très belle, madame Sissi.

Et c'est vrai. De toute façon, à madame Sissi, on ne dit que la vérité. Elle flaire le mensonge à dix kilomètres. C'est une mamma de combat, madame Sissi, la seule mère que tous les petits enfants méritent. C'est sans doute pour ça que le destin lui en a envoyé le plus possible.

Madame Sissi pose ses mains sur le coussin de manucure et Leila se plonge dans le travail : limer, poncer, enduire, masser, repousser les cuticules. Au passage, son petit tapis recueille les cellules mortes, et ce n'est pas pour éviter de salir.

Leila déplore à nouveau de ne pas même connaître une simple recette de grand-mère pour soigner ces ongles malmenés. Dans tout Prospérité-Les Gens, il ne se trouve pas une seule formule pour servir un but positif, thérapeutique ou juste un peu moins nocif que les autres. Leila n'écrit pas ses sorts elle-même, elle ne dispose que de la magie dont elle a hérité, elle est obligée de composer avec ce qu'elle a. Elle peut contrôler la vitesse à laquelle votre cerveau se transforme en bouillie, mais pas faire disparaître un petit champignon.

Plus jeune, elle a essayé de se révolter contre son talent. Nora l'y a encouragée : sa tante affirme que la magie est une chose immonde, mais que l'on peut se retenir si on le veut, il suffit d'un peu de force de caractère. Cédant à cette logique bizarrement judéo-chrétienne, Leila a tenté une ou deux fois de cesser toute pratique. Les conséquences se sont toujours avérées catastrophiques. Lorsqu'elle était adolescente et qu'elle laissait la grouille

s’accumuler, à la première colère, la foudre s’abattait sur ses proches : copines d’école, toute l’équipe de foot féminin du collège envoyée à l’hôpital la veille d’un grand match, « à cause du stress », puis ceux des voisins qui disaient bonjour quand elle n’a plus osé avoir de copines. À ce moment-là, la grouille n’avait pas encore pris les proportions épiques qu’elle assume aujourd’hui, et Leila fréquentait encore assez de monde pour que l’effet soit dilué. Cependant, les dégâts infligés à autrui – brûlures, malaises cardiaques – étaient déjà suffisants pour la dissuader de s’obstiner dans ses expériences de rétention.

À d’autres époques de sa vie, lorsqu’elle s’est mis en tête de nier la magie, l’univers s’est débrouillé pour rétablir l’équilibre à sa façon, sans passer par Leila puisqu’elle était en grève. Les gens se sont mis à mourir autour d’elle de cancers, d’AVC, d’Alzheimer ou autres manifestations bizarres de sénilité avancée.

Aujourd’hui, elle pratique sans plus se poser de questions. Elle se voit plus ou moins comme un instrument du destin pour ramener un peu d’ironie dans les commerces humains, une sorte d’insecte qui grouille sur l’humus parisien pour y favoriser le chaos. En résumé, la seule marge de manœuvre qui lui reste : accélérer la putréfaction des monsieur Tesla pour ne pas avoir à foudroyer des madame Sissi. Tout ce qu’elle souhaite à la quincaillière, c’est de continuer à ronronner ainsi comme un gros puma.

— Ça ne va pas aujourd’hui, jolie Leila ?

— Un peu préoccupée, c’est tout.

— Préoccupée au point que cela se voie, ce n’est pas bon, petite Leila.

— Bah, dit Leila.

— Une jeune femme comme vous, si elle est fatiguée, elle doit avoir aussi l’air satisfait. La fatigue de la jeunesse, d’accord, mais pas celle des soucis. Ce qu’il vous faut, c’est un peu de bon temps. Vous travaillez trop, décrète madame Sissi, qui elle-même se démène quatorze heures par jour dans sa boutique, au point que ses jambes ont peu à peu pris l’aspect de gros poteaux télégraphiques.

Leila applique du vernis antifongique en acquiesçant poliment, elle est ailleurs, mais madame Sissi insiste :

— Regardez-moi : est-ce que j’ai laissé les idées noires prendre toute la place ? Non. Il vous faut un homme, Leila, et un travail qui vous fait sourire. On n’a qu’une vie.

Elle caresse le comptoir de la quincaillerie.

— Cette boutique, c’est ma meilleure amie. Grâce à elle, j’ai élevé sept enfants et j’ai toujours pu jeter les hommes dehors quand ils avaient fait leur temps. Et vous, Leila, est-ce que votre vie est votre meilleure amie ?

— Je suis plutôt fière de ce que je fais, dit Leila tout en pensant : si j’arrête, j’explose.

Madame Sissi fait tutt-tutt de la langue :

— Pas de mensonge, Leila ! Une partie de vous est d’accord avec ce que vous dites, et l’autre ne veut pas en entendre parler. J’ai l’impression que vous aimez ce que vous faites, et pourtant, que vous détestez votre vie. Et le temps de mettre de l’ordre dans tout ça, il vous faut un homme !

— Je n’ai pas la tête à ça en ce moment, dit Leila.

Elle se remémore le type anonyme rencontré la veille au bar, cette relation sans lendemain si prometteuse à laquelle l’action cumulée de Dita et de Birgit a été fatale.

— À votre âge, on ne peut pas laisser de côté la recherche du grand amour. C’est trop triste. Vous devriez être au sommet de votre beauté et de votre rayonnement, Leila, et au lieu de ça, vous avez besoin d’une manucure et d’un shampoing.

— Ce sont toujours les cordonniers, commence Leila.

Madame Sissi pousse un profond soupir qui fait vibrer son énorme cage thoracique de lutteuse soviétique.

— Moi, je vais prendre soin de vous, Leila. Laissez-moi vous présenter mon petit dernier. Je suis sûre que vous pourriez vous entendre.

Le petit dernier ? C’est l’instituteur. Elle imagine un type solaire, beau comme un dieu – ils le sont tous dans la famille, cela tient du miracle –, aimable et patient, entouré d’enfants.

Hors de question. Trop dangereux.

— Les apparences sont trompeuses, poursuit madame Sissi. Il a l'air un peu sombre comme ça, mais c'est parce qu'il vient de se faire larguer par sa fiancée. Il a passé trop de temps avec cette fille et maintenant, elle lui a brisé le cœur.

Lors d'une séance antérieure, Leila a déjà entendu parler de la fiancée : une altermondialiste suédoise hardcore, faucheuse de maïs transgénique, capable de s'enchaîner nue à une pelleteuse pour défendre un nid de chauves-souris, et qui est partie avec un type de Monsanto.

— Il prend les choses trop au sérieux, déclare madame Sissi, il est comme vous.

Leila ignorait qu'elle prenait les choses trop au sérieux. Elle a plutôt l'impression de fournir des réponses adaptées à une situation authentiquement catastrophique.

— Désolée, dit-elle, vous savez, en ce moment, je ne suis vraiment pas de bonne compagnie.

— Mais lui non plus justement ! C'est ce que j'essaye de vous faire comprendre. Ne vous laissez pas intimider par tous ses frères. Arthur est différent. Il marche droit, mais sa ligne est courbe, vous voyez ? Il est attiré par le côté sombre, les femmes un peu mystérieuses. Il croit qu'il aime les écologistes blondes et les hôtesses de l'air qui font le tour du monde, mais c'est parce qu'il a peur ! Il faut le rassurer. Et il a gravement besoin d'une coupe de cheveux. Débrouillez-vous pour lui caresser la tête. Tout petit déjà…

— Je vous remercie, madame Sissi, mais je ne cherche pas vraiment à rencontrer quelqu'un en ce moment. Je suis dans une phase de ma vie qui est un peu… compliquée.

Madame Sissi est partie dans son délire de mère et d'arrangeuse au grand cœur.

— Ah, mais c'est ce que vous clamez toutes. Et après, dans dix ans, dans vingt ans, vous regarderez ma proposition et vous vous direz : j'ai été stupide de refuser, qu'est-ce qui m'a pris ?

— Votre générosité me touche beaucoup, dit Leila. Je suis sûre que votre fils est quelqu'un de bien. C'est moi qui ne suis pas une fréquentation très agréable en ce moment. Mais ça va s'arranger. C'est juste une passe difficile.

— Jeune fille, il faut laisser vos amis vous aider à sortir des passes difficiles. Et qu'est-ce que vous croyez ? Qu'il est en sucre, mon petit garçon ? Il va se casser entre vos mains pleines de griffes ? C'est un homme, Leila.

— Je n'en doute pas, dit Leila qui commence à se demander si elle va arriver à s'extirper de cette conversation.

Quant à savoir comment madame Sissi s'y est prise pour faire marcher sa boutique toute seule en élevant ses sept enfants contre vents et marées, Leila vient d'avoir un aperçu de sa recette : elle ne lâche jamais, jamais le morceau.

— Et vous, poursuit la quincaillière, vous avez une colonne vertébrale, vous êtes une femme indépendante. Maintenant, je sais qu'un abruti a fait courir le bruit que les femmes indépendantes ne plaisent pas aux hommes.

Madame Sissi tremble de colère et cela produit des vibrations de bol tibétain, Leila croit voir les écrous qui tintinnabulent derrière elle en un frémissement collectif d'indignation.

— Mes fils à moi, je les ai élevés pour qu'ils aiment les femmes fortes, Leila. Même si Arthur se trompe encore. Ça va lui passer. Vous pouvez l'aider.

— Je ne suis pas une femme forte, dit Leila.

— Mais il va vous aider aussi ! s'exclame madame Sissi, comme si tout était résolu. Acceptez : vous êtes venue pour me faire un cadeau, il faut accepter le mien.

Leila va pleurer si elle regarde de trop près ce que cette femme est en train de lui offrir. À court d'arguments, elle capitule.

— D'accord, dit-elle. C'est d'accord. Va pour un rendez-vous.

Il suffit juste qu'elle prenne le numéro et qu'elle l'oublie dans un coin. Ou qu'elle s'arrange pour que le rendez-vous soit un fiasco, un grand moment de robinet d'eau tiède. Devenir invisible, c'est dans ses cordes. Après tout, elle a peut-être vraiment besoin d'une diversion. S'il lui plaît trop, elle n'aura qu'à s'enfuir en courant sous un prétexte bidon.

*

La petite l'alpague alors qu'elle passe devant la boulangerie.

— Qu'est-ce que tu fiches ici, morpion ?

— T'as rien à manger chez toi, alors, je te retrouve où c'est le plus utile. Tu m'achètes un pain au chocolat ?

Leila scrute la petite fille. Elle est à nouveau grisâtre, brunâtre, luisante d'immondices. Les habits que Leila lui a prêtés sont déjà déchirés, et elle semble avoir perdu le blouson qui lui servait de manteau.

— T'as dormi où ? Dans les égouts ? Jamais on ne croirait que tu t'es lavée hier soir.

— J'ai pas dormi. Tu rêves. Tu sais ce qui arrive aux petites filles qui dorment dans la rue ? Elles font des cauchemars, des cauchemars terribles.

— Je t'avais donné de l'argent pour aller à l'hôtel ! s'écrie Leila.

— Je suis allée au McDo à la place.

— C'est mauvais pour ta santé. Et même affamée, tu n'as pas mangé en une journée pour 500 euros de fast food, dit Leila en lorgnant le gabarit de moineau de Dita. Qu'est-ce que tu as fait de tout cet argent ?

— J'ai remboursé Cloclo, dit la petite fille.

— Cloclo ?

— C'est un monsieur qui vit à la station Arts et Métiers. Il est gentil. Il surveille quand je dors.

— Il ne voulait pas surveiller cette nuit ? demande Leila.

— Non. Il avait des sous. T'as pas suivi ? Il s'est acheté à boire, il avait trop soif. Après il était fatigué, c'est moi qui ai surveillé pour qu'il dorme. Chacun son tour. C'est normal.

— Et mon blouson ? Qu'est-ce que tu en as fait ?

— Il avait froid !

Un homme sort de la boulangerie avec un joli petit carton de pâtisseries suspendu à son doigt par un ruban de bolduc.

— Attends-moi là, dit Leila.

— Je viens avec toi, décide la gamine.

La boulangère lève le nez de sa caisse.

— Sors d'ici tout de suite, lance-t-elle à Dita.

Leila s'interpose.

— Elle est avec moi.

— Ici, c'est une boulangerie, vous dégoûtez la clientèle.

Leila prend la main de Dita qui est toute poisseuse et gluante et froide.

— Vous avez des enfants ? demande-t-elle tout à coup à la boulangère.

— Qu'est-ce que ce sera pour vous ?

— Deux pains au chocolat, un flan, dix chouquettes… commence Dita.

— Je ne sais pas ce qu'on a mis dans votre programme à l'usine où on vous a fabriquée, insiste Leila, mais si un jour vous avez une panne de processeur, vous n'avez jamais imaginé ce qui arriverait à vos enfants ?

— Un millefeuille, une brioche aux pralines…

— Et ce sera tout, coupe Leila. On va aller au supermarché.

Elle ne sait pas ce qui lui prend. Elle est vraiment en train de perdre la boule. Ce n'est pas du tout ça qu'elle avait prévu de faire.

Leila règle la boulangère qui lui lance des regards furieux, puis sans attendre la monnaie ni saluer, cornaque vers la sortie Dita qui proteste : elle voudrait aussi un feuilleté aux abricots.

— Ça suffit, les viennoiseries, dit Leila. C'est mauvais pour la santé.

— Alors c'est vrai, tu m'emmènes au supermarché ? s'enthousiasme la petite fille en attaquant son premier pain au chocolat qu'elle mord avec le papier. Je mangerais bien des frites, et des nuggets de poulet, du guacamole avec des chips, et de la glace avec des morceaux de cookies pas cuits, et du saucisson, des crêpes jambon fromage, et du jus orange mangue banane, du riz au lait, des crèmes au chocolat, et du gâteau basque, et des litchis, et du chocolat, du ketchup, et… tu déjeunes avec moi ?

— Non, dit Leila. Je suis occupée.

Elle n'a qu'une envie : remonter chez elle avec sa mallette d'esthéticienne et essayer de débugger Prospérité-Les Choses pour qu'il lui retrouve sa sœur.

— Tu as du travail ? demande Dita entre deux bouchées de flan. Je peux t'aider, si tu veux. Tu me donnes à manger et moi je t'aide à travailler.

— Tu ne serais pas un peu jeune pour travailler ?

— Non, proteste la petite fille. J'adore ça. J'aide Cassandra, ma Maman : je récupère ce dont elle a besoin. Je fais aussi les courses, la cuisine, le ménage, la lessive. Tu en aurais peut-être besoin chez toi ?

Leila lève la tête vers les balcons haussmanniens pour éviter de croiser le regard gris plein de confiance. Emportée par son enthousiasme, la petite fille tire sur son bras en sautillant. Leila se rend compte qu'elles se tiennent par la main depuis tout à l'heure. Elle se dégage, mal à l'aise :

— Désolée. Je ne peux pas te prendre chez moi, petite fille.

— Mais pourquoi ? Comme ça, tu pourras m'aider aussi. Tu m'aides à retrouver Maman. Toi, tu pratiques, et moi, je te facilite la vie : dis oui ! Tu ne m'auras jamais dans les pattes, promis ! Comme avec Maman.

Leila se raidit.

— Comment est-ce que tu penses que je peux t'aider à retrouver ta mère, exactement ?

— Mais avec la magie ! s'écrie la petite fille. Avec la magie qui trouve les gens !

Leila s'en veut de doucher un espoir aussi pur.

— Je ne peux pas, fillette. Ça ne marche pas.

Dita, qui vient de gober une chouquette, n'a pas l'air convaincue. Leila s'accroupit pour se mettre à son niveau, la prend par les épaules, tentant d'insuffler un peu de gravité à la petite.

— Qui t'a dit que ma magie pouvait retrouver les gens ?

Les coïncidences dérangeantes commencent à s'amonceler autour de Leila d'une façon inquiétante. D'abord la cliente qui se croit fondée à lui réclamer un sort de Convoitise. Puis ce chasseur en travers de son chemin. Et maintenant, une personne qui pense à elle pour des services liés au savoir-faire d'Iris : cela fait beaucoup trop à la fois. Quelqu'un est sur ses traces. Quelqu'un en sait beaucoup trop sur elle.

La gamine hausse les épaules :

— Toujours le même ! Mon oncle, pardi !

— Mais d'où sort-il, cet oncle ? insiste Leila.

Tout cela est vraiment trop louche. Même si elles ne se parlent plus, il faut que Leila alerte sa tante Nora. Et qu'elle lui réclame un seuil de protection en bon état de marche.

— Tu es fâchée ? demande Dita. Tu es triste ?

— Tu m'accompagnerais chez une dame qui pourrait nous aider ?

La petite fille lui sourit :

— Tu vois, quand tu veux !

4

Leila arrête le taxi à bonne distance de la maison : s’il va plus loin, le seuil de protection de Nora le fera tomber en panne, ce n’est pas un service à lui rendre. Elle attire Dita vers un banc niché sous une protubérance de lierre, excroissance sombre d’un jardin bourgeois bien fermé, typique de ce quartier.

— Attends-moi ici. Tu ne bouges pas, compris ?

— Où est-ce que tu vas, toi ?

— Tu vois le pavillon blanc là-bas ?

— Non.

— Mais si, au coin là-bas.

— Il est pas blanc, il est gris.

— Oui, celui-là. C’est chez ma tante. Elle est un peu bizarre. Je vais la prévenir et je reviens te chercher. Il vaut mieux éviter les accidents. Elle n’est pas du genre à accueillir les visiteurs les bras ouverts.

Imaginer Nora les bras ouverts est presque cocasse. L’osseuse, la recluse, l’anorexique Nora.

La gamine acquiesce. Elle est à nouveau propre et brillante comme un sou neuf, elle sent bon le propre et l’enfant de six ans. Leila s’écarte un peu.

Bien que Dita ait avalé une quantité alarmante de nourriture, elle ne présente pour l’instant aucun signe d’indigestion. Après l’épisode de la boulangerie, quel choix Leila avait-elle ? Elle a dû lui donner à manger de nouveau. Cette fois, elles ont fait les courses ensemble pour remédier à la vacuité des placards de l’appartement. C’est juste un déjeuner, s’est persuadée Leila en composant des hamburgers, c’est une BA générique vis-à-vis d’une petite fille de la rue qui a des malheurs, s’est-elle répété en regardant, fascinée, la fillette enfourner pêle-mêle croquettes et crème glacée, petits pois et mozzarella, fraises et saucisson, acras et nems, radis et sardines, moutarde et chantilly. Nourrir cette petite fille qui a faim ? N’importe quel individu raisonnablement humain et intéressé à sa propre survie en ferait autant, cela s’appelle l’empathie de base. La gamine va vider le réfrigérateur, puis elle dira ce qu’elle sait, et elle sortira à jamais de la vie de Leila.

Le pavillon de banlieue dort. Ou plutôt, il a l’air mort. Nora s’est barricadée, et cette fois, Leila est du mauvais côté de sa colère. Le portail est fermé à clef et la sonnette semble muette.

En face, sur le trottoir, une dame en tailleur dépose un porte-documents sur le siège passager d’une Audi :

— Vous savez, cette maison est abandonnée depuis des années. Les propriétaires sont partis dans le Sud. Je ne sais même pas pourquoi ils font encore venir quelqu’un pour le jardin.

Leila rit et appuie à nouveau sur la sonnette. Aucune réponse, évidemment.

Elle laisse la femme d’affaires démarrer, vérifie que la rue est vide. Puis elle escalade la grille, déchire un peu au passage son jean noir hors d’âge sur les aiguilles acérées. Aïe ! Le double clac de ses bottines contre le béton défraîchi de l’allée résonne un peu fort à son goût. Mais, du côté de la maison, toujours aucune réaction.

— Allez, dit Leila, je sais que tu es là.

Pas de réponse.

Elle fait le tour. Tous les volets sont fermés, Leila les sait robustes malgré leur look décati. Toute la baraque aurait besoin d’un ravalement et d’un bon coup de peinture sur son crépi sinistre qui rappelle les dernières neiges sales. La vitre de la bergère est fendue, veinée d’une crasse qui a l’air vintage 1920.

À l’arrière, le sinistre monte encore d’un cran avec le petit groupe d’épinettes anémiées assiégé par la rhubarbe, l’oseille et les araignées, dans la terre noire mêlée de gravats, de déchets et de morceaux de verre. Nora n’a jamais eu trop de goût pour le jardinage et la décoration. Le propret, le coquet, ça ne lui parle pas des masses.

Leila est certaine d’avoir entendu un bruit dans le pavillon.

— Allez, Nora, montre-toi.

Les rideaux bougent au petit cabinet de toilette du deuxième, la fenêtre à barreaux qui n'a jamais eu de volets. Puis le mouvement cesse. Vue de l'arrière dans le jour sombre et pluvieux, la maison ressemble à un grand crâne de monstre marin rejeté sur la grève.

— Tu m'énerves, je rentre.

La porte vitrée de la cave ferme avec un verrou. Leila ramasse une pierre verdâtre sur laquelle court un perce-oreille, et casse le verre dépoli. Immédiatement, une alarme se met à sonner.

— Tu te fiches de moi ! maugrée Leila.

Mais l'ululement strident se poursuit.

En jurant, Leila risque un coup d'œil au coin du pavillon, aperçoit déjà plusieurs voisins curieux à leurs fenêtres. L'adresse est réputée abandonnée, ils ne donneront sans doute pas la chasse. Par contre, la voiture de police ne devrait plus tarder.

Leila décide que la plaisanterie a assez duré. Elle plonge son bras dans la vitre brisée, dégage le verrou. Elle sort sa main en prenant bien garde à éviter les bords coupants du verre, saisit la poignée de la porte. Le métal mord à travers son gant, bien sûr, Nora n'allait finalement pas se contenter d'une alarme électronique ordinaire. Elle veut sa livre de chair. Leila s'obstine, la douleur dans sa main s'intensifie, aveuglante, tandis qu'une puanteur de viande grillée gagne ses narines.

Sûrement une illusion.

Leila décide qu'elle est plus butée que sa tante, elle serre les dents et pousse la porte. Elle retire un coin de gant pour examiner sa paume. La peau est brûlée au second degré, couverte de cloques, mais pas aussi carbonisée que l'odeur le suggérait.

— Vieille carne, ça ne peut jamais être facile avec toi, hein ?

Elle claque la porte d'un coup de botte.

— Nora ! Arrête de te cacher, c'est ridicule ! peste-t-elle par-dessus les cris stridents de l'alarme.

À mi-chemin dans les escaliers de la cave, elle plonge dans une toile d'araignée géante et un deuxième écran de protection qui la désoriente complètement, lui colle un mal de mer à la puissance dix. Elle en tombe à quatre pattes, l'estomac parcouru de spasmes. Elle prend conscience d'une présence, deux pieds chaussés de charentaises vieillissantes sont plantés juste quelques marches plus haut.

— Oh là là, t'as pas gagné en style depuis la dernière fois qu'on s'est vues, hoquette Leila. T'as pas grossi non plus. Et il faudrait que tu refasses ta garde-robe. Tes os ont fait des trous aux genoux de tes pantalons.

— Je t'enverrai la note de la société de nettoyage, dit Nora. La police est en route, ils devraient arriver d'une minute à l'autre.

— Attends. Je veux juste parler avec toi.

Pendant que Leila lutte pour ne pas céder à un dernier haut-le-cœur, les deux charentaises font demi-tour, commencent à battre en retraite dans l'escalier.

— Je suis encore fâchée, explique Nora.

— Sans blague !

Leila tente de gravir les marches derrière sa tante, est reprise par la nausée. Nora va disparaître, elle est en train de refermer la porte de la cave…

— J'ai besoin de ton aide ! crie Leila. Je pense que j'ai les chasseurs aux trousses moi aussi.

Les charentaises marquent le pas. Leila doit faire une pause pour ne pas dégobiller à nouveau. Elle respire un instant, puis se remet en route vers le rez-de-chaussée.

Nora s'est arrêtée devant la fenêtre de l'entrée.

— Qui est la petite fille ?

Arrivée péniblement en haut de l'escalier, Leila risque un œil à travers les rideaux en dentelle. Dans la rue, Dita se tient devant le portail et bloque discrètement le passage à trois policiers en uniforme. Elle leur dit quelque chose et ils se mettent à rire, visiblement conquis.

Nora sort sur le perron.

— Tout va bien, messieurs, c'est moi. J'ai fait un faux code. Désolée.

Les flics lui sourient.

— Pas de problème Madame, votre petite nièce ici présente nous a déjà rassurés.

La situation résorbée, ils commencent à retourner lentement vers leur véhicule. L'un d'eux donne une tape affectueuse à Dita, l'autre lui ébouriffe les cheveux au passage.

— Sois sage !

Dita adresse un clin d'œil à Leila, qui lui fait signe d'entrer :

— Nora, je te présente Dita.

À son habitude, Nora attaque direct :

— Dita ? Comment as-tu fait pour balancer autant d'influence à ces pauvres fonctionnaires, alors que tu n'as manifestement pas encore l'âge de pratiquer ?

— Ça s'appelle le charme, glisse Leila, tu devrais essayer, il paraît que ça fait des miracles.

Nora hausse les épaules sans quitter la petite fille des yeux.

— Et qu'est-ce que c'est que toute cette charge ?

Elle a toujours été incroyablement perspicace pour une horrible vieille fille revêche.

— Dita a été foudroyée quand des hommes sont venus chercher sa mère, explique Leila.

Nora ne relève pas.

— On n'a pas été suivies, dit Leila, qui sait bien de toute façon que personne ne retrouvera Nora ici. Elle s'est arrangée pour disparaître de la carte. Tout le monde a été pris d'une envie irrésistible d'oublier complètement son adresse. À part Leila et Iris. Pour l'instant.

Nora fait demi-tour sans un mot et les conduit jusqu'à la salle à manger, une pièce au papier peint atroce où, de mémoire de Leila, elle ne sert jamais que des sermons et des plats bouillis insipides.

— Deux minutes, et vous fichez le camp.

L'hospitalité, c'est vraiment un trait de famille.

Dita s'assied bien sagement, croise les bras et écarquille ses grands yeux gris, une vraie petite fille modèle.

— Vous vous appelez Nora ? Avant de s'échapper, mon oncle m'a parlé d'une femme très belle qui s'appelait Nora.

— Qu'est-ce qu'elle raconte ? demande Nora.

— Dita est une petite fille très spéciale, glisse Leila.

Dita sourit.

— Je ne peux pas en vouloir à mon oncle. Quand il était avec Maman, il n'était pas vraiment lui-même. C'est la magie de Maman, elle connaît toujours le petit mot à dire pour donner aux gens ce qu'ils veulent. Parfois, elle les lie aussi avec leur sang. C'est ce qu'elle m'apprend à moi aussi.

— Ce que je voudrais savoir, dit Leila, c'est comment ton oncle a appris que ma famille possédait un talent pour trouver les gens et les objets.

— Il le sait, c'est tout.

— C'est un chasseur, ton oncle ?

— Non, fait Dita, il est gentil. Il me protège.

Un type qui connaît la magie, qui connaît la famille sans être un chasseur ? Voilà une situation inédite.

— Comment s'appelle-t-il ? demande tout à coup Nora.

Elle est pâle comme un linge, encore plus pâle que d'habitude, et Dieu sait si elle a mauvaise mine d'habitude avec ces couleurs étranges qu'elle s'obstine à porter.

— Titus ! révèle la petite fille.

Leila en tombe presque de sa chaise. Ce n'est pas un prénom très répandu et elles vivent dans un monde qui est aussi tordu que minuscule. Si l'oncle de Dita était le géniteur de Leila... cela expliquerait pourquoi il en sait autant sur les talents magiques de la famille. Et s'il avait pris une nouvelle mission, et si maintenant il était lancé après Leila, s'il avait en tête de finir le travail qu'il a commencé il y a 26 ans en tuant sa mère ? Est-ce Titus qui a fait disparaître Cassandra et qui se sert maintenant d'elle comme appât pour attirer les filles de Yasmine ? Et s'il est toujours aussi vert pour la chasse, qu'a-t-il donc fabriqué pendant toutes ces années ? Un quart de siècle s'est écoulé, où s'était-il caché ?

— Il ressemble à quoi ? insiste Nora.

— Pas très grand, les cheveux et les yeux noirs. Un peu comme Leila.

Leila dévisage sa tante qui semble prête à tourner de l'œil :

— Tu penses que c'est vraiment lui ?

— Ton oncle, demande Nora à la fillette sans prêter attention à Leila, cela faisait longtemps qu'il était avec vous ?

Dita acquiesce.

— Il a toujours été là. Les mots doux de Maman l'ont gardé avec nous. Il m'a donné une poupée, et il est parti. Je l'ai laissée dans la cabane.

— Quand est-ce qu'il vous a quittées ? interroge Leila.

— À la fin de l'été, dit la petite fille, après la rentrée des classes. Mais maintenant, il dit qu'il est enfermé et qu'il ne peut plus venir m'aider. Mais il me parle dans mes rêves. Il dit que des hommes méchants l'ont attrapé.

— Qu'est-ce que ça veut dire à ton avis ? demande Leila à sa tante. C'est absurde. On dirait presque qu'il a de la magie.

— Foutaises, dit Nora d'une voix blanche. Tout cela est inventé. Cette gamine affabule complètement.

Elle regarde Dita d'un œil fixe, sans la moindre empathie. Leila frissonne.

— Tu ne penses pas que ça pourrait vraiment être lui ? insiste-t-elle.

Elle s'est toujours juré qu'elle vengerait sa mère si elle en avait l'occasion, mais elle envisageait des circonstances un peu différentes. Le plus troublant, c'est que l'assassin de sa mère est aussi l'oncle chéri de Dita. De façon un peu absurde, elle en veut à sa mère : si Yasmine avait su retenir Titus comme Cassandra l'a fait, Leila aurait eu des parents. Son enfance aurait sans doute été beaucoup plus drôle avec Yasmine et Titus qu'avec sa vieille chouette aigrie de tante.

Nora se lève.

— C'est un piège. Leila, tu pédales dans la choucroute. Que fabriques-tu avec cette môme ? Tu devrais être en train de chercher ta sœur.

Leila déglutit. Ça ne sert à rien de parler à Nora des sorts de Prospérité-Les-Choses qui avortent les uns après les autres, des détectives privés qui n'envoient que des rapports creux, des hôpitaux et des morgues qui lui raccrochent au nez. Face à la colère de Nora, Leila a toujours répondu par de la désinvolture. C'est plus fort qu'elle : il faut qu'elle la provoque. Elle a beau savoir qu'elle va rendre Nora folle de rage et que c'est totalement improductif, elle ne peut pas s'en empêcher.

— Iris va revenir, dit-elle en affectant la nonchalance. Laisse tomber, elle est en sécurité.

— Comment veux-tu que je laisse tomber après ce que vous avez fait toutes les deux ? s'écrie Nora.

— Iris va très bien, dit Leila. C'est moi qui ai besoin d'aide.

— Ah oui ? Tu m'étonnes. Tu as utilisé Convoitise, et maintenant, tu as besoin d'aide ? Tu m'en diras tant ! Je t'avais prévenue.

Leila ignore ses récriminations.

— Il y a trop de signaux faibles qui convergent, dit-elle. Quelqu'un a parlé de Convoitise à une de mes clientes. J'ai croisé un chasseur hier soir, bien qu'il ne m'ait pas reconnue. La mère de Dita a été enlevée par des chasseurs. Et maintenant, voilà que Titus refait surface. J'ai besoin d'une protection, Nora. Il faut que tu consolides mon seuil. J'ai besoin de savoir tout ce que tu peux me dire sur les chasseurs.

Nora éclate d'un rire sec, cassant.

— Tu retrouves ta sœur, et on en reparle. Tant que tu n'auras pas remis la main sur Iris, tu peux t'asseoir sur toute forme d'enveloppe ou de protection de ma part. Je suis sérieuse, Leila. Répare tes bêtises. Répare-les avant-hier. Iris t'a laissé son grimoire. Fais-en bon usage.

— Tu ne vas pas m'aider à mettre en place des mesures élémentaires de protection ?

— Non. Pas tant que tu refuseras de lever le petit doigt pour retrouver ta sœur.

Leila n'en croit pas ses oreilles. Elle a l'impression qu'elle vient de recevoir une gifle.

— Maintenant, dit Nora, au sujet de cette petite fille. Elle n'est pas notre problème et tu ferais aussi bien de t'en débarrasser rapidement. Tu n'es pas en mesure de prendre en charge une petite fille. Personnellement, je me fiche complètement de ce qui lui arrivera. Mais si tu veux éviter de lui griller tous les neurones à très court terme, tu ferais bien de retourner très vite à ta pratique parce que tu as touché à Convoitise et que les choses vont partir en vrille, si ce n'est pas déjà fait. Et, comme de toute façon tu n'arriveras pas à éponger à temps toute cette « grouille », comme tu dis, je te conseille de mettre de la distance entre cette gosse et toi, si c'est encore possible.

— Ah, oui, siffle Leila, la distance. Toujours la distance.

— On n'a pas le droit de s'attacher comme tu le fais.

— Tu as raison. Quelle idée saugrenue d'aller m'attacher à un enfant.

Elle sait pourtant très bien que sa tante a raison.

— Maintenant, dit Nora, va-t'en, et tu as intérêt à retrouver ta sœur. Tiens, j'espère que tu la foudroieras cette gamine, si c'est la seule chose qui peut te mettre un peu de plomb dans la cervelle.

— Merci, ma tante, dit Leila. Merci pour tout.

— Ne fais pas la sainte nitouche offensée. Tu as commis quelque chose d'irréparable, Leila.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ? veut savoir Dita.

— Elle a dévoré sa sœur ! crie Nora. Cette demeurée a pensé qu'elle pouvait sauver sa sœur en la débarrassant de son foie ! Elle s'est dit tiens, pourquoi pas, les chasseurs en ont après son foie, je vais charcuter ma sœur et manger son foie à leur place, et ils oublieront de lui courir après !

— C'est Iris qui a insisté, proteste Leila. Elle m'a suppliée de le faire. C'était la seule issue pour elle, et tu le sais très bien !

— Foutaises, dit Nora. Tu as écouté Convoitise, que tu avais pourtant juré de ne jamais employer. Tu as fait tout ce qu'il ne fallait pas faire. Maintenant, il faut que tu retrouves ta sœur, tu m'entends ? Ce n'est pas la peine de venir me demander quoi que ce soit, tant que tu n'auras pas retrouvé Iris !

*

Dans le taxi du retour, Dita prend la main de Leila :

— Ta tante t'aime très fort, tu sais ?

Leila ricane. Nora est une praticienne puissante qui a élevé deux petites filles. Elle a désappris l'amour jusqu'à la dernière goutte.

Dita secoue ses cheveux blonds :

— C'est vrai, je te promets. C'est quelque part dans son cœur. On l'entend quand elle te parle.

Leila regarde la gamine.

Même à bonne distance de la maison, le chauffeur a mis près d'une heure à les trouver, comme si la colère de Nora brouillait les GPS. Par la fenêtre, les rues de banlieue sans vie défilent et la pluie a recommencé à tomber.

— Comment est-ce que tu le sais ? Tu penses que ta magie est en train de venir ?

Si l'enfant atteint l'âge de raison, si elle se met à utiliser un talent propre pour générer sa propre magie, elle consommera la charge qui l'empoisonne et elle ne craindra plus autant la foudre. Son talent la protégera à la manière d'une cage de Faraday, comme pour toutes les praticiennes.

À présent que la tension de la visite à Nora est en train de retomber, Leila sent les fourmis dans ses doigts devenir doucement autre chose… quelque chose de plus intentionnel, une présence animée d'une vie propre.

— C'est vrai que tu as mangé ta sœur ? demande Dita.

— Ça ne s'est pas passé exactement comme ça, se défend Leila.

— Raconte-moi.

Leila se mord la lèvre. Elle a envie de présenter les choses à la petite fille sous un jour un peu plus favorable. Pourtant, elle ne peut pas non plus parler du grimoire de magie noire familial à une gamine qui est en communication permanente avec Titus et Dieu sait qui. Même si la fillette est de bonne foi, c'est trop dangereux.

— Dita, je ne peux pas tout te raconter dans le détail. Ma sœur Iris était poursuivie par les chasseurs et elle a eu cette idée bizarre pour les semer.

La solution lumineuse que Convoitise a soufflée à Iris pour couper l'herbe sous le pied des chasseurs : elle confiait à Leila son foie et son talent, et elle prenait la poudre d'escampette. Les chasseurs consomment depuis des siècles le foie des sorcières qu'ils attrapent, parce que le foie est le siège de leur talent. S'il est détruit, le pouvoir disparaît, semblent-ils penser. À moins qu'ils n'envisagent par ce rituel archaïque de s'approprier la magie de leurs victimes. Leila les a toujours suspectés de jalouser les praticiennes pour leurs talents. Ils ont eux-mêmes de la magie puisqu'ils sont capables de suivre à la trace celles qu'ils prennent en chasse.

Le plus dingue, c'est que dans leur folie cannibale, les chasseurs sont sur la bonne piste. Interrogé dans la panique par Iris quelques semaines plus tôt, Convoitise a en effet produit pour elle un sort permettant d'accaparer le pouvoir d'une praticienne en dévorant son foie. Le grimoire a aussi affirmé que ce serait suffisant pour faire disparaître Iris aux yeux de ses poursuivants. Et qu'elle y survivrait sans problème. Les praticiennes sont coriaces.

Et les deux sœurs lui ont fait confiance.

— Mais tu as vraiment mangé son foie ? presse la gamine.

Leila se tait.

— Berk, berk, et re-berk.

— Personne ne doit le savoir, insiste Leila.

Si les chasseurs l'apprenaient, ce serait plus que catastrophique.

— Et ta sœur, elle est où maintenant ?

— Je ne sais pas, dit Leila. Elle est partie. Parlons d'autre chose, s'il te plaît.

— Mais mon oncle Titus dit que ta magie permet de retrouver les personnes disparues. Et Nora t'a demandé de t'en servir. Tu devrais pouvoir facilement voir où est ta sœur. Et ma Maman.

— En fait, dit Leila, ce sort pour retrouver quelqu'un, c'était la magie de ma mère, Yasmine. Titus n'est pas vraiment à la page sur la question. Moi, je n'y arrive pas.

— Et mon oncle Titus est ton papa ?

— J'ai bien peur que oui.

— C'est super cool ! s'exclame Dita : ça veut dire qu'on est cousines.

La petite se blottit contre Leila.

— Je suis sûr que tu vas finir par y arriver, déclare-t-elle. C'est quoi ta magie ?

— Rendre malade, brouiller les idées, provoquer ce microproblème de coordination qu'on appelle la malchance, dit Leila.

— Wouah, répond la petite fille. Si on retrouve les méchants, tu pourras leur casser la figure.

Elles restent en silence un petit moment dans le taxi chaud, confortable et embué.

Dita pose sa tête sur l'épaule de Leila, et quand celle-ci veut la repousser, elle s'aperçoit que la petite fille s'est endormie.

Le cerveau de Leila s'échappe, commence à faire des plans sur la comète tout seul.

Leila et Dita s'enfuient en bus, elles rejoignent Iris dans un petit port grec et s'installent pour de bon, achètent une grande maison, louent des chambres à des vacanciers.

Dita repart vivre dans la rue, deux semaines plus tard, un clochard de carrière retrouve son cadavre sous le pont Alexandre III. Elle serre dans sa main un petit morceau de tissu, le bout crasseux d'un châle qui a appartenu à Leila, son châle noir à fleurs rouges, son préféré.

Leila localise Cassandra. La mère de Dita avait été enlevée par la mafia russe suite à un malentendu de business. Cassandra leur jette à tous un sort, ils tombent amoureux d'elle comme un seul homme, Cassandra et Leila deviennent amies, Cassandra et Dita viennent vivre à Paris. Tous les mercredis, Leila emmène Dita au parc et au salon de thé, à l'aquarium et au zoo…

Leila ne trouve aucun client, elle court, court et s'épuise, et d'ici une semaine, elle part dans une grande explosion et elle foudroie tout le monde : Iris, Dita, Madame Sissi et ses sept fils, Birgit et les autres voisins, tous morts, tous ratatinés. Leila continue sa vie toute seule. Nora lui ferme définitivement sa porte et part en croisade pour trucider Titus.

Dans un autre scénario, Leila se sert de Dita, la petite chérie, pour attirer Titus dans Paris. Il monte l'escalier d'un pas lourd, confus, sonne à sa porte et avant qu'il ait eu le temps d'ouvrir la bouche, elle dit, « salut Papa ! », et elle lui perce la baudruche de quarante coups de couteau.

Napoléon est mort à Sainte Hélène, son fils Léon lui a crevé le bidon, on l'a retrouvé assis sur une baleine, en train de ronger ses ficelles de caleçon…

Assommée de possibles et d'impossibles, Leila s'endort.

Dita se rend à l'école en chantonnant, elle sourit, elle a des joues rebondies et une fossette au menton.

Dita grandit, c'est une jeune fille, elle ressemble à Iris bien qu'elle n'ait aucun lien de parenté avec Iris, elle sourit, elle embrasse un garçon sur la bouche, il l'attrape par la taille, elle l'attache avec des liens qui sont doux mais impossibles à rompre, elle l'appelle « mon amour ».

Le chasseur entre dans l'appartement coquet pendant que Dita est en train de préparer un bon dîner pour deux personnes, elle dit « je t'ai senti arriver, je t'attends depuis deux jours, viens, tu peux laisser ton couteau sur la desserte de l'entrée ou plutôt non, viens avec ton couteau, coupe un peu de pain pour nous, sabre la bouteille ». Et le chasseur s'approche, fasciné, doux comme un mouton.

Dita a une petite fille blonde dans les bras qui lui ressemble en tout point, une petite fille brune aux yeux noirs qui ressemble à Titus ou à Leila.

Dita marche seule sur un flanc rocheux, elle a froid, elle grelotte. Un cri d'animal glaçant zèbre le silence, puis des grognements et les bruits d'une course, derrière elle dans la montagne. La petite fille marche aussi vite qu'elle le peut, mais le terrain est instable, elle progresse avec difficulté dans une zone d'éboulis, ses poursuivants la rattrapent. Un autre hurlement inhumain retentit, tout proche.

Leila se réveille en sursaut.

— On dirait que la petite en écrase, dit le chauffeur, l'air bonhomme. Ça vous fera trente-cinq euros soixante.

Dita dort avec conviction, Leila la secoue gentiment, on est arrivés ! mais les paupières de la petite se serrent, refusent obstinément de s'ouvrir au jour finissant.

— Allez, petite marmotte ! encourage Leila en fourrageant dans son sac pour dénicher quelques billets.

Elle paye le taxi et se résout à porter Dita jusque chez elle. Elle soulève le minuscule corps de moineau et sent le cœur de la gamine qui bat à toute vitesse.

— Laisse tomber la sieste, je vais te préparer un goûter plutôt. Pour toi, je pensais à des gaufres au chocolat, avec des marshmallows peut-être.

Elle va la nourrir, la requinquer, lui remplir les poches de billets de dix, et ensuite, elle trouvera une solution pour se débarrasser d'elle.

Dita se cramponne à Leila et serre de toutes ses forces, mais sans donner d'autre signe de retour à l'état conscient.

— Tu es avec moi là, ou pas ?

Une marque rouge apparaît soudain sur le front de la fillette, puis se transforme à vue d'œil en une bosse qui enfle, enfle, jusqu'à atteindre la taille d'un œuf de caille.

— Dita ! Réveille-toi !

Leila s'est assise dans l'entrée de l'immeuble et secoue la petite fille.

Une dame, la cinquantaine, s'arrête devant elles.

— L'enfant est tombée ? Vous avez besoin d'aide ?

— Je… non… ne vous en faites pas, ça va aller, sinon j'appelle le 15, bredouille Leila.

Dita s'arc-boute dans ses bras et une estafilade sanglante file le long de sa mâchoire.

Les yeux de la passante s'agrandissent, puis s'étrécissent quand elle voit que Leila cherche à cacher la plaie.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, dit Leila.

— Oh, si, au contraire, je sais un peu trop bien ce que c'est. C'est arrivé à ma fille. S'il est violent, il faut le quitter mademoiselle. Même si c'est le père de la petite. Surtout si c'est le père de la petite.

— Oui… merci… murmure dans un souffle Leila qui tente encore désespérément de réveiller la gamine.

Mais qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— Vous voulez que je reste ? demande la dame, décidément débordante de sollicitude.

— Non, merci, en fait j'allais sonner chez ma sœur. Elle saura quoi faire, ment Leila.

La passante s'éloigne et Leila secoue franchement la petite fille cette fois, mais impossible de la ranimer. Dita se couvre le visage de ses bras, pousse des petits cris terrorisés.

Consciente que rester là serait une mauvaise idée, Leila compose le code de l'immeuble avec des doigts paniqués, s'y reprend à trois fois, franchit la lourde porte-cochère en titubant sous le poids de la gamine qui se débat dans ses bras.

Génial, maintenant ça ressemble sûrement à un kidnapping.

Quand Leila s'autorise une pause sur le palier du premier, elle constate qu'une deuxième estafilade toute fraîche orne l'avant-bras de Dita. La petite s'est protégée contre un danger invisible et a été blessée par un coup de couteau, de rasoir…

Ou par les griffes d'un monstre au cri strident.

— Dita, chérie, réveille-toi, je suis là, je ne peux pas t'aider là où tu es, reviens ici, c'est juste un cauchemar, ouvre les yeux, je suis là.

« Juste un cauchemar ».

Peu à peu, Dita semble se calmer, les battements de son cœur ralentissent un peu contre la poitrine de Leila, sa respiration se pose. La chose monstrueuse dans son subconscient cesse d'infliger des blessures à son corps. Elle dort à nouveau d'un sommeil paisible.

Leila reste longtemps assise dans l'escalier à bercer la petite et à répéter encore et encore les mêmes promesses intenables. La nuit est tombée depuis un bon moment quand elle achève enfin l'ascension des deux derniers étages, entre dans l'appartement vide et couche Dita dans son lit.

5

Dans la cuisine règne une odeur totalement inconnue jusqu'ici en ces lieux, celle du chocolat chaud. À la manière d'un bébé taupe, Dita n'a pas encore ouvert les yeux, mais n'a pas eu besoin de la vue pour s'arrimer à un croissant et se mettre à le mâchonner activement.

Tout en tartinant ses avant-bras de crème à la cortisone, Leila regarde son thé, dubitative. Il faut vraiment qu'elle boive ce truc ? Tout à coup, le liquide amer la rebute. Elle est sceptique quant aux capacités d'accueil de son estomac.

Elle a pansé, puis veillé la petite fille qui a dormi toute la nuit paisiblement. Quitte à se passer de sommeil, elle aurait mieux fait d'aller recruter de nouveaux clients ou au moins d'essayer de trouver Iris, mais elle n'a pu se résoudre à quitter la pièce où reposait l'enfant.

Elle se doute que le manque de sommeil ne va pas améliorer son état. Elle ne supporte déjà plus le contact des textiles, son attention a du mal à se fixer, et les métaux mordent dans sa chair. Si elle continue sans pratiquer, les hallucinations ne devraient plus tarder, et ce sera la dernière salve avant le bouquet final.

— Tu as bien dormi ? demande-t-elle à la petite fille quand celle-ci semble apte à la conversation.

— Super, déclare Dita. Merci pour les sparadraps.

Un gros pansement orne son front et Leila a enveloppé son avant-bras dans de la gaze.

— Tu as mal ?

Dita fait non de la tête.

— J'aime bien le tulle que tu as mis sur mon bras, ça fait costume de princesse, juge-t-elle.

Leila la laisse finir son deuxième croissant, puis change de braquet.

— Dita, qu'est-ce qui s'est passé hier ? Qu'est-ce qui t'a fait ça ?

— Un cauchemar, répond la fillette, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, des mauvais rêves qui impriment leur marque sur votre corps.

— Les cauchemars n'attaquent pas les enfants comme ça, dit Leila.

— Les miens, si, chuchote Dita. Les hommes-animaux m'ont poursuivie jusqu'à la grotte.

Leila se remémore l'ululement strident entendu dans son propre cauchemar et frissonne.

— Le courageux chevalier est arrivé au dernier moment, ajoute Dita. Il me protège, mais il est tout seul contre les monstres. Et à chaque rêve, ils sont plus nombreux et plus méchants.

— Le courageux chevalier ?

Dita a un sourire tendre. Elle ramène ses pieds sur le rebord de la chaise. Elle porte des vêtements de Leila, des chaussettes trop grandes, et son châle préféré, le noir avec des motifs rouges indescriptibles, son châle de bohémienne.

— En fait, c'est Titus, il se déguise, mais je l'ai reconnu.

— Tu rêves encore de Titus ?

— Oui et non, précise Dita, il est dans mes rêves avec moi. C'est mon rêve, mais je ne rêve pas de lui. Il est là, c'est tout. Je pense que c'est son rêve aussi, tu vois ? Il a une épée, une armure, un cheval, et il se met entre moi et les hommes-animaux qui veulent m'attraper.

— Tu l'appelles au secours et il vient ?

Leila ne peut s'empêcher d'éprouver un petit pincement à l'idée que Titus protège la gamine, quand il l'a abandonnée, elle, avant même qu'elle en ait fini avec les couches-culottes.

— Parfois je l'appelle, explique la petite fille, parfois j'ai trop peur et je n'y pense pas, et il vient tout seul.

— Et ça arrive souvent ?

L'enfant hausse les épaules.

— Depuis la première fois que ma douce maman m'a foudroyée.

Leila la dévisage, interdite :

— Ta maman t'a foudroyée à plusieurs reprises ?

Dita acquiesce.

— Quand les hommes l'ont enlevée, ensuite quand j'étais dans la cabane, puis à Paris.

Leila siffle entre ses dents. La gamine est sacrément résistante, elle ne devrait même plus être en mesure de faire des cauchemars. Elle devrait être morte depuis longtemps.

— La dernière fois, c'était quand ?

Dita compte sur ses doigts.

— J'étais avec Cloclo, c'était… dimanche.

— Tu penses que c'était ta maman ? demande Leila.

— Oui.

— Comment peux-tu en être sûre ?

— J'ai reconnu son odeur, dit la petite fille.

Leila repousse son thé, dégoûtée. Cassandra était donc encore vivante dimanche dernier. Elle essaye d'écarter les images sordides qui assaillent son esprit. Qu'est-ce qui peut obliger une mère à foudroyer, encore et encore, son enfant ? Elle est certaine à présent que Cassandra a été embarquée les chasseurs. Après tout, ils sont réputés pour leur cruauté. Ils aiment faire durer les choses.

Elle passe silencieusement Cassandra par pertes et profits.

Pour la petite fille en revanche, il reste peut-être un espoir. Surtout si elle arrive à trouver rapidement quelqu'un d'autre pour l'aider.

— Finis tes croissants et on y va.

Elle ne se voit plus, à ce stade, la jeter dans la rue après l'avoir nourrie, lavée, présentée à sa sorcière de tante, et hébergée pour la nuit. Sans compter qu'il y a ces cauchemars horribles, plus vrais que nature, et Leila voudrait bien ne plus jamais être témoin d'un épisode aussi terrifiant sans pouvoir intervenir.

— Où est-ce qu'on va ? demande Dita.

— Chez une thérapeute.

Ensuite, Leila se délestera de ses responsabilités auprès du syndicat et, une fois Dita prise en charge par des personnes plus compétentes, elle retournera dare-dare à sa pratique.

*

Leila ne sait pas trop ce qu'elle imaginait, mais ce petit château dans l'Ouest parisien s'en éloigne considérablement, avec les animaux empaillés de sa galerie d'histoire naturelle et son potager de légumes médiévaux en voie de disparition (s'il faut en croire les prospectus à l'entrée). À deux heures de route de Paris, la résidence d'Elizabeth Verdureau, praticienne et thérapeute, est ouverte au public. S'afficher dans un cadre de vie aussi établi est très étonnant de la part d'une soignante. La plupart du temps, les thérapeutes ont tendance à habiter dans des caves ou des bunkers et à déménager tous les deux jours, pas à proclamer « maison d'honneur et de science depuis 1732 ». La soignante que Leila avait consultée en arrivant à Paris a disparu sans laisser le

moindre signe de vie. Heureusement, il lui restait cette adresse fréquentée par Iris.

Elizabeth Verdureau est une rouquine laiteuse et potelée en vêtements pastel, elle les accueille, onctueuse et sereine, dans un bureau digne d'Elle Décoration.

— Cette enfant a de la chance d'être encore en vie, déclare-t-elle après avoir examiné Dita. Combien de fois dites-vous qu'elle a été foudroyée ?

— Trois fois, dit Leila, avant de lui présenter les principaux symptômes de la petite fille : charge très excessive, cauchemars horriblement réalistes.

Elizabeth Verdureau tend une assiette pleine de cookies à Dita :

— Tu dois avoir très faim ?

La petite prend à peine le temps d'acquiescer, se jette sur les biscuits. La thérapeute se tourne vers Leila, l'air sérieux.

— C'est vous qui l'avez foudroyée ?

— Non, dit Leila. C'est sa mère.

— Et pourquoi sa mère n'est-elle pas ici avec nous ? demande Elizabeth Verdureau par-dessus ses lunettes.

— Elle ne peut pas venir, dit Leila sans rentrer dans les détails.

— Revenez me voir avec elle, dit la thérapeute. À ma connaissance, seule la personne qui est à l'origine de la décharge peut être contrainte à reprendre son excédent d'influx. Si vous me produisez sa mère, je pourrai vous aider. Sinon, les cauchemars vont continuer : c'est la psyché qui est attaquée. Cela ne peut aller qu'en s'aggravant. La petite est robuste, mais il y a urgence.

— Nous ne savons pas où sa mère se trouve, dit Leila en passant un bras autour de l'épaule de Dita, qui se blottit contre elle.

— Il y a une autre solution, dit la thérapeute. Vous pouvez essayer de forcer l'âge de raison. Elle y est presque ; il faut l'encourager à pratiquer. C'est douloureux si elle n'est pas prête, mais elle n'a pas vraiment le choix. Développez son talent, si elle en a plusieurs optez pour la ligne de plus grande pente. Elle y laissera peut-être des plumes, des capacités. Mais au bilan, il vaut mieux gâcher son potentiel que perdre la vie.

— Il n'y a vraiment que sa mère qui puisse l'aider ? Personne d'autre ?

Elizabeth Verdureau replie ses lunettes et les pose sur son bureau à côté d'un bouquet de roses jaunes très odorantes. Débarrassés des verres épais, ses yeux sont d'un vert saisissant.

— Si cette petite ne parvient pas à évacuer l'excès par ses propres moyens, il faut qu'une praticienne en âge reprenne la charge à sa place. A priori, celle qui l'a foudroyée devrait en être capable. Est-ce qu'une autre pourrait le faire ? Je suis désolée, mais cela ne s'est jamais vu. La foudre est une manifestation inconsciente d'un lien très fort d'amour ou de ressentiment, chacun de ces liens est irremplaçable. Il faut retrouver la mère ou forcer le passage à l'âge adulte, ce sont les deux seules solutions.

— L'âge adulte pourrait arriver tout seul bientôt, à votre avis ? demande Leila.

— Elle présente quelques symptômes, mais d'après mon expérience, je dirais qu'il lui manque encore trois ou quatre mois pour arriver en âge. Nous n'avons pas autant de temps. D'ici une ou deux semaines, ce sera trop tard. Vous dites qu'elle reçoit de l'aide dans ses rêves ? C'est très curieux. Prenez un gâteau, vous aussi.

— Merci, mais je n'ai pas très faim. Vous pensez que quelqu'un d'autre pourrait l'aider ? Entrer dans ses rêves ?

Leila pense bien avoir effleuré le cauchemar de Dita la veille. Et Titus semble lui aussi y avoir accès.

Elizabeth Verdureau esquisse une moue dubitative.

— Ses rêves émergent de son talent rongé par la charge. Elle se crée involontairement un univers hostile, dont son inconscient est le seul à comprendre les règles. Je ne vous conseille pas d'aller la rejoindre dans ce genre de dédale.

— Mais quelqu'un qui serait prêt à prendre le risque ? demande Leila.

Elle pense à Titus, pas à elle-même. S'introduire dans les rêves de quelqu'un, c'est beaucoup trop intime, tout à

fait incompatible avec la posture de recul d'une praticienne qui ne se lie pas pour ne pas mettre ses proches en danger.

— Vous pouvez essayer de vous laisser appeler, dit Elizabeth Verdureau, mais je ne perdrais pas de temps avec de telles expérimentations. En l'absence de sa mère, elle doit passer à l'âge de raison. Vous comprenez la gravité de la situation ?

Leila hoche la tête, la gorge nouée. La thérapeute se lève pour aller fouiller dans une immense armoire en chêne clair. Elle en extirpe un long ruban au bout duquel se balance une boule de bois.

— Tenez, je peux quand même faire quelque chose. Dita, si tu portes cette amulette autour de ton cou, ton sommeil sera sans rêves. Tu pourras dormir et te reposer, mais tu ne seras pas inquiétée par les « hommes-animaux »… pendant quelque temps du moins. Ensuite, le mal risque fort de reprendre le dessus.

— Merci, fait Dita en passant le pendentif autour de son cou. Je pourrai quand même aller rendre visite à oncle Titus ou à Maman, si elle est à nouveau joignable ?

— Non, désolée, répond Elizabeth Verdureau avec un sourire navré.

— Il n'y a vraiment pas de sort pour déclencher le passage à l'âge adulte ? demande Leila.

— Vous avez un sort pour forcer le soleil à rester couché ? demande la thérapeute.

Leila hausse les épaules.

— Alors, voilà, vous avez votre réponse. Et voici une crème pour mettre sur ses blessures. Je ne peux rien faire de plus. Là aussi, il faut trouver l'origine de la charge, la mère de la petite, et revenir me voir.

Leila prend le petit pot en plastique. À côté de cette crème blanche et innocente, les mixtures de Birgit font figure de cataplasmes du diable.

— D'autres questions ? demande Elizabeth Verdureau. J'en ai une de mon côté : vous comptez pratiquer bientôt ? Si vous entendez vous occuper de cette enfant, il va falloir améliorer un peu votre hygiène de vie. Je peux vous recommander quelques exercices.

Leila acquiesce en essayant d'avoir l'air convaincante.

— Bien sûr, bien sûr.

La thérapeute tend un livre.

— Tenez, c'est moi qui l'ai écrit. C'est un ouvrage sur l'éducation des petites filles bénéficiant d'aptitudes spéciales. Vous vous doutez bien qu'il y a des précautions à prendre avant l'âge de raison.

Quand elles sortent dans la cour du château après le rendez-vous, le soleil les frappe en pleine face. Dita veut prendre la main de Leila qui la retire sans un mot. Il faut qu'elle pratique et vite.

*

Le vase, déjà ébréché, tangue sur la commode, exécute un pas de danse maladroit, et va se fracasser sur le parquet. Cela n'arrête pas Dita, qui continue à sauter dans tous les sens en s'époumonant :

— On va pratiquer ! Leila va me montrer sa magie !

Impossible de la calmer : elle est folle de joie.

— On ne dirait pas que tu es mourante, grommelle Leila, qui a du mal à rester concentrée. En rassemblant les ingrédients, elle se sent considérablement moins légère que la fillette. Toute son énergie s'est condensée en une masse lourde puis est retombée au fond de son estomac. Le reste a du mal à fonctionner.

Elle a beau éviter tout contact physique, elle sait très bien qu'il est déjà trop tard. Si la foudre tombe, elle s'abattra en priorité sur deux personnes fragiles : Iris et Dita.

— On va retrouver Cassandra ! On va retrouver Iris ! s'écrie Dita en poursuivant sa gigue endiablée.

— Je ne garantis rien, rappelle Leila. Ça ne marchera probablement pas.

— Mais si, ça va marcher ! T'es trop forte, je sens que ça va marcher !

Leila élève la voix.

— Ho, pom pom girl, j'apprécie les encouragements, mais maintenant, soit tu redescends d'un cran, soit tu décampes, parce que je ne peux pas travailler avec ce boucan.

La petite fille se calme instantanément.

Leila attrape tout d'abord dans un placard son fidèle verre mesureur, qu'elle relave avant d'y faire tourner une généreuse dose d'extrait de vanille, afin d'assurer la neutralité magique du récipient.

— Ma maman met du spermicide, commente Dita.

Leila passe sur le fait que Dita, à six ans et demi, connaît l'existence de ce genre de produits.

Suit une grande lampée de lait de soja, un autre ingrédient neutre, puis une rasade de whisky, pour donner du courage à la future potion.

— Bon, c'est parti. On va commencer par râper un peu de ça.

Elle extirpe du placard du bas une vieille passoire en plastique. La recette stipule « un fragment d'une prison qui ne les retient pas tous ». Et de fait, pendant des années avant d'être mise en retraite, cette passoire orange a retenu les pâtes et s'est montrée d'une efficacité très médiocre avec le riz.

Pendant que Dita râpe le plastique, avec l'interdiction formelle d'y laisser des morceaux de ses doigts, Leila s'en va quérir la « « preuve de fuite » désirée par le grimoire.

Elle constate au passage que Prospérité-Les Choses a ajouté une nouvelle note de bas de page. Celle-ci stipule que, si l'objet à retrouver est un prisonnier qui s'est évadé, il est pertinent d'employer une partie de son corps qu'il aurait laissée pour pouvoir s'échapper. Un minuscule schéma montre même comment concevoir un piège qui laisse partir sa proie uniquement si celle-ci consent à sacrifier une livre de chair. Leila a évité de montrer la page à Dita. Encore un témoignage d'esprit pratique et cruel venu du fond des âges. Mais la bonne nouvelle, c'est que Prospérité-Les Choses envisage, pour la première fois, la possibilité de retrouver une personne. Le grimoire a engagé sa mutation pour servir Leila, pense-t-elle avec un pincement de cœur. Où est sa sœur ?

Pour cette fois, Leila aura recours à un ingrédient générique. Elle a pour habitude d'attraper des pigeons grâce à un dispositif accroché à la fenêtre de sa cuisine. La cage est un peu cassée et les bêtes peuvent s'enfuir à condition d'y laisser quelques plumes.

Plumes dont des segments fin coupés rejoignent les raclures de plastique dans le verre mesureur. Il faudra les mêler à des ingrédients spécifiques aux deux cibles, Cassandra et Iris, dans deux potions distinctes.

— Dita, si tu veux m'aider, j'ai une autre mission pour toi.

— Une mission ! s'exclame Dita, visiblement aux anges. J'adore les missions ! J'en fais toujours pour Maman !

— Tu vas chez Birgit.

— Oh, non, pas chez Birgit.

La voisine est la gentillesse incarnée et s'est tout de suite prise d'affection pour l'enfant. Elle a déjà renouvelé trois fois son offre de baby-sitting. Seul souci : sa cuisine, dont elle tient mordicus à régaler toute personne qui franchit son seuil. Dita a beau être un estomac à pattes, constamment affamé, elle redoute l'odeur et le goût des préparations macrobiotiques improbables de Birgit. En particulier son fameux « pâté végétal ».

— J'ai vraiment besoin de toi, insiste Leila. Il me faut des poils de moustache d'un de ses chats.

Leila n'aime pas s'en prendre aux animaux, mais Prospérité-Les Choses s'est montré, par le passé avec Iris, très réceptif à cet ingrédient spécifique. De ce fait, les chats de Birgit sont désormais habitués à se cogner dans les meubles et les portes. Ils n'apprécient qu'à moitié, mais finissent par s'accommoder de la situation. La Suissesse ne s'est jamais aperçue de rien.

La petite fille part relever le défi, l'air résigné.

Leila en profite pour visiter la chambre d'Iris. Elle préfère opérer sans témoin lorsqu'elle accède aux réserves de sa sœur, qui recèlent d'effroyables trésors.

« Une longue captivité surmontée ». Quand une jeune femme s'est échappée d'une cave où elle avait été séquestrée, dans les années 2000, Iris, encore ado, mais déjà très à l'aise dans sa pratique, a été l'une des premières à la contacter. Elle a très bien négocié l'acquisition de la chemise que la captive portait lors de son évasion. C'est un objet puissant, quelques fibres suffiraient, mais Leila, pour être vraiment sûre, s'octroie un centimètre carré entier.

Le dernier ingrédient est optionnel. « Si vous avez un ennemi », précise le grimoire, « et que vous soupçonnez son action derrière la perte de l'objet, incorporez à la mixture un élément qui lui est vital ». Iris avait ce qu'il faut. Leila s'empare d'un petit flacon de verre, au fond duquel il reste quelques grammes d'une substance desséchée, d'un marron coagulé : en utilisant le foie d'un chasseur depuis longtemps hors d'état de nuire, elle espère accéder, indirectement, au collectif des chasseurs.

Ooooh . J'adore celui-là. Un morceau de Papa. Foie de chasseur mort avant l'heure, c'est longévité et bonheur !

Leila fait volte-face. La chambre est vide, et pourtant elle est sûre d'avoir entendu la voix d'Iris.

Ouaip, petite sœur, c'est moi, je suis de retour.

Génial, pense Leila. Voilà qui n'est pas du tout flippant : les hallucinations commencent. Son cerveau est tellement attaqué par la grouille qu'il décide de peupler le monde de fantômes. Il est plus que temps de pratiquer.

Si tu savais ce que tu m'as manqué !

Leila se concentre sur autre chose, elle ne va pas se mettre à discuter avec sa propre imagination. Elle s'affaire sur sa décoction et après quelques minutes, Dita revient de sa mission chez Birgit, la main griffée, les quelques précieux poils de moustache collés contre sa paume.

Dis donc, s'exclame la présence hallucinée , elle est mignonne ! C'est une nouvelle petite sœur pour me remplacer ? Tu te rappelles comme j'étais jolie moi aussi à son âge ? Je les faisais tous craquer. Tu n'as pas peur de t'attacher ?

— Comment va Birgit ? demande Leila à Dita, juste pour échapper à cette ramification encombrante de sa propre folie.

La petite fille est verdâtre :

— Je peux avoir un peu de Nutella pour faire passer le goût ?

Pendant que Dita tombe dans le pot de pâte à tartiner, Leila jette les moustaches dans sa décoction, puis la répartit dans deux tasses propres et neutres magiquement.

Une pour Iris, une pour Cassandra.

Dans la première elle ajoute un peu d'une précieuse mèche de cheveux laissés par sa sœur à toutes fins utiles, pendant que la voix d'Iris poursuit sa logorrhée.

Je ne pensais pas qu'en deux semaines à peine tu aurais déjà trouvé une nouvelle colocataire. Félicitations, sœurette, ça me rassure de savoir que tu n'es pas seule. Mais dis-moi, qu'est-ce que tu prendras pour la remplacer, quand elle aura reçu la foudre une fois de trop ? Un petit chat ou un petit chien ?

Pour le deuxième cocktail, Dita fournit un cheveu issu d'un médaillon que sa mère lui a laissé. Les praticiennes échangent parfois ce genre de bijoux avec leurs proches, en gage de confiance et aussi pour servir d'assurance tous risques.

Et maintenant, l'ingrédient magique de cette nouvelle formule : les rognures d'ongles recueillies la veille sur madame Sissi. Elles pourraient être plus fraîches, mais demeurent puissantes.

— Qu'est-ce que c'est ? veut savoir Dita.

— Il vaut mieux que ça reste un secret, répond Leila, et la petite fait la grimace.

Le résultat, de toute façon, est une sorte de bouillon où flottent des particules plus que douteuses. Leila s'empare du mixeur pour homogénéiser le tout.

— Beurk, tu vas vraiment boire ça ? Les potions de Maman sont moins dégoûtantes.

Leila considère le breuvage avec appréhension. Pas à cause de son goût : malgré ses ingrédients peu appétissants, elle sait très bien qu'il n'aura aucun goût et même aucune consistance. Sa réticence est surtout liée à

l'intention qu'elle s'apprête à insuffler au sort. Pratiquer pour compte propre, sans une tierce personne pour assumer le prix, n'est pas une décision qui se prend à la légère. Surtout quand le prix n'est pas clairement défini, comme c'est le cas ici. Quand ce sort était jeté par Iris et servait à trouver des objets, elle avait coutume d'exiger, en plus de la contribution en cash censée garantir le sérieux du client, que ce dernier se sépare d'un objet de valeur équivalente à celle du bien qu'il souhaitait retrouver. Le box de stockage loué par Iris et Leila contient ainsi plusieurs toiles de maître dont jamais Iris n'a eu l'intention de faire quoi que ce soit. (De toute façon, la plupart sont volées et incasables, des erreurs de recel.)

Mais à présent qu'il s'agit de localiser des personnes, Leila se demande qui elle va devoir se résoudre à perdre, et de quelle façon.

Elle soupire, s'assied sur le linoléum comme avait coutume de le faire Iris, pour éviter tout accident en cas de malaise ou de dépaysement extrême. Elle ferme les yeux. Elle n'a plus qu'une chose à faire : boire. Jusqu'ici, chacune de ses tentatives s'est soldée d'un échec : la grouille lui est à chaque fois revenue en pleine figure. Elle ne sait pas si elle est prête à utiliser le talent d'Iris. Elle a l'impression qu'elle est en train de l'enterrer vivante.

Ce que tu peux être trouillarde !

Leila ouvre les yeux d'un coup. Elle va avoir du mal à s'habituer à cette hallucination.

— Qu'est-ce qu'il y a ? interroge Dita, debout à côté d'elle, l'air perplexe.

À la tienne !

— Rien, rien, marmonne Leila, et elle avale le contenu de la première tasse.

Elle mobilise doucement une fraction de sa charge excédentaire pour alimenter la magie. La perspective d'un peu d'action fait bouillonner la grouille, accroissant encore un inconfort désormais constant. Puis elle murmure l'invocation, à l'intention de Dita, et pour donner un peu plus d'acuité à sa concentration.

— Leila, fille de Yasmine, cherche par son talent à retrouver Iris, fille de Yasmine, et accepte d'en payer le prix elle-même.

Le présent disparaît.

Il fait nuit noire. Même s'il faisait beau, Iris ne verrait pas les étoiles, car le ciel est occulté par les deux fois trois voies d'un gigantesque pont autoroutier. Non que cela lui procure le moindre abri : une pluie froide désagréable lui mouille le visage. L'asphalte, balayé par les faisceaux crus des néons, semble avoir été badigeonné à l'encre de Chine. Iris a de la peine à marcher avec son sac, elle titube. Elle aurait mieux fait de se passer de cette pause, mais elle avait trop soif. Elle se hisse dans le bus pour regagner son siège.

— Tout va bien, mademoiselle ? demande le chauffeur.

Elle hoche la tête lentement, affiche sur le bas de son visage le fantôme de son sourire aguicheur, son sourire triomphant de reine de beauté. Elle sait pertinemment que ses yeux démentent ses efforts par leur éclat fiévreux, fou. Elle vient de passer les heures les plus surréalistes de sa vie. Alors, non, ça ne va pas bien du tout.

Impossible de remonter le sac de toile noire dans le compartiment au-dessus de sa tête. Rien que des biftons : ça pèse une tonne, et cependant elle ne pouvait pas non plus le laisser dans le car sans surveillance. Elle veut s'asseoir, elle veut maîtriser les battements de son cœur, retrouver sa respiration. Elle a besoin de temps pour embrasser l'énormité de ce qui lui arrive.

Derrière elle, un homme est monté dans le car, elle l'a à peine entendu, avec ce martèlement permanent du sang dans ses oreilles, poum-poum-poum-poum. Étonnant qu'il lui en reste assez pour faire ce bruit de fanfare.

C'est un beau quadra fringant avec des yeux d'un bleu intense, rare chez les bruns. Il la débarrasse de son sac, sans effort pour lui, évidemment, il ne relève pas d'une récente ablation du foie. Elle lui sourit, elle passe sa langue rose sur ses lèvres gercées. Elle le trouve pas mal du tout, et, étant Iris, elle fait confiance à sa sœur — ça ne peut pas être un autre chasseur — et à ses hormones. Elle va faire un somme, elle le draguera quand elle aura retrouvé un peu d'énergie, s'il habite à Toulouse ce sera tant mieux, elle n'a pas encore de contacts dans la ville, elle sait seulement qu'on la dit « rose », et que les praticiennes, pour une raison tellurique complexe, sont censées l'éviter comme la peste.

S'asseoir est aussi douloureux que marcher. Iris gobe une nouvelle pilule, qui ne lui fait absolument aucun effet. Elle passe une main sous sa veste : elle s'est remise à saigner. Elle pense à sa petite sœur qui a tenu le couteau, qui a exécuté une à une les instructions extrapolées d'un manuel de chirurgie, qui a mené toute l'opération sans le moindre tremblement. Entre deux vagues nauséeuses de douleur, elle hésite entre la terreur et la fierté.

Leila émerge dans la cuisine, asphyxiée par les sanglots.

Une petite main fraîche se pose sur sa joue :

— Ça va ? Tu es revenue ?

Leila est de retour, mais n'arrive plus à respirer, parce que la charge liée au sort est en train de la quitter. Cela lui fait l'effet d'un orgasme pénible, d'une punition délicieuse. Le sort est scellé, il a fonctionné. Prospérité-Les Choses a accepté Leila comme sa propriétaire. Elle contemple cette réalité, interdite, terrorisée par ses implications. Elle vient de voir Iris il y a deux semaines. Que faut-il qu'elle fasse de cette vision ? Pourquoi ce satané grimoire lui montre-t-il l'Iris d'alors, presque exactement au moment où Leila l'a perdue de vue ? C'est sur le devenir d'Iris aujourd'hui qu'elle a tant besoin d'être rassurée.

— Ça a marché. Ça a marché.

Pendant de longues minutes, elle est incapable de rien dire d'autre. Les cafards qui grouillent sous sa peau se calment peu à peu, mais comme elle ne mange plus rien depuis deux jours, elle ne peut plus s'arrêter de vibrer. Au moins les hallucinations devraient-elles cesser.

Dita la prend dans ses bras et Leila la serre sans réfléchir, fort. Elles restent toutes les deux, assises dans les bras l'une de l'autre, sur le linoléum qui a connu des jours meilleurs et n'a pas vu une serpillière depuis six semaines.

Puis Leila a pitié de Dita qui attend et elle avale le contenu de la deuxième tasse. Cul sec ! La petite fille retourne en silence se poster sur un des tabourets de la cuisine. Leila ferme les yeux, essaye de se calmer, de se détendre, d'accueillir toute forme de vision qui lui sera rendue accessible.

Ce qu'elle voit : le néant. Une gigantesque, affreuse, insondable quantité de rien du tout.

Pas de Cassandra.

— Leila, Leila, dis-moi, tu l'as vue ? Tu as vu ma Maman ?

Si Leila suffoque à présent, ce n'est pas sous le coup de l'émotion, mais parce que la grouille est en train de lui faire la blague du grand huit, un aller-retour complet : d'abord une onde de jouissance à lui faire friser les orteils, puis presque immédiatement, le contrecoup : une gifle, une tasse d'eau sale qui s'abat sur sa tête et qui lui dégouline jusque dans les poumons, puis tous les cafards de la grouille qui claquent des talons, l'un après l'autre au garde-à-vous, tout excités d'avoir fait un petit voyage. La démangeaison est si aiguë qu'elle pourrait les compter un par un et leur donner à chacun un prénom.

C'est comme si même l'invocation précédente ne lui avait pas apporté le moindre soulagement. Elle est revenue à la case départ. Elle n'a même pas la force de répondre par une phrase, elle fait non de la tête. Elle s'en veut d'infliger une telle déception à la gamine.

— Ils ont dû la cacher quelque part, s'écrie Dita.

La petite fille, épuisée, se met à pleurer.

C'est frustrant, cette histoire, reconnaît la présence fantomatique d'Iris, ce qui suscite chez Leila une désagréable éruption de chair de poule. Normalement, réussir au moins l'un des deux sorts aurait dû couper court aux hallucinations. Comment peuvent-elles se poursuivre ainsi alors que Leila vient de pratiquer, et même de mettre en œuvre avec succès une formule d'une certaine envergure ? L'apparition y va de son grain de sel.

Je ne sais pas. Jamais eu ce problème. Et pour le prix, tu t'attends à quoi ? Tu vas perdre quelqu'un peut-être ? Tu penses que tu peux choisir ? Je crois que Maman avait essayé de sacrifier des chiens. Tu penses que tu n'as pas utilisé les bons ingrédients ? La mèche de cheveux, trop ancienne ?

Leila a beau balayer d'un revers de main cette mouche du coche qui la harcèle, l'illusion continue à l'agacer.

Tu veux connaître mon interprétation ? Des cercueils et des cachots en plomb, il y en a plein en sous-sol, dans la forteresse des chasseurs. C'est comme ça qu'ils s'y prennent pour nous empêcher de rayonner au-delà de leur cave. Ils appellent ces quartiers « i piombi », comme les cellules dans les combles du Palais des Doges à Venise. Tu savais ça, toi, ma petite Leila, qui n'as jamais mis les pieds à Venise ? Alors, si tu ne savais pas, pose-toi la question une seconde : est-ce que je suis une manifestation de ta sœur défunte ? Une sorte de message spectral ? Ou bien une zone particulièrement élaborée et malade de ta propre imagination paranoïaque ?

Leila ne répond pas, elle se contente de caresser les cheveux de Dita. Elle sent sous sa paume les os fragiles du tout petit crâne.

— Je suis désolée, ma jolie, mon petit oiseau. Je suis désolée bébé, on va trouver une autre solution. On va

tenter autre chose. On ne va pas attendre à rien faire que la foudre tombe à nouveau.

Leila dirait absolument n'importe quoi pour consoler la fillette.

Il était pas mal, ce type, avec ces yeux d'un bleu profond. Probablement un chasseur, on parie combien ? Viens me chercher, petite sœur. Viens me chercher, il commence à faire vraiment froid ici.

Leila frissonne et se demande, pour la énième fois en deux semaines, où sa sœur a bien pu passer. Ses pires craintes se confirment. Elles ont un problème, un gros problème. Dita a besoin d'une protection compétente. Il est temps d'aller voir la reine.

6

À écouter les on-dit, Viviane Destel a lessivé cinq maris, et maintenant, elle possède la moitié de Paris. La présidente du syndicat des praticiennes reçoit dans un palace du 8 e arrondissement. Elle ne porte pas le moindre bijou, mais doit prendre un bain d'or fin tous les matins, tant elle resplendit, depuis ses vêtements à la coupe patricienne qui ont la simplicité pure d'une armure, jusqu'à sa peau, ses yeux, ses cheveux. Viviane a été l'associée de Yasmine, la mère de Leila, dans les années 80. Elle doit avoir au moins soixante ans à présent, mais elle a l'air installée dans sa trentaine. Elle se sera sans doute offert un sort de rajeunissement : Leila se demande si elle l'a concocté elle-même et combien il lui aura coûté.

La « reine » des sorcières trône entre un ordinateur portable ultra plat et un empilement de cronuts sur un plateau d'argent — la snobissime pâtisserie, et dans une abondance si débridée, constitue une autre preuve de son pouvoir.

À côté de Leila, Dita réprime un bâillement. Il est 7 heures du matin, elles ont pu obtenir une audience de dernière minute, une chance incroyable d'après l'assistante de Viviane. La petite fille s'est à peine réveillée pour enfiler quelques vêtements corrects. Elle a fini sa nuit dans le taxi, accrochée à Leila qui a passé tout le trajet à écouter sa respiration, inquiète de la voir cauchemarder à nouveau. Par chance, l'amulette d'Élisabeth Verdureau semble fonctionner. Leila, de son côté, continue sa descente aux enfers. Les démangeaisons ont redoublé, ses cheveux sont presque dressés sur sa tête ce matin, le moindre contact marque sa peau, elle a envie de rendre sur les tapis persans de ce grand salon tape-à-l'œil. Quant aux hallucinations, elles sont de plus en plus détaillées. Elle peut à présent voir le spectre d'Iris qui la suit partout. Immatérielle, blonde et vaporeuse, l'apparition est occupée à tirer sur le col de la veste de Viviane pour en déchiffrer l'étiquette.

Elles forment une fine équipe toutes les trois, la grenade dégoupillée, la petite fille en sursis et l'hallucination irrévérencieuse – une association catastrophe que Leila doit dissoudre au plus vite, avant que la détonation ne survienne.

Sa Majesté finit de congédier une femme en hautes cuissardes et en blouson de cuir, au maquillage et à l'attitude agressifs. La visiteuse sort de la pièce en faisant claquer ses talons, en agitant des longues mains blanches aux griffes noires et en pestant dans une langue nordique.

L'attention de Viviane se porte sur Leila et Dita, et c'est un peu comme si le soleil les baignait de sa lumière. Leila ne saurait dire si la reine utilise la magie ou si elle s'appuie uniquement sur son autorité naturelle.

— Désolée pour cet accueil, s'excuse la chef de file des praticiennes de Paris d'une voix douce. Les étrangères de passage ont tendance à se croire tout permis, elles sont en vacances et traitent Paris comme un parc d'attractions. Elles oublient que certaines d'entre nous habitent ici toute l'année et doivent se coltiner les conséquences de leurs bêtises...

L'expression de Viviane Destel se transforme pour laisser apparaître un sourire radieux, irrésistible.

— Enfin, Leila se décide à me rendre visite ! Comme tu ressembles à ta mère ! Approche-toi, que je te voie. Et toi, petite fille, qui es-tu ? Est-ce qu'un croissant te ferait plaisir ?

Dita, peut-être encore trop mal réveillée pour répondre franchement à l'appel du sucre, se contente de serrer la main de Leila sans relever l'invitation. Et ce n'est pas Leila qui va se charger de lui apprendre la politesse. Elle se sent bien trop nauséeuse pour sacrifier à ces rituels. Elle est venue pour obtenir l'assistance de la communauté et pour confier Dita à une personne plus compétente.

— Cette petite a besoin d'aide, sa mère a disparu.

— Comment t'appelles-tu ? s'enquiert Viviane.

— Sa mère se nomme Cassandra Bellanger, intervient Leila, qui cède à l'impulsion un peu bête de s'interposer entre Dita et le monde extérieur.

— Elle n'est pas d'ici ?

— Elle pratique la magie en Bretagne.

Viviane sourit du bout des lèvres.

— Notre réseau n'est pas performant à 100 % hors de la région parisienne. Il dépend du taux d'adhésion de la

population locale. L'Ouest s'est toujours montré quelque peu rétif au pouvoir centralisateur.

On croirait entendre parler le Roi-Soleil, ironise l'Iris hallucinée, qui a pris place derrière Viviane, une main sur le très haut dossier de son fauteuil, et s'empiffre de mini viennoiseries avec une belle voracité. Dis donc, ça m'a manqué, ces cochonneries.

— J'imagine que l'on soupçonne les chasseurs ? avance Viviane.

Leila s'arrache à la contemplation de son spectre, acquiesce.

— Ce n'est pas tout : Dita a reçu la foudre et a besoin d'être prise en charge. Par ailleurs, j'ai croisé un chasseur par hasard ces derniers jours. Est-il dans leurs habitudes d'effectuer un repérage avant de passer aux choses sérieuses ?

— Comment sais-tu qu'il s'agissait d'un chasseur ? demande Viviane.

— Je l'avais déjà vu. Un type en costard, la petite quarantaine, grand, tout fin, l'air arrogant.

— Satie ?

— Tu le connais ?

— C'est le responsable de section, dit Viviane. Un permanent. C'est un des rares que nous ayons réussi à ficher.

Leila ressent tout à coup le besoin de s'asseoir. Non seulement elle a failli se faire repérer par un psychopathe cannibale, mais en plus c'est le big boss !

— Il ne chasse plus lui-même, dit Viviane. C'est un apparatchik, il est là pour le pouvoir.

Quelle garantie de tranquillité cela apporte-t-il à Leila ? N'a-t-elle pas croisé ce type dans une situation de traque ?

— Tu n'as pas l'air rassurée ? relance Viviane.

— J'aime bien les voir d'un peu moins près.

Viviane rit.

— Si tu te syndiques, tu seras protégée. Je te donnerai toute l'aide dont tu as besoin.

Nous y voilà. En bonne matriarche, Viviane cherche bien sûr à recruter pour son organisation. Iris avait souscrit au système lorsqu'elle s'était établie à son compte. Elle payait ses cotisations et transmettait régulièrement des rapports d'activité pour informer Viviane et ses équipes. En échange, elle bénéficiait des services centraux, renseignements utiles, newsletter électronique et pistes commerciales. Le problème de Leila, c'est qu'elle a trop de secrets pour entrer dans une quelconque structure. Pour se mettre sous la protection de la reine, il faut montrer patte blanche, et surtout, ouvrir ses grimoires. Facile pour Iris. Un peu moins évident pour Leila, notamment à cause de Convoitise.

— Je ne demande pas d'aide pour moi, mais pour l'enfant, objecte-t-elle.

— Tu ne demandes pas d'aide pour toi, mais il vaudrait mieux pour nous toutes que tu commences à en accepter, réplique Viviane, sur un ton soudain cassant.

Leila se rend compte qu'elle vient de reculer d'un pas. Viviane poursuit d'une voix plus douce :

— Leila, si tu pratiques la magie noire, et j'en suis sûre à 95 %, il faut te syndiquer. Tu ne trouveras pas seule les clients dont tu as besoin. Regarde-toi, la peau luisante, les traits creusés. Depuis combien de temps n'as-tu pas jeté un sort ? Mangé ? Dormi ? Ici, nous n'encourageons pas les bombes humaines à déambuler librement en ville. C'est trop dangereux et nous, en tant que communauté, nous risquons trop gros.

— Je gère la situation, marmonne Leila.

— À quel rythme pratiques-tu ? Un sort par mois, par semaine, par jour ?

Leila ne répond pas, elle ne va pas lui avouer qu'à l'allure où évolue sa charge, elle aurait besoin de trois sorts de bon calibre au quotidien pour être tranquille. Viviane insiste :

— À quel genre de complications dois-je m'attendre si je te prends sous ma protection ? Il faudrait que tu m'aides à évaluer les risques liés à ta pratique.

— Tu sais déjà tout ce qu'il y a à savoir, fait remarquer Leila, puisque tu as travaillé jadis avec ma mère.

— Je connaissais un peu Prospérité à l'époque où Yasmine s'en servait. J'ai vu ce que Prospérité-Les Choses était devenu avec Iris. Mais je ne sais pas ce que tu as, toi, entre les mains, et j'ai besoin de cette information pour te couvrir efficacement, Leila. Et très franchement, je dois aussi protéger la communauté et les civils de tes pouvoirs. Il faut que tu m'apportes Prospérité-Les Gens. Et il y a aussi Convoitise, qui d'après mes souvenirs demande une attention toute particulière.

— Ce n'est pas moi qui l'ai, dit Leila.

Elle est une menteuse plutôt acceptable, en ce qu'elle est capable de figer ses traits dans une boudeuse et morne insensibilité. Elle en a fait son expression par défaut et s'est entraînée à n'en changer que rarement.

Derrière le trône de Viviane, Iris approuve de la tête, l'air satisfait.

— Et qui détient Convoitise en ce moment ? insiste Viviane. Est-ce Nora ?

— Ne me dis pas que ce grimoire t'intéresse ? contre-attaque Leila.

— Il ne m'intéresse pas, dit Viviane. Il me fait peur. Je veux le mettre sous clef.

— Nora s'en est occupée.

Convoitise est au coffre et gardé par un sort de protection de Nora, après tout. Leila ne dit que la vérité.

— C'est donc Nora qui l'a ? Elle habite toujours la région parisienne ?

Leila ne peut empêcher un léger sourire de naître sur ses lèvres. Sa tante est vraiment passée maîtresse dans l'art de la furtivité, si même la reine et ses services ne peuvent la détecter.

— Nora n'est plus vraiment de ce monde, dit-elle, évasive.

— Comment ça ? Elle est décédée ?

Viviane prend une mine de circonstance, mais on voit à cinquante mètres qu'elle n'est pas sincère. Il semblerait que Nora et Viviane n'aient pas prêté de serment d'amitié éternelle.

— Non, dit Leila, elle est encore en vie, c'est juste qu'elle n'a plus toute sa tête.

Ce n'est ni vrai ni faux. Nora s'est elle-même mise hors-jeu il y a un moment.

Viviane se laisse aller dans son fauteuil.

— Quel âge as-tu ? poursuit-elle : vingt-cinq, vingt-six ans ? Tu es très jeune. N'aie pas peur de venir sous mon aile, Leila. Plus tu t'obstines à me résister, plus je me demande ce que tu caches.

Leila rit.

— Ne le prends pas mal, Viviane, mais je n'ai pas forcément envie de renoncer à ma liberté. Tu auras compris que je n'aime pas trop me fixer. Il faut que le jeu en vaille la chandelle, et dans ton cas, on voit tout le bien que ta protection a fait à Iris.

La reine toussote et la température baisse de dix degrés.

— Quand Iris est venue m'alerter, c'était déjà trop tard. Et elle a refusé de me dire quelle bêtise elle avait commise, ce qui laisse supposer le pire. Il y a des erreurs qui sont irrécupérables, j'espère que tu le sais et que tu ne te fourvoieras pas comme ta sœur.

Leila sent la petite qui s'agite à son côté. Le fin profil s'est froncé en une moue de méfiance, elle semble avoir très bien perçu le tour dangereux qu'a pris la discussion.

— Si tu pratiques la magie noire, Leila, tu ne peux pas rester seule. Ne refuse pas mon aide. Plus d'une praticienne s'est égarée.

Tu ne t'es jamais demandé, insinue Iris, comment les chasseurs savaient après qui il fallait courir ?

— Je vais y réfléchir, finit par promettre Leila, qui n'en pense pas un mot. Mais que faire pour l'enfant ?

Viviane hausse les épaules.

— Si la mère est déjà entre leurs mains, je ne vois pas ce que je vais pouvoir faire. On ne retire pas leurs proies à ces gens-là, ce sont des fanatiques. Leur magie les met en transe. On ne peut raisonner avec eux.

Leila lutte contre une très forte envie de couvrir les oreilles de Dita pour lui épargner cette sordide réalité.

— Je vais faire tout ce qui sera en mon pouvoir, poursuit Viviane, mais par pitié, il faut te syndiquer avant d'amasser trop de charge. Fais-moi connaître tes spécialités, et toute la communauté pratiquante de Paris référera vers toi les prospects adéquats. Ne reste pas seule, Leila.

Leila acquiesce, un sourire poli bien raide figé sur le visage. Il va falloir qu'elle se débrouille seule pour aider Dita et repousser d'éventuels chasseurs. Elle va avoir besoin d'un arsenal défensif et d'une solution un peu créative. Elle soupire. C'est le moment de se rendre au coffre.

7

Leila se traîne jusqu'à la banque dès la fin de matinée. Elle a besoin de feuilleter les grimoires qu'elle y garde enfermés. Ils évoluent en permanence et elle doit se tenir au courant régulièrement.

Sur le trottoir, devant son agence, Leila constate qu'elle a reçu un message d'un client. Ghislain de la Ferrure est passé quelques jours plus tôt à son cabinet pour récupérer une potion. Petit-neveu déjà âgé et seul descendant de Gisela de La Ferrure, une des grandes fortunes du pays, il a vécu toute sa vie dans l'ombre de la vieille dame. Il l'assiste depuis des années dans ses finances, et elle, en retour, le tyrannise et l'humilie. Il voudrait bien échanger ce joug contre le bon héritage qui lui revient de droit. Leila a préparé pour la vieille chouette un joli cancer métastasé, qui devrait progresser rapidement, même chez une patiente de quatre-vingt-treize ans. Mais Ghislain semblait hésitant, inquiet l'autre jour : il avait entendu parler des chasseurs. Il avait peur d'être démasqué et poursuivi s'il utilisait la magie.

Son message téléphonique confirme les craintes de Leila : il a décidé de ne pas se lancer dans « l'expérimentation évoquée ensemble ». C'est exactement pour ce genre de cas que Leila a mis en place sa politique « satisfait ou remboursé ». Elle fait savoir à tous ses clients que le consommateur est roi, avec un droit de rétractation comme sur internet, et offre la possibilité pendant sept jours de demander la restitution de leurs fonds si le sort acheté n'est finalement pas consommé. Les hésitants se manifestent donc pour rentrer dans leurs frais. Cela permet à Leila de s'apercevoir assez vite, avant que la potion ne se périme, s'il faut leur donner un petit coup de pouce supplémentaire.

Elle rappelle Ghislain immédiatement, depuis une porte-cochère sur le boulevard.

— Je suis désolée que ma solution ne vous ait pas semblé la meilleure, mais bien sûr la décision d'agir ou non vous appartient. Aucun problème.

— Je pense qu'elle est vieille et qu'il n'est pas vraiment nécessaire de… euh, pousser mémé dans les orties, dit Ghislain de La Ferrure, qui manifestement tente encore de se convaincre lui-même.

S'il y a une catégorie d'individus que Leila déteste plus que tout, ce sont bien les couards indécis. Quelle perte de temps pour l'humanité.

— Je suis très occupée dans l'immédiat, mais vous pouvez passer à mon bureau cet après-midi vers 16 heures si vous voulez, propose-t-elle. Je vous rends votre enveloppe à l'identique. Vous me remettez la fiole et nous sommes quittes.

— Vous êtes sûre ? insiste La Ferrure, qui a raison de ne pas vouloir se mettre une praticienne à dos, mais rêve un peu quant à la patience de son interlocutrice.

Après l'avoir rassuré à nouveau, Leila raccroche en jurant après les peureux de toutes espèces. Aussi, lorsqu'elle pénètre dans l'agence bancaire une minute plus tard, n'est-elle pas au sommet de son amabilité.

— Auriez-vous cinq minutes pour discuter ? s'enquiert sa conseillère de clientèle, une très jolie brunette en costume, qui réussit un brushing impeccable, ce que Leila n'ose même pas imaginer en rêve.

— Désolée, dit Leila, je manque de temps aujourd'hui.

À sa méfiance envers les banquiers s'ajoute un mal de crâne à tout casser, et en plus, elle a laissé Dita seule chez elle en demandant à Birgit de jeter un coup d'œil à l'occasion.

— Notre dernier rendez-vous remonte déjà à deux ans… et entre-temps vous avez amassé des liquidités, disons, plutôt conséquentes…

— Oui, oui, dit Leila qui bout de se retrouver seule au coffre et de se débarrasser de la tâche qui l'attend. J'ai eu beaucoup de nouveaux clients, et peu de temps pour les contraintes administratives.

Elle essaye d'entretenir sa conseillère dans l'idée que son business de manucure, coiffure et massage à domicile chez les stars est florissant. La banquière a l'air convaincue que Leila mène surtout des activités de call-girl sous cette couverture bling-bling. Cette dernière ne la détrompe pas : c'est toujours moins navrant que la réalité de son travail. Elle dépose le moins d'argent possible sur son compte, privilégiant le stockage papier au sous-sol de la banque.

Je me rappelle quand j'ai forcé ton coffre pour prendre Convoitise…   murmure l'Iris spectrale qui la suit

désormais partout.   Tout ce cash… Tu ne m'en veux pas si je t'en ai piqué un peu ?

Leila s'efforce de ne pas répondre à l'apparition, de la traiter comme ce qu'elle est, c'est-à-dire un produit de son imagination.

En revanche, si la banquière ne la lâche pas rapidement, elle va devoir manipuler sa mémoire pour décourager toute réflexion à l'endroit de son business modèle. Ça marche déjà très bien avec le fisc. Le seul problème, c'est que ce sort mineur de confusion a lui aussi un prix. Chaque fois que Leila l'utilise, elle perd ses clefs et/ou ses papiers.

Malgré le regard noir de Leila, la conseillère s'obstine :

— Je pourrais vous présenter un expert patrimonial, peut-être gagneriez-vous aussi à rencontrer un fiscaliste. Vos fonds pourraient vous rapporter beaucoup plus.

— Certainement, dit Leila, parlons-en la prochaine fois.

Elle n'a pas du tout l'intention de placer ses revenus. Il va falloir qu'elle creuse cette idée d'une banque suisse où on la laissera mal gérer son argent comme elle l'entend. Dès qu'elle pourra se payer le luxe d'un déplacement, elle en profitera pour mettre Convoitise au fin fond d'un coffre helvète, c'est toute la retraite qu'il mérite.

— Je vais chercher la clef, dit la banquière, avec le regard dubitatif de quelqu'un qui abandonne à contrecœur.

Leila voit bien qu'elle essaye de faire son métier et qu'elle se demande ce que peut bien receler ce coffre que la famille visite si souvent. Bijoux, pièces ou lingots d'or, bons du Trésor, microfilms, photos compromettantes, armes, faux passeports ?...

En réalité, il ne contient que des grosses liasses de billets et deux vieux livres obscènes.

En bas de l'escalier, Leila se laisse enfermer dans la salle du coffre. Bien que le caisson soit métallique, elle n'a plus besoin de gants pour le toucher : c'est au moins un des bénéfices de la phase hallucinogène de la grouille, certains autres symptômes disparaissent. Pas les fourmis dans les doigts, hélas.

Elle sort la lourde boîte qu'elle a placée dans le compartiment blindé. Elle est un peu difficile à ouvrir depuis qu'Iris l'a forcée par la magie pour « emprunter » Convoitise en septembre dernier. Si Leila s'était rendue à l'agence dans les jours qui ont suivi, si elle interrogeait ses grimoires un peu plus souvent, si elle avait pratiqué un peu plus assidûment cet été, elle aurait pu éviter la catastrophe.

Évidemment, Convoitise s'est encore débrouillé pour se retrouver sur le dessus. Dès que Leila pose les doigts sur lui, elle se sent bizarre, puissante : le grimoire a un don pour apaiser son inconfort et lui vendre l'impression qu'elle est à sa place, acceptée et aimée pour ce qu'elle est.

Bien entendu, c'est une arnaque.

Leila scrute pour la énième fois la couverture, incapable de saisir ce qui la déroute à ce point. Comme toujours avec Convoitise, la réponse se fait désirer. Impossible de donner un âge à cet opus avec ses feuilles de parchemin assemblées et grossièrement cousues entre deux dos de cuir. Il pourrait s'agir d'un de ces carnets de notes à l'ancienne que les concepts stores vendent aux Parisiens dans le vent qui veulent se donner un air investi pendant les réunions en gribouillant dans un « carnet statutaire ».

— Est-ce que tout va bien ? demande la conseillère de l'autre côté de la grille.

Leila sursaute, jette un œil à sa montre. Cela fait vraiment déjà un quart d'heure qu'elle est là ?

— Vacherie, grogne-t-elle entre ses dents.

— Pardon ?

— J'ai presque fini, j'arrive.

Elle fourre les cahiers dans son sac. Prospérité-Les Gens, doux et chaud, comme un vieil ami, même si c'est un ami qui vous poignardera dans le dos à la première occasion, va rejoindre Prospérité-Les Choses, son jumeau blessé, déboussolé et qui suinte l'angoisse, dans le sac de Leila. Elle les colle, déchirure contre déchirure, pour que Choses trouve un peu de réconfort dans le contact avec son siamois perdu, et qu'il accélère sa mutation.

Choses est en liberté surveillée, Gens sort parfois sous bonne garde. Les sorts qu'ils contiennent ne sont déjà guère reluisants. Convoitise est pire encore, et propose essentiellement des abominations : il mérite la prison à perpétuité, dans un quartier de haute sécurité. Faute de mieux, Leila a apporté une couverture héritée de sa tante, un coussin mince garni de billes de plomb qui pèse une demi-tonne, pour empêcher le grimoire d'opérer ses

mauvais tours. Le livre ne veut pas se laisser enfermer, il lui tombe des mains et s'ouvre sur le carrelage. Pile à la page du sort d'emprise, évidemment. L'illustration est des plus troublantes. Les images sont fraîches et vivaces, comme si elles venaient tout juste d'être restaurées, les couleurs sont si belles… Leila doit faire un effort pour se détacher de cette vision. Le dessin montre un soldat en tenue de bataille qui en oblige un autre à ramper au sol. Le conquérant a planté un pied chaussé et éperonné sur le cou du vaincu, qui semble heureux et paisible, absent. Leila ferme le livre en l'insultant à voix basse, le pose de force sur la couverture plombée et replie les pans autour du volume honni.

La tentation dérangeante disparaît instantanément. Les nausées reviennent en force et le point douloureux dans la tempe de Leila se rallume comme une ampoule. Elle prend quelques respirations profondes. Puis elle boucle le cahier emmailloté dans son sac à dos avant de faire signe à sa banquière.

Elle traverse la rue pour entrer directement à l'église. C'était son critère principal pour le choix de cette agence. Pas le service, ni les tarifs, et certainement pas la proximité. Il lui fallait un coffre, et ce lieu consacré de l'autre côté du boulevard. Dans l'église, les grimoires se tiennent à peu près à carreau. Les vieilles pierres suffisent probablement à les intimider. Leila ne croit pas à une quelconque essence démoniaque qui craindrait la présence des bénitiers.

L'édifice est vide, rangée après rangée, gisant après gisant, alignés dans cette perspective calme, sombre et parfaite qui se perd au loin dans l'ombre d'une voûte. Leila prend place dans un coin tranquille, à équidistance d'un confessionnal, d'une crucifixion baroque sanglante et d'un énorme pilier qui la dissimule aux regards. Là, elle déballe à nouveau le contenu de son sac.

Elle connaît Prospérité-Les Gens plus ou moins par cœur, mais le feuillette pour s'assurer qu'aucune option ne lui échappe : les grimoires ont tendance à s'adapter à l'air du temps, à suggérer selon les cas une solution plutôt qu'une autre. Ainsi, elle savait déjà en arrivant qu'elle trouverait les sorts légers de confusion en pleine page dès l'ouverture, parce qu'elle va avoir besoin de refaire ses stocks dans l'éventualité d'une visite des chasseurs.

Prospérité-Les Gens est presque uniformément offensif. Si l'on souhaite faire dérailler d'une pichenette la plupart des petites vies humaines… confusion des pensées et des sentiments, subtil dérèglement des organismes, avec Prospérité-Les Gens, l'intégrité du corps et de l'esprit ne tient vraiment qu'à un fil. Pour sa défense, Leila est cependant obligée de se limiter à des actes mineurs, si elle veut pratiquer pour son propre compte, à cause du prix à payer. Elle tourne les pages rapidement, consultant les sorts utiles, notant au passage les infimes variations dans ces formules qu'elle connaît comme sa poche. Elle s'occupera dès ce soir de son arsenal. Son incertitude porte plutôt sur le cas de Dita : que peut-elle faire pour l'aider ?

Elle ferme Gens et ouvre Choses, par curiosité : comment réagit-il à la proximité de son jumeau perdu ? Pour le moment, pas de miracle, il conserve son aspect mou et piteux.

Il n'a pas l'air très en forme. Tu penses qu'il va s'en remettre ? Tu crois qu'ils vont se rapprocher, maintenant qu'ils sont tous les deux sous ta garde ?

Avec un soupir, parce qu'elle se passerait d'entendre des voix dans une église, Leila survole rapidement les sorts de lévitation et télékinésie. Rien de nouveau de ce côté-là, le livre n'est pas encore revenu à la glorieuse époque de Yasmine et de son parapluie ascensionnel, que Leila n'a pas connu et dont Iris se souvient à peine.

Tu penses que c'était sarcastique, cette référence à Mary Poppins ? Tu penses qu'elle était pleine d'humour et de fantaisie ?

Leila hausse les épaules ; ce n'est pas avec les quelques histoires racontées à contrecœur par leur tante Nora qu'elles ont eu de quoi se faire un portrait précis de leur mère. Elle ferme le cahier et change de position sur le banc inconfortable. Puis elle déballe Convoitise du bout des doigts, mais cela suffit à nouveau pour faire cesser instantanément la nausée et les maux de tête.

La seule fois où elle l'a utilisé, elle a éprouvé une vague de plaisir tellement bouleversante qu'elle en rougit encore deux semaines plus tard. Les sorts majeurs de Gens la transportent déjà, mais Convoitise va bien au-delà.

Avoue que c'est pour lui que tu es venue.

Leila dissipe bien vite son trouble en se remémorant le lendemain de fête : Iris disparue, une gueule de bois gigantesque après avoir absorbé et dégagé autant de pouvoir, une indigestion de boa constricteur. Sans parler des remontées d'acide, au propre et au figuré. Et voilà qu'elle s'apprête à ouvrir à nouveau Convoitise, avec l'intention de s'en servir. Elle entend la voix de sa tante – « tu n'apprendras donc jamais rien ! » Mais elle est à court d'inspiration. Convoitise aura peut-être quelque chose à proposer.

Leila se demande ce que lui montreront les pages cette fois. Généralement elles ne détaillent que des sorts horribles et improbables. « Comment obliger un homme à n'apprécier que le goût de ses propres excréments », « comment transformer l'ennemi mort en sangsue qui se repaîtra de ses proches », « comment créer un zombie » et

son charmant petit voisin, le très corné « comment lever une armée invincible de morts-vivants », ou encore les funestes « Mauvais œil »/« Mauvais œil avec damnation éternelle, malédiction ». Qui a écrit tout cela, qui a amassé toutes ces connaissances terrifiantes ? La plupart des notes sont prises de la même main, d'une encre brou-de-noix passée et selon une orthographe et une calligraphie tout à fait actuelles, bien que le grimoire existe depuis au moins un siècle. La cursive est sage, ronde et appliquée. Séduisante. Perverse.

Avant d'interroger le livre, Leila se prépare au pire. Le christ en croix, non qu'elle lui demande explicitement son avis, répond par un rictus muet. Elle soupire et ouvre Convoitise.

La page qui se dévoile à elle lui était jusqu'ici tout à fait inconnue.

Pas de zombie. Pas de plaie purulente ni d'intestins ennemis étalés. Rien que les plus beaux bleus, une enluminure somptueuse et paisible qui vibre d'énergie : la profondeur du cobalt, l'explosion du bleu pétrole, la basse soutenue des verts émeraude. Une femme est debout, les bras ouverts. Sur ses traits s'épanouit un sourire bienveillant, on la devine à la fois puissante et sereine. Leila se demande comment elle a pu passer aussi longtemps à côté de ce chapitre, qui introduit pourtant tout le volume.

Le titre : « Protection contre tous les maux de la magie ».

Leila laisse échapper l'air qu'elle retenait dans ses poumons. Une protection universelle, la panacée selon Convoitise ! C'est trop beau. Ce sort pourrait peut-être aider Dita à se débarrasser de ses cauchemars.

— Quel magnifique portrait de la vierge en majesté, commente une voix derrière elle.

Une vieille minuscule se tient là, avec un poireau qui dépasse de son cabas écossais, et un poireau assorti sur son petit menton fripé. Elle a dû entrer là après son marché pour une petite prière rapide, un quickie avec Jésus. Elle examine avec intérêt la gravure.

Leila étouffe un juron et presse le livre ouvert contre sa poitrine.

— Merci ! C'est un, euh, un vieux missel qui a appartenu à ma grand-mère.

Et elle se détourne, aussi impolie que possible, pour couper court à toute forme de conversation, et aussi pour dissimuler aux yeux innocents et aux chastes oreilles les instructions qui accompagnent le dessin. Mais quand la dame s'éloigne et que Leila se détend un peu, elle découvre un texte sobre, direct :

« Le sang d'un homme juste vous protégera contre tous les maux de la magie et soignera toutes les blessures sans exclusion. Le chiffre septième est puissant. »

Point.

Final.

Aucune indication supplémentaire sur le prix ou le protocole opératoire.

C'est un attrape-nigaud, juge Iris.

Bien sûr que c'est un piège. Mais Leila sait aussi que les grimoires ne mentent jamais. Quand ils s'expriment, c'est sur leur essence même. Un grimoire cruel, capricieux, arnaqueur et ironique, c'est la norme en magie noire. Un grimoire menteur, cela ne s'est jamais vu.

Elle ferme d'un coup sec Convoitise, qui en a assez fait, et le remballe dans son enveloppe de plomb, range tous les livres dans son sac, et s'accorde quelques instants de réflexion pour examiner les possibilités qui s'offrent à elle, en grattant doucement, c'est-à-dire jusqu'au sang, ses avant-bras.

Pour soigner Dita, elle peut essayer de l'amener à forcer son entrée dans l'âge de raison, en l'incitant à développer davantage sa magie. La petite semble avoir des prédispositions inquiétantes pour les rêves, mais Leila n'est pas certaine de vouloir travailler dans cette direction. L'enfant a aussi hérité de sa mère quelque talent qu'il faudrait essayer de cerner et de promouvoir.

Il y a aussi ce débordement permanent de la grouille à traiter d'urgence. Leila commence à imaginer une solution pour aider l'enfant tout en ramenant son client rétif Ghislain de La Ferrure vers des dispositions plus favorables. Elles en profiteront pour s'équiper contre les chasseurs, les hommes-animaux et tutti quanti. Les restes du seuil de Nora ne tiendront pas indéfiniment, et quand il tombera, il faudra vider les lieux. Or Leila ne se voit pas du tout prendre la fuite avec une petite fille de six ans, si débrouillarde soit-elle.

Si Dita ne rentre pas rapidement dans sa phase de pratique active, il ne restera plus pour l'aider que les solutions les plus dingues : aller chercher sa mère où qu'elle se trouve – une opération suicide à coup sûr. Mais si c'était aussi le moyen de retrouver Iris ? L'alternative, utiliser Convoitise en passant outre ses imprécisions, n'est guère plus

engageante. Il y a cet inquiétant silence sur le prix. Et que faire de cet « homme juste » ? Dans l'expérience de Leila, ce genre de spécimen ne court pas les rues. Un homme juste. Un type bien peut-être ? Un type bien qui a du courage ? Et son sang : combien de sang exactement ? Une goutte, une gorgée, un calice, la totalité ?

Un peu d'improvisation, ça n'a jamais tué personne.

Un homme juste dans son cheptel de gogos habituels, ceux qui fournissent les ingrédients nécessaires à ses sorts ?

Allez, Leila, tu sais très bien que tu as déjà quelqu'un en tête. Dès que tu as vu cette satanée recette, tu as su qui ferait l'affaire. Convoitise le sait aussi.

Mais non, Leila ne voit pas. L'idée ne veut pas se dévoiler. Et d'ailleurs, connaissant Convoitise, c'est sans doute une très, très mauvaise idée.

L'esprit de Leila tourbillonne, indécis. Le chiffre septième. C'est un indice ?

Il y a Basile, qui habite au numéro 7 de la rue des sept arpents. Il a 47 ans. Il est affable. Il est juge. Il jouit d'une excellente réputation. Mais il aime en secret vider ses femmes de leur substance. Sans même porter la main sur elles, il les diminue, les érode, puis les escamote. C'est un tueur en série.

Pas Basile donc.

Un homme juste : comment foutre voulez-vous que je vous dégotte un homme juste dans Paris, après deux ans de sorcellerie, à ne fréquenter que les loups et les agneaux qui sont leurs victimes ?

Le chiffre sept, donc.

Elle sèche.

Nullement éclairée sur les méandres de sa propre pensée, elle sort de l'église pour remettre les grimoires sous clef dans son coffre. Elle adresse un sourire contrit à la banquière :

— Désolée ! J'ai encore oublié quelque chose, je me suis trompée, j'ai changé d'avis, quelle tête de linotte !

À peine sort-elle de l'agence que son téléphone portable se met à vibrer. Appel masqué.

Une voix masculine.

— Ma mère me demande de vous emmener boire un verre de sa part ?

— Qui êtes-vous ?

— Arthur Sissi. Il paraît que vous êtes celle qui a réussi à lui faire lâcher la coupe court dessus, long derrière ? Donc vous avez le crâne dur, la patience létale d'une veuve noire, vous êtes une bonne commerciale ? Vous êtes coiffeuse ?

L'idée qui éludait Leila depuis tout à l'heure la rattrape comme un coup de gong en pleine face. Elle est en train de parler au benjamin de la mère Sissi, son septième fils. Elle rit.

— Votre mère m'a confié une partie de son look à temps partiel, explique-t-elle.

— Vous êtes Leila ? La femme idéale ?

— Hm, Leila oui, idéale, j'ai des doutes.

— C'est une notion relative, admet Arthur Sissi.

— Très.

Ils prennent rendez-vous pour le lendemain.

Il a l'air baisable , estime Iris.

Tu ne l'as même pas vu !

Sa voix est très baisable.

T'es vraiment en manque. Il n'y a pas de beaux mecs à Toulouse ?

Je ne suis pas à Toulouse, en tout cas pas le Toulouse des prospectus touristiques : je suis dans un endroit très sombre, humide et froid…

Leila sent sa gorge se serrer — et cependant à quoi pensait-elle en engageant la conversation avec un fantôme ? Elle reprend le chemin de son appartement en essayant d'oublier qu'elle s'embarque en simultané dans plusieurs plans extrêmement foireux.

8

Mazette ! Il n'y a jamais eu aussi peu de vermine dans ce bouge !

L'hallucination blonde contemple l'appartement immaculé avec une attitude d'émerveillement narquois, exactement comme le ferait Iris. Dita dit qu'elle a passé la matinée à lire Harry Potter, puis qu'elle a eu envie de dépenser son énergie. Leila a presque un sanglot en découvrant la salle de bain qui l'éblouit, ramenée à la vie par la petite ménagère de six ans et demi.

— Merci, bredouille-t-elle d'une voix étranglée en clignant des yeux. C'est très beau.

Dita sourit, toute fière.

— Tu fais beaucoup de choses à la maison, poursuit Leila en fouillant les placards à la recherche d'une aspirine. Et la magie ? Est-ce que ta maman avait commencé à te donner des cours ?

— Bien sûr, dit la petite fille.

— Et… vous étiez contentes de tes progrès ?

— Non, fait Dita. Il ne s'est jamais rien passé. Je ne suis pas mûre.

— Mais tes rêves ?

Dita secoue ses couettes blondes.

— Non, les rêves ce n'est pas le pouvoir de notre lignée. Nous, ce sont les affaires de l'amour et du désir.

La formule sent le pitch commercial longuement éprouvé. Mais qu'y a-t-il derrière « l'amour et le désir » ? Sans doute une forme d'emprise, des philtres qui servent à priver de la liberté d'action, à influencer le jugement d'autrui ? Peut-être un effet sur le plaisir, des drogues qui donnent envie de revenir, la capacité à nouer des sentiments positifs ?

— Qu'est-ce que vous faites, concrètement ? demande Leila. Tu peux me donner un exemple ?

— Je ne sais pas tout, admet Dita. Maman dit que je dois débuter avec des choses basiques : des petits mots doux, elle appelle ça. Ce sont des formules innocentes qui font changer d'avis très légèrement sur quelqu'un ou quelque chose, tu vois ?

— Comme l'autre jour devant chez Nora, avec les policiers ?

Dita hoche la tête.

— Alors, tu sais déjà faire, insiste Leila.

— Non. C'est juste le pouvoir des mots. Je n'ajoute rien, je n'ai pas encore d'influx personnel. J'ai la technique, mais pas le talent, d'après Maman. Et je ne peux pas lier vraiment, ce qu'elle fait avec le sang. Elle dit qu'il faut de la charge et que c'est trop tôt.

— Et partager des rêves ou des cauchemars avec ton entourage, ça ne te vient pas de Cassandra ?

Dita fait non de la tête.

— Elle est contrariée parce qu'elle ne sait pas d'où ça sort. Mais ça ne l'empêche pas de s'en servir.

— Elle t'aide à développer ce pouvoir ?

— Non. Elle dit que ça ne peut pas être un pouvoir, parce que les talents, ça ne se crée pas, ça se transmet.

— Mais Titus aussi fait des rêves ? interroge Leila.

Dita acquiesce.

— Il dit qu'il m'a appris, qu'il a ouvert un canal entre nous et que ça m'a permis de faire la même chose avec

d'autres.

Leila fait la moue, un peu dégoûtée. Visiblement, personne n'a jugé bon d'expliquer à Dita que Titus est potentiellement son père. Ce qui ferait d'elles des demi-sœurs, mais Leila ne peut pas s'attarder sur ce point. Cependant, elle n'a jamais entendu parler d'un talent transmis par un chasseur. Une fois de plus, elle mesure à quel point elle manque d'informations sur son ennemi naturel.

Deux options se présentent à elles pour développer les pouvoirs de Dita et tenter de favoriser son accession à l'âge de raison. Pile, la piste des rêves et les cauchemars. Un territoire inexploré et dangereux. Face, les pouvoirs de Cassandra. Leila expose son programme à Dita : son client Ghislain doit passer cet après-midi. Après avoir acheté un sort pour se débarrasser de sa richissime grand-tante, il a des doutes. Il a donc besoin d'un bon coup de pouce pour se décider à faire confiance à la magie de Leila et, plus important, pour permettre à Leila d'écluser un peu de toute cette grouille. Elle souhaite profiter de cette occasion pour faire pratiquer la fillette.

— Tu as une idée de ce que Cassandra ferait dans ce genre de situation ?

— Oui ! Elle m'a appris toute une série de petits mots qui peuvent servir à convaincre, dit la gamine.

— Et tu voudrais essayer à nouveau en poussant un peu de charge derrière ?

Dita écarte les mains :

— Je n'y arrive pas.

— Ça ne coûte rien de tenter, décide Leila. Tu vois ce qu'est la charge ? Tu la sens, sous ta peau ?

— Plus ou moins…

— Qu'est-ce qui est différent depuis que tu as reçu la foudre ?

— Les cauchemars. Et aussi, j'ai beaucoup d'énergie, et en même temps, je suis tout le temps fatiguée, j'ai tout le temps faim.

— Mettons les cauchemars de côté un instant. Peut-être qu'il faut que tu te concentres sur la faim. Tu vois si tu peux communiquer ta faim…

Dita fronce aussitôt les sourcils, l'air sérieux.

— Pas à moi ! s'écrie Leila. Tu essayes sur Ghislain, tout à l'heure. Toi d'abord, et si cela ne fonctionne pas, j'aurai un sort pour servir de filet de sécurité.

Elle regarde sa montre. Treize heures. Ghislain sera là dans trois heures. Cela ne laisse que peu de temps pour préparer quelque chose avant sa venue.

— Je vais avoir besoin d'un assistant de laboratoire, ça t'intéresse ?

Dita manifeste son assentiment avec tant d'enthousiasme qu'elle en vibre sur le linoléum de la cuisine.

— Du calme ! ordonne Leila, surtout pour la forme. Est-ce qu'il te faut des ingrédients particuliers pour ton, euh, petit mot ?

— Non, dit la petite fille, c'est très simple. Juste un petit mot, une intention. Ce n'est pas comme tes recettes compliquées.

Leila soupire. Quelle chance ont certaines. Elle, son sort d'influence requiert l'usage de composants improbables.

Pour commencer, de la drogue. Elle téléphone à son dealer :

— Je voudrais comme d'habitude, un gramme de farine, une pincée de fines herbes, un iota de sucre glace.

L'homme ne s'offusque pas des quantités microscopiques : elle lui a rendu un fier service un jour, à l'occasion d'un règlement de comptes entre gangs. Et il était un peu amoureux d'Iris.

— Et ta sœur, elle est là ? Depuis l'autre jour j'ai divisé ma tubéreuse, et c'est juste magique ! Le vieux marc de café et les coquilles d'œufs broyées au mixeur : génial ! Et les boutures que je lui avais données, ça va ?

Leila n'a pas le cœur de dire la vérité à ce fournisseur fidèle. Elle invente à Iris un voyage en Amérique du Sud, une visite à des cousins un peu foufous. Elle dit que sa sœur reviendra dans un mois ou deux. L'homme a l'air déçu, mais promet de livrer à domicile sous quarante-cinq minutes. C'est vraiment le traitement VIP.

Deuxième ingrédient, une bonne dose de séduction. Leila va fouiller dans un placard et en sort une paire de cuissardes en daim à motif léopard, avec un talon aiguille de douze centimètres.

Dita siffle :

— On dirait les chaussures de Maman !

— Ta maman est une femme très élégante, commente Leila.

Dita sourit, caresse le cuir doux et souple comme si c'était son doudou.

— Oui, elle est belle Maman. J'espère que je serai belle comme elle un jour.

— Je suis sûre que tu seras une femme magnifique, dit Leila.

— Ou belle comme toi, poursuit Dita.

— Non, non, sois belle comme ta Maman. On va la retrouver.

Paroles, paroles, paroles, chante le spectre d'Iris, qui s'était tenu coi jusque-là.

Leila s'empare de sa paire de ciseaux de couture, découpe rageusement un petit carré de cuir dans la botte.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? s'écrie Dita.

— Je les ai achetées pour ça. Elles n'ont jamais été portées. C'est même pas ma pointure.

Ce serait celle d'Iris, mais Iris a dû abandonner dans son placard la plupart de ses escarpins à talons aiguilles et de ses robes, qui maintenant, se morfondent en attendant son retour.

Leila regagne la cuisine, avec Dita dans ses jupes, et place sur la table un petit bol bien propre.

— Tu vas couper cette pièce de cuir en morceaux vraiment minuscules.

Pendant que la fillette s'attelle à la tâche avec la concentration caractéristique des enfants, Leila va farfouiller dans le congélateur. Il lui faut d'autres substances addictives. Elle finit par dénicher ce qu'elle cherchait : un sac transparent contenant un glaçon jaunâtre.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Dita.

— Du lait maternel.

Volé au fond d'un biberon à l'occasion d'une visite à Alexandra, mère allaitante et trader commodités, et très préoccupée par l'état général de sa peau et de son sex-appeal après trois grossesses. Une cliente de Leila l'esthéticienne.

Leila décongèle le lait sous le jet d'eau chaude du robinet. Aussitôt le sac défroissé, elle vérifie la date. 31/08/2012. Sérieusement périmé, mais ça ira très bien pour le gros Ghislain, son estomac aura de toute façon bien d'autres défis à relever avec ce cocktail qu'elles lui préparent.

— C'est tout ? demande Dita.

Non. Leila va ensuite chercher un petit morceau de poussière de doudou d'enfant. Elle extrait aussi de ses réserves un paquet de cigarettes subtilisé à un homme politique très charismatique lors d'une soirée électorale particulièrement m'as-tu-vu. Elle verse un peu de tabac dans sa préparation.

Elle réfléchit un instant. Puis retrouve au fond d'un tiroir le tract d'une secte, un flyer vantant une formation complète pour atteindre un niveau de conscience et de connaissance supérieur. Elle déchire un coin du papier en tout petits morceaux, le dissout dans le lait maternel puis incorpore les ingrédients traités par Dita.

Elles couvrent ensuite le mélange et descendent acheter du beurre, de la poudre d'amandes, du sucre et des œufs. Puis elles rentrent faire une pâte à financiers.

— Tu sais faire les gâteaux ? s'étonne Dita.

— Uniquement pour le boulot, grommelle Leila en incorporant la farine.

Elle a horreur des pâtisseries et l'odeur des amandes lui donne envie de s'arracher l'estomac.

— Dommage, dit la petite fille, moi j'aime bien les gâteaux. Surtout ceux de mon oncle Titus.

Leila répartit sa pâte dans deux saladiers. Un sans histoire, pour Dita. Un autre un peu spécial qui reçoit aussi la tambouille grisâtre de sorcière. Techniquement, elle n'a pas besoin de plus d'un seul gâteau pour Ghislain de la Ferrure, mais il doit en tout point ressembler aux petites douceurs de la fournée des familles. Elle donne à chacun des deux mélanges un dernier coup de mixeur, en commençant par la pâte innocente et en terminant par la mixture à space cake. Puis elle cuit chaque fournée chronomètre en main.

Les gâteaux magiques, qui ont séjourné en deuxième dans le four, en sortent un peu plus dorés que les autres. Leila en sélectionne un parmi les moins cuits, l'emballe dans une petite assiette sous un film de plastique et le pose sur une étagère. Les autres gâteaux de la fournée sont remisés en haut d'un placard, hors de portée des petites mains : pas question de les consommer par erreur, même s'ils sont sans effet tant que leur magie n'a pas été invoquée.

Ce sort est déjà un peu plus avancé que ceux qu'elle a l'habitude de pratiquer à son compte. Le prix d'une influence : « une influence en retour, ou une décision précipitée et peu judicieuse ». La personne qui courbe la volonté d'une autre à son profit subira en retour une perte de liberté individuelle de mesure équivalente. Normalement, l'influence que Leila cherche à exercer sur Ghislain sera très modeste, juste de quoi l'amener à changer d'avis en toute bonne conscience. Elle a la tête dure, elle ne devrait pas souffrir outre mesure lorsque le prix lui sera réclamé.

Elle espère cependant que les efforts de Dita pour convaincre Ghislain d'un « petit mot » seront couronnés de succès et qu'elle n'aura pas à sortir ses financiers.

Leila et Dita consacrent ensuite une heure à un rangement généralisé. Elles installent dans le bureau le radiateur électrique et toutes les lampes de la maison pour créer une atmosphère de fin de journée chaleureuse. Leila parie que ce gros bébé de Ghislain de La Ferrure souscrira à l'esprit « après l'effort, le réconfort », et se laissera aller à un instant régressif. Elle libère sur le grand bureau un coin de table pour Dita, avec un verre rempli de feutres colorés et une pile de feuilles pour dessiner.

Elle allume ensuite la petite chaîne dans laquelle elle glisse une compilation maison : un CD qu'elle a gravé elle-même et sur lequel elle a écrit au marqueur : « Influence – piste 15 ».

Il est seize heures. La sonnette se fait entendre. C'est le client. Leila le trouve toujours aussi débectant avec ses yeux glauques et son sourire indécis.

— Entrez, Ghislain, je suis en train de préparer le goûter pour ma petite nièce qui est en visite, désolée, je suis à vous dans une minute. Installez-vous dans le bureau avec elle ?

Dans la cuisine, elle sert pour Dita un mug de thé bien chaud, du thé aux épices avec du lait de soja aromatisé à la vanille, bien sucré, accompagné de petits financiers. Autant dire du crack pour 95 % de la population. Du bureau lui parviennent de petits murmures et des rires étouffés. Elle se dépêche de regagner la pièce où Dita est censée exercer son art et doit s'arrêter, interdite, sur le pas de la porte. La petite fille s'est installée sur les genoux de Ghislain et lui fait un gros câlin, comme les enfants les réservent aux adultes très proches. Elle a posé sa tête sur l'épaule de l'homme et chuchote à son oreille des paroles que Leila ne discerne pas. Ghislain lui caresse les cheveux d'un geste ambigu.

La scène qui se déroule devant elle a beau relever de l'exécution logique du plan qu'elles ont élaboré ensemble l'après-midi, le plan A dont Leila n'est que la roue de secours, tout à coup elle n'en veut plus.

— Dita ! s'écrie Leila, mais qu'est-ce que tu fais ? Tu embêtes le monsieur !

— Mais non, dit Ghislain de La Ferrure, elle ne me dérange pas du tout ! Elle me racontait une histoire.

Son regard est vague, un peu dilaté.

— Descends de là et retourne à ta place, Dita, gronde Leila.

La petite fille redresse enfin la tête, l'air implorant.

— Mais Leila !

Peut-être la fillette était-elle sur le point d'arriver à quelque chose. Mais Leila ne veut pas voir la gamine sur les genoux de ce client, un point c'est tout.

— S'il te plaît, Dita, demande-t-elle plus gentiment. Je suis désolée, ma chérie. Tu veux bien ?

La petite fille obéit. Elle descend des genoux de l'homme et Leila, sur une impulsion, la prend dans ses bras. La gamine ne pèse rien. Elle s'accroche à son cou et Leila cède, la serre aussi. Dita enfouit sa tête dans les cheveux de

Leila, qui sent son cœur battre très fort.

— Tout va bien se passer, promis.

Il faut que Leila trouve le moyen de faire quelque chose de positif avec la magie dont elle dispose. En cet instant, elle prend une décision : elle va réunir tous ses talents louches voire carrément destructeurs, et se débrouiller pour rendre le monde de Dita un peu plus digne d'une petite fille. Plus jamais de nuits sous les ponts ou dans le métro avec Cloclo. Plus de petits mots doux murmurés à de vieux enfants louches comme Ghislain. Plus d'hommes-animaux, plus de chasseurs.

C'est super chouette ton plan,   susurre l'hallucination.   On commence quand ?

Comme Ghislain la regarde de travers, Leila repose la petite fille et reprend de la voix enjouée et normale qu'elles ont travaillé ensemble — c'est le signal :

— Tu veux ton goûter ? Ghislain, je suis à vous tout de suite.

Elle ne propose pas de thé à Ghislain. Cela fait partie du plan.

Le client regarde passer la petite collation, fasciné, avec un air de nostalgie et de douleur enfantine à vous fendre le cœur. Vu la famille qu'il se fade de notoriété publique, il n'a pas dû avoir tous les jours de l'amour à se mettre sous la dent.

Leila se plante à côté de Dita, contemplant le goûter avec ostentation.

— Dita, tu me tentes. Ghislain, vous voulez un goûter aussi ?

— Je veux bien, admet Ghislain.

Leila retourne dans la cuisine et verse deux autres tasses de thé fumant, sert deux financiers. Un gâteau tout ce qu'il y a de plus normal, et le space cake enchanté qu'elle a préparé pour Ghislain.

De retour dans le bureau, elle sert les collations, s'installe.

— Ghislain, il n'y a rien que je puisse vous dire pour essayer encore de vous faire changer d'avis ?

Ghislain fait non de la tête. Il regarde le financier, puis Leila.

Dita est déjà occupée à dévorer le sien à pleines dents.

Leila s'octroie une bouchée bien que la consistance même de la pâtisserie lui renverse l'estomac, fait descendre avec une gorgée de thé fumant. Elle n'a pas à se forcer cette fois pour émettre un petit grognement d'aise.

— Si tu ne manges pas le gâteau, Ghislain, je pourrai l'avoir ? interroge Dita.

— Vous avez rapporté la fiole, Ghislain ? demande Leila avant de s'autoriser une deuxième gorgée.

Puisqu'il ne veut pas de ses services, elle doit exiger le retour du produit, une mignonnette de Waldmeister contenant le jus qu'elle a concocté quelques jours plus tôt pour donner un cancer à sa grand-tante.

Mais cette fois, Ghislain s'est décidé à manger le gâteau. Il ne touchera pas la tasse de thé, et en cela au moins il a raison. Ce n'est pas raisonnable du tout de consommer un breuvage servi par une sorcière.

Entre deux bouchées, il sort de sa poche la mignonnette de Schnaps et la dépose sur la table. Leila l'ouvre, fait mine de renifler le contenu pour en vérifier l'authenticité, hoche la tête.

— Entendu, laissez-moi récupérer vos fonds…

Elle fait glisser un tiroir dans le bureau, en extrait l'enveloppe de papier kraft apportée par Ghislain l'autre jour, et la tend à l'homme qui ne la saisit pas tout de suite : il est en train de se lécher les doigts et de lorgner sur le financier de Leila.

— Encore un gâteau ?

— Je veux bien…

Avec son ton geignard, ce type a tout du tue-l'amour.

En quittant la pièce avec sa tasse à la main, Leila change discrètement l'ordre de lecture sur la chaîne, à présent

que le financier est englouti, la prochaine piste sera la quinzième, celle qui opère.

— Vous voulez plus de thé aussi ? Je m'en refais… lance-t-elle depuis le couloir.

— Non, non merci ! répond Ghislain, je n'ai pas très soif !

Les premières mesures de « It's now or never » retentissent alors qu'elle attrape le lait de soja vanillé dans le réfrigérateur.

Elle referme la porte lentement, s'assied sur une chaise en formica, les yeux clos. Le délice peut commencer.

Tandis que la chanson s'élance, elle respire calmement et se concentre sur Ghislain. Elle entend la petite voix de Dita qui raconte son dessin, c'est une histoire élaborée avec dragon, fée, chevalier, petit poucet et usine à guimauves. Tout en se balançant doucement sur la musique, Leila se laisse aller à la confiance, s'ouvre à l'émotion, fait glisser un peu de sa grouille, un peu des cafards en direction de Ghislain et de la mixture qu'il a avalée avec son petit gâteau gras et sucré…

Peu à peu, elle se sent gagnée par un bien-être profond, une sorte de paix qui l'envahit, mais derrière le confort du moment domestique pointe une joie primale, féroce et sensuelle. Elle n'a pas beaucoup de temps, elle enfourche ce sentiment de libération et le chevauche pendant que la chanson atteint sa propre apothéose, elle donne elle aussi tout ce qu'elle a, elle ne fait qu'un avec la musique et avec le flot d'énergie qui la traverse.

La chanson est finie. Elle respire un peu, se ressaisit rapidement, se lève, se verse une tasse de thé en se brûlant un peu, mais ce n'est pas grave, elle se sent déjà beaucoup mieux.

— Leila ! appelle la voix enfantine de Dita, depuis le bureau. Viens !

Leila se met en marche, d'abord un peu robotique, encore perdue dans cet instant de plaisir intense volé.

Dans le bureau, Ghislain a l'air un peu absent, le regard fixe, la bouche entrouverte. Elle lui tend son gâteau qu'il saisit et commence à mâcher distraitement.

— C'est une recette de ma grand-tante ! s'exclame Leila sur un ton enjoué. C'était une vraie mamie gâteau.

Dita la dévisage.

— Si votre grand-tante à vous n'est pas à la hauteur de vos attentes, poursuit Leila, rappelez-vous que je vous ai donné les moyens d'arranger ça.

Ghislain mastique toujours.

Puis il parle.

— Merci, je vais vous laisser, j'ai une chose à faire.

Il se lève. Il empoche la potion, oublie l'enveloppe pleine de billets. Il pivote sur ses talons.

Leila le guide jusqu'à la porte. Il fonce droit devant lui, renverse un tabouret sans même s'en rendre compte. Elle a tout juste le temps de lui mettre son parapluie dans la main et il sort, droit devant, bille en tête.

Leila ferme la porte.

— Eh beh, fait Dita.

— J'ai peut-être eu la main un peu lourde, reconnaît Leila.

Mais en fait, elle a du mal à redescendre de son petit nuage. Elle pense surtout au deuxième sort, celui de la grand-tante, et anticipe une nouvelle vague de bien-être fiévreux.

— Dita, je suis désolée de t'avoir interrompue tout à l'heure. C'était en train de marcher… et c'est moi qui n'ai pas supporté. Je suis peut-être vieux jeu, mais tu es trop petite pour ce genre de choses.

— Mais non, je n'y arrivais pas de toute façon. Ton truc, c'était super. C'est comme avec Maman. Avec la magie, tu es différente. On peut le refaire demain ? Je peux avoir un autre financier ?

— Oui, mais alors vite, parce que j'ai besoin de toi. Maintenant, il faut que nous allions enquêter sur l'homme juste.

L'homme juste de Convoitise ?   demande Iris.   Tu donnes vraiment suite à ce truc ? T'es pas un peu dingue ?

Mais si, pense Leila, portée par l'euphorie après le sort qu'elle vient d'opérer. Bien sûr que c'est dingue. J'ai décidé de faire ce que je peux avec les moyens du bord. Pour une fois que Convoitise suggère une solution un tant soit peu constructive…

Une décision précipitée et peu judicieuse ? Il n'a pas tardé à te réclamer le prix de cette Influence, ton grimoire. Et il n'y va pas avec le dos de la cuiller.

Mais non, pense Leila, c'est juste au cas où. D'ailleurs, ce n'est pas le prix exigé pour l'Influence. Elle n'a même pas les oreilles qui bourdonnent. C'est le choix d'une sorcière qui sort d'un long, très long sommeil, et qui prend son talent en main.

9

Normalement, on n'espionne pas avant le premier rendez-vous. Cela peut être considéré comme une mauvaise approche de la relation. Leila, cependant, ne cherche pas à établir une relation avec Arthur Sissi : elle veut juste s'assurer qu'il est suffisamment « juste » pour faire fonctionner un sort de protection universelle. Elle doit aussi s'insinuer dans sa vie au point de pouvoir, si le besoin se confirme, le manipuler pour qu'il donne son sang. Une enquête préalable s'impose donc. Premier critère, la réputation sur le lieu de travail.

— Je suis trop grande pour aller au parc, proteste Dita qui s'est éloignée à regret des financiers.

— Question d'habitude, insiste Leila. Essaye de t'amuser. Va sur le toboggan peut-être ? Et n'oublie pas : tu as une petite sœur qui va rentrer en grande section l'année prochaine, qui viendra d'une autre école.

— … parce qu'on va déménager, répète Dita. Et venir habiter ici. J'ai bien compris.

— On cherche des familles qui fréquentent les classes de grande section. Ne parle pas d'Arthur, on se renseigne sur les grandes sections en général OK ?

On apprend beaucoup de choses au parc. Arthur Sissi est l'instituteur idéal. Les mères de famille se bousculent pour amener les enfants à l'école et discuter un instant avec « le maître ». Les enfants l'adorent tellement qu'ils pleurent en quittant la classe, qu'ils se lèvent et s'habillent sans rechigner le matin suivant. Le quartier tout entier est amoureux d'Arthur Sissi. Pas le moindre scandale, oui on sait que certains parents trouvent cela étrange d'avoir un maître à la place d'une maîtresse, mais là on n'a pas l'ombre d'un doute, si on pouvait le garder pour toute la scolarité, on l'adopterait.

*

Une fois Dita remise entre les mains bienveillantes de Birgit pour un dîner macrobiotique à haute teneur en actifs marins et en affection grand-parentale, Leila ressort pour compléter son enquête de mœurs par un sondage de voisinage.

Elle a localisé Arthur Sissi grâce aux pages blanches, comme n'importe quel type ordinaire et n'ayant rien à se reprocher. L'adresse dans le dix-neuvième n'est pas si loin de son perchoir à elle. Elle y trouve un immeuble sans personnalité, sonne chez une dame d'un certain âge, et fait semblant de vouloir acheter l'appartement du dessous.

— Je ne savais pas qu'il était en vente, lorgne la vieille à travers ses énormes lunettes.

— Vous n'en avez pas entendu parler parce que je suis une des premières sur le coup, dit Leila. C'est le bouche-à-oreille le plus efficace pour acheter, vous savez. De particulier à particulier, on évite les frais d'agence. Mais il faut bien se renseigner. Pour moi, c'est très important de connaître mes futurs voisins.

Son interlocutrice acquiesce.

— Juste au-dessus, j'aurai le 3B, dit Leila en jouant avec les boucles blondes de sa perruque.

— Ah, oui, monsieur Sissi, dit la petite vieille avec un sourire jusqu'aux oreilles.

— C'est un bon voisin ? presse-t-elle. Pas trop bruyant ? C'est parfois un problème dans les immeubles des années 70…

La voisine se récrie.

— Non, au contraire, il est très calme ! Et très attentionné. Il enlève ses chaussures quand il rentre chez lui, je le sais parce que madame Masson est très sensible au bruit et qu'avant de revendre à monsieur Pélissier, elle a habité en dessous de chez monsieur Sissi. Il ne reçoit presque jamais. Mais il y a eu quelques blondes, pas comme vous je veux dire, plutôt le type grande, mannequin, nordique, le genre très naturel et sportif, et je dois vous prévenir que c'est très mal insonorisé dans cette copropriété…

Elle fait une petite grimace.

Le portrait-robot dressé par madame Sissi se confirme, Arthur Sissi aime le type suédois avec un blog sur l'économie circulaire. Un peu l'anti-Leila, en somme.

La voisine reprend :

— Mais récemment, il a été vraiment calme. C'est juste quelqu'un de très gentil. Il travaille avec les enfants. Il aide les gens à traverser. Quand il part en vacances, il distribue les restes de son frigidaire. Il est bien élevé, il vient d'une famille qui a peut-être un peu manqué. C'est très propre chez lui. Et c'est un beau garçon !

N'en jetez plus, pense Leila. Ce type est beaucoup trop parfait : probablement un tueur en série. Remarque, Convoitise apprécierait sûrement ce genre de profil.

— Si vous voulez lui parler, ajoute la voisine, il ne doit pas encore être parti à son cours du jeudi.

Leila va donc s'asseoir dans la cage d'escalier à l'étage au-dessus et patiente un petit quart d'heure, jusqu'à entendre la porte du troisième droite claquer doucement et Arthur Sissi, suppose-t-elle, descendre l'escalier. Elle lui emboîte le pas.

Arrivée sur le trottoir, elle ne tarde pas à le repérer dans la rue peu animée : une silhouette compacte, de taille moyenne, qui porte un grand sac de sport. Il tourne la tête pour traverser et elle est certaine que c'est lui. Comme tous les fils de madame Sissi sont de pères différents, ils devraient être de tous formats et de tous types, mais non. Ils se ressemblent, et madame Sissi en homme est, il faut bien le dire, curieusement attirante.

Il se dégage de lui une énergie pleine de colère, ce n'est pas la personne dont les mamans du bac à sable parlaient avec des étoiles dans les yeux. Il frappe le bitume avec ses pieds, il avale la distance à grands pas, intense et perdu dans ses pensées. Quand il arrive au gymnase deux rues plus loin, c'est un cours de boxe qui se tient là le jeudi soir.

Tapie dans l'ombre du parking, Leila fascinée regarde, à travers les immenses vitres, la colère qui se déverse des poings de l'homme, encore et encore.

*

De retour chez elle, Leila espère en vain la chute de charge qui accompagnera la consommation de sa potion par Gisela de La Ferrure, milliardaire sénile. Elle tourne en rond, de plus en plus nerveuse. Ghislain aurait-il été retenu par quelque incident malheureux ? Qu'attend-il pour administrer à la vieille son sirop fortifiant ? En quittant Leila, il semblait déterminé à le faire, pour ne pas dire obnubilé.

Les démangeaisons et microdécharges électriques grouillent de plus belle sous sa peau.

Oh là là, petite sœur, je crois ne t'avoir jamais vue avec un pareil cas de PMS, commente Iris. C'est depuis que tu prends soin de mon mojo pour moi, pas vrai ? Imagine le pied quand tout ça va se mettre en mouvement. Tu vas te taper un sacré rêve érotique, ma vieille !

Leila finit par se faire couler un bain dans sa salle d'eau transfigurée, qui brille et sent le propre. Dans son opération ménage, Dita n'a pas laissé un seul recoin inexploré, elle a même rangé les cotons dans des vieux pots de cornichons et disposé les crèmes par ordre de taille. Tout semble neuf et luxueux. Leila y retrouverait presque une sorte de calme hébété, en semi-apesanteur dans la baignoire, tandis que la petite fille s'endort dans la chambre d'Iris. Pour se rassurer sur la qualité du sommeil de Dita, Leila a investi dans un babyphone. Elle écoute la respiration paisible et le plic-ploc du robinet qui fuit.

Au bout de deux heures, elle s'extrait du bain devenu froid, enduit tout son corps d'une crème à la cortisone avant de passer une combinaison en soie. Comme elle ne mange plus grand-chose, sa peau a dû retourner à ses fonctions reptiliennes de sorcière et a appris à se nourrir de magie (bien sûr) et de cortisone. Ce n'est pas très diététique, mais commode quand on a l'estomac saisi par une nausée permanente. Les cafards diminuent d'un degré leur activité frénétique mais très franchement, c'est comme si elle n'avait pas pratiqué l'après-midi même.

Dodo, Leila do, Leila dormira bien vite, dodo, Leila do, Leila dormira bientôt. La petite poulette morte, qu'est-ce qu'elle était forte, elle va faire un petit dodo, et Leila la retrouvera bientôt, ho-ho-ho…

Il est vingt-trois heures quand le soulagement arrive enfin.

À la tienne, Gisella de La Ferrure !

Une grande vague de douceur emporte Leila au pays des rêves.



Le crissement de la sonnette la sort du repos à six heures du matin.

Sur le pas de sa porte, elle trouve Viviane Destel. Leila s'écarte devant la reine qui entre sans un mot et lui pousse dans la main un objet froid, dur, lisse : une mignonnette de Waldmeister.

— C'est à toi, me semble-t-il.

Leila, interdite, suit Viviane vers le bureau, où Sa Majesté installe son royal séant dans le grand fauteuil de Leila.

— Tu es en train de devenir brouillonne, jeune fille.

— Il est très tôt, dit Leila. Que se passe-t-il ?

— Hier soir, je dînais chez une bonne amie à moi, Gisela de La Ferrure, ça te dit quelque chose ? Le groupe Camargue ? C'est juste un gros morceau du CAC. Son neveu Ghislain n'avait pas l'air bien du tout. Il a fait un malaise bizarre, mais avant de s'écrouler sur la moquette, il a attaqué Gisela avec un couteau à fromage en lui souhaitant d'attraper un cancer généralisé !

Leila se laisse tomber dans une chaise défoncée.

— C'est bien ce que je me disais, commente Viviane. Ils ont trouvé la mignonnette dans la poche de sa veste. Heureusement que j'ai le bras long. Ils allaient faire des analyses sur le résidu et y auraient sûrement détecté quelque chose de curieux, n'est-ce pas ? On ne pourra pas empêcher la presse de se saisir du sujet. Un fait divers aussi bizarre et croustillant ! Le personnel de maison a tout vu. Le petit-neveu n'était pas dans son état normal, il avait l'air…

Elle sort une liasse de papiers chiffonnés de la manche de sa veste dorée :

— « Possédé, envoûté, comme marabouté » ! C'est dans la déposition du serveur. Leila !

— J'y suis peut-être allée un peu fort, concède Leila.

Elle a eu la main lourde et elle le sait. Depuis qu'Iris est partie, elle draine une sacrée charge. Elle a mis à Ghislain La Ferrure une double dose d'Influence. Au lieu de créer une brèche dans sa liberté d'action, elle y a ouvert un rift, la faille de San Andreas. Ça fait désordre ! Sans compter que maintenant, le destin doit encore lui présenter son addition.

— « Un peu fort » ! s'exclame Viviane. Il est aux urgences avec une hémorragie cérébrale ! Il va falloir te ressaisir, sinon, je vais utiliser mon bras si long pour des mesures qui te plairont un peu moins. Si tu veux, posons-nous ensemble deux minutes ici (elle regarde sa montre, sans doute pour vérifier qu'elle a un quart d'heure avant le prochain conseil d'administration), parlons de ce que tu sais faire, voyons si j'ai des idées de prospects pour toi, des gens que je pourrais t'envoyer sans courir trop de risques. Je connais un peu le pouvoir de ta mère, mais j'ai besoin de savoir de quoi tu as hérité.

Leila se tortille dans son fauteuil en pensant à Convoitise, qui a tellement envie de mettre le nez dehors.

— Je suis désolée, Viviane. Les circonstances sont un peu difficiles pour moi depuis le départ d'Iris.

Viviane se radoucit :

— C'est bien pour ça que je viens te proposer mon aide, Leila.

— J'ai prévu d'officier un peu pour mon propre compte dans les prochains jours, répond Leila. J'ai une affaire urgente à régler, et ensuite, c'est promis, je m'appliquerai à ce que tout rentre dans l'ordre, et tu n'entendras plus jamais parler de moi.

Viviane fait la grimace.

— C'est ce qu'elles disent toutes avant de… bref, de passer du côté obscur. Fais bien attention, Leila. C'est au sujet de la petite fille ?

Leila acquiesce.

— Je t'ai déjà dit que tu ne pourrais pas l'aider. Si sa mère est chez les chasseurs, il n'y a plus rien que nous puissions tenter.

— Mais la mère est encore vivante, dit Leila, nous en sommes quasi certaines. Elle foudroie sa fille ! ça n'est possible que s'ils la gardent en vie.

— Une pratique très commune, hélas, réplique froidement Viviane. C'est une forme de torture. Et une façon de tuer les enfants avec leurs mères sans trop se salir les mains. Ils appellent ça « purger les pourceaux ».

L'estomac de Leila fait un aller-retour dans sa cage thoracique. Elle jette un coup d'œil inquiet vers la porte de la chambre restée entrouverte. Heureusement que Dita dort encore…

— Selon toute probabilité, poursuit Viviane, la mère n'en a plus pour longtemps, en admettant qu'elle n'ait pas succombé entre-temps. Et toi, tu t'attaches à cette gamine au point d'en négliger ta pratique et même les principes élémentaires de sécurité. Explique-moi en quoi tu l'aides ? Tu ferais mieux de te débarrasser de cette petite. Les services sociaux sont là pour ça.

— Ou la communauté, réplique Leila, acerbe. Ce n'est pas pour ça qu'elle a été créée, la communauté ?

— Syndique-toi et on en reparlera.

De toute façon, Leila aurait du mal à confier Dita à des inconnus à présent. Maintenant elle éprouve une forte réticence à s'éloigner de la petite fille. Elle est à peu près sûre qu'elles ont noué des liens irréversibles. Leila est du coup l'un des principaux dangers qui guettent la gamine. Elle ne peut pas se laisser aller à accumuler une charge pareille. Cependant, elle est aussi la seule personne à montrer des velléités d'aider Dita. Elle a pris sa décision. Elle se rend bien compte qu'il est un peu ridicule de vouloir protéger quelqu'un alors qu'on est essentiellement faite de magie noire, mais elle ne reviendra pas en arrière.

— Dis-moi où les chasseurs enferment celles qu'ils prennent, insiste Leila.

— Je n'en sais rien. Et même si je connaissais l'adresse de leur QG, je ne te la donnerais pas. C'est trop dangereux. Mais ce n'est pas dans ta famille justement que l'on est si douées pour retrouver personnes et objets disparus ? Il me semble bien me rappeler que c'est comme ça que Yasmine gagnait beaucoup d'argent quand nous étions jeunes.

Leila fait très attention à sa réponse :

— C'est Iris qui a hérité de cette faculté. Pas moi. Et elle a pris la poudre d'escampette, comme tu le sais.

Viviane hoche la tête :

— Tu n'es pas sous ma responsabilité, tu fais ce que tu veux, dans une certaine limite. En revanche, l'image des praticiennes en général relève de mes fonctions. Si tu ne redescends pas très vite à des niveaux de charge plus raisonnables, je serai obligée de laisser la justice suivre son cours. J'ai été la plus rapide cette fois, Leila, mais les chasseurs disposent eux aussi d'un excellent réseau d'information.

Leila n'en croit pas ses oreilles.

— Tu donnerais l'une de tes consœurs aux chasseurs ?

Viviane esquisse un mince sourire.

— En aucun cas. Mais si tu ne veux pas de ma protection, Leila, tu auras alors tout intérêt à te trouver un autre sponsor puissant, car tu risques d'être bientôt dépassée par les événements.

*

En milieu de journée, c'est Jean-François Wart qui appelle avec une mauvaise nouvelle :

— Ce type à ma petite sauterie ? Satie ?

Leila se laisse tomber sur la chaise en formica.

— J'en ai marre de filtrer tes coups de fil, Leila. J'ai une vie, une carrière aussi. J'ai autre chose à foutre que de jouer les secrétaires pour toi.

— Il a appelé ?

— Il a essayé avec moi, puis avec ma femme.

Le cœur de Leila, sans doute par solidarité avec son foie, manifeste sa panique par un à-coup brutal.

— Je ne sais pas ce que tu lui as fait, poursuit Wart, mais… il dit qu'il cherche quelqu'un de bien pour un massage. Tout le monde lui a dit que tu étais la meilleure.

Leila ferme les yeux.

— Tu l'as éconduit, j'espère ?

— J'ai dit tu étais très occupée et que tu ne prenais pas de nouveaux clients. Il a demandé comment je pouvais le savoir, et est-ce que c'était moi qui gérais ton emploi du temps. Le gros con.

Ici, seuls les serfs gèrent l'emploi du temps de quelqu'un d'autre ; si vous voulez rabaisser un homme ou une femme libre, il faut lui demander de vous dégoter un créneau dans l'agenda de quelqu'un d'autre. Pour désocialisée qu'elle soit, Leila a compris ça. Satie est un arrogant de première.

— Et quand il a insisté, tu lui as dit quoi ?

— Que j'étais pas ton assistante et qu'il me faisait chier.

Leila grogne.

— Si tu veux un barrage filtrant de qualité, tu te payes une vraie secrétaire, râle Jean-François Wart.

*

Leila se prépare pour son rendez-vous avec Arthur Sissi. Dita la conseille.

— Il faut que tu oublies tous tes soucis ! La clef, c'est la disponibilité à l'autre, dit la petite fille d'un ton docte.

— Qu'est-ce que tu y connais, toi, à l'amour, microbe ? T'as un amoureux ?

— C'est ce que Maman dit toujours aux gens qui viennent la voir pour avoir une amulette. D'ailleurs, puisqu'on en parle…

Dita fouille dans le sac que Leila lui a donné, un cabas tissé bariolé que la petite fille traîne partout avec elle. Elle n'est là que depuis deux jours et a déjà amassé une quantité impressionnante de trésors qu'elle entasse comme un petit écureuil.

— Tiens ! s'exclame la petite fille, avec la mine triomphante d'un enfant qui présente un cadeau de fête des mères.

— Qu'est-ce que c'est ? Un collier ?

— Une amulette ! J'ai fait exactement comme Maman, j'ai suivi les instructions à la lettre.

— Et, euh, tu l'as invoquée ?

— J'ai essayé, répond Dita, mais ça n'a pas marché.

Leila l'embrasse et passe l'amulette autour de sa tête dans un grand geste théâtral. Elle l'enlèvera tout à l'heure à la première occasion. Elle ne supporte toujours pas l'idée d'inciter la fillette à pratiquer la magie entremetteuse de sa mère. Elle est trop petite. Et les cauchemars semblent vraiment s'être éloignés depuis que Dita porte l'amulette d'Elizabeth Verdureau : plus rien après l'épisode terrifiant de mardi soir à la sortie du taxi. Leila sait qu'elles vivent sans doute à crédit et que le temps joue contre elles, mais elle ne voit pas, à ce stade, comment elle peut aider Dita à développer ses pouvoirs pour forcer l'arrivée de l'âge de raison.

Au moins ont-elles profité de la journée pour renflouer leur arsenal de sorts défensifs : des confusions et des influences très faiblement dosées, encapsulées dans des amulettes pour les passer autour du cou. Leila en met dans son sac, elle en a cousu dans ses vêtements, et en dépose un peu partout dans l'appartement, car elle ne sait pas combien de temps le seuil de protection de Nora tiendra encore. Si les chasseurs décident de se lancer à ses trousses, que fera-t-elle de Dita ? Est-ce qu'elles partiront toutes les deux ? En cachette de la petite fille, elle a vérifié le contenu de son sac d'urgence, celui qu'elle emportera s'il faut partir précipitamment. Elle s'est assurée qu'il contenait des vêtements de rechange et un kit de premiers secours pour deux. Cependant, embarquer la petite fille dans sa fuite serait la pire solution au monde.

Toute à ces sinistres préparatifs, Leila n'a rien pu faire pour émousser la grouille qui s'accumule. Elle a bu un

whisky et pris un calmant. Si bien qu'elle se sent à la fois confite dans la ouate et prête à entrer en combustion spontanée. Les mouvements de la grouille sous sa peau continuent à lui faire cet effet de va-et-vient intenable. Si tout le monde sort vivant de la soirée, elle s'estimera déjà heureuse.

Dita, de son côté, est régénérée par la perspective de ce rendez-vous galant.

— La magie opérera peut-être, mais il faut l'aider. C'est ce que Maman dit tout le temps. Pour le séduire, il faut que tu t'habilles sexy. Comme ça, ça ne va pas.

— Qu'est-ce que tu connais au « sexy », toi, à ton âge ?

— Pas énormément, admet Dita, pas autant que Maman qui sait tout, mais là tu pars de très loin, tu as besoin d'aide.

Leila a revêtu sa petite robe noire fétiche et son grand châle noir, celui qui a quelques motifs rouges.

— Dita, je ne serai jamais une surfeuse peroxydée, il n'y a rien à faire.

Elle a réfléchi, elle pense que c'est sans doute une bonne idée d'entraîner Arthur en dehors de son type et de sa zone de confort. Si elle peut le surprendre, elle arrivera peut-être à quelque chose.

La gamine a exploré la penderie d'Iris.

— Du rose ! s'écrie-t-elle, comme si c'était l'argument massue.

— Je ne peux pas mettre ça ! proteste Leila.

Iris et Leila ne font pas la même taille, mais pour certains vêtements, l'échange est possible. Par exemple, Leila rentrerait dans cette courte jupe tube. Morphologiquement parlant, sinon psychologiquement. Elle hausse les épaules. Si ça fait plaisir à la gamine.

Avec la jupe, Leila se sent comme une parodie de femme, mais Dita est ravie :

— C'est parfait ! Je ne vois pas qui pourrait ne pas tomber amoureux de toi, Leila ! On dirait une princesse !

— Les princesses, gronde Leila, ça n'existe pas.

Elle insiste pour revêtir un blouson de cuir noir et Dita accepte à contrecœur, uniquement parce qu'il sort du placard d'Iris. Avec cette armure chitineuse, Leila se sent un peu moins vulnérable. Elle maquille ses yeux à outrance et coiffe ses longs cheveux bruns indisciplinés. Avec des talons aiguille hauts perchés, elle ne se reconnaît même plus dans la glace et c'est peut-être une bonne chose.

À 19 h, elle laisse la petite dans son lit avec interdiction formelle de se lever, de s'endormir, de vider le frigo ou de mettre le feu à l'appartement.

— Et sauter par la fenêtre ? me couper avec un couteau ? J'ai le droit ?

— Ça me simplifierait la vie, dit Leila. Mais ne fais pas de saletés sur le tapis.

*

Elle prend un taxi. Ils ont décidé de se retrouver tôt, à 19 h 30, pour boire un verre dans un café qui sert aussi quelques plats si affinités. Comme cela, si c'est un flop, ils pourront se séparer sans que quiconque perde la face. Sauf qu'elle arrive avec 45 minutes de retard parce qu'elle a oublié son sac dans l'appartement, puis parce qu'elle a dû faire arrêter le taxi pour pouvoir vomir. Son mal des transports ne s'arrange pas avec la grouille, mais avec des talons pareils, le métro est absolument exclu. Ensuite, son taxi l'a abandonnée là en jurant après les « putains de camés ». Elle a dû en dénicher un autre puis a fait une entrée fracassante dans le café en manquant renverser un garçon avec ces talons qui lui donnent une démarche d'ivrogne.

Arthur est encore là bien qu'elle ait négligé de le prévenir. Il a l'air en colère, une colère rentrée qui paradoxalement la rassure un peu : elle l'a déjà vu dans cet état la veille. Étonnamment, ça lui parle.

— Je suis désolée, dit-elle, je ne me sens pas très bien. Je ne sais pas ce qui m'arrive. C'est mon estomac. Ou ma gorge. J'ai un peu perdu l'habitude des rendez-vous arrangés par des mamans. J'espère que je ne viens pas avec des microbes exotiques. Ebola, la rage ou bien peut-être le SARS.

Eh ben, petite sœur, s'il ne part pas en courant avec ça, c'est sûrement que c'est un psychopathe lui aussi !

— Leila ?

Contre toute attente, Arthur Sissi se lève en souriant et tous les petits cafards en folie qui grouillaient sous la peau de Leila s'arrêtent de tournicoter en même temps.

Ooooh , murmure Iris , un charmeur de cafards !

Leila prend une grande inspiration, acquiesce avant de supplier intérieurement le fantôme de sa sœur de la mettre en veilleuse.

— Ce n'est pas grave, dit Arthur, je vais probablement faire un AVC dans les cinq minutes parce que j'ai bu cinq cafés en vous attendant. Je ne sais pas ce qui m'a pris, moi non plus.

Elle s'approche pour lui faire la bise, elle a peur de lui donner une décharge électrique mais non, elle frôle une joue douce et rasée de près, dans sa surprise perd l'équilibre, essaye de se récupérer sur ses talons de douze centimètres, trébuche et choit.

Il la rattrape et elle fait contact avec un corps ferme et chaud. Les cafards grouillants sont instantanément subjugués.

— Nourrissons ces organismes déréglés, propose Arthur.

Leila repousse avec difficulté la grosse, grosse boule dans sa gorge pour fournir une réponse semi-articulée, mais affirmative et enthousiaste. Les praticiennes, en général, sont plutôt destinées aux placards à balais, aux cachots plombés, aux estomacs de chasseurs et aux enterrements à la sauvette. Pas tellement aux dîners en tête-à-tête.

Elle n'a pas la moindre idée de ce qu'elle mange. Est-ce sucré, salé, bon ou pas ? Le serveur est passé une fois, deux fois, trois fois, dix fois, ils lui ont adressé des sourires désolés. Ils n'avaient pas retenu, ni même compris un traître mot de ce qu'il essayait de leur dire, la carte, c'était du chinois, ils ont commandé n'importe quoi en approuvant, oui, oui. La même chose.

Quant à savoir ce qu'ils se disent, c'est tout aussi difficile, car le cerveau de Leila ne filtre plus rien, il reçoit tout sur le même plan et goûte tout pêle-mêle, les bêtises d'enfance des Sissi, les tribulations d'un instit parisien de sexe masculin qui doit en tout marcher sur des œufs, son expérience cocasse et désabusée des croisades altermondialistes, ses yeux bleus aux pupilles dilatées, le vin, les cafards qui continuent leur sieste miséricordieuse et la chaleur qui court dans ses veines, les regards des femmes des autres tables, les commentaires salaces de l'Iris fantomatique.

Ce doit être ce qui arrive quand une sorcière rencontre un prince charmant.

*

— Des mois que ma mère me promettait un rendez-vous avec une coiffeuse-manucure-esthéticienne de choc à domicile, dit Arthur.

— Ah, dit Leila en feignant d'être vexée, enfin un aperçu de tes véritables motivations. « Coiffeuse de choc » ? Tu convoitais mes services ?

— Je sais que ce n'est pas évident pour tout le monde, mais ma mère est très exigeante. Sur son business, sur les fréquentations de ses fils, sur la vie en général. Elle veut le meilleur en tout. Comment crois-tu que nous ayons réussi tous les sept en naissant dans l'arrière-boutique de sa quincaillerie ? Elle nous a élevés à la baguette.

Leila rit.

— Donc, quand elle me parle de quelqu'un, je suis conditionné pour écouter.

— OK pour la coupe de cheveux, dit Leila, mais c'est plutôt un truc de deuxième rendez-vous.

— J'ai droit à un deuxième rendez-vous ?

Arrête tes coquetteries. Ramène-le chez toi tout de suite.

D'un mouvement d'épaules, Leila essaye de chasser la petite voix.

— Donc ton superpouvoir, dit Arthur, c'est le suspense.

— Yep, dit Leila. Le mystère. Avec vies antérieures, cadavres dans les placards et réflexes totalement merdiques.

— Moi, j'ai un gros esprit de contradiction. Ça peut devenir un problème, je préfère t'en parler tout de suite.

— Madame Sissi n'a pas évoqué ce travers.

— C'est une tare de famille, elle n'avouera jamais un vice de fabrication, mais la seule façon de survivre à son amour étouffant, c'est de devenir un chieur contraire et mal embouché.

Leila rit.

Tu crois que c'est un chasseur ? C'est forcément un chasseur. Ou alors, il va le devenir dans les cinq minutes. Ça ne s'est jamais vu, un instituteur ordinaire capable de séduire la méchante Carabosse. Je suis sûre que si tu l'embrasses, il va se transformer en crapaud.

Leila écarte comme une mouche la remarque de son spectre, bien sûr qu'elle devrait se poser la question, tous les signaux d'anomalie aberrante sont passés au rouge au fur et à mesure de la soirée, elle aurait dû cent fois saisir son sac à franges et disparaître à toutes jambes vers la sécurité de son repaire.

La nuit est délicieuse, chaude pour la saison. La ville fête Halloween et l'arrivée du week-end. Arthur a proposé de la raccompagner et Leila n'a pas dit non. Elle a réglé son pas sur le sien avec une facilité surprenante.

Elle surveille le profil d'Arthur en hésitant entre plusieurs scénarios :

A) Elle organise subrepticement un contact maladroit de leurs mains qui se balancent dans la marche, histoire de voir s'il va saisir la sienne.

B) Ils s'arrêtent et peut-être qu'avec ses talons de douze centimètres, elle arrivera jusqu'à la bouche d'Arthur qu'elle imagine souple, douce, chaude et profonde.

C) Elle le plaque contre une porte-cochère et advienne que pourra.

Mais Arthur s'arrête brusquement et elle manque de trébucher, à nouveau, sur ses hauts talons.

— T'es sûre qu'il est si tranquille que ça ton quartier ? murmure-t-il en tendant une main pour l'aider à se stabiliser.

Il montre trois silhouettes masquées à cent mètres de là, un nain de jardin, un vampire et l'actuel président des États-Unis, qui pressent un homme contre un distributeur automatique.

— Il y a beaucoup d'étudiants, dit Leila. Ils sont un peu foufous. Et ils regardent trop la télé.

À peine a-t-elle fini sa phrase qu'un éclat métallique dans la main du nain de jardin la fait changer d'avis. Dans l'estomac de Leila, quelque chose se dénoue. Elle croit d'abord que c'est son instinct de conservation qui s'exprime : le moment est très bien choisi pour retourner se cacher sous une pierre et se faire oublier afin de grouiller encore longtemps en paix parmi les espèces abjectes et vivantes.

Mais non : elle se sent plutôt comme un serpent endormi qui se dresse tout à coup, en alerte.

Arthur est déjà en marche.

En temps normal, Leila lui saisirait le bras, lui dirait « Attends ! », essayerait par un comportement de cloporte d'éteindre le feu. Mais non, au lieu de suivre sa raison, elle avance avec lui, ils accélèrent tous les deux. Elle a passé trop de temps à marcher toute seule dans la rue, et la voilà ivre d'une seule promenade, d'un seul instant de compagnonnage.

Arthur s'arrête face au petit groupe, décontracté, souriant.

— Salut.

— Bouge, dit le vampire.

La peur agrandit de manière disgracieuse les yeux du quatrième, un jeune homme grimé en zombie qui ne peut pas avoir plus de dix-huit ans. Ses trois agresseurs sont costauds, les masques leur ont donné de l'audace, la nuit est propice à tous les débordements impunis. Intervenir ici est très probablement une folie. Leila ne se sent pas en sécurité. Mais elle ne se sent pas non plus comme une victime. Plutôt puissante, sans raison objective.

— Nan, dit Arthur. Lâche ce garçon. C'est juste un étudiant, tu vois bien qu'il n'a pas de blé. Regarde ses fringues.

Le nain de jardin au couteau reste concentré sur la victime, mais l'autre, celui qui porte un masque de président américain, se tourne vers Arthur, menaçant.

— Dégage, vieux con. Mêle-toi de tes affaires. Est-ce que moi je mate les seins de ta radasse ?

— T'as pas intérêt, gronde Arthur.

Il semble calme et maître de lui-même, très confiant. Leila l'imagine exactement dans cette posture au milieu d'une cour de récréation. Seul souci, les types en face méritent un peu autre chose que d'aller au coin avec un blâme.

Elle entend sa propre voix :

— Je crois pas que tu voies beaucoup de seins avec ce genre d'attitude, Ducon.

Le président se retourne vers le vampire.

— Elle m'a insulté là, non ?

Singer les gangsters de série B ne lui donne pas l'air très intelligent. L'autre abonde :

— On ne va pas y passer la nuit, je commence à m'emmerder.

Le vampire s'approche d'Arthur tandis que le président américain fait un pas vers Leila. Il mesure deux têtes de plus qu'elle. Il regarde ses seins.

— Je vois les seins que je veux, et là, j'ai bien envie de te défoncer sur le trottoir, connasse.

— Regarde-moi dans les yeux quand tu me parles, dit Leila.

Elle devrait être tétanisée par la terreur, mais ce n'est pas le cas, elle fait confiance à Arthur, de manière complètement irrationnelle et injustifiée.

Le type tend le bras pour attraper Leila mais elle est plus rapide. Au lieu de se reculer, elle s'avance et lui balance un coup de genou dans les bijoux de famille. Et puis pour faire bonne mesure, elle lui érafle le côté du visage avec son trousseau de clefs. Le masque tombe. L'homme se plie en deux.

— Putain, la salope ! Je saigne !

Le vampire veut aider son copain mais Arthur le retient par l'épaule, et lorsque Dracula se retourne, il lui envoie un coup plein de grâce que Leila ne peut s'empêcher d'admirer. Le type fait volte-face, frappe à son tour : Arthur esquive partiellement, encaisse le reste. L'autre le dévisage, l'air désarçonné. Il ne pouvait pas savoir que son opposant était rompu à l'art de la boxe. Il paye cette ignorance d'un très bel uppercut qui achève de le sonner. Il se replie, mais le nain de jardin se détourne de sa victime initiale pour s'intéresser de plus près à l'échauffourée.

— Attention au couteau ! crie Leila.

Mais Arthur a déjà dégagé la main armée pour frapper le nain de jardin dans son gros nez en patate. L'agresseur s'effondre comme une masse.

Le premier se tient toujours les couilles et vomit dans le caniveau un liquide rouge et aqueux, probablement du vin.

— Ne restons pas là, dit Arthur.

La victime les dévisage, interdit, avant de s'enfuir en courant. Arthur saisit le bras de Leila et l'entraîne à sa suite.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demande Leila quand ils ont mis quelques rues entre eux et les loubards masqués.

— Aucune idée, dit Arthur.

— C'est pas la première fois que tu casses la gueule à un type, constate Leila.

— C'est pas la première fois que tu te défends en attaquant les bijoux de famille, dit Arthur.

Il consent enfin à ralentir le rythme. Leila s'aperçoit tout à coup qu'elle vient de courir un quatre cents mètres sur des talons de douze centimètres sans se tordre les chevilles.

— Je ne sais pas trop ce que je vais faire de toute cette adrénaline, dit-elle. Son très léger mal de tête a même disparu. Les cafards sous sa peau, qui s'étaient endormis, se sont réveillés d'un bloc, mais au lieu de l'exaspérer ce grouillement lui procure le sentiment d'être enveloppée dans une armure vivante et crépitante d'insectes tueurs.

— Qu'est-ce qui t'a pris d'aller t'interposer ? demande-t-elle à Arthur.

— Je ne sais pas, dit-il. On ne pouvait pas les laisser faire ? Sois gentille, tu n'en parles pas à ma mère ou à Yann ? J'ai droit à des représailles sinon.

— Ça t'arrive souvent ?

— Non, dit Arthur. Mais j'ai déjà, hum, dissipé un groupe de racketteurs à la sortie du collège.

— Tout seul ?

— Ils avaient dix-neuf ans, c'était vraiment juste des gamins.

Leila n'est pas vraiment rassurée. Elle sait ce que quelques adolescents peuvent faire quand ils ont fait le plein de bêtise et de désespoir.

— Ils avaient des couteaux aussi ?

— Peut-être, dit Arthur, c'est difficile de tout suivre dans le feu de l'action.

— Et donc, t'es le justicier des cours de récré ? Et plus si affinités ?

— Non, non, dit Arthur en secouant la tête. Juste un mec normal. Je pense que c'est une question de réflexes. Face à une injustice ou à une agression, ma réaction première consiste à m'interposer. Je ne le fais pas exprès. Typiquement, dans une situation épineuse ou un conflit armé, je suis le premier gars qui crève.

Ou celui qui tue tous les autres.

Leila commence par se dire qu'elle n'a pas vraiment besoin d'un redresseur de torts, que ce type est trop voyant, qu'il a quelque chose qui ne cadre pas, que probablement il est trop bien pour elle : trop flashy, trop courageux, trop fort, trop gentil. Partout où ils iront, les femmes lui feront du gringue sous son nez, parce que ça se voit comme le nez au milieu de la figure qu'elle n'est pas son type. Il vaut mieux arrêter immédiatement. Puis elle se rappelle qu'elle n'est pas là pour le draguer mais pour le recruter, que de toute façon elle ne s'attache pas. Depuis tout à l'heure, ses instincts et ses réflexions sont hors sujet.

Quelques instants plus tard, elle retrouve avec soulagement le halo multicolore du restaurant japonais en bas de chez elle. Arthur monte les trois étages avec elle, ne semble même pas sentir le sort de protection dans l'escalier.

— Entre, propose-t-elle.

Comment récompense-t-on un chevalier servant galant bien qu'un peu ombrageux, comment lui donne-t-on de faux espoirs ? Après leurs aventures rocambolesques, il semble à Leila qu'ils ont largement dépassé le stade du premier baiser romantique.

— Je croyais que j'étais le seul à avoir un appart complètement tordu, commente-t-il.

Elle leur sert à tous deux un fond de cognac qu'ils avalent debout, dans la cuisine, comme deux survivants après une bataille. Puis elle s'excuse brièvement pour aller entrouvrir la porte de Dita et s'assurer que tout va bien : la petite dort d'un sommeil paisible.

— Tu veux un Doliprane ? propose-t-elle à Arthur, de retour dans la cuisine. Ça va aller ta tête ?

— Je ne sais pas, dit-il, mes mains n'arrêtent pas de trembler.

— Moi aussi.

Il faudrait qu'elle attaque, qu'elle mette un pied dans la porte, car le temps n'est pas de son côté, mais elle ne sait pas trop comment conclure cette soirée étrange.

Il sourit et prend les devants :

— Je peux revenir demain pour ma coupe de cheveux ?

Ils prennent congé en vieux camarades, sans même penser à s'embrasser. En d'autres circonstances, elle aurait considéré cela comme un fiasco. D'après le regard que lui lance Arthur avant de descendre l'escalier, il est aussi

perplexe qu'elle, mais il est également : intrigué, curieux, émerveillé. Elle ferme la porte bien vite et libère à nouveau les cafards grouillants.

10

— Vous avez réfléchi à ma demande ? insiste Juli Tesla au téléphone.

Aah, commente Iris, le bonheur sans égal de traiter avec les gens bien nés qui s'imaginent que tout leur est dû… Je suis vraiment contente d'avoir travaillé surtout avec les industriels et les malfrats. Ils sont plus carrés, on sait toujours à quoi s'attendre.

— Je pensais vous avoir fait une réponse claire, dit Leila. Je n'ai pas changé d'avis.

— J'ai écumé tous les cabinets occultes de la capitale, et vous pouvez me croire, il y en a beaucoup…

Leila l'écoute d'une oreille distraite. Elle a dormi comme un bébé après son rendez-vous avec Arthur. Elle se sent presque requinquée, voire même optimiste à l'idée de le revoir cet après-midi. L'urgence de pratiquer la taraude un peu moins en cette jolie matinée d'automne, froide et lumineuse. Elle voit les choses sous un autre jour et son programme n'inclut pas la préparation du sort d'emprise de Convoitise.

Laisse-moi récapituler : le sort d'emprise c'est non, mais le sort de protection de Convoitise c'est une bonne idée ?

Sans cette hallucination persistante qui revêt les traits de sa sœur, il serait certes plus facile de se sentir tout à fait positive. Leila s'efforce de concentrer toute son attention sur Juli Tesla et reprend patiemment :

— Je vous ai déjà expliqué que je ne pratiquais pas ce « philtre d'amour » que vous désirez. Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous ?

— J'insiste, vraiment, dit Juli Tesla. Je suis prête à payer. J'en ai vraiment absolument besoin…

Leila sent l'exaspération la gagner. Rester neutre, courtoise et commerciale lui coûte beaucoup en cet instant :

— Je suis vraiment navrée, mais vous ne vous adressez pas à la bonne personne. Si vous voulez d'autres références, je peux vous mettre en relation avec le syndicat des praticiennes de Paris…

Elle donne à Juli Tesla le numéro des services de Viviane Destel, puis salue et raccroche.

*

Elle a décidé d'accueillir Arthur pieds nus, dans son uniforme habituel, jeans et T-shirt noir.

— Mais ce n'est pas du tout comme ça que fait Maman pour rendre les hommes amoureux ! s'exclame Dita.

Question séduction, Leila est une élève récalcitrante qui désespère sa jeune professeure. Mais après leurs aventures de la veille, elle ne se voit pas du tout sortir le grand jeu à Arthur. Elle est partagée entre le besoin d'être honnête avec lui et la crainte de le faire fuir si elle lui en dit trop. L'objectif officiel du jour est de le sensibiliser un tout petit peu à la magie, de soulever légèrement un pan du voile. En attendant, Leila met de la simplicité et du naturel où elle peut.

Dès qu'il entre, la grouille se calme. En tout cas, ce qui parcourt le corps de Leila en cet instant ne peut plus être comparé à une nuée de cafards. Elle l'invite à s'asseoir sur une chaise en formica.

— Tu es remis de tes émotions ?

Il lâche tout dans un soupir profond.

— Je suis désolé d'avoir réagi comme ça hier. C'était un peu disproportionné. Ça aurait pu mal se terminer.

— Je te rappelle que c'est moi qui ai engagé le combat, dit Leila.

— Je n'étais pas certain de vouloir revenir t'affronter aujourd'hui, avoue Arthur.

Ce n’est pas le genre de réticences qu’elle a envie de voir s’installer dans son esprit. Il va falloir qu’elle le manœuvre rapidement vers des terrains plus sûrs.

— Pourquoi ? Tu avais peur que je te casse la figure ?

Il sourit.

— Un peu. Je pense que tous les types, à un niveau inconscient, ont peur des femmes qui savent où se trouvent les bijoux de famille.

— Ce que tu dis là n’est pas très optimiste pour l’espèce. Tiens, enfile ça par-dessus tes vêtements, dit Leila en lui tendant une chemise d’homme taille XXL, un vieux reste abandonné par une conquête d’Iris.

— La violence, insiste Arthur tout en s’exécutant, ce n’est pas mon univers. Je suis instit de maternelle à la base, pas justicier du macadam.

Elle ne va pas lui parler, évidemment, de toute cette colère qu’elle a décelée en lui le jour où elle l’a suivi dans la rue, avant même qu’ils se rencontrent.

— Et moi, dit-elle, tu crois que je suis quoi ? Une esthéticienne de combat qui neutralise les méchants à coups de pince à épiler ?

— Non, bien sûr, rétrograde Arthur.

Elle voit bien qu’il se pose des questions, qu’il se demande où il est en train de s’aventurer. Elle opte pour une mise au point directe :

— Je sais que certaines femmes ne se sentent exister que si les types se déchirent autour d’elles, mais très franchement, ce n’est pas mon cas.

— Ce n’était pas mon impression non plus, dit Arthur. C’est surtout moi qui ai dérapé, je crois.

— Mais non, riposte Leila. On a vu un garçon qui avait besoin d’aide, et on a eu la bonne réaction. N’importe qui en aurait fait autant.

Il hoche la tête. Ils savent tous deux que ce n’est pas vrai. S’il a ressenti une fraction du sentiment de puissance et de liberté qu’elle a éprouvé en cassant la figure à ces loubards avec lui, il se doute que quelque chose de louche (et de très agréable) est à l’œuvre.

Leila regarde Arthur tout en essayant de se rappeler que la seule raison de sa présence ici est l’exécution d’un plan hasardeux proposé par un grimoire de magie noire.

Pfff, tu ne peux quand même pas tout mettre sur le dos du grimoire, tu exagères, râle le fantôme d’Iris à son côté. Il est là parce qu’il te plaît bien, et tu ferais aussi bien de l’admettre.

Je peux être toute seule à mon rendez-vous, sans intrusion de ma sœur disparue, si ce n’est pas trop demander ? pense Leila. Comme l’hallucination ne la lâche plus, elle a appris à répondre à la forme spectrale sans ouvrir la bouche, pour laisser filer un peu la vapeur sans passer non plus pour une dingue.

Ce n’est pas un rendez-vous galant, tu l’as affirmé toi-même. À moins que… mais… c’est vrai : qu’est-ce que je vois là ? On dirait… mais non, ça ne se peut pas, c’est sûrement une erreur : on dirait que vous vous plaisez ?!

Arrête de te payer ma tête. Je fais mon travail, c’est tout. Je ne m’attache pas, je traite le commun des mortels avec gentillesse, mépris et manipulation.

Continue à penser ça et à boire de l’eau fraîche, petite sœur !

La vérité, c’est que Leila est encore plus attirée par Arthur que la veille, au cas où c’était possible, et qu’elle commence à s’inquiéter. Tomber en pâmoison devant le gogo de service, voilà qui n’était pas prévu dans le plan.

— Arggh, comme j’aimerais être amnésique quelquefois, dit Arthur. On repart de zéro ?

Leila hoche la tête avec enthousiasme :

— Dans les relations humaines, je suis pour l’éternel recommencement. En attendant, qu’est-ce que je te fais ? Court devant, long derrière ? Réfléchis bien : tu es dans mon royaume. Je peux te faire tout oublier. Je peux te faire dormir et en te coupant les cheveux, te voler toute ta force. Je peux te faire une iroquoise avec les cheveux rasés sur le côté et une couleur bleu nuit. Tous les parents d’élèves auront peur de toi. Surtout avec la manucure assortie.

— Je suis sûr que ça mettrait de l’ambiance au conseil de classe. Juste une coupe courte si tu sais faire ? Rien qui dépasse ?

Leila lui montre la salle de bains pour qu’il puisse se mouiller les cheveux, il s’extasie sur le linoléum flamboyant pendant qu’elle dispose ses outils de travail sur la table de la cuisine.

Elle craignait qu’il soit hasardeux d’entreprendre une coupe de cheveux avec toutes ces fourmis dans les doigts, mais depuis qu’il est là, elle ne se sent pas si mal que cela.

— Merci de prendre soin de mon look en déréliction, dit Arthur.

Elle rit en jouant avec ses cheveux beaucoup trop longs :

— Je dirais que ça devenait nécessaire. Depuis trois mois, à peu près.

Elle commence à peigner et à tailler la masse soyeuse. Il se laisse faire avec beaucoup de sérieux tandis qu’elle-même profite du plaisir de ne penser à rien qu’à cette tâche simple, domestiquer la crinière d’Arthur. Un silence confortable s’installe dans la cuisine. Il n’est interrompu que par le coup de sonnette enthousiaste de Dita, pile à l’heure pour la deuxième phase du plan.

— Ne bouge pas, dit Leila à Arthur, je vais ouvrir, mais je n’ai pas fini.

Elle revient avec la gamine qui a tout du petit ange blond, aussi propre qu’un sou neuf doré parfumé à la lavande. Arthur cligne des yeux, ébloui. Leila fait les présentations :

— C’est ma filleule Dita, en visite pour les vacances.

Dita fait une révérence, c’est peut-être un peu too much, mais, avec sa robe gris pâle et ses nattes enrubannées, on lui donnerait le bon Dieu sans confession.

— Je peux retourner jouer avec Louise ? demande la petite fille.

Évidemment, il n’y a pas de Louise, il n’y a que Birgit et ses douze chats. Dita et Leila ont voulu projeter une illusion de normalité en créant de toutes pièces cette mignonne petite fille, alter ego parisien de Dita. Une sorte de correspondante dans le monde ordinaire. Elles lui ont inventé un arbre généalogique, ont décidé que sa maman serait une juriste de choc et que son papa travaillerait à la télé. Elle attendrait leur retour sous les yeux d’une baby-sitter gentille, mais un peu dépassée. Louise aurait aussi une enviable bibliothèque, une liberté de pensée sidérante pour son âge et une sociabilité à la limite du dangereux. Des deux gamines, ce serait Dita la petite fille sage.

Je t’ai déjà dit que j’aimais bien cette petite ? Je serai un poil triste quand elle partira en fumée. Tu sais qu’elle va partir en fumée, n’est-ce pas ? C’est inévitable.

— OK pour aller jouer avec Louise, dit Leila, mais pas de bêtises, et tu ne reviens pas trop tard pour dîner. Les brocolis, ce n’est pas bon quand c’est trop cuit.

Bien sûr, elles prendront le dîner au Macdo vers 23 heures, cela va de soi, mais pas la peine de le faire savoir à un prof qui a de surcroît été élevé par Madame Sissi.

Une autre révérence et Dita disparaît.

— Cette gamine a l’air d’une sacrée roublarde, commente Arthur.

— Bien vu, dit Leila.

Vivre plusieurs semaines dans la rue, ça vous dégourdit un mioche.

Et voilà. Ancrage dans la normalité, c’est fait. Il ne manque plus qu’un petit accident pour susciter l’instinct de protection…

— Maintenant que tu as pris toute ma force, se lamente Arthur, qu’est-ce que je vais faire ?

— Plus de combats de rue pendant un moment.

Leila entreprend de frotter vigoureusement les lames de ses ciseaux de coiffeur avec un coton imbibé d’alcool.

— Ouille !

Arthur se met debout si vite que la table de la cuisine vacille.

— Fais voir ?

Une longue estafilade au doigt, un peu de sang qui perle déjà. Il était stratégique de lui montrer son sang. Il faut qu'il ait envie de la protéger, et surtout, implicitement, elle a versé son sang pour lui. La force d'un ingrédient est toujours plus importante quand il est offert de plein gré. Lorsqu'elle lui demandera le sien plus tard, ce sera un renvoi d'ascenseur, un pur échange de bons procédés. Pas une exigence tordue de fée Carabosse. Enfin, en tout cas, elle espère que cela amortira le choc.

— Ça a l'air profond, juge-t-il. Il faudrait peut-être que tu ailles aux urgences.

— Tu rigoles ? Non, ça va aller.

— Un pansement alors, au minimum. Tu n'as pas un pansement quelque part ?

Leila s'assied.

— Dans l'armoire de la salle de bains.

Elle n'a pas plus tôt posé son séant que l'homme est déjà en train de farfouiller dans les placards de la salle d'eau.

— Beurk ! qu'est-ce que c'est que ça ?

Il réapparaît un kit de premiers secours et un bocal qui contient une pâte d'allure inquiétante.

— C'est juste un remède de grand-mère, dit Leila.

— J'ai l'impression qu'il me regarde.

Bien sûr, Leila n'est pas du tout versée dans les onguents maison qui, comme la cuisine, lui rappellent bien trop la véritable magie. Mais il faut bien mettre Arthur sur la piste. Elle a donc envoyé Dita chez Birgit. La bouillie verdâtre qu'Arthur touille ici avec circonspection n'est autre qu'un de ses pâtés végétaux les plus hardcore. Leila a dû investir dans le chocolat pour persuader la petite fille de se rendre complice de cette imposture, parce que Birgit est de jour en jour plus convaincue que Dita adore sa cuisine.

En fouillant dans la boîte, Arthur finit par trouver désinfectant, gaze et sparadrap.

— Vu que je me suis blessée en frottant de l'alcool, je pense qu'on peut se passer du désinfectant.

Arthur fait un bruit désapprobateur et Leila tend sa main sans broncher. Tout se déroule selon le plan. S'il a pris soin d'elle une fois, il se sentira responsable d'elle par la suite. Enfin, techniquement, avec l'autre soir, c'est la deuxième fois qu'il lui sauve la vie. Maintenant, ça devrait devenir une bonne habitude.

Quand son doigt est surmonté d'une jolie poupée blanche, composée d'à peu près cinq kilomètres de gaze, Leila lève vers lui des yeux papillonnants, tout en maudissant intérieurement son plan qui marche si bien.

— Je peux te servir quelque chose à boire ? Une bière ?

— Ne bouge pas, j'y vais.

Leila insiste, mais il la retient d'une main pour l'empêcher de quitter la chaise et ouvre de l'autre le frigo. Une présence mâle dans sa cuisine. Depuis combien de temps n'était-ce pas arrivé ? Elle se laisse aller à savourer cette incongruité pendant qu'il répertorie le contenu de son réfrigérateur.

— Ça y va, les remèdes de grand-mère, chez toi !

— Hum, c'est parce que ma grand-mère était un peu, euh, rebouteuse sur les bords. À vrai dire toute ma famille.

— La santé par les plantes, ce genre de choses ?

Leila prend un air gêné.

— Euh, non, plutôt du style « prends mes verrues, prends mes verrues, prends-les toutes ! »

Ostensiblement penaude, elle fixe un point entre ses genoux.

Arthur éclate de rire.

— En fait, tu es une sorte de guérisseuse de la grande ville ? C'est pour ça que ma mère t'apprécie tellement. Elle

a eu l'intuition que tu n'étais pas une esthéticienne 100 % kasher.

— Oh, pour l'esthétique, je fais tout bien comme il faut, dit Leila.

À part voler les rognures d'ongles de sa mère pour les mettre dans tes potions, hein, sœurette.

— Tu as ça dans le sang, prendre soin des autres, ça se voit, dit Arthur.

Ce jugement positif à l'emporte-pièce est si tragiquement faux qu'elle sent le rouge lui monter aux joues. Elle est partagée entre le plaisir de s'attarder sur le fantasme et la nécessité de le préparer dès maintenant à la réalité.

— En fait, ma médecine traditionnelle n'a pas que des bons côtés.

Il sourit. Il pense être en présence d'une émanation charmante et surannée du folklore franchouillard.

— Alors raconte-moi, tu participes à des sabbats ? Tu te promènes toute nue sous la Lune et tu cueilles des simples dans les jardins du Luxembourg ?

Elle rit, parce que l'idée de déambuler à poil sous les fenêtres des vieux sénateurs lui paraît irrésistible.

— Pas vraiment, répond-elle. C'est comme toute forme de médecine. Il y a du bon, et du moins bon. Ce qui peut vous soigner peut détruire quelqu'un d'autre.

Elle n'ajoute pas : et parfois, c'est exactement pour ça que l'on s'en sert.

*

Arthur est parti, laissant Leila sur un petit nuage. Pourtant, il a avoué que leur première soirée ensemble l'avait dérouté et il ne l'a toujours pas embrassée. Elle l'a vu hésiter sur le seuil de son appartement, puis annoncer qu'il y aurait un troisième rendez-vous. Elle aurait pu choisir de voir dans cette déclaration une variante du fatidique « on se rappelle », mais ne peut pas s'empêcher d'être optimiste à l'endroit de cet homme. On dirait une sorte de maladie. Cela fait des années qu'elle refile des affections dégénératives aux ennemis de ses clients, et cette fois, elle vit tout le contraire : une tumeur de quelque chose de doux qui s'obstine à grandir envers et contre tout, bien à l'abri au-dedans d'elle.

Il est plus que temps de penser à autre chose.

— Tu n'as jamais essayé de cuisiner quelque chose toi-même ? demande Dita.

— Comment ça, tu veux dire, activement mélanger les ingrédients pour consommer moi-même le produit de mon travail, mais sans solliciter la grouille ?

Leila n'est pas fan. Pour elle, cuisiner est une activité de mauvais augure. Quand on compose régulièrement des mixtures avec les organes en poudre de ses ennemis, les rognures d'ongles du pauvre peuple et des pièces de bric et de broc qui sont toutes plus indigestes les unes que les autres, on a tendance à se méfier de tout ce qui peut être confectionné aux fourneaux.

— Non, dit-elle finalement. Je ne jure que par les plats préparés. Je préfère faire confiance aux usines.

— Je vais t'apprendre le bœuf bourguignon, décide la petite fille.

Leila passe sur le fait que la seule idée d'un plat en sauce déchaîne déjà en elle nausées et sueurs froides. Elle ne peut rien avaler à part du tofu, du lait de soja, de la purée de courgettes, et en quantités homéopathiques. Elle fait des efforts, mais c'est dur.

— C'est pour ça que tu m'as fait acheter ce… morceau de barbaque ?

— Ça s'appelle du paleron, explique la petite sur un ton docte. Mais oui.

— Et ces oignons ? Ces carottes ?

— Exactement. Et Birgit a fourni le vin rouge.

Leila fronce les sourcils. Birgit a des idées bien spéciales sur les aliments adaptés pour nourrir une petite fille.

— Elle n'est pas forcément au courant, précise Dita. Je l'ai pris dans son placard.

— Ah…

Dita leur déniche des tabliers de cuisine dont Leila ignorait l'existence et commence la leçon, fière, voire galvanisée à la perspective de transmettre son savoir. Leila accepte le défi tout en se demandant comment elle va s'y prendre pour éplucher des patates sans s'ouvrir les veines. La diversion est bienvenue et de toute façon il faut bien alimenter Dita, qui a en permanence besoin de manger.

Maintenant, Leila achète la nourriture la plus grasse et roborative qu'elle peut trouver. Elle pense bien avoir tout essayé pour remplumer la gamine. Le boudin noir. Les boissons spéciales pour les sportifs, et même les poudres protéinées pour ceux qui font de la gonflette. Quand elle fait ses courses au supermarché, la caissière la regarde plus que jamais de travers. Pizzas aux quatre fromages, crèmes glacées grasses et sucrées, chocolats, barres énergétiques, charcuterie. Elle augmente la dose à chaque repas, mais rien n'y fait : Dita absorbe tout et elle semble maigrir à vue d'œil. Malgré sa bonne volonté de scout, elle est de plus en plus pâle et fatiguée. Leila sait qu'elle est soucieuse parce que sa mère ne l'a pas foudroyée depuis un moment.

Dita a aussi dit qu'elle avait rêvé cette nuit. Cela n'est pas supposé se produire tant qu'elle porte l'amulette que lui a donnée Elizabeth Verdureau. Ce n'était qu'un rêve agréable, sans histoire, a-t-elle assuré, mais Leila s'inquiète.

Lorsque l'amulette cessera de fonctionner, elles devront tenter le tout pour le tout et passer à un plan plus agressif pour déclencher, si c'est possible, l'entrée de Dita dans l'âge de raison. Leila n'a pas l'ombre d'une idée sur la façon dont elle peut aider la petite fille.

Si Cassandra est décédée, comme Leila le pense, il ne leur restera plus d'autre alternative que le sort de Convoitise impliquant Arthur — ce qui revient, en regardant les choses bien en face, au mieux à espérer un miracle, au pire à provoquer un déferlement d'ironie du sort et de magie noire. Sans compter que Leila ne voit pas du tout comment elle va s'y prendre pour aborder la question avec Arthur. Elle est terrifiée à l'idée qu'un cauchemar comme celui de l'autre jour puisse se reproduire.

Elles n'en sont qu'à émincer les oignons et Dita baille déjà à s'en décrocher la mâchoire.

— Tu devrais aller faire une sieste, dit Leila. N'oublie pas de prendre un financier.

Dita hoche la tête. Toutes deux craignent le moment où l'amulette cessera de remplir sa fonction. Le jour où cela arrivera, elles ont prévu de miser sur le sort d'Influence de Prospérité-Les Gens pour réveiller Dita. Comme la potion doit être ingérée, Dita en mange toujours un avant d'aller se coucher.

Le comité français pour la santé bucco-dentaire n'approuverait sans doute pas, mais Leila préfère une petite fille avec des dents cariées et par ailleurs en bonne santé.

Dita s'en va en traînant les pieds.

Leila attaque le lavage, puis l'épluchage des carottes, tout doucement et en prêtant l'oreille. Depuis l'autre côté du couloir, elle entend la respiration de la petite, de plus en plus régulière.

Leila n'en revient pas : elle vient de se faire avoir, elle est en train de mitonner un bœuf bourguignon dans la cuisine de son antre. Elle en est à contempler, incrédule, la caramélisation des oignons quand des gémissements inquiétants lui parviennent. Elle laisse son couteau et se précipite dans la chambre.

La petite fille est livide et secouée de spasmes violents. Leila tente en vain de la réveiller.

— Dita !

En s'agitant, la petite fille a perdu l'amulette d'Elizabeth Verdureau qui a roulé sur la descente de lit. Leila la retrouve et la repasse autour de la petite tête blonde. Mais cela ne suffit pas à lui faire reprendre conscience.

Leila se précipite sur la chaîne hifi qui contient déjà, par précaution, la bande-son d'« Influence ». Elle n'a jamais utilisé ce sort pour réveiller une personne qui dort, a fortiori pas une personne qui fait un rêve magique. Elle espère que son plan de secours a quelque valeur. Elle se souvient de l'erreur commise avec Ghislain et invoque le sort tout doux, tout doux, avec une intention délicate et bienveillante. Les petits cafards de la grouille, surpris, se rebiffent, mais Leila les oblige à la quitter un à un, avec un message affectueux.

Rien ne se produit. Dita continue à pousser de petits gémissements plaintifs.

Les oreilles de Leila se mettent à bourdonner. Elle sent soudain sa respiration se bloquer. Le prix, elle va payer le prix maintenant ! Elle sait que cela ne sert à rien de lutter, mais ne peut s'empêcher de hoqueter, à la recherche de l'air qui refuse d'entrer dans ses poumons. La chambre se met à vaciller, les meubles tanguent violemment autour d'elle, et elle doit fermer les yeux pour lutter contre le vertige.

Elle entend la voix d'Iris — Leila, n'y va pas ! Ne me laisse pas ! — mais déjà la chambre disparaît autour d'elle pendant qu'elle étouffe. Puis son dos frappe un sol dur et inégal, et enfin l'air s'engouffre dans ses poumons.

— Leila ! l'accueille une petite voix familière.

Dans son rêve, Dita paraît légèrement plus âgée ou juste plus confiante. C'est son royaume, après tout. Leila regarde autour d'elle et découvre un lieu extrêmement inhospitalier. Le paysage rocailleux, lunaire et chaotique, évoque un glacier après la fonte, tout en éboulis et en destruction.

— C'est ici que tu viens à chaque fois ?

Dita hoche la tête.

— Tu pourrais essayer de mettre quelques arbres, dit Leila.

Aussitôt, des arbres apparaissent et elles se retrouvent toutes deux debout à la lisière d'une forêt presque entièrement constituée d'épineux, profonde et lugubre.

— Ah, fait Leila, je vois le problème.

Depuis les entrailles de la forêt, un hurlement suraigu perce l'air glacé. Le cœur de Leila accélère. Dita recule d'un pas.

— Les hommes-animaux, souffle-t-elle en se recroquevillant sur elle-même.

— Il y a un endroit où l'on peut se cacher ? demande Leila.

La petite fille tremble et ne répond pas. Leila tâte autour de son cou à la recherche des breloques de son arsenal défensif, mais sa gorge est nue.

— Dita, dit gentiment Leila. Lève-toi. Je suis là. Ça va aller. On va se débrouiller.

Après avoir veillé la fillette durant le cauchemar précédent, elle n'en est franchement pas certaine, mais elle fait de son mieux pour prendre la situation en main. Elle tente de déplier les doigts serrés de l'enfant en lissant sa paume pour la rassurer, mais la petite main se crispe dans la sienne.

— Viens, insiste Leila, courage. Il faut qu'on se trouve un abri.

Des bruits de galets écrasés lui font tourner la tête. Une haute silhouette à cheval se dirige vers elles. Cheval noir, manteau noir, longs cheveux et barbe d'un noir sale, réfractaire à la lumière.

— Dita, dépêche-toi !

Mais la petite fille a levé la tête et se redresse.

— Le courageux chevalier !

Cette espèce de vagabond mazouté est le « courageux chevalier » de Dita ? Tout petit à l'instant à la lisière de la forêt, il est déjà arrivé à leur hauteur par quelque distorsion de l'espace. Leila le distingue un peu mieux. À vrai dire, il n'y a pas grand-chose à voir. Dita a non seulement reçu une décharge magique de trop, elle a aussi dû passer trop de temps sous les ponts en compagnie de clochards et d'humains abîmés. Son monde intérieur s'en ressent.

Le cavalier s'approche et Leila tente sans succès de déchiffrer ses traits. Il est censé lui ressembler et même être son père Titus ? Elle ne trouve pas la comparaison très flatteuse. Puis, sans préavis, le chevalier lui sourit. Dans la figure couleur charbon apparaissent soudain deux rangées de dents étincelantes, elles aussi totalement noires. Tout le visage du chevalier s'illumine. Leila distingue un visage, des traits séduisants, avenants, une expression de sympathie. Puis, plus rien.

— Attends, dit-elle, je n'ai pas bien vu…

Elle a beau essayer d'apercevoir à nouveau la figure de l'homme, elle ne parvient pas à fixer son regard sur la moindre aspérité.

— Alors comme ça, c'est toi, Titus ? C'est un peu facile ! T'aurais quand même un truc ou deux à m'expliquer en face…

— C'est une méthode de camouflage, explique Dita. Si tu le vois, c'est parce qu'il le veut bien.

Leila grogne :

— Il est un peu gonflé de se poser en « courageux chevalier » maintenant…

Le cavalier noir esquisse un geste qui exprime l'impuissance et l'impatience. Par égard pour Dita, Leila ne s'étend pas sur ce qu'elle reproche à Titus. Ce n'est pas le moment de céder à son envie de lui voler dans les plumes.

Un nouveau hurlement bestial déchire l'air, plus proche que le premier. Leila à son tour est envahie par un désespoir paralysant : elle n'a plus qu'une seule envie, se rouler en boule et attendre en tremblant que les monstres viennent la cueillir.

Une main se pose sur son épaule et lui communique sans un mot un peu de chaleur. L'homme en noir s'est approché. Il n'y a plus de cheval. Leila se fige, voudrait s'écarter, mais il a déjà fait un pas en arrière. Dita se lève :

— Il dit qu'il est temps d'y aller, signale-t-elle, bien qu'aux oreilles de Leila il n'ait pas produit le moindre son.

À la suite de Dita, ils se lancent dans une laborieuse ascension des éboulis. Il semble à Leila qu'elle recule de trois mètres à chaque pas, et pourtant ils finissent par arriver à l'ouverture d'une grotte. À peine plus sympathique que le reste du paysage, la bouche sombre et béante dégage une haleine fétide.

— C'est notre abri, annonce Dita. C'est là que la bataille se termine à chaque fois.

— On ne pourrait pas juste se réveiller ? demande Leila.

— On est déjà en train de se réveiller…

Le chevalier indique le fond lointain de la grotte, invisible dans l'obscurité. Puis il prend position à l'entrée et dégaine un sabre d'un noir complètement mat.

— Le chevalier ne parle pas ? demande Leila.

— Non, il ne sait pas parler dans les rêves, explique Dita. Si tu lui donnais un peu de ton foie, il dit qu'il retrouverait la parole, mais qu'il s'en passe très bien comme ça et que ton foie est précieux. Viens, ne restons pas là.

Au fond de la grotte, une espèce de litière en végétation moussue et poussiéreuse, à côté d'un amoncellement de branchages à moitié consumés et de cendres, atteste que l'endroit a déjà servi de refuge auparavant. Dita se pelotonne dans ce nid de fortune, le menton sur les genoux, les bras autour de ses jambes.

— Si on est tout petit, les monstres ne vous voient pas, prétend-elle.

Leila s'assied à son tour et la prend dans ses bras pour la rassurer, ou pour se rassurer elle-même. Un cri animal retentit, cette fois il est tout près. Dita étouffe un gémissement. Leila lui caresse la tête en murmurant des paroles qu'elle espère tranquillisantes :

— Là, là, ne t'en fais pas. Je suis là. Je suis là.

Un sifflement fend l'air. Un choc mou et révulsant. Un hurlement de bête blessée. Le courageux chevalier a dû frapper. Un bruit de cavalcade, un grognement animal, un nouvel impact. Ne pas voir le combat est insupportable.

— Non, fait Dita, il ne faut pas y aller. C'est encore pire, si l'on regarde. On ne peut pas l'aider.

La bataille se déchaîne. Leila imagine des corps qui se jettent à l'assaut de la grotte et qui se jettent sur l'homme et son épée. Les bruits produits sont d'un autre monde.

— Essaye de ne pas y penser, dit la petite fille. Ça me fait peur, même si c'est moins effrayant que la réalité. Essaye de ne penser à rien ?

Dita a-t-elle déjà vu un homme-animal ?

— J'en ai déjà vu un, souffle la petite fille. Ils sont… horribles. Tu connais cette histoire de la mythologie, celle avec le labyrinthe ?

— Ce sont des minotaures ?

— Ils ont des parties humaines et des parties animales, comme si on les avait démontés et remontés avec les mauvaises pièces détachées, chuchote Dita.

Elles se font aussi petites que possible, Dita microscopique de terreur, Leila enroulée autour d'elle et tentant

désespérément de ne penser à rien. Elle ne peut s'empêcher de se représenter la bataille, de mettre une chorégraphie sous les bruits inhumains qui se succèdent : les chocs mous et durs, les lacérations, l'épée qui cisaille des peaux écailleuses. Les cris du chevalier sont toujours féroces, mais de plus en plus désespérés. Tiendra-t-il le coup ? Arriveront-elles à se réveiller avant que les bêtes n'envahissent leur refuge ? Risquent-ils tous trois leur vie en prenant part à ce rêve trop réaliste ?

De longues minutes s'écoulent avant que le vacarme ne cesse. Leila reprend sa respiration. On n'entend plus que les halètements saccadés du chevalier, puis quelques pas lourds, plus trébuchés que marchés.

Le chevalier émerge de l'obscurité pour les rejoindre.

— Ça y est, annonce Dita avec un tout petit sourire, on va se réveiller maintenant.

Le chevalier titube dans leur direction. Il esquisse une ombre de ce sourire que Leila a vu plus tôt, celui qui éclaire ses traits, c'est peut-être le moment de lui demander…

Une forme bondissante pénètre dans la grotte.

— Attention ! crie Dita.

L'homme est trop lent, trop lourd, épuisé.

Leila est déjà debout, une branche du foyer tenue à bout de bras, elle fonce vers la forme sombre en rugissant.

La branche au bout de son bras flambe de plus belle. Leila aperçoit l'homme-animal de plus près : une masse de fourrure rêche, un corps vaguement humain propulsé sur des jambes qui ne plient pas dans le bon sens, une tête qui évoque la hyène ou le sanglier, une gueule aux crocs énormes, des bras trop musclés qui se terminent par des pattes griffues. Leila agite sa torche enflammée.

— Va-t'en, espèce de thon ! Tu fais peur à la petite fille.

Une espèce de rictus tord la gueule du monstre, peut-être bien qu'il est en train de rire. Leila est à la fois terrifiée et furieuse.

— Épée ! s'entend-elle commander.

Elle tend la main en arrière, et voilà, l'épée d'un noir mat est dans sa main. Elle n'a jamais tenu une épée auparavant et ne peut compter que sur l'effet de surprise. Elle suit le mouvement de plus grande facilité, elle ramène son bras devant elle en tranchant l'air. La lame creuse une entaille profonde dans le torse de la bête. Leila est déséquilibrée par son élan et la créature balaye l'air à son tour de ses griffes acérées. Leila se laisse tomber sur le côté pour leur échapper. Les griffes lui lacèrent le bras gauche qu'elle a levé pour protéger sa tête. Elle réussit à rouler et à brandir son arme au moment où la bête bondit vers elle.

La chambre est plongée dans l'obscurité.

— Leila ! Leila ! Réveille-toi !

L'enseigne du restaurant japonais clignote, bleue, rouge, une présence fantomatique, mais rassurante : elles sont de retour à la maison.

Leila trouve la main de Dita.

— Je suis là, je suis là.

Quelque chose de chaud et de visqueux plaque contre elle le devant de son T-shirt. Ce n'est pas de la sueur. Leila passe un doigt sur le tissu englué. Un liquide sombre. Son bras droit la brûle. Une longue estafilade court dans la chair et s'enfonce vers l'épaule. Son dos est trempé, mais l'humeur nauséabonde sur le devant de son T-shirt ne semble pas provenir de sa blessure.

— Je l'ai eu ?

Dita se met à pleurer, d'abord tout doucement, puis à hoqueter de plus en plus fort.

— Je suis là, je suis là, répète Leila.

Dita se jette dans ses bras, un tout petit animal blond. Leila est frappée à nouveau par sa taille minuscule et son poids d'oisillon. La petite s'agrippe à elle en sanglotant.

— Là, ça va, ça va aller.

Elle ferait mieux de s'écarter, elle sent qu'elle est en train de sceller entre elles un lien qui va trop loin, elle n'a pas le droit. Mais son cerveau animal a trop besoin de prendre l'enfant dans ses bras pour se convaincre qu'elles sont bien toutes deux vivantes, en un seul morceau, éveillées du bon côté du miroir.

— Alors, c'est ça le chevalier courageux, hein.

Dita hoche la tête.

— Sacrément impressionnant.

La petite fille renifle.

— J'ai vu Arthur aussi, souffle Dita. Je suis allée lui rendre visite. D'habitude avec l'amulette, je bute contre des murs, mais là les murs étaient tombés et mon esprit s'est envolé vers Arthur.

Quand elle lève les yeux vers Leila, elle a retrouvé un peu de l'assurance que Leila lui a vue tout à l'heure. Elle semble bien trop compétente pour son jeune âge.

— Le plan est en train de marcher, Leila. Il rêve de toi. Il rêve d'une femme qui a des ailes et une couronne de lumière et qui a ton visage. Je lui ai… je l'ai un peu aidé.

— Comment ça ?

— Il pensait déjà à toi. Les ailes, la couronne de lumière, c'est son idée à lui. J'ai juste murmuré un mot à son oreille. Un mot que Maman m'a appris.

Leila se redresse.

— Dans ses rêves, Dita ? Dans son sommeil ? Tu n'as pas fait ça ?

Ça ne devrait pas la gêner, mais l'idée que Dita manipule Arthur en utilisant la magie lui déplaît fortement. Maintenant, si elle lui demande du sang et qu'il accepte, son don sera ambigu, et le sort, affaibli.

— Juste un tout petit mot, proteste Dita. Juste pour l'encourager, il ne s'en rendra pas compte. C'était rien du tout, Leila, je te promets. Maman le fait tout le temps.

*

Elles dorment ensemble : se séparer pendant les heures de sommeil est devenu impensable. Leila s'invite dans la chambre d'Iris, c'est le plus simple, le lit est plus grand pour un camping à deux. Elle prend la petite fille contre elle, il leur faut un peu de temps pour trouver une position qui n'écrase pas le bras de Leila.

Aux urgences, où elles sont allées après le cauchemar, l'interne s'est intéressé à la blessure de Leila :

— C'est profond. Qu'est-ce qui vous a fait une plaie pareille ? Il aurait quasiment fallu une lame de rasoir, et pourtant, les bords sont asymétriques, incurvés comme si……

Leila a inventé un bobard :

— Je suis zoologue et j'ai eu un accident stupide avec un bébé panthère à Vincennes.

— On va bien nettoyer, alors.

L'idée qu'elle héberge peut-être une infection magique lui fait froid dans le dos.

Mais elle est bien dans le lit, à veiller l'enfant qui dort paisiblement, l'amulette bien en place. Cela lui rappelle, de très loin, les soirées pyjama clandestines avec sa sœur, chez Nora. Nora avait une conception assez stricte de l'hygiène de vie idéale et manger des chips dans son lit jusqu'à 3 heures du matin en pouffant et en parlant des garçons n'en faisait pas complètement partie. C'est d'ailleurs pour cela, sans doute, que le rituel s'est prolongé bien au-delà des années de préadolescence.

Peu à peu, malgré l'inquiétude, elle s'endort.

11

Arthur téléphone à dix heures du matin :

— À mon tour de te faire profiter de mon superpouvoir.

La voix riche et profonde fait résonner Leila de la tête aux pieds. Elle ne parvient pas à avorter un petit frisson d'aise.

— Tu as eu des commentaires sur ta coupe de cheveux ?

— Je n'ai croisé que quelques Sissi depuis hier, et déjà les quolibets se sont transformés en félicitations. C'est troublant.

— Donc, ton superpouvoir ? Je pensais avoir déjà admiré ton direct du droit ?

— Ce n'est rien à côté de ma connaissance hypertrophiée des dinosaures, des chevaliers, des Indiens, des superhéros, et aussi des princesses, pirates et sorcières. Très important, les sorcières.

Le cœur de Leila a envie de se laisser aller à une trépidation d'espoir. Elle devrait pourtant garder une vérité à l'esprit : ses cousines d'Épinal, les sorcières de contes de fées, ne sont populaires que parce qu'elles sont fictives.

— Rendez-vous dans une demi-heure au jardin des Plantes. Emmène Dita. Je serai le type avec la coupe de cheveux.

— Pas d'agression ? Pas de sang ? Je ne sais pas si j'en serai capable, plaisante Leila.

*

Après s'être extasiée sur les squelettes de diplodocus, Dita exige des tours de manège, bien qu'elle ait passé l'âge depuis longtemps.

— Le comportement de cette enfant est louche, dit Arthur.

— Je la soupçonne d'être infiniment retorse, approuve Leila, tu comprends pourquoi il me fallait un expert ? Je perds tous mes repères avec cette gamine.

Bien que le temps soit encore chaud pour la saison, elle porte des manches longues, pas parce que cela s'accorde à son look général de veuve corse, mais pour cacher sa blessure et le pansement géant qui la protège. Elle n'a pas besoin qu'Arthur s'imagine qu'elle a foncé à nouveau tête baissée dans un combat de rue. Elle essaye de dégager une aura de confiance, une impression de quotidien, pas de mystère.

— Je ne suis pas sûr d'être très bon avec les enfants, dit Arthur. Pour moi c'est plus une compétence acquise qu'un talent naturel.

— Tu n'as pas toujours rêvé d'être instituteur ?

— Non, c'est plus un métier par dépit, le seul qui restait en quelque sorte. Les autres frères avaient déjà pris tous les postes intéressants, juge, flic, avocat, tous les métiers de justiciers et de durs à cuire étaient pourvus.

— Ne te vexe pas, mais vous autres les Sissi vous commencez à me faire un peu peur.

— Oh, la seule personne de la famille dont il faille vraiment avoir peur, c'est ma mère, et elle t'a à la bonne.

— Non, je pense que toi aussi tu es un peu terrifiant.

Il lui renvoie un sourire plein de dents, heureux, solaire, et très, très impressionnant, qui lui donne à la fois envie d'ouvrir les jambes, de se recroqueviller dans un coin, de se blottir contre lui et de se carapater de toute urgence.

— Tu me trouves terrifiant ?

Il est content de lui. Leila lui tire la langue. Son geste d'impertinence puéril ne produit pas du tout l'effet escompté. Le regard d'Arthur devient flou, se noie dans une espèce de pluie d'or, et son visage s'approche, s'approche au ralenti.

Leila fait un bond en arrière.

Arthur se redresse, l'air surpris, mais se reprend très vite. Le deuxième sourire, à la fois prédateur et troublé, est encore plus dévastateur que le précédent. Leila se détourne un peu, cherche Dita du regard, mais la petite fille est sur la face cachée du manège et ne lui sera d'aucun secours.

Petite peste ! « J'ai murmuré un mot pour toi à son oreille » !... La gamine mérite d'être privée de goûter, et puis c'est tout.

Mais s'énerver contre Dita n'aide en rien Leila à se concentrer.

— Repartir à zéro, disions-nous…

Sa voix, comme ses genoux, est un peu flageolante.

— Du début, abonde Arthur, l'air tout aussi incertain.

— Je ne suis pas tout à fait celle que tu crois, lance Leila avant de perdre son courage.

— Tu es une princesse qui s'est échappée de son château et qui circule incognito parmi le commun des mortels ?

— Non… dit Leila. Pas vraiment une princesse. Essaye plutôt à l'autre bout du spectre.

— Dragon ?

— Presque… Disons, un tout petit peu Carabosse si tu veux.

— Qu'entends-tu par là ?

— Si les sorcières existaient, j'en serais une. Tu comprends ?

— Tu veux dire, les petites tambouilles dans ton armoire à pharmacie, dans ton frigo, sur le rebord de la fenêtre ?

Il plisse les yeux, toujours d'humeur légère.

— Comment sais-tu pour le rebord de la fenêtre ?... Peu importe. Oui. Je suis une rebouteuse… plutôt active. Et ça va un peu au-delà des décoctions pour les verrues, tu vois ?

— Non. Tu sais changer les gens en crapauds ?

— Non.

— Tu peux voler sur un balai ?

— Non.

— Alors, excuse-moi, mais qu'est-ce que tu sais faire ?

— Je donne des coups de pouce… comme des tout petits coups de baguette magique.

— Comme la fée clochette ?

C'est le moment où il faudrait qu'elle dise que ce ne sont pas toujours des petits coups gentils, que la magie reflète la distribution du bien et du mal sur la Terre, qu'il faut aussi faire un peu de magie mauvaise, sinon le mal ressort ailleurs, et que la magie dont elle a hérité est, pour l'essentiel, néfaste et malveillante.

Leila se dégonfle.

— À peu près comme la fée clochette, souffle-t-elle.

— D'accord, dit Arthur, quel genre de petits coups de baguette ? Donne-moi un exemple.

(Je pousse les gens dans les escaliers, je leur fais prendre le visage d'un autre pour qu'ils commettent un scandale en son nom, je cloue les gens au lit, je leur fais manger les champignons d'ongles de pieds de ta mère pour qu'ils contractent une maladie mortelle, mais si je ne me restreignais pas je pourrais aussi les rendre fous ou même faire exploser leur cerveau à distance, les maudire sur trente-neuf générations…)

Leila prend une grande inspiration.

— Par exemple, quand un client est un sportif qui veut gagner une compétition et que son opposant est trop fort, je donne au rival une petite varicelle tardive. Ou alors, pour un acteur remplaçant qui veut une chance d'impressionner un producteur, j'inflige un gros bouton à celui qui tient le rôle, ce genre de choses…

— Ah, fait Arthur, je vois. C'est un peu facétieux, ton truc, non ?

Facétieux ?

— Pas très ragoûtant, hein ? s'inquiète Leila.

— Bof, dit-il. Je m'en fous. Tu triches un peu, tu frappes les connards dans la rue, tu te mêles de la chance de gens qui sont assez stupides pour te le demander… bah. D'un autre côté, t'es canon, tu sens bon, tu te bats comme une déesse et tu sais couper les cheveux.

Et il l'embrasse, là, en plein jour, en plein jardin des Plantes, sous le regard joyeux d'un millier d'enfants et de Dita, qui chevauche depuis une bonne demi-heure son tricératops violet.

Quand Arthur tend la main vers elle et recoiffe d'une main légère une mèche de cheveux rebelle, les cafards se lancent dans une ola démente qui converge vers un endroit bien particulier. Un petit groupe d'ados les siffle et ils finissent par se séparer, un peu hors d'haleine.

Il désigne son cou, sous l'oreille.

— Qu'est-ce qui s'est passé, là ?

— Rien, c'est juste une crise d'eczéma… répond Leila.

— Tu as besoin de quelqu'un pour prendre soin de toi.

Qu'est-ce que tu attends pour l'épouser, celui-là ?   demande Iris.

Je te rappelle que j'ai l'intention de le saigner.

Épouse-le avant. D'ailleurs, pourquoi le saigner s'il te plaît ? Garde-le pour toi. Il y a sûrement d'autres solutions pour la petite.

Qu'il me plaise ou non, ce n'est pas la question, pense Leila, énervée. De toute façon, je ne cherche pas un homme en ce moment. J'ai vraiment d'autres chats à fouetter.

Tu ne cherches pas d'homme ? Tu devrais.

Regarde, toi, où ça t'a menée. Le jour où tu as décidé que tu étais amoureuse, tu aurais mieux fait de rester couchée, réplique Leila.

Oh, mais justement, c'est précisément ce que j'ai fait ce jour-là. Je suis restée couchée. Alors, j'ai peut-être mal choisi l'homme, mais au moins, j'ai choisi l'amour et la vie.

Tu as choisi de te tirer une balle dans le pied et tu le sais très bien.

Leila clôt la discussion avec son envahissante sœur fantomatique. Un couple de septuagénaires remonte l'allée en se tenant par la main. Ils resplendissent de beauté et ont l'air très amoureux. Ils ont un look d'Américains en goguette, habillés en camaïeux de beiges et de pastels, mais ce n'est même pas ridicule tant ils se déplacent avec grâce et élégance. L'homme s'approche de Leila et d'Arthur :

— Vous pouvez nous prendre en photo, s'il vous plaît ?

Son accent est fondant, irrésistible. La vieille dame les rejoint, pose la main sur l'avant-bras de son compagnon :

— Oh, Jerry, they look exactly like we used to, don't they ?

— Why, Rosula, you're right, how delightful.

— Vous êtes les plus beaux du parc, dit Leila pendant qu'ils prennent la pose.

— Nous ? Non. Pas avec nos vieux os, nos rides.

Leila fait quelques clichés et en profite pour évoquer ses talents de masseuse-esthéticienne. Elle donne une carte

avec ses tarifs, tout en leur assurant qu'ils n'en ont vraiment pas besoin. Elle s'intéresse à tout ce qu'elle pourra récupérer de ces amoureux élégants de quatre-vingts ans, peu importe quoi, cheveux ou corne de pieds.

— C'est aussi une coiffeuse de talent, dit Arthur. C'est elle qui m'a coupé les cheveux.

Les vieux remercient puis s'éloignent, impériaux. Ils appelleront peut-être.

Arthur la regarde.

— Quoi ?

— Rien. Je te découvre sous un autre jour.

— En femme d'affaires ?

— Quel contact aisé, naturel.

— Je suis une bonne commerciale.

— Non, dit Arthur. Ce n'est pas ça.

— Mais bien sûr que si.

— La jeune femme gracieuse, l'humour accueillant, les yeux pétillants, le rire enjôleur, ce ne serait que ça ? Une façade commerciale ?

— Vous, les hommes, vous êtes vraiment naïfs. Le talent commercial, ce n'est pas autre chose que le charme et la bonne humeur. C'est parce que tu es prof que tu ne le sais pas. Pas assez d'efforts dans ce sens dans l'Éducation nationale. Vous pensez tous que la relation commerciale est sale.

— Alors cette jeune femme qui a séduit ce vieux couple, c'est toi ou ce n'est pas toi ?

— Il y a aussi la violence, les mixtures dégoûtantes dans mon frigo.

Il la regarde.

— Non, désolé, je ne vois qu'une Leila diurne qui me fait tourner les sangs dans le jardin d'Eden. Et je pense qu'il faut toujours se fier à ses impressions.

— Précisément. Fie-toi à ta première impression d'une harpie agressive et asociale qui vit dans un monde de formica et de linoléum.

— Une danseuse légère qui se promène, pleine de curiosité.

— T'as vraiment des œillères quand tu t'y mets, proteste Leila.

— On est toujours un peu aveugle quand on tombe…

— Oh ! Regarde ! Un lama !

Et elle tourne les talons à toute vapeur pour rejoindre Dita qui s'est approchée de l'animal et lui tend son goûter.

Arthur essaye de la retenir, mais elle s'enfuit, elle ne veut pas, ne peut pas avoir cette conversation avec lui, ni le laisser prononcer des paroles fatidiques. C'est le petit mot de Dita, pense-t-elle. Les effets vont s'estomper, et tout reviendra dans l'ordre.

*

Elles continuent à dormir dans la même chambre, serrées l'une contre l'autre. Leila ne sait pas ce qu'elle craint le plus : se retrouver à nouveau enfermée dans un de ces rêves horribles que fait Dita, ou voir la fillette perdue dans un cauchemar sans personne pour l'aider. Le chevalier noir a montré ses limites.

Elle contemple le bandage sur son bras qui la démange furieusement depuis qu'elle a quitté Arthur et se demande si, dans une autre ville, Titus panse lui aussi des blessures similaires, s'il a peur de dormir. Elle ne sait pas vraiment que penser de Titus. Elle ne parvient pas à réconcilier toutes les identités qu'elle lui connaît : chasseur, assassin et

père indigne, « oncle » aimant, « courageux chevalier »… Elle le pensait mort et aurait préféré en rester là plutôt que de devoir aujourd'hui examiner des sentiments si contradictoires.

Lui, s'il l'a reconnue, n'a pas essayé de la tuer. Cela signifie-t-il qu'il cherche à faire la paix ? Après tout, c'est lui qui a donné l'adresse de Leila à Dita. Dieu seul sait comment il a pu l'obtenir.

Dita s'est endormie à côté d'elle, belle au bois dormant post-moderne éclairée alternativement de rouge et de bleu. Sa respiration est régulière, elle a enfoui sa tête dans l'épaule vaillante de Leila qui n'ose plus bouger.

Tu vas la veiller toute la nuit comme ça ?   s'enquiert le fantôme d'Iris.

Oui, décide Leila. De toute façon, ce n'est pas comme si j'arrivais encore à dormir. T'es jalouse ?

Pour toute réponse, le spectre d'Iris s'assied à leur chevet et se met à fredonner des vieux tubes des Stones en guise de berceuses. L'apparition qui se balance doucement dans sa robe claire est presque plus palpable que la réalité. Leila est si fatiguée que la moindre pensée lui semble rouler comme une énorme vague. Elle essaye de calculer le temps qui pourrait lui rester avant d'en arriver au stade suivant, celui du délire paranoïaque.

Tu connais la solution. Je sais exactement ce qui pourrait te décharger de tout ça en un tournemain. Tu vas voir ce type séduisant qui te suivrait jusqu'en enfer persuadé que tu es un ange divin. Tu lui demandes un peu de son sang pour sauver Dita avec un sort de Convoitise… Et hop, voilà le travail !

Leila se méfie encore. La panacée selon Convoitise lui paraît une solution beaucoup trop simpliste. Certes, elle n'a pas grand-chose d'autre à tenter. À part pousser la gamine vers des pouvoirs qui lui font froid dans le dos… La seule alternative consisterait à aller chercher Cassandra chez les chasseurs. En admettant qu'elle soit toujours vivante.

Iris se réjouit et bat des mains, enfantine :

Oh, tu viendrais nous sauver chez les cannibales ? Tu es sûre que ce n'est pas la grouille qui parle ?

Peu à peu, à force de tester les unes après les autres toutes ces idées sans suite ni débouché, Leila finit par entrer dans une torpeur stupide. Elle se laisse bercer par le ressac des décharges électriques et des démangeaisons. La respiration laborieuse de Dita à son oreille est la seule chose qui pénètre cet état d'hébétude. Leila se rend bientôt compte qu'elle perçoit la charge excessive de la petite fille, comme un clapotis infect aux portes de sa conscience. Elle ne devrait sentir que sa propre grouille, mais son hypersensibilité actuelle lui donne apparemment accès à un nouvel océan de désolation. Dita est cernée par une véritable marée noire.

Leila comprend avec un sursaut que la grouille s'enhardit même à glisser de l'une à l'autre, à se jouer de la frontière entre leurs corps. Elle a un mouvement de panique, elle craint de foudroyer la petite fille sans s'en rendre compte. Mais ce n'est pas la foudre, tout au plus une fuite de potentiel, une tentative sournoise de son corps pour se défaire d'un peu de tension au détriment de Dita.

Leila rappelle la grouille à l'ordre. À sa grande surprise, les cafards obéissent. Leila s'immobilise, retient sa respiration par peur de rompre cet état de clairvoyance aussi inédit que désagréable.

Elle a entendu les histoires de Nora sur les familiers, ces animaux de compagnie légendaires qui servaient aux sorcières d'antan de réservoir et de point d'ancrage. Elle a toujours trouvé ridicule cette notion selon laquelle un chat noir ou une chauve-souris pourrait héberger un supplément de pouvoir accessible en cas de besoin.

À la lumière de l'expérience en cours, elle commence à se poser des questions.

Avec lenteur pour ne pas réveiller Dita, elle se redresse un peu sur l'oreiller, prend une longue inspiration. Puis elle tire et se tend pour appeler la grouille à elle. Avec une lenteur désespérante, elle sent une partie infime de la charge quitter la petite fille. C'est non seulement douloureux, mais aussi incroyablement difficile. Les cafards de la grouille ne sont pas enchantés de devoir cohabiter tout à coup avec les poissons morts et la pollution de Cassandra. Leila est sidérée par le goût   de cette charge, par son altérité radicale et répugnante. Elle bloque sa respiration. Son diaphragme est secoué de spasmes : son corps est convaincu qu'il est sur le point de se noyer. La sueur lui perle sur le front, dégouline le long de ses tempes, ses muscles tremblent.

Elle insiste pourtant. La respiration de Dita s'allège un peu. La fillette bouge dans son sommeil, émet un petit soupir d'enfant confortable à vous fendre le cœur.

Leila tient aussi longtemps que possible, les dents serrées, la mâchoire douloureuse, puis elle est obligée de s'avouer vaincue et la charge étrangère regagne peu à peu Dita, une vague nauséabonde qui laisse derrière elle carcasses et débris. Par comparaison, les cafards grouillants habituels sont presque agréables à côtoyer.

Beurk, qu'est-ce qui t'arrive, où est-ce que t'es allée traîner ?

Elle a envie d'une douche pour se débarrasser de l'odeur et de cette sensation poisseuse, mais parvient à fournir

un dernier effort : elle retient un peu de la charge étrangère, elle l'empêche de retourner empoisonner Dita. Elle l'apprivoise et essaye de s'y habituer. Après un moment, c'est toujours inconfortable au dernier degré, mais un peu moins révoltant.

Question de déni.

Elle en est à rassembler des forces pour tenter une nouvelle offensive et aspirer une portion, peut-être moins ambitieuse, du trop-plein de charge qui encombre Dita, quand une vague boueuse déferle. Leila ne reconnaît pas ses cafards. C'est une autre marée puante, c'est Cassandra.

La mère de Dita est en vie.

La petite pousse un cri déchirant dans son sommeil.

Leila ouvre tous ses pores, s'écartèle jusqu'à l'impossible, et siphonne une énorme bouffée, un tsunami nauséabond de désespoir glacé.

Mais t'es dingue ? T'as détourné la foudre ? Mais comment t'as fait ?

Elle étouffe, mais cette fois elle ne se laissera pas impressionner. Dita gémit et lutte pour se réveiller. Leila roule et tombe du lit dans un effort absurde pour s'éloigner de la fillette, comme si la distance pouvait apporter une quelconque protection. Il faut qu'elle invoque quelque chose, n'importe quoi, et vite, sinon elle va tout lâcher, et la petite mourra, elle en est sûre et certaine.

Elle a des amulettes tout le tour du cou qui ne demandent qu'à être dégoupillées, mais ce sont des confusions et si elle les invoque pour compte propre avec une charge trop importante, c'est un passeport direct pour l'AVC.

Les financiers.

En apnée, elle trébuche vers la cuisine. Le miroir du couloir lui renvoie une image distordue et fantasmagorique. Dans la surface lisse, elle aperçoit aussi une Iris spectrale, en chemise de nuit blanche, qui court derrière elle, argentée et diaphane.

Dépêche ! Dépêche ! Fais quelque chose, ou tu vas nous griller les neurones !

Les restes de la fournée de financiers maraboutés sont rangés dans le placard. Leila avale sans le mâcher un gâteau sucré et écœurant qui lui meurtrit la gorge et refuse de descendre le long de son œsophage. Puis elle se remet en marche vers la chambre d'Iris, vers la bande-son Influence qui est restée dans la chaîne.

Dans le couloir, elle manque de s'étaler : Iris a pris de la hardiesse et la pousse énergiquement devant elle.

Plus vite, plus vite !

Mais arrête !

Arrivée dans la chambre elle voit que Dita s'est redressée dans son lit. La petite fille appelle, paniquée, mais Leila n'ose pas ouvrir la bouche pour répondre, elle a trop peur de ce qui en sortira. Elle tripote frénétiquement les boutons de la chaîne, elle tourne le volume au maximum, accepte le prix, tous les prix qu'on voudra pourvu qu'elle puisse enfin remonter à la surface.

Les premières mesures apportent un infime soulagement. Leila se concentre sur le sort, elle est en train de s'envoûter elle-même, est-ce que cela va marcher ? Spasme après spasme, son estomac refuse en bloc et se révolte. Elle se mord la langue jusqu'au sang pour penser à autre chose, et clarifie son intention : dors maintenant, dors comme un bébé !

Tu crois que ça suffira ? Est-ce qu'on peut pratiquer avec la charge de quelqu'un d'autre ?   s'inquiète Iris   .

On va le savoir tout de suite, pense Leila. Elle prévient Dita :

— Je vais dormir un petit moment, ne reste pas là, va sonner chez Birgit, ça va aller, tout va…

Elle n'a même pas le temps d'espérer qu'elle ne dormira pas cent ans ou une autre plaisanterie du même style — le sommeil la saisit dans un feu d'artifice qui sent le soufre et la vase.

*

Elle se réveille à même le parquet, le nez dans un coussin. Le soleil brille par la fenêtre. Dita est assise dans un coin de la pièce et accourt dès qu'elle se met à bouger. Tous ses muscles, sans exception, sont douloureux, comme après une tannée spectaculaire.

Dita lui sourit et vient se blottir dans ses bras. Leila répond à son étreinte en l'enveloppant dans ses bras et en la serrant de toutes ses forces. Elle a le tonus d'une tétanique atrophiée.

Alors, tout ça, c'est toujours une B.A. générique ? T'es pas du tout investie dans ta relation avec la petite ?

Leila pousse un long soupir. Elle se sent un peu mieux, et surtout débarrassée de la charge étrangère, mais pas assez allégée pour que les hallucinations cessent.

Dita se tortille, lui échappe et se recule pour l'examiner.

— Toi aussi, tu es un courageux chevalier.

— Je suis restée combien de temps comme ça ? demande Leila.

Elle regarde le réveil : il est quinze heures. Dita lui a fait un petit nid avec des coussins et des couvertures, mais au final elle a dormi plus de douze heures à même le sol.

— Cassandra est vivante, dit-elle à l'enfant.

Le visage de Dita s'éclaire.

— Oui, je l'ai sentie cette nuit, c'est comme si elle m'avait embrassée pendant que je dormais.

— On va aller la chercher, dit Leila.

*

Elle appelle Jean-François Wart.

— Salut, jeune fille ! Alors, tu as réfléchi à ma proposition ?

JF veut écrire les mémoires de Leila.

— La réponse est toujours non, JF.

— Ça ferait un tabac dans le marché actuel. On en a tous besoin.

— Pas moi, dit Leila. Toutes les histoires de ce genre se finissent sur un bûcher. Pas envie.

— Mais non, dit JF, tu sais bien que l'humanité a évolué. Et puis, de toute façon, ce serait vendu comme de la fiction.

L'humanité n'a pas évolué, mais ce n'est pas non plus le problème. Et elle appelle pour autre chose. Elle veut les coordonnées de Satie.

*

— Voulez-vous bien cesser de harceler mon impresario, attaque-t-elle.

Elle a tourné en rond devant le téléphone. Elle a procrastiné, râlé, et descendu un verre de rhum cul sec.

Elle prend vraiment un gros, gros risque.

Un risque totalement inconsidéré ! On va se marrer ! L'aventure comme au bon vieux temps !

Le spectre est redevenu immatériel, diaphane, presque invisible, mais hélas pas muet. Quant à Dita, elle a eu le bon sens de se faire toute petite, elle est repartie dans la chambre d'Iris, elle lit des magazines féminins qui vont lui déformer le corps et le sens commun, mais au moins, elle n'est pas dans les pattes de Leila.

— Vous me vantez vos services, dit l'homme, et ensuite, cette triple muraille de Chine. C'est un procédé pour rendre vos clients chèvres ? C'est efficace.

— Je suis désolée, dit Leila, sur le ton de quelqu'un qui ne l'est pas du tout. JF est très protecteur, souvent à mauvais escient.

— Il y a quelque chose entre JF et vous ? demande l'homme.

Il a une voix intéressante au téléphone, à la fois riche et métallique. On ne peut pas vraiment oublier qu'il dépèce des femmes pour son petit déjeuner.

— Pas que je sache, dit Leila en réprimant un haut-le-cœur. Ni que ça vous regarde. C'est un ami. Vous souhaitiez recourir à mes services ? J'ai un créneau qui s'est libéré en fin d'après-midi.

— Je cherche quelqu'un qui se déplace. J'en ai assez des soi-disant talents qui s'avèrent totalement quelconques. Je veux quelqu'un qui ait de la magie au bout des doigts.

Leila déglutit pour chasser la boule qui lui noue la gorge.

— 19 h 30, mon bureau, dit Satie.

Avec un long frisson, Leila s'imagine entrer toute seule et de nuit dans le bureau du croquemitaine en chef.

— Non. Mon créneau disponible court de 17 h 30 à 18 h 30, dernier délai.

— Dans ce cas.

Il donne une adresse dans le 9 e et raccroche.

*

Elle s'apprête à sortir quand on sonne à la porte. Elle n'a pas encore ouvert, mais devine déjà de qui il s'agit, car les petits cafards sous son épiderme se mettent en haie d'honneur, se taisent tous ensemble de manière si soudaine et avec une telle intensité qu'elle craint de le griller à travers le panneau de métal.

Mais il a l'air de le prendre très bien. Il semble même éclatant de santé et plein d'énergie, sur le seuil de l'appartement de Leila et de sa vie désolée. Elle a envie de se frotter contre lui jusqu'à ce que des particules de sa force se déposent sur elle, mais opte pour une entrée en matière plus consensuelle.

— Salut Arthur, les cours sont déjà finis ? Vous n'en fichez vraiment pas une rame, vous autres à l'Éducation nationale.

Il répond par un sourire si charmant qu'elle en a les genoux qui flanchent.

— Eh oui, nous autres les instits de grande section, on est tous des glandus et des bad boys.

— Comment vont tes pioupious ?

Il hausse les épaules, il n'est pas venu pour parler du travail.

— Je peux entrer cinq minutes ?

— Désolée, dit Leila, tu aurais dû me prévenir, j'étais sur le point de partir pour un rendez-vous, un nouveau client, je ne peux vraiment pas être en retard.

Attends, raille Iris , tu vas planter là le maître le plus hot de la capitale pour aller te jeter dans la gueule du loup ? T'aurais pas un grain, des fois, sœurette ?

Leila pense qu'Iris a beau jeu de se moquer d'elle, quand c'est en partie dans l'espoir un peu fou de la retrouver qu'elle s'apprête à affronter le croquemitaine.

— Oh, fait Arthur, manifestement déçu.

Le cœur de Leila se livre à un petit entrechat dans sa poitrine. Arthur se passe une main dans les cheveux, et elle sourit, parce qu'elle l'a débarrassé, quelques jours plus tôt, de la masse hirsute et désordonnée qui justifiait ce

geste machinal.

— Et ce soir ? Je peux te voir, t’emmener quelque part ? Dita est repartie ?

— Non, dit Leila, pourquoi ?

— Parce que les vacances scolaires se sont terminées ce matin, comme en atteste ma journée cauchemardesque avec vingt-neuf diablotins de l’enfer ?

— Oh, dit Leila. Euh. Dita va sécher quelques jours.

— Argggh, pitié pour mes chastes oreilles de l’Éducation nationale.

— De toute façon, dit Leila, je suis désolée, mais ce soir je ne peux pas : il faut que je travaille.

— Oh.

— C’est le dur quotidien des entrepreneurs des services à la personne, plaisante-t-elle. Les petites natures de l’Éducation nationale ne peuvent pas comprendre.

— Je pourrais peut-être te voir après ton dernier client ? suggère Arthur.

Leila n’a qu’une envie, disparaître dans le soleil couchant avec cet homme pour toujours. Au lieu de quoi elle s’entend prononcer une réponse 100 % honnête et néanmoins totalement louche :

— C’est que… je ne sais pas tout à fait combien de temps ça peut durer.

Arthur a un mouvement de recul presque imperceptible. Elle ne l’a même pas invité à entrer dans l’appartement. Mais elle ne peut pas faire l’impasse sur le rendez-vous avec Satie maintenant, il faut qu’elle y aille.

— Tu peux aussi me dire non si tu ne veux pas, se rembrunit-il.

— Mais non, dit Leila, ce n’est pas ça. J’ai un emploi du temps un peu chargé en ce moment, c’est tout. J’ai très envie de te voir.

Pour appuyer son propos, elle monte sur la pointe des pieds et risque un petit bisou.

Sur la joue.

Qu’est-ce qui te prend de l’embrasser sur la joue ? s’énerve Iris. Tu ne peux pas rouler des pelles comme tout le monde ? Tu penses que ça va faire la blague ? Il vient te trouver ici directement en sortant du boulot et il cherche le plus minuscule trou de souris dans ton agenda, il est manifestement prêt à tout pour te voir toute seule, et toi tu…

Leila chasse son fantôme d’un soufflet mental.

— Écoute, Leila, dit Arthur, je vais te parler franchement. Je me sens vraiment très attiré par toi, et j’ai l’impression que c’est réciproque. Quand nous sommes ensemble, il se passe des choses… spéciales. En bien, en mal, je ne sais pas trop, mais je me sens différent.

— Moi aussi, dit Leila.

— Oui, mais en même temps, tu passes ton temps à me fuir. Hier au jardin. Ce soir. Tout est à la fois parfait et… il y a quelque chose qui m’échappe. Que se passe-t-il ?

Il se passe que j’ai un faible pour mon dernier pigeon et que maintenant, au lieu de jouer ma partition à fond, je freine des quatre fers par peur de lui faire du mal.

— Provisoirement, dit-elle, il se passe juste que le devoir m’appelle. Pour être précise, une soirée d’enterrement de vie de jeune fille avec un nombre indéterminé de trentenaires hystériques à maquiller comme des camions volés. Mais on peut se voir demain si tu es disponible.

Elle sait très bien que le problème n’est pas son manque de disponibilité ce soir. Elle est gauche, engoncée et pas naturelle. Elle devrait jouer beaucoup plus les amoureuses passionnées, c’était pourtant ça le plan au départ.

Il pivote lentement sur ses talons, comme une tour qui va tomber, lui décoche un dernier regard, puis semble se raviser, se rapproche et l’embrasse.

Surprise par l’attaque en piqué, elle ne pense même pas à résister. Le contact lui fait l’effet d’une claque, les

petits cafards entrent tous en transe en même temps. Elle les sent circuler en procession sous sa peau et titiller la moindre de ses terminaisons nerveuses comme si une force maligne s'était mis en tête de jouer au flipper avec sa libido. Leur énergie pulse, de plus en plus fort, frotte et lutte contre la barrière poreuse de sa peau, puis la franchit pour sauter d'un corps à l'autre…

— Hé ! s'écrie Arthur en se reculant d'un bond. Qu'est-ce que c'était que ça ?

— Je ne sais pas, dit Leila en reprenant son souffle, le cœur au bord des lèvres. Peut-être de l'électricité statique ? Ouille.

Merde, s'exclame Iris, t'as failli le foudroyer là non ?

— Non, dit Arthur, l'air déboussolé, on aurait dit plutôt…

— Il faut vraiment que je finisse de me préparer, je-t'appelle-demain-d'accord, dit Leila d'une voix étouffée, avant de lui claquer la porte au nez.

Il se passe une longue, très longue minute avant qu'elle n'entende enfin son pas, lent et hésitant, dans l'escalier.

12

À 17 h 30, les bureaux de Tubo 2000 sont déjà vides. Leila rajuste sa tenue d'esthéticienne. Elle porte une arme blanche, juste au cas où. Un tout petit couteau, dissimulé dans le creux de son dos, sous la mousseline de sa blouse bleue à imprimé léopard. Elle n'attaquera pas, cependant. Satie mesure au moins deux têtes de plus qu'elle. Même si elle le prenait par surprise, elle ne parviendrait sans doute pas à lui infliger le moindre dommage. De toute façon, l'heure n'est pas à la vengeance. Leila vise un seul objectif : le suivre jusque dans son antre avec l'aide de Prospérité-Les Choses. Ce soir, elle a l'intention de découvrir où les chasseurs emmènent leurs victimes. Elle avisera ensuite sur l'usage qu'elle fera de cette information.

Elle a le souffle court après avoir grimpé les deux étages. Le moindre effort lui pèse à présent et l'hallucination l'accompagne partout, la silhouette lunaire et délicate contrastant avec les remarques au cynisme abrasif.

Une secrétaire a ouvert et indiqué un bureau au fond du couloir avant de partir en faisant claquer ses talons.

Satie accueille Leila dans un bureau sans intérêt, avec tous les attributs du pouvoir et de l'ennui qui plaisent à certains dirigeants de grosses PME : la vue sur les quais, les plantes, les canapés de cuir, les croûtes au mur, des marines sous toutes leurs formes. Quelque chose ne cadre pas.

Ça y est , déclare Iris , j'ai le mal de mer.

— Merci de vous être déplacée, dit-il. Je suis très curieux de vous voir à l'œuvre.

— Pas de quoi, répond Leila en ouvrant le sac de sport noir qui contient son matériel et en essayant de maîtriser un début de tremblement. Elle sort une grande serviette éponge.

— La table pliante, vous auriez pu la laisser chez vous, dit Satie. Je me contenterai d'un massage du haut du corps.

Leila hausse les épaules. Elle s'en fiche, la surface de peau sera suffisante pour ce qu'elle est venue faire, et très honnêtement, moins elle en voit, mieux elle se porte. L'homme enlève sa chemise et dévoile des muscles que son costume bien coupé ne laissait pas soupçonner. Courir après des femmes pour les enlever et les manger, il faut croire que ça entretient.

— Vous savez, dit Satie, j'ai vraiment l'impression de vous avoir déjà vue quelque part.

— Bien sûr, réplique Leila sur un ton aussi absent que possible, quand tous ses neurones exigent qu'elle prenne la fuite. Chez JF Wart. Devant la collection d'estampes japonaises.

À présent, elle est plutôt contente d'avoir fait sensation lors de la fête de JF et voudrait avoir davantage marqué son esprit à ce moment-là. Cela lui aurait épargné la remarque qui suit :

— Je suis sûr de vous avoir déjà rencontrée avant cela, dans d'autres circonstances.

Leila hausse les épaules avant de produire une perle de sagesse esthéticienne pour désamorcer la discussion.

— Paris, c'est tout petit, dit-elle. Vous saviez qu'à cinq degrés, on est apparenté à n'importe qui sur Terre, même le Pape ou la Reine d'Angleterre ?

Son art de la conversation, affûté au contact de ses confrères des salons de coiffure, ne mérite peut-être pas une ceinture noire, mais elle se défend. Elle débouche le petit flacon : pas une de ces mignonnettes de Schnaps qu'elle utilise habituellement pour ses potions, mais une bouteille en PVC issue d'un nécessaire de voyage.

— C'est une huile de massage spécial détente, faite maison, explique-t-elle. Lavande et marjolaine. On ne vous demande pas de dégager une odeur trop virile ce soir à ce rendez-vous ?

Les épaules tressautent, il trouve cela cocasse. Leila se retient de grincer des dents, entendre de près le rire du chasseur lui hérisse tous les cheveux sur la nuque.

— Non, ça va aller, dit-il, ne vous faites pas de souci pour moi.

Quel âne bâté, commente Iris .

L'huile 50 % noix et 50 % karité est d'une jolie couleur caramel.

— Ça ne sent pas mauvais, remarque Satie.

— Il n'y a que des bonnes choses, confirme Leila.

Lavande, marjolaine, et quelques traces infinitésimales d'ingrédients moins conventionnels. Une poudre qui contient de la poche de koala desséchée : Prospérité-Les Choses précisait « un moyen sûr d'emporter avec soi » et bizarrement, c'était plus rapide à obtenir que du placenta humain. Elle a aussi incorporé à la potion un « hôte qui prend place dans le corps », un segment de ténia réduit en bouillie.

Ah , fait Iris , tu te rappelles le « summer of saucisson » ? Toute cette cochonnaille, et à la fin, l'accomplissement.

Oui, Leila se souvient de la joie délirante de sa sœur lorsqu'à force de consommer de la charcuterie elle avait enfin réussi à contracter un ver solitaire. Et récolté avec un soin maniaque des quantités de cet ingrédient dégoûtant. L'huile de massage contient aussi quelques cheveux d'un homme qu'elle connaît : charmant et sensible, très timide, il a mis 80 ans à se rendre compte qu'il était homosexuel et n'a pas encore rencontré l'homme de sa vie. Prospérité exigeait « l'attribut d'un homme aussi discret qu'une ombre, qui passe à travers la vie ». C'est ce qu'elle a trouvé de plus adéquat.

Pour la touche finale, quelques copeaux fondus d'une nannycam qui a servi à démasquer une nounou maléfique. (Une commande. La garde d'enfants avait maltraité les petits et Leila avait été sollicitée pour s'occuper de son cas. En paiement, elle avait demandé l'appareil révélateur, caché dans un gros nounours ridicule).

En évitant de penser au ténia comme au récipiendaire du soin, en faisant abstraction d'à peu près tout, jusqu'au fourmillement dans tout son corps, Leila se lance dans le massage avec toute la concentration dont elle est encore capable. Une demi-heure : il faut qu'elle tienne une demi-heure, et qu'elle fasse pénétrer le plus possible de l'onguent dans ce derme qui la débecte.

Même si, d'un point de vue strictement anatomique, il est vrai que ce sale type a une ligne d'épaules plutôt élégante.

Ça aiderait vraiment si tu tirais un coup. Je te promets, glisse Iris.

Beurk, lui répond Leila.

Mais pas avec lui ! Tu sais bien à qui je pense ! …

Arrête de me déranger. Tu n'as pas vu avec qui on est, là ?

— Racontez-moi d'où vous venez, ordonne Satie, comme ça, nous saurons où nous nous sommes rencontrés.

— Vous, dites-moi, dit Leila. Je suis en train de travailler, c'est difficile pour moi de me concentrer.

— Justement, dit Satie. Ce sera beaucoup plus intéressant.

— Je n'ai pas grand-chose d'intéressant à dévoiler, proteste Leila.

La conversation prend un tour qui ne lui dit vraiment rien. Sous ses doigts, les muscles du boss des chasseurs sont chauds et souples, même pas tendus.

Pas le moindre remords ? Il nous donne la chasse, il nous tue et nous mange, et il ensuite dort comme un bébé, n'est pas affligé du moindre tic nerveux, pas d'ulcère, même pas mal au cou ?

— Votre formation, où l'avez-vous faite ?

Pour cela, Leila a une histoire toute faite qu'elle récite par cœur.

— Le massage ? J'ai appris auprès de maîtres et des plus grands professionnels. Pour le massage thaïlandais, par exemple, il faut se rendre dans une école en Thaïlande et prendre de nombreux cours avant de passer un diplôme difficile. C'est très sérieux. Vous êtes entre de bonnes mains. Pour les lotions, j'ai suivi un cours par correspondance d'aromathérapie. Ce n'est pas bien sorcier.

— Vous faites ce métier depuis longtemps ? À Paris ?

— Deux ans, dit Leila. J'étais dans la région lyonnaise, avant.

— On vous a déjà dit que vous aviez beaucoup de doigté ?

— Bien sûr, je suis une bonne professionnelle.

— Et quelles sont vos autres spécialités ?

Elle égrène au rythme du massage : coiffure, esthétique, manucure, etc., etc.

— Et les sciences occultes, ça vous intéresse ? coupe-t-il.

— Les sciences occultes ?

— Je cherche à savoir comment nous nous sommes rencontrés, la première fois. C'était peut-être via mon hobby préféré.

Leila comprend qu'il est temps de se montrer un peu plus offensive, de poser elle-même des questions pour éviter les sujets de conversation trop dangereux.

Elle rit, parce que n'importe qui d'autre rirait à l'idée que ce chef de moyenne entreprise soit versé dans les superstitions de bonne femme.

— Vous vous intéressez au surnaturel ?

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle. Ça captive tout le monde.

Elle surprend son regard dans le reflet d'une vitre, fixé sur elle.

— Bof, dit-elle. Des adeptes des médecines douces, des radiesthésistes, des hypnotiseurs, des marabouts divers et variés, il y en a sur tous les salons. Au bout d'un moment, on cesse de les trouver pittoresques.

— Mais des rebouteux, des jeteux de sorts, des prêtres vaudous, vous en connaissez ? insiste l'homme.

— Je ne suis qu'une humble entrepreneuse des services à domicile, dit Leila.

— Pas d'autre hobby ? Golf ? Shibari ? Anciens de Sciences Po ?

Non, non, et non, fait Leila. La seule idée de se laisser saucissonner par ce type lui déclenche une remontée de bile au fond du gosier. Sous l'effet du stress elle s'est mise à vibrer comme les vitres d'une maison au passage d'un 38 tonnes, elle ne peut pas s'en empêcher.

— On a dû se croiser dans la rue, alors, dit Satie.

— Ça expliquerait que, de mon côté, je ne me souvienne pas de vous, rétorque Leila.

Sa remarque lui gagne un instant de silence et elle s'applique à masser. Plus que dix minutes à tenir en compagnie de ce dégénéré, de ce pervers qui s'ennuie, qui aime les femmes d'une drôle de façon.

— Je ne sais pas ce que vous êtes en train de faire, dit Satie, mais je n'ai jamais été massé comme ça.

Mais qu'est-ce que tu fous, hurle Iris aux oreilles de sa sœur, qu'est-ce que tu fous encore là dans cette pièce avec ce malade mental à lui tripoter les dorsaux !

Leila soupire. Elle n'en peut plus de ces hallucinations. Il lui semble même sentir le parfum d'Iris, l'odeur familière de musc vanillé de la grande gigue blonde aristocratique qui se vautrait à côté d'elle dans le canapé pour dire « je viens de me faire un joint, j'ai une dalle d'enfer ! » ou « et Xavier, tu crois qu'il en a une grosse ? ».

Elle respire un grand coup et, au prix d'un effort suprême, repasse en mode masseuse.

— Vous n'êtes pas très tendu, remarque-t-elle. Vous avez une vie très cool alors ? Être à l'abri du besoin, cela doit vous faciliter les choses ?

— En fait, dit Satie, c'est assez ennuyeux d'être à l'abri du besoin. Je ne sais pas ce que je donnerais pour avoir à nouveau faim.

Quel minable, commente Iris.

Cette fois, elle est carrément assise sur la commode métallique sous la fenêtre, les jambes qui se balancent insolemment dans le vide. Leila détourne le regard, tente de rester concentrée.

— Si vous vous ennuyez ici, pourquoi n'êtes-vous pas ailleurs ? En train de faire autre chose ?

— Vous êtes très perspicace, apprécie l'homme. En fait, je n'utilise ce bureau que pour certains de mes rendez-vous. J'ai aussi un domicile et un autre bureau.

— Oooh, dit Leila, une autre entreprise ?

C'est ça, Ducon, parle-moi de ton QG. Dis-moi où il se trouve, par exemple ?

— Juste quelques responsabilités dans le monde associatif, dit Satie.

— C'est bien de pouvoir faire quelque chose pour la société, dit Leila. Moi aussi, maintenant que le business marche bien, je cherche des idées pour redistribuer un peu de toute cette énergie positive aux gens qui en ont besoin. Vous voyez ? Pas uniquement des sous, mais de l'énergie, de la conviction, des encouragements, des bonnes ondes… Le seul problème avec les bonnes ondes, c'est que ce n'est pas hyper concret. Vous aurez peut-être une idée pour moi ? Qu'est-ce qu'elle fait, votre société ? Je pourrais y entrer ?

Elle est vraiment en train de brûler tous les stops. Elle n'ose même pas se rendre compte de l'énormité de ce qu'elle profère, du danger auquel elle se frotte maintenant à pleines paumes, arc-boutée sur les épaules du type pour faire boire à sa sale peau jusqu'au dernier atome ce fichu onguent de pistage.

Imagine que tu es en train de redonner un peu de bouffant à l'oreiller d'une vieille dame chauve, et qu'à ce moment-là elle crache son dentier baveux sur la couverture. Imagine le rose écœurant du dentier. Imagine la bave.

Les picotements dans les bras de Leila s'intensifient. Elle prend aussi conscience d'une faim inhabituelle, elle pourrait avaler tout un poulet. Mais qu'est-ce qui lui arrive aujourd'hui ?

Il se passe , susurre Iris sur son plus beau ton de fausse patience , il se passe que tu viens de rencontrer un chasseur… et qu'à l'entendre grogner tu pourrais être en train de le branler, là.

Oh, ta gueule, pense Leila. Tu ne crois pas que tu en as assez fait ? Laisse-moi tranquille. Je suis quand même encore en train de vivre avec les conséquences de tes conneries, je te signale.

Bah, au moins t'es vivante, toi.

Entre temps elle a fini son massage et peut enfin mettre un peu de distance entre ce type et elle.

— Parfait, dit Satie. Vous ne seriez pas un peu magicienne par hasard ?

— Pas mal, hein, le pouvoir des plantes, plaisante Leila.

Elle se détourne, attrape une serviette pour essuyer ses mains huileuses, fait mine de commencer à ranger son matériel. Sauf qu'il lui est difficile de procéder à ces gestes routiniers sous le regard perçant de ce client à haut risque.

— Je crois que je sais pourquoi je me rappelle de vous, dit-il enfin.

Et voilà. Quelle idée de venir ici !

— Bien sûr, dit Leila. Chez JF.

— Non, dit Satie, je vous avais vue avant, chez JF j'avais déjà l'impression de vous connaître.

— Ça arrive, quand on est faits pour s'entendre, dit Leila, en luttant contre un grincement de dents réflexe.

Sa ligne de défense commence à prendre l'eau.

— Non. Je me rappelle de vous, dans la nuit, il y a aussi une voiture. Vous portez un foulard sur la tête qui dissimule vos cheveux, et des lunettes, mais c'est bien vous.

Fuis, mais fuis ! Qu'est-ce que tu fais encore ici ? Ne le laisse pas réfléchir comme ça !

— Je ne vous resitue pas très bien, dit Satie. Il faudrait que j'arrive à mettre le doigt sur les circonstances précises. La scène n'est pas nette. Je ne crois pas que nous nous parlions, je ne crois pas que nous soyons seuls ni l'un ni l'autre.

— C'est un rêve intéressant, dit Leila, et je suis très flattée d'occuper ainsi votre subconscient.

Il secoue la tête.

— Mais ce n'est pas un rêve. C'est un souvenir. Voici ce que je pense : vous n'êtes pas une manucure. Vous êtes quelque chose de beaucoup plus dangereux.

Leila hausse les épaules.

— Oui, je suis une esthéticienne ; c'est beaucoup plus dangereux qu'une manucure.

— Vous feriez bien de vous méfier, dit Satie. Vous savez qui je suis, n'est-ce pas ?

— Vous êtes mon client qui délire depuis 5 minutes. Vous commencez à m'inquiéter un peu, autant vous l'avouer tout de suite. Je n'ai pas besoin d'appeler la sécurité, si ?

— Il n'y a pas de sécurité ici, dit Satie. Nous fabriquons des tuyaux. Au niveau secret industriel, il n'y a pas de quoi se réveiller la nuit. En revanche, vous…

Leila se tient droite, respirant le moins fort possible, en espérant que la sueur qui lui dégouline dans le dos reste invisible aux yeux du tueur.

Et c'est exactement ça ton problème. Tu files un mauvais coton ! Ça devrait être parfaitement clair : tu prends tes cliques et tes claques, je suis revenue uniquement pour te dire ça ma cocotte ! Tu fais ton sac et tu t'arraches.

— Écoutez, dit vaillamment Leila, c'était sympa de discuter avec vous, même si vous êtes un peu bizarre. Je vous enverrai ma facture. Si jamais vous vous souvenez où l'on s'est vus… mettez-moi un SMS. D'ici là, bonne soirée.

Elle ramasse son sac avec autant de calme que possible, se dirige vers la porte.

Voilà ce que j'appelle un tordu de joli calibre, sœurette. Il est temps de déménager, si tu veux connaître le fond de ma pensée…

*

Elle rentre chez elle le plus vite possible. Dita est en train de piller le frigidaire.

— Fais ton sac : j'invoque ce truc et ensuite, je te dépose chez Viviane et je me tire !

— Quoi ? s'écrie Dita. Mais pourquoi ?

— Fais ton sac et ne discute pas.

Elle ne peut pas entraîner la petite dans une nouvelle situation pourrie. Mise devant le fait accompli, Viviane sera bien obligée de s'occuper d'elle, et Leila sera bientôt indétectable au radar.

Mais avant de prendre la tangente, elle va terminer le travail en cours. Maintenant qu'elle s'est risquée à s'approcher du grand méchant loup, il faut rentabiliser l'opération.

Elle chausse les verres enchantés d'Iris, roses et fumés sur une monture furieusement seventies.

— Ouah, commente Dita, les lunettes !

— Si on survit à tout ça, fais-moi penser qu'il faut que je t'emmène aux Puces.

À vrai dire, ces lunettes ont toujours fait débat. Bimbo obsolète ou summum de l'élégance ? Quand elle ne les enduisait pas de potion pour invoquer un sort de géolocalisation, Iris les portait aussi avec un short à franges pour aller lire, bronzer et draguer aux Buttes Chaumont.

Leila s'installe pour sa filature dans un fauteuil assez confortable, le seul dont les ressorts cassés ne lui agressent pas le séant. Elle n'a aucune envie de retrouver la compagnie de ce chasseur qui lui donne des sueurs froides.

Tu n'as qu'à t'imaginer que tu es bien tranquille devant la télé, à déguster un polar plein de serial killers, dit Iris. Si ça tombe, tu le verras même torturer une ou deux femmes sans défense. Peut-être Cassandra ? Ou bien ton humble servante ? Je peux regarder avec toi ?

Iris, dont la magie traitait des entités inanimées, utilisait comme trackers des petits sachets remplis de potion et arrivait à se faire une idée plus ou moins précise de leur position géographique. Leila, en revanche, s'apprête à suivre un bonhomme tout entier dans les rues de la capitale. Prospérité-Les Choses, qui poursuit sa mutation, assure que ce sort de localisation fonctionnera sur un être humain. Leila insère dans le lecteur CD un autre mix d'Iris. Joe Dassin, en boucle. Elle ravale un souvenir heureux et récurrent, combien de fois est-elle rentrée à la maison pour y trouver Iris portant ces lunettes ridicules, concentrée sur sa filature, et buvant du vin sur la mélodie bientôt exaspérante de « L'été indien » ? Les premières notes s'échappent aussitôt de la chaîne.

N'oublie pas, sœurette, c'est Prospérité qui l'exige : « aussi discrète qu'un fantôme ! ».

Leila ricane. Elle commence à revoir un peu ses idées sur les fantômes, et sur le chapitre de la discrétion, elle a des choses à dire. Elle se sert un verre de gewurztraminer, pour honorer sa sœur, se remémorer le bonheur, et se donner du courage. En passant, elle célèbre une première victoire : c'était peut-être incommensurablement stupide, mais elle est allée affronter le chasseur suprême dans son fief, et elle en est ressortie (quasi) indemne.

Maintenant, elle espère qu'il va lui montrer son donjon, et redoute en même temps ce qu'elle risque d'y découvrir.

*

Un vertige la secoue, une sensation fugace de bien-être vient troubler le malaise : elle y est. Elle hérite d'un point de vue étrange qui n'est pas celui de Satie, c'est plutôt comme si elle se tenait avec lui, sur son épaule. Il est assis à l'arrière d'une voiture. Leila perçoit aussi les effluves mêlés du cuir et de l'after-shave, ainsi qu'un parfum féminin familier, mais difficile à situer. Il fait chaud et l'atmosphère crépite. En revanche, pour ce qui est de la bande-son, elle n'entend que Joe Dassin. Elle boit une grande gorgée de vin.

Qu'est-ce qu'il est en train de faire, ce connard ?   veut savoir Iris.

— Ma parole, il est en train d'emballer une blonde à l'arrière d'une voiture !

Ça bouge, ça parle, Leila n'entend rien, mais la vision se décante peu à peu. Les deux silhouettes sont enlacées, s'embrassent, l'odeur change, la température monte. La femme grimpe sur les genoux de l'homme, retrousse ses jupes sans rompre le baiser.

Leila, gênée, boit encore un peu de vin. Même sans le son et avec une image complètement floue, elle se passerait vraiment de ce genre de détail. Elle commente la scène pour se donner du courage :

— Alors, croquemitaine, tu as une petite amie ?

File-moi les lunettes !

Les deux corps ondulent d'abord doucement, puis avec une énergie de plus en plus sauvage. À présent, on dirait deux molosses qui se tiennent à la gorge. La vision de plus en plus nette laisse voir la pâleur de la silhouette féminine, ses cheveux d'un blond doré que l'homme saisit à pleine main.

L'image est presque lisible à présent, mais les deux visages sont perdus derrière un rideau de cheveux clairs. Leila assiste aux premières loges (encore un peu de vin) à un orgasme rapidement atteint et qui semble très satisfaisant pour les deux participants.

— T'es amoureux, coco ? Ou bien c'est une pute ?

Après un dernier et très long baiser, les deux corps se dissocient. Leila distingue très bien maintenant, détouré contre l'obscurité, le profil de l'homme, le nez droit, les lèvres entrouvertes. Et en face de lui, le sourire victorieux de Viviane Destel.

Une pute, donc.

*

Satie est seul à présent, il est sorti de la voiture de Viviane et a hélé un taxi. Les lunettes roses impossibles pèsent trois tonnes et glissent sur le nez de Leila. Elle s'est servi son quatrième verre de blanc pour encaisser le choc : la présidente du syndicat des praticiennes, la reine des sorcières de Paris, couche littéralement avec l'ennemi ancestral.

Le taxi file dans l'avenue Daumesnil, bifurque dans la rue de Lyon. La lumière de la radio et le profil du conducteur qui se retourne parfois à demi pour un échange laissent supposer une ambiance sonore foot, turf ou informations. La voiture s'engage dans les ruelles du Marais. Leila attrape, fébrile, un plan de la capitale, pour être sûre de suivre le parcours du véhicule dans le dédale. La course se termine dans la rue de Jarente. Tapi dans l'ombre d'une porte-cochère, un homme monte la garde, en jeans et en pull marron, le gabarit videur. Il salue Satie d'un signe de tête déférent.

— Bingo.

Leila va pouvoir rajouter une entrée intéressante dans son carnet d'adresses. Non qu'elle ait particulièrement envie de s'y rendre.

Le patron des chasseurs allonge le pas sous une porte-cochère, traverse des murs qui font au minimum deux mètres de large puis une cour pavée éclairée par une lampe sinistre. Il pénètre dans le bâtiment par une des portes au fond de la cour. Les narines de Leila perçoivent une odeur de cave, mais c'est sans doute une illusion liée au stress. Ou alors la deuxième bouteille de blanc qui est bouchonnée.

Satie parcourt les couloirs, entre dans un bureau à la décoration très administrative. On pourrait être à l'état civil d'une mairie d'arrondissement. Encore des hommes à l'allure de militaires en permission. Des écrans de surveillance montrent des salles, la plupart obscures. Leila y voit maintenant assez bien pour distinguer, sur l'un deux, un vaste salon vide, des chaises autour d'une grande table, cela ressemble à un gigantesque mess ou au réfectoire d'un monastère. Sur un autre écran, une femme est assise sur une chaise, les mains derrière le dos, la tête penchée vers l'avant, de longs cheveux rouges qui pendent en paquets mouillés vers le sol. Est-ce que cela pourrait être Cassandre ? La femme est seule à l'image. Leila a un haut-le-cœur. Ça y est, c'est confirmé, elle a trouvé le QG des cannibales.

Un homme en jeans-blouson de daim surveille les écrans en buvant un café, l'air professionnel, alerte et décontracté. Satie échange quelques mots avec lui. L'homme hoche la tête et Satie quitte la pièce.

Seul à présent, le boss se dirige à grands pas vers un escalier qu'il grimpe quatre à quatre, avec une énergie toute juvénile.

Alors, on va torturer une copine maintenant ? pense Leila, bravache, avant de finir son énième verre pour se donner du courage. Elle est terrifiée à l'idée de ce qu'elle risque de découvrir, mais par bonheur, l'alcool a recréé une sorte de distance anesthésiée entre elle et son sujet d'observation.

Satie entre dans une pièce incomparablement mieux agencée et meublée que son bureau de PDG : fauteuils profonds, bibliothèque immense, éclairage tamisé, tapis épais. Dans la grande cheminée, un feu crépite.

Leila siffle entre ses dents : C'est coquet ta garçonnière, mon canard.

Sa panique endormie par l'alcool, elle ne sent presque plus rien d'autre que les petits cafards qui lui courent sous sa peau. Elle se moque, mais n'en mène pas large. Aucune de ses congénères n'est jamais ressortie vivante de cet endroit.

Dans ce décor accueillant, Satie se met à l'aise. Il enlève ses chaussures et sa veste, s'étire. Puis il se dirige vers le fond de la pièce, entre dans une salle de bain tout aussi luxueuse, peuplée de flacons et de lotions.

— Savon au lait d'ânesse, masques pour la peau, crème antirides… Hah, on prend soin de soi, je vois, murmure Leila, en écartant de la main une mouche qui lui vole autour de la tête et qui l'agace.

Les lèvres de l'homme bougent, il fredonne quelque chose, mais Leila n'entend que Joe Dassin qui assure, en boucle, qu'« on ira où tu voudras quand tu voudras ». Satie se lave les mains, les sèche avec soin. Il prend appui sur l'évier et regarde son reflet dans le miroir. Leila aperçoit pour la première fois de face depuis tout à l'heure le visage aux lèvres minces, aux yeux pétillants, le sourire sarcastique.

— Une mignonne petite tête à claques, dit Leila, jamais on ne devinerait que t'es un monstre.

Il s'attarde sur son reflet. Sa contemplation a pris un tour pensif.

— Et il pense à quoi en se rasant, le joli petit cannibale tout fringant ?

Il s'empare d'un stick cosmétique qui traîne sur le bord du lavabo.

— On va se refaire une petite beauté ? ricane Leila.

Tourner en ridicule le roi des prédateurs lui fait du bien, elle s'enhardit de plus en plus. Mais au lieu d'appliquer l'onguent à sa personne, Satie se met à écrire sur la vitre.

J.O.L…

— Quelle idée, commente Leila, tu en fais des bêtises, c'est ta femme de ménage qui va être contente. Est-ce que tu fais appel à une femme de ménage, ou bien est-ce un des frères qui passe gracieusement un coup dans tes appartements privés ? Non, ça ne cadre pas trop avec leur look de moines soldats… Qui a allumé le joyeux feu flambant ? Est-ce que Viviane est déjà entrée ici ?

… I.E.S….

« Jolies. »

La longue main nerveuse court sur le miroir, traçant des lettres bien dessinées avec son anticernes de parfait métrosexuel : un L, un U, un N… Jolies quoi ?

Il continue et Leila découvre, interdite, le message dans son intégralité, servi par le chasseur avec un sourire carnassier et un regard jubilatoire décoché en plein dans la mille :

JOLIES LUNETTES.

Elle rompt le contact avec un cri de surprise, les oreilles pleines du bourdonnement de mille insectes.

13

C'est quoi ce délire ? demande Leila à Iris. Il m'a vue ? C'est normal ?

Comment veux-tu que je le sache ? C'est ton talent, pas le mien ! Je t'avais dit de rester aussi discrète qu'une petite souris !

Il faut un moment à Leila pour se remettre de son choc. Satie l'a vue, il l'a identifiée, il sait qu'elle l'a suivi… il sait qu'elle pratique. Il ne peut pas, normalement, deviner où elle se trouve ; elle était déjà chez elle quand elle a invoqué le sort.

— Tu parles d'un prix à payer ! J'aurais dû m'en douter !

Elle est tellement beurrée qu'elle ne l'a même pas vu arriver, le tribut exigé pour cette parfaite filature. Elle a été stupide. Elle respire à grandes goulées, tente de se calmer, mais les images de sa soirée à usurper le point de vue de Satie tournent en boucle devant ses yeux.

Viviane. Viviane couche avec ce type.

Terreur et colère jaillissent simultanément. La reine fait son lit avec l'ennemi, elle réclame la confiance des sorcières parisiennes, soi-disant pour les protéger, et elle les vend à ces cannibales qui les dépècent dans leurs sous-sols.

Et Viviane sait parfaitement où la trouver.

— Comment ça s'est passé ? s'enquiert Dita.

Leila répond par un borborygme contrarié, elle ne veut pas faire peur à la fillette, mais il faut qu'elle agisse rapidement.

— J'ai fait mon sac, dit la petite fille, mais je n'ai pas très envie d'aller chez Viviane.

— Changement de plan, annonce Leila. Tu dors chez Birgit, vas-y tout de suite avec ton sac, surtout n'oublie pas ton amulette et reste à portée du téléphone. J'ai une course urgente à faire et je reviens d'ici peu. Tiens-toi prête. On part camper.

*

— Leila ? Que fais-tu ici ? Il est onze heures du soir !

Entièrement propulsée par la colère et la panique, Leila est arrivée au Plaza Athénée en moins de vingt minutes. Viviane Destel est drapée dans un peignoir ivoire délicatement brodé d'or.

Dire que Leila a été à deux doigts de lui confier la gamine.

— Ta soirée a été bonne, j'espère ? attaque-t-elle en entrant dans la suite sans y avoir été invitée.

Sa Majesté s'efface avec grâce, sans se départir de son calme et de son sourire courtois.

— Mais oui Leila, je te remercie, quoique cela ne te concerne pas vraiment.

Leila se sent moins courtisane, moins diplomate que jamais. À vrai dire, elle a du mal à contrôler sa bouffée de colère.

— Oh, mais si, je pense que ça me regarde, et que ça intéresserait beaucoup de mes consœurs, de savoir que tu couches avec l'ennemi !

Viviane esquisse un sourire.

— Comment l'as-tu appris ?

Sa réaction laisse Leila complètement estomaquée.

— Peu importe, dit Leila. Je vais me charger personnellement de ton coming out si tu ne m'aides pas à retrouver Cassandra et Iris chez ton petit ami dans les plus brefs délais. Si elles ne sont pas libres toutes les deux demain, je ferai savoir à toutes les praticiennes de Paris qu'il y a un petit quelque chose de pourri dans ton royaume. La protection des consœurs, mon œil.

Tu n'es pas sérieusement en train de menacer Sa Majesté la reine de Paris, là ? Oooh, j'adore. Tu me surprends, sœur, toi d'ordinaire si sage et prudente. Pif ! Paf ! Fonce dans le tas !

Mais Viviane ne semble pas prendre les accusations très à cœur. En tout cas, elle donne le change en se dirigeant, altière, vers le miroir, sans nul doute pour admirer sa peau de pêche dorée et sans une ride, puis en saisissant d'un geste calme une brosse à cheveux vermeille.

— Désolée, mais personne ne te croira, dit-elle en regardant Leila dans le miroir. Avec tout ce que tu délires en ce moment ! Tu dois bien en être au stade des hallucinations à ta tête, non ? Ça ne va pas arranger ta crédibilité. De toute façon, pour ce qui est de Cassandra, il se trouve que c'était justement l'objet de mon entrevue avec Satie ce soir, je préférerais un peu de reconnaissance. On va peut-être aboutir à quelque chose.

— Foutaises. Comment veux-tu que je te fasse confiance ?

— Ce n'est pas la peine de te montrer grossière, Leila. Bien sûr que je négocie avec l'ennemi. Ne pas le faire serait stupide. Je négocie, et cela me coûte cher.

— Ça n'avait pas vraiment l'air de te déplaire, cette « négociation ».

Viviane Destel hausse les épaules.

— Tout ce qu'il comprend, c'est le sexe, la violence et les jeux de pouvoir. Alors, je le gère comme je peux. Les choses pourraient vraiment être pires.

— Je ne vois pas vraiment comment, dit Leila.

— Oh, mais si. Qu'est-ce que tu connais à la chasse, toi ?

Leila se tait.

— Quand les chasseurs décident de prendre une praticienne pour cible, explique Viviane, ils désignent un membre de leur secte pour garantir que la traque aboutira et que la praticienne mourra. À compter de l'instant où cette paire improbable est constituée, il n'y a que deux issues possibles, car l'un des deux doit disparaître. C'est aussi à partir de ce moment-là que la sorcière, soit dit en passant, peut se reproduire. Uniquement avec le chasseur qui a été choisi par ses pairs et marqué pour la tuer.

— Tu es en train de me dire que Satie et toi vous formez un de ces couples ?

Le silence de Viviane peut passer pour un assentiment.

— Ne me dis pas qu'il y a des bébés.

Viviane rit.

— Tu me donnes quel âge, au juste ?

Leila hausse les épaules. Viviane est de la même génération que sa mère, mais elle a clairement trafiqué son apparence.

— Alors, poursuit Leila, qu'est-ce que tu fabriques ? Pourquoi est-il encore vivant, et pas joliment enterré comme le hobereau qu'il est, quelque part au calme face à la mer ?

Viviane sourit.

— Tu as sans doute beaucoup de talent, mais en termes d'intelligence politique, il vaut mieux que tu laisses faire les professionnelles ! Je le conserve en vie, car le statu quo m'arrange.

— Oui, raille Leila, je suis sûre qu'il est très satisfaisant en effet, ton statu quo.

— Ne fais pas l'enfant. Oui, la magie des chasseurs peut être… intéressante. Mais je le garde parce qu'il m'est bien utile. Il ne peut pas me tuer et il le sait. Il est à ma botte.

— Il ne peut pas te tuer ?

— Pas s'il veut éviter que mon notaire déballe tous les dossiers que je lui ai confiés. J'ai de quoi le rayer de la carte à tout jamais, ce sera pire que la mort, tu peux me croire. Soit dit en passant, il y a beaucoup de gens qui seraient prêts à presque tout pour empêcher l'ouverture de mon testament, Leila.

Ouh, commente Iris , c'est une menace ? Tu penses qu'elle a peur de toi ?

— Tu as des dossiers sur Satie ? demande Leila. Qu'est-ce qu'il peut bien avoir fait, à part torturer et trucider des centaines de femmes avec ton aide ?

Bien envoyé !

Viviane hausse ses pâles sourcils si finement arqués :

— Si tu arrives à recueillir une attestation solide et irréfutable, recevable devant un tribunal, de son rôle chez les chasseurs, ça m'intéresse. Il ne se charge jamais en personne des actions illégales, il peut compter sur des quantités de subalternes qui n'ont plus rien à perdre. Et quand bien même tu aurais des preuves. Lui comme moi, nous sommes tous deux remplaçables. Et si nous tombons, d'autres tomberont avec nous. Et je ne suis pas sûre que tu apprécies nos successeurs. La situation actuelle est de loin préférable.

Leila se sent bouillir.

— Elle est inacceptable.

— C'est un moindre mal. Il y aura toujours des chasseurs. Maintenant, dis-moi comment tu sais que j'ai retrouvé Satie ce soir.

— Je ne savais pas que tu l'avais retrouvé ce soir, dit Leila. Mes sources ne sont pas si précises.

Elle a commis une bourde tout à l'heure en demandant à Viviane si elle avait passé une bonne soirée. Viviane sourit.

— Ah ? Je ne savais pas que tu avais encore des amies. Tant mieux pour toi. Je te serais reconnaissante de ne pas rendre publique la nature de notre relation. Si cela s'ébruitait, il y aurait des complications, Satie exigerait des gages de confiance supplémentaires, des faveurs que je n'ai pas envie de lui donner.

La température a baissé de trois degrés. Viviane Destel aime bien avoir des dossiers sur tout le monde, mais n'apprécie pas du tout l'idée que l'on puisse avoir un dossier sur elle.

J'hallucine. Elle vient de sous-entendre qu'elle te balancerait à ces malades ?

— Je suis sûre qu'on va pouvoir vivre en bonne intelligence, grogne Leila, qui est persuadée du contraire.

— Bien sûr, moi aussi, dit gracieusement Viviane.

— Premièrement, tu n'es pas la seule à avoir un notaire pour gérer ta succession, bluffe Leila. Si Satie te demande mon adresse, tu ne la lui donnes pas. Ensuite, je veux Iris et Cassandra, avant le coucher du soleil demain.

— Tu auras Cassandra, promet Viviane. En temps et en heure.

Et moi ?

— Pour Iris, je vais voir ce que je peux faire. Mais il faut que tu saches que Satie n'en démord pas : il ne l'a pas vue, pour lui elle s'est volatilisée.

— Et tu lui fais confiance, ironise Leila.

— Bien sûr, dit Viviane. Nous sommes transparents sur ces questions, c'est dans notre pacte.

Tu es sûre qu'elle dit la vérité ? s'inquiète le spectre d'Iris.

— Tu es peut-être convaincue du contraire, dit Viviane, mais nous sommes dans le même camp. Ce qu'il te faut, si tu penses avoir été repérée, c'est une poison pill.

— Une quoi ?

— Une poison pill. Comme dans les contrats de fusaq les plus vicieux. Ou comme chez les grenouilles d'Amérique

du Sud. Un dispositif qui te rend impropre à la consommation. Il y a sûrement un sort à cet effet dans tes grimoires, toutes les familles les prévoient. Le tout, c'est de savoir les lire.

Aha, je crois que je vois où elle veut en venir.

Leila n'a jamais entendu évoquer une telle notion. Quelque chose la titille dans cette histoire :

— Iris était venue te voir pour te demander une poison pill ?

— Oui, dit Viviane.

— Et alors ? Tu lui en as trouvé une ?

— Non. Rien du tout dans Prospérité-Les Choses.

Leila se tourne vers le fantôme d'Iris. C'est vrai ?

Qu'est-ce que j'en sais ? Je suis une création de ton cerveau, je te rappelle. Si je te réponds, il ne faudra pas trop me croire. Oui, c'est vrai. Non, ce n'est pas vrai.

Si Prospérité-Les Choses avait proposé une « poison pill », Iris ne serait pas allée chercher des idées de protection contre les chasseurs dans Convoitise, pense Leila.

— Je risque de perdre mon temps à chercher moi aussi, dit Leila à Viviane.

— Tu as d'autres atouts, dit Viviane. Même si tu n'en tires peut-être pas le meilleur. Je te conseille quand même d'arrêter de picoler. L'alcool et la charge font rarement bon ménage.

Mais Leila a déjà tourné les talons.

— Demain soir au coucher du soleil, répète-t-elle en manière de conclusion. Une réunion Tupperware pour trouver une poison pill dans mes grimoires, si tu veux, dans ta piaule, mais avec Cassandra et Iris saines et sauves. Sinon, advienne que pourra.

*

En T-shirt dans l'air froid et humide de la nuit parisienne, qui enveloppe les réverbères de halos et déforme les sons, Leila dessaoule rapidement.

Qu'est-ce qui lui a pris d'aller se précipiter chez Viviane sans recourir d'abord aux mesures élémentaires de sécurité ? Elle aurait dû faire son sac, quitter le navire, gagner une de ses cachettes avec la petite fille, ou même sans elle. Elle a jeté aux orties sa prudence habituelle, c'est pire que si elle avait été frappée de confusion. Elle ne croit pas avoir ressenti les symptômes d'un autre paiement, d'ailleurs elle n'a pas lancé récemment de sort de Confusion. La grouille est en train de lui monter au cerveau, voilà tout. La grouille et l'alcool. Il faut qu'elle se reprenne.

En mettant les choses au plus optimiste, ce qui n'est pas un de ses travers répertoriés, elle aura sûrement les chasseurs aux fesses dans très peu de temps. À présent qu'elle connaît leur adresse, ils vont se démener pour la trouver.

Elle s'empare de son téléphone, compose le numéro de l'appartement de Birgit pour dire à la petite de se tenir prête. La tonalité résonne dans le vide, la voisine est toujours aussi sourdingue. Ou en train de jouer du mixeur pour une de ses décoctions folkloriques aux algues.

Leila presse le pas. Quel est le scénario le plus plausible pour se sortir de cette mouise ? Vis-à-vis de Viviane, elle n'hésitera pas à mettre sa menace à exécution, de toute façon, hors de question de rester à Paris maintenant. Elle est grillée et doit prendre le large, loin de tout cet imbroglio politico-véreux. Autant faire plonger la reine avec elle, si possible, mais il est vrai que Leila ne détient aucune preuve pour étayer ses accusations. Jusqu'où s'étend-elle, cette pourriture de l'organisation parisienne ? La seule idée qu'Iris ait pu faire les frais de la collusion au sommet entre Viviane et les chasseurs lui donne le vertige. Où est passée sa sœur ?

Mais je suis là ! Je suis juste à côté de toi !

Leila ne croit pas une seconde que Viviane, même aux abois, puisse lui produire Cassandra et Iris demain. Ce serait vraiment stupide de sa part de lui faire confiance et d'attendre un miracle. Elle décide qu'elle peut au mieux

se servir de son ultimatum à Viviane comme d'une diversion. Il faut qu'elle trouve un autre moyen pour aller les chercher.

Il faut qu'elle pénètre dans la forteresse des psychopathes.

Alors, c'est quoi ton plan ? Je peux venir avec toi ? On fonce dans le tas en criant « abracadabra » ?

Le problème avec le QG des chasseurs, ce n'est pas d'y entrer, mais d'en ressortir sur ses deux pieds, avec son foie et sans traces de dents. Un raid pareil, cela s'organise. Elle ne pourra jamais y aller seule. Il faudrait que Nora accepte de l'aider. Est-ce qu'il reste assez d'esprit de vengeance chez la tante, assez de culot ?

Leila soupire. C'est vraiment une opération suicide.

Dans l'immédiat, il faut qu'elle lance son plan de sauvetage et qu'elle prenne le maquis. Avec Dita puisqu'elle n'a pas le choix. Entre ses différents box garde-meubles, les appartements des clients de son cheptel qu'elle sait être vides ce soir, et sa fidèle Fiat Panda, elles peuvent encore s'en sortir.

Elle réessaye le numéro de Birgit, qui sonne dans le vide — que se passe-t-il ? Dita ne l'entend pas ? À l'idée que la petite fille puisse être à nouveau perdue dans un cauchemar, son cœur s'emballe. Elle accélère dans la nuit, elle n'est plus qu'à quelques rues de chez elle. Il est près de minuit, un lundi soir, sous une pluie fine qui se transforme en huile brillante sur l'asphalte. Le quartier est désert.

Tout à coup elle s'arrête net, sort son téléphone de la poche arrière de son vieux jean en pestant, compose le numéro de JF Wart. Elle n'en revient pas de ne pas y avoir pensé plus tôt.

Wart laisse sonner, puis finit par décrocher.

— Leila ? T'as vu l'heure ?

Une voix féminine en arrière-plan.

— C'est urgent, j'en ai pour une seconde seulement, insiste Leila.

— Je suis occupé ! J'ai une vie !

— C'est vraiment urgent, JF. Au nom du lien si spécial qui nous unit…

— OK, OK, pas la peine de monter sur tes grands chevaux.

— Satie a essayé de te joindre récemment ? Depuis notre dernière conversation ?

— Il m'a demandé ton adresse il y a même pas une heure pour te rendre du matos que tu avais oublié chez lui… Qu'est-ce que vous avez tous, on ne vous a pas appris qu'on ne dérange pas les gens normaux à toute heure du jour et de la nuit ?

— Tu ne lui as pas dit où j'habitais, j'espère ?

— Bien sûr que si, réplique JF Wart.

— JF !

Elle arrive au coin de la rue, elle accélère le pas. Sur la ligne, le philosophe hausse le ton.

— Écoute, tu me fatigues, prends un secrétaire si tu veux filtrer tes appels et organiser tes rendez-vous 24/7 quand ça te chante. Je te signale que je suis ton client, pas ta bonniche.

Leila lui raccroche au nez et se met à courir, plus que quelques numéros à passer et elle est chez elle, à l'abri derrière son seuil, cinq minutes pour attraper son sac et réveiller Dita, la petite descendra dans la rue en pyjama s'il le faut……

Un bras jaillit de l'ombre et la saisit.

14

Leila porte beaucoup de breloques, et ce n'est pas pour cultiver son look de madame Soleil. Ses pendentifs, charms et babioles sont autant de munitions pour des sorts mineurs – de confusion ou d'influence – qu'elle peut invoquer d'un simple contact.

Contact exclu en cet instant précis, car Leila est immobilisée par des bras puissants qui l'encerclent par-derrière et la tiennent contre un torse en béton armé.

Elle peut aussi activer ces sorts défensifs en récitant l'incantation appropriée, afin de lier son intention à la magie de chaque amulette. En revanche, le problème avec les colifichets, c'est qu'ils facilitent également la tâche d'un agresseur qui chercherait à l'étrangler.

Les meilleurs plans ont leurs limites.

— Salut, Leila.

L'homme a saisi d'une main les colliers et fanfreluches qu'elle porte à son cou et les a enroulés autour de son poing. Il n'impressionne pas par sa stature, mais son sourire est terrifiant. Il se tient si près d'elle qu'elle peut sentir son haleine lourdement parfumée à la nicotine, compter chaque aspérité, chaque cratère de sa peau luisante. Ses cheveux sont bruns et gras, et dans son visage aux traits acérés son regard sombre brille de fièvre. Leila l'a déjà vu quelque part.

Ick. Au corps à corps avec deux chasseurs,   dit le corps éthéré qui lui tient lieu de sœur ces jours-ci.

Épargne-moi tes commentaires, supplie Leila, aide-moi plutôt !

Je t'ai déjà dit que j'étais dans ta tête ? Rien de plus que ton propre fantôme, une projection astrale de ta culpabilité ?

Leila envoie un coup de genou vers les parties génitales de l'homme, aussi fort qu'elle le peut, et fait contact. Le type fronce les sourcils d'un air déçu, mais ne semble pas autrement incommodé. Il sourit toujours.

— Hou ! Espèce de pute. Pas de couilles. Fallait y penser avant, connasse.

Leila se remémore avec horreur où elle a déjà vu cet homme. Il était de ce groupe de chasseurs qui ont mené la première attaque sur Iris en réponse à sa bavure. Arrivée par pur hasard juste à ce moment-là, Leila a déversé toute sa panique dans une magie particulièrement vicieuse : un sort d'émasculation qui leur avait acheté quelques minutes précieuses pour décamper. C'était tout ce qu'elle avait sous la main. À l'époque, Iris et Leila se croyaient indestructibles : deux sœurs talentueuses protégées par un seuil de compétition. Elles n'avaient pas vraiment réfléchi à leur arsenal défensif. Elles n'avaient pas calibré leurs ripostes de manière à être capables d'en supporter le prix. Il y a fort à parier que Leila a payé celui-là de sa propre fertilité. Elle ne peut pas en être certaine parce qu'elle n'a mené aucun test.

En tout cas, je suis pas sûre qu'il t'ait à la bonne.

— Je suis bien content de te retrouver, je vais m'occuper de toi, dit le petit homme luisant avec un sourire de mauvais augure. Viens, Youri, on y va.

L'homme qui se tient derrière Leila la soulève tout en continuant de bloquer ses bras le long de son corps. Elle réussit à lui donner un coup de talon de botte en plein dans les tibias. L'homme jure dans une langue de l'Est, mais ne lâche pas. L'autre, le petit qui sourit, lui attrape un sein et tord très fort. Les larmes jaillissent aux yeux de Leila.

Il faut qu'elle utilise son sort de confusion. Elle n'a pas les mains libres pour focaliser son énergie sur l'amulette, tant pis, l'effet sera moins radical, mais elle a de la grouille à revendre. Le pendentif auquel elle pense est orné d'un dessin d'Antonin Artaud, reproduit à la main. Les textes du poète fou constituent des focalisateurs efficaces.

Elle prend une grande inspiration et se lance dans la déclamation de « navire mystique ».

— Il se sera perdu le navire archaïque, aux mers où baign…

Le géant derrière elle, Youri, lui plaque sa paluche sur tout le bas du visage.

Les petits cafards grouillants, stoppés net dans leur élan, s'agitent frénétiquement. La charge. Elle essaye de

canaliser un peu de ce pullulement en direction de son assaillant. Si seulement elle pouvait le foudroyer, si seulement pour une fois au lieu de mettre en danger ceux qu'elle aime elle pouvait se servir de cet influx délirant pour infliger un peu de dommage à de vrais ennemis… Le fourmillement prend de l'ampleur. Elle l'encourage.

L'homme derrière elle pousse un cri de surprise et la lâche sur le trottoir, elle tombe à genoux.

— Smiley ! Elle est électrique.

— Mais non. Le court-jus, c'est quand elles passent l'arme à gauche, répond l'autre. Reprends-toi, gros bébé.

Leila n'attend pas que l'effet de surprise se dissipe, elle se tourne pour faire face à l'homme et lui balance à lui aussi un grand coup de genou dans les bijoux de famille. Ils ne peuvent pas tous en être dépourvus !

Mais un choc explose dans son genou et rayonne dans toute sa jambe. Elle a heurté quelque chose de dur. Une coque.

— Tu nous prends pour amateurs ? grogne l'homme.

Youri est aussi large que haut, une véritable armoire à glace. Il lui donne une claque assez forte pour lui décrocher la tête. Leila titube, prie pour ne pas s'écrouler ici, car ce serait la mort assurée. Des taches noires mouvantes envahissent son champ de vision. Smiley, le petit souriant, la regarde lutter, sans doute content de voir une salope comme elle se prendre une dérouillée.

Youri la considère une seconde, puis lui envoie un coup de poing dans le ventre. Leila sent tout son abdomen s'inonder de douleur. Sûrement il a dû lui crever l'estomac, lui décoller le diaphragme et lui éclater la rate.

Ouch !

— Pas trop fort quand même, Youri, il faut que son foie reste en un seul morceau.

— J'ai cogné pas fort, confirme Youri. Seulement un coup pour petite fille comme elle. Je suis professionnel.

Elle ne va plus tarder à tourner de l'œil. Elle déglutit pour ravaler la bile. Elle doit confondre ces deux abrutis. Son crâne résonne comme un gong et elle éprouve quelques difficultés à distinguer le haut du bas. Alors les fulgurances précises d'Artaud… ou trouver un machin carré dans son décolleté…

— Allez, conclut Smiley, assez rigolé, on y va.

Youri se penche vers elle, il va la prendre sur son épaule et l'embarquer, probablement, dans l'utilitaire blanc qui est garé un peu plus loin, la porte ouverte.

Leila, Leila, je ne veux pas y aller ! Il fait tout noir là-bas et ils t'attachent sur une table avec des sangles, et puis il y a cette espèce de rituel, et ensuite ils se mettent à poil et ils promènent sur toi ces couteaux tout émoussés et…

C'est alors que Leila, pour la première fois de sa vie, donne un coup de boule.

Certains se détendent en regardant des vidéos de chatons sur Internet. Iris et Leila nourrissaient une sorte de passion pour les démonstrations d'autodéfense et de krav-maga. Dans les faits, Leila n'a jamais eu l'occasion de pratiquer le moindre art martial. Et pourtant, elle vise juste : le sommet de son crâne percute le nez de Youri et produit le plus beau bruit de cartilages brisés qu'elle ait jamais entendu. L'homme grogne et se prend le visage à deux mains. Leila ne reste pas dans les parages pour la suite. Elle s'élance vers son immeuble. Le seuil de protection après le deuxième étage arrêtera ces fous homicides.

Ils sont sur ses talons. Elle ne trouve toujours pas l'amulette autour de son cou, mais peut à présent l'invoquer en courant, d'une voix saccadée entre deux bouffées d'air :

— Il se sera perdu le navire archaïque… Aux mers où baigneront mes rêves éperdus… Et ses immenses mâts se seront confondus…
Elle atteint la porte, mais doit encore composer le code, d'une main tressautante elle a à peine enfoncé les deux premiers chiffres que Smiley arrive.

— Dans les brouillards d'un ciel de bible et de cantiques !!

L'homme sourit toujours, mais d'un air rêveur et apaisé. Il est aux abonnés absents. Leila se secoue de son petit frisson, elle est tellement dopée à l'adrénaline que le plaisir de l'invocation et la vague de perplexité qui lui succède s'entrechoquent à la manière de lames désordonnées. Elle se trompe dans le code puis recommence tant bien que mal et pousse enfin la lourde porte. Elle plante là le petit homme souriant alors que Youri les rejoint, le bas du visage en sang.

Maintenant elle file dans l'escalier. L'homme court sur ses talons, un sanglier en pleine charge. Il faut qu'elle atteigne le palier du troisième. Elle monte deux à deux, l'adrénaline le dispute à l'épuisement pour lui emmêler les jambes. Elle entame la deuxième volée de marches quand une main se referme sur sa cheville.

Il tire d'un coup sec et elle s'abat de tout son long. Elle heurte l'arête de la deuxième marche du menton, se mord la langue, se retourne pour lui envoyer un coup de bottine dans le nez. Contact. Pile là où ça fait le plus mal : sur un nez déjà brisé. Il la lâche en jurant. Il ne s'attendait peut-être pas à ce qu'elle se défende ? Elle se remet debout en titubant et reprend son ascension, à bout de souffle.

— Au secours ! Voisins ! Aidez-moi ! Au viol !

Aucune porte ne s'ouvre. L'immeuble paraît désert.

L'homme l'empoigne à nouveau, elle trébuche, le regard sur le mignon petit azulejo clandestin posé par Iris : « Ici commence votre voyage ». Elle y était presque, pense-t-elle avec désespoir au moment où le poids de l'homme tombe sur son dos.

— Je t'ai eue, grozna kurva !

Il prend les cheveux de Leila à pleine main et l'envoie tête la première contre l'arête d'une marche ; à son tour de produire avec son nez un craquement morbide. La douleur est si aiguë que la vision de Leila se dédouble. Elle cherche à tâtons un endroit où s'accrocher. Il lui fait une clef au bras et la force à s'agenouiller tête baissée dans l'escalier. Elle veut crier, mais sa bouche s'est remplie de sang et elle n'émet qu'un gargouillis.

— Tu vas mourir, annonce le type.

Leila a une idée tordue.

— Ma fille ! gémit-elle. Ma petite fille est restée là-haut toute seule.

L'homme marque un temps d'arrêt. Leila s'engouffre dans la brèche.

— Tu as des enfants, chasseur ? Laisse-moi dire au revoir à ma fille, supplie-t-elle.

Elle joue gros, parce qu'elle ne peut pas savoir ce qui a poussé cet homme à rejoindre les rangs des chasseurs. Elle en a tout au plus une très vague idée. De la part du chasseur souriant, elle n'a senti qu'un désir pervers de vengeance. Mais celui-là est venu pour autre chose ; il émane de sa violence une telle tristesse que Leila en aurait presque mal pour lui. Elle parie qu'il est en deuil.

Il soupire, puis semble prendre une décision et la soulève brutalement en lui tordant le bras. Elle pousse un gémissement et ne reconnaît même pas sa propre voix.

— Debout, sorcière. On va chercher ta fille de prostitutka. Elle vient avec nous. Elle te verra mourir et ensuite, on s'occupera d'elle en prenant tout notre temps.

Le cœur de Leila bat à tout rompre. Tout tient maintenant à un seuil, à un enchevêtrement rapiécé de sorts que Nora refuse d'entretenir, qui se délite lentement, et à la relative inexpérience de ce pauvre type. La seule chose qu'elle puisse faire à présent, c'est exciter l'ardeur meurtrière de l'homme pour que la barrière faiblissante le reconnaisse et l'accroche à coup sûr.

— Chasseur, tu n'as pas de cœur ? Tu n'as donc jamais pris la main d'un enfant dans la tienne ?

La respiration de l'homme ripe dans sa poitrine. Il la pousse devant lui avec brutalité. Elle monte encore un peu puis s'étale à nouveau. Il la redresse sans ménagement, c'est comme cela qu'ils franchissent le seuil de protection de Nora.

Leila sent la pression légère, le petit signal de bienvenue qui l'accueille quand elle revient chez elle. Puis le choc des marches bétonnées qu'elle percute simultanément du menton et des poignets. Puis une traction alors que l'homme, lui, est brusquement arraché à ses circonstances présentes et s'évapore avec un bruit mat. Enfin, une explosion de plaisir dans tous ses centres nerveux et une claque soudaine qui la prive momentanément de respiration et de conscience.

Une pile de matières textiles lui dégringole dessus dans l'obscurité. Elle se débat, heurte une porte qui s'ouvre en grinçant dans la pénombre, retombe sur ses genoux et ses poignets endoloris, le nez et les quatre pattes sur un parquet inégal en pointes de Hongrie. Elle est dans un endroit mal éclairé par un vieil abat-jour de guingois. Elle saigne du nez sur la plus complète et la plus antique collection de Converse et de sandales orthopédiques qu'il lui ait jamais été donné d'admirer.

Elle se trouve dans l'entrée de l'appartement de Birgit. Elle s'assied, désorientée, tâte doucement son menton et

son nez douloureux, sûrement cassé. Si tout va bien, son poursuivant a été propulsé vers la cave insonorisée qu'elle loue quelques rues plus loin, et qui est fermée de l'extérieur par plusieurs gros verrous et protégée par un sort de confusion qui éloigne les curieux.

Leila murmure un remerciement à l'attention de Nora.

Elle en a sous le capot, pas vrai, la tantinette ?   approuve le fantôme d'Iris.

Des pas s'approchent. Birgit paraît en tenue de yoga délavée. Dans son sillage, Dita, les yeux écarquillés, blanche comme la mort, brandit une fourchette dans une main et un des financiers maraboutés dans l'autre.

— Leila !

La petite fille court vers elle puis s'arrête net, l'air horrifié. Tant mieux : Leila n'est pas sûre qu'elle supporterait l'impact d'un câlin enthousiaste.

— Oh, bonsoir ma chère ! s'exclame Birgit. Qu'est-ce que tu fais là ? Tu t'es trompée de porte ? Tu saignes du nez ? Tu as bien fait de venir me voir. J'ai un super truc pour stopper, tu prends Arnica Montana en 7 CH…

Elle farfouille dans la commode de l'entrée qui semble contenir assez de dosettes homéopathiques pour compenser le déficit calorique du tiers monde, puis tend à Leila un petit tube rose.

— Trois sous la langue, tout de suite !

Le cœur battant et les mains tremblantes, Leila avale les susucres, souhaite bonne nuit en hâte à sa voisine, puis sort en remerciant et en clopinant, Dita sur les talons. Une douleur dans les reins la plie en deux. L'escalier est vide. Derrière la porte dûment fermée, l'appartement est silencieux, havre protégé. Elle souffle.

— Je t'ai entendue crier dans l'escalier, chuchote Dita d'une toute petite voix. J'ai vraiment eu très peur.

Leila lui prend la main.

— Tout va bien pour l'instant, ma chérie. Je crois que je l'ai eu. Il va falloir qu'on quitte l'appartement maintenant, d'accord ? J'ai juste un ou deux coups de téléphone à passer très vite, et ensuite, on y va. Tu as ton sac ?

— Je ne veux pas aller chez la reine, dit la petite fille.

— Non, non, il n'en est pas question, tu viens avec moi. On va appeler notre beau chevalier servant, d'accord ?

Avant de téléphoner à Arthur, elle bat le fer tant qu'il est chaud.

Satie répond immédiatement.

— J'ai un homme à vous, dit Leila dont la voix tremble encore. Youri contre Cassandra. Vivants. Un échange.

Un silence impénétrable à l'autre bout de la communication. Il s'exprime enfin, sibyllin :

— Parfait. C'est parfait. À bientôt, chère Leila.

Et il raccroche, en la laissant dans un état de transe flippée et perplexe.

Dita la regarde :

— Ça va aller ? Tu ne vas pas exploser maintenant ?

Non, fait Leila d'un signe de tête, non, ça va aller. Elle aurait peut-être dû donner un lieu ou une date à Satie, elle a agi sans réfléchir. « À bientôt ». Qu'a-t-il voulu dire par là ? A bientôt, procédons à l'échange ? À bientôt pour davantage de précisions ? À bientôt au grand banquet des chasseurs avec ton foie en plat principal ?

La reine et lui se sont bien trouvés, ils sont vraiment faits du même bois. Leila commence à en avoir plus qu'assez de jouer à « ni oui, ni non » avec ces tous ces tordus.

*

Arthur arrive en un temps record, cette fois les petits cafards (et Iris) alertent Leila deux bonnes minutes avant

qu'il ne sonne à la porte.

Quand elle lui ouvre, il semble d'abord inquiet puis horrifié.

— Leila, bon dieu, qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle fond en larmes, se jette dans ses bras. Il l'enveloppe sans un mot de son étreinte rassurante, bien qu'un peu douloureuse. Elle en profite pour humer son parfum, par la bouche, parce que son nez est définitivement hors d'usage. Ils restent quelques instants dans l'entrée, le temps pour elle de se ressaisir, puis elle se dégage. Elle a laissé une grande trace de sang sur le T-shirt d'Arthur. Elle porte la main à son nez, constate au toucher qu'il a dû encore gonfler au cours des cinq dernières minutes, elle ne pensait pas que ce serait possible.

— Qui est le salaud qui t'a fait ça ?

Elle hausse les épaules.

— Je ne sais pas, ment-elle. Je ne les connaissais pas.

— Parce qu'ils s'y sont mis à plusieurs ?

La réaction d'Arthur est si vive que Leila recule d'un pas.

— Juste une mauvaise rencontre en bas de chez moi, dit-elle.

Elle essaye de détendre l'atmosphère :

— Depuis qu'on se connaît, je ne pense plus qu'à entrer dans des combats de rue. Ça m'a fait un tel bien l'autre jour…

Mais sa tentative de plaisanterie fait long feu, elle a complètement raté son effet : il semble surtout peiné par les mots qui sortent de sa bouche.

Dans la minute qui suit, il rameute la cavalerie Sissi à la rescousse, c'est-à-dire qu'il met une pression d'enfer à son frère le commissaire de police pour que celui-ci accoure sur-le-champ. Puis il prend Leila par la main, tout doucement comme si elle était un oisillon blessé, et la guide vers la cuisine. Si elle avait vraiment du respect pour lui, elle ne devrait pas l'entraîner davantage dans ses démêlés avec les chasseurs. Et cependant c'est l'occasion rêvée de passer plus de temps en sa compagnie et d'accélérer le processus, de le gagner à sa cause et enfin de lui demander sa contribution pour mettre Dita hors de danger. S'engager dans cette voie malgré ses scrupules ne déplaît pas à Leila, car elle poursuit aussi un tout petit but égoïste. Elle voudrait profiter un peu, rien qu'un peu sans s'attacher bien sûr, de sa mâle présence et de ses mains chaudes et rassurantes, avant de lui assener d'un coup la vérité.

Il l'assied dans la cuisine, ce minuscule sanctuaire en linoléum et en formica au cœur de l'appartement, il lui prépare un thé brûlant avec une grande rasade de rhum. Un froissement de chemise de nuit se fait entendre, à peine plus bruyant qu'un battement d'aile de papillon : Dita fait son apparition. Immédiatement Arthur s'interpose entre Leila et la petite fille.

— Elle m'a déjà vue, dit Leila.

— Et toi, tu t'es vue ? demande-t-il.

Non, elle évite le miroir depuis tout à l'heure. Elle a peur de perdre son sang-froid. Ou d'être tentée de nettoyer les traces de boue, de sang et de mascara, au point de ne plus être une damoiselle en détresse assez convaincante vis-à-vis de son chevalier servant. Elle a peur qu'il démasque l'ogresse sous les circonstances de princesse aux abois. Elle a passé une demi-heure à l'attendre dans le canapé, Dita enroulée dans une chaude couverture sur ses genoux. La petite fille était la plus choquée des deux et avait besoin d'être rassurée. Tout en lui caressant les cheveux, Leila a essayé de rassembler ses esprits et d'imaginer ce qu'elle allait raconter à Arthur.

Depuis l'arrivée de ce dernier, la grouille est devenue fluide et court dans tout son corps à la manière d'un élixir bienveillant qui la réchauffe. Vraiment, on aura tout vu.

*

Yann Sissi les rejoint peu de temps après avec un autre policier en civil, un homme aussi dégingandé et noiraud que Yann est blond et râblé. Il envoie très vite son collègue faire le tour du quartier pendant qu'il pose quelques

questions à Leila. Le deuxième policier réapparaît dix minutes plus tard, rapporte qu'il a trouvé du sang sur le trottoir et dans l'escalier. Il a collecté des pièces pour le cas où l'on retrouverait les agresseurs. Tout danger est écarté pour l'instant. Pas de trace de Smiley errant dans la ruelle. La confusion l'aura emmené vagabonder plus loin.

— Vous savez ce que ces deux hommes voulaient ? demande Yann.

— Non, dit Leila. Pas la moindre idée.

L'homme la considère d'un air pensif. Elle ne pouvait tout de même pas lui parler du van blanc ni donner une seule indication qui laisse suspecter une tentative d'enlèvement. Elle ne va pas se lancer dans une longue histoire sur les chasseurs de sorcières et leurs pratiques cannibales. Il la prendrait pour une folle.

— C'est votre fille ? interroge Yann en désignant d'un signe de tête Dita, vraisemblablement occupée à « dire un petit mot » à l'oreille de son collègue.

L'homme est subjugué.

— C'est ma filleule, répond Leila. Elle est en visite pour les vacances. Elle s'appelle Dita Bellanger. Dita ! Viens par ici, s'il te plaît.

— Ce serait mieux de la renvoyer chez ses parents, dit Yann. D'autant que l'école a repris hier.

— Bien sûr, acquiesce Leila. Mais peut-être pas à trois heures du matin.

Elle est moulue, rêve d'une bonne sieste dans un lit douillet, sans choses dures et pointues comme des poings de géant biélorusse ou des marches d'escalier en béton.

— Même si les deux hommes que vous décrivez semblent avoir disparu, je vous conseille d'aller dormir ailleurs pendant quelques jours, si vous pouvez.

— Elles peuvent venir chez moi, dit Arthur.

— Emmène-les à l'hôpital d'abord, dit Yann à son frère.

— Non, non, dit Leila, pas la peine.

Elle a mal partout, mais éprouve surtout le besoin d'aller se terrer quelque part. Le plus tôt sera le mieux. Elle n'aspire pas aux néons de l'hôpital, elle se sentirait beaucoup trop exposée. Les chasseurs ont sûrement des contacts dans tous les établissements, cela lui paraît évident.

Tu serais pas en train de virer paranoïaque, là ? C'est la grouille qui fait son effet ?

Arthur et Yann la dévisagent avec des mines sceptiques curieusement similaires. Leurs physionomies, jusqu'ici si différentes, se sont métamorphosées d'un coup pour se rejoindre à mi-chemin en une sorte de révélation du rugueux charme Sissi. Leila éclate de rire, ce qui ne fait que renforcer leur expression soucieuse.

— C'est juste… vous deux… les deux frères… la même tête…

— Leila, il faut que tu ailles à l'hôpital, dit Arthur. Il faudrait sans doute faire une radio. Ce serait plus sûr. Tu as pris des coups dans le crâne.

Elle ne peut plus s'arrêter de rire. Elle en pleure.

— Ha ! Ha ! J'en ai donné, aussi !

— Il n'y a pas de quoi se vanter, grommelle Arthur.

— Mais non, dit-elle en faisant un effort surhumain pour calmer son fou rire, je me sens très bien. Plus de peur que de mal, etc.

Mazette ! T'as dû avoir vraiment très peur alors, chuchote Iris.

— Ne le prends pas de travers, dit Arthur, mais tu es très amochée.

— Peuh, mais non. Je n'ai rien de cassé. Mon nez n'est même pas déplacé. Un peu de repos et ça ira mieux.

— Ce n'est pas la première fois que tu te pètes le nez ?

— Ça m'est déjà arrivé quand j'étais ado. Je travaillais dans un cirque… Il faudra que je te raconte tout ça à

l'occasion.

Il faut vraiment qu'elle se reprenne, ou ils vont finir par l'interner d'office.

— Désolée, c'est le choc. Écoute, dit-elle, plus sobre, pour le moment ça va, je suis surtout très fatiguée. S'il te plaît, Arthur, j'ai juste besoin de me retrouver quelque part en sécurité.

Yann, distant, la dévisage en se frottant le menton. Arthur s'approche d'elle et pose sur elle à nouveau cette main rassurante qui fait taire instantanément le tumulte grouillant dans son corps et son esprit.

— Tu te sens en état d'aller faire ton sac ? demande-t-il de sa belle voix profonde.

Les petits cafards en tombent à la renverse, domptés, hypnotisés. Leila hoche la tête et tente de se mettre debout, vacille. Il la soutient, soupire.

— Tu sais, tu veux faire la grosse dure, mais tu n'es qu'une mauviette.

— Hah ! rétorque Leila, toi et moi à la récré, on va voir qui finira à pleurer dans les jupes de sa mère !

D'une seule boutade, il lui a remonté le moral et lui a communiqué assez d'énergie pour se rendre jusqu'à sa chambre presque sans se tenir aux murs du couloir.

Ses affaires, bien sûr, sont déjà prêtes. Leila ouvre son gros sac de sport et en sort quelques vêtements, pour donner l'impression d'un travail en cours. Après quelques instants de cette tâche erratique, elle détecte une présence à son côté.

— Il faut que je vous fasse le discours du grand frère, dit Yann.

Elle laisse de côté le T-shirt noir qu'elle est en train de rouler machinalement en boule, s'assied sur le lit non sans quelque difficulté.

— Mon sixième sens de flic n'aime pas trop ce qui se passe ici, poursuit Yann. Je ne sais pas qui sont ces types qui vous ont attaquée, ce qu'ils vous veulent, si c'était vraiment juste une agression au hasard, mais je ne veux pas que mon petit frère soit entraîné dans une histoire louche. Je suis peut-être au service de la loi, mais la loi peut être une chose sacrément violente quand il le faut.

Leila hoche la tête, déglutit.

— Je ne vais pas mériter votre ire, Yann. Je serai douce avec votre petit frère.

Et la providence est témoin qu'elle voudrait bien que ce soit possible.

Yann la dévisage encore une bonne dizaine de secondes. Cette fois, elle soutient son regard, elle ne lâchera pas, même si elle doit tenir toute la nuit face à ces yeux clairs habitués à percer malfrats et salauds.

Il esquisse un fin sourire, qui sans manquer de chaleur ne la met pas du tout à l'aise :

— Mais j'ai l'impression qu'il vous aime bien, alors, n'oubliez pas de respirer, quand même.

15

Arthur conduit son antique 205 blanche comme si le volant et le levier de vitesse lui avaient personnellement cherché des noises, bien que cela n'affecte en rien son observation parfaite du code de la route. Malgré toute cette colère, il roule comme un papy. Un silence glacé, faute de chauffage efficace, s'est installé dans l'habitacle. Dita s'est endormie à l'arrière, enroulée dans une vieille couverture écossaise qui traînait sur la banquette.

Leila profite de ce calme orageux pour essayer de rassembler ses idées. Elle sait qu'Arthur va lui demander des comptes et veut retarder le moment de vérité inévitable : elle devra bien lui dire pourquoi elle a accepté de le rencontrer. Il va comprendre qu'elle s'est servie de lui et elle le perdra.

Ou alors, il va te donner un autre de ces baisers inoubliables, et tu quitteras ton destin de monstre pour devenir sa princesse , divague Iris.

Ouais, c'est ça.

Une fois la voiture garée dans une ruelle de Belleville, Arthur se charge de Dita. Leila les suit jusqu'à l'immeuble en essayant de ne pas se laisser trop impressionner par le spectacle de ce beau type qui porte une enfant endormie dans ses bras. Lorsqu'ils ont enfin réussi à tous prendre place dans le minuscule ascenseur, elle enclenche le bouton du 3e.

— C'est au troisième, dit Arthur une fraction de seconde plus tard. Tu as déjà appuyé ?

Son appartement est tout petit. Il n'a fait aucun effort de décoration. Les meubles nécessaires au confort de base sont tous présents, mais flottent dans l'espace pourtant restreint. Cependant, les nombreuses étagères qui croulent sous les livres habillent les murs et transfigurent le modeste deux-pièces en un lieu chaleureux en dépit de son aménagement spartiate. Le grand clic-clac à l'allure accueillante sera assez ample pour coucher Leila et Dita. Quand Arthur entre dans sa chambre pour poser provisoirement Dita sur son lit, Leila se démanche le cou et entrevoit des draps froissés, une table de nuit qui disparaît presque sous les revues et les livres, des vêtements pêle-mêle, des gants de boxe.

Arthur a pris du linge propre dans un placard et a entrepris de transformer le canapé-lit. Leila l'assiste bien qu'elle se sente extrêmement raide et fatiguée. La petite ne se réveille pas quand ils lui enlèvent son manteau pour la recoucher entre les draps. Leila vérifie qu'elle porte bien son amulette avant de s'éloigner, rassurée, vers l'îlot de lumière de la cuisine américaine.

— Tu veux quelque chose à boire ? propose Arthur. Un thé ? Ou bien il te faut quelque chose de fort ?

Leila accepte un verre d'eau chaude, tente de se hisser sur un des tabourets de bar, grimace de douleur. Son torse tout entier s'est transformé en gigantesque hématome après le coup de poing que lui a donné Youri et le choc qu'elle a pris dans les reins. Ses genoux et les paumes de ses mains sont à vif. Quant à son menton, il ne supporte même pas le plus léger contact. Sans parler de son nez.

— Tu es sûre que tu ne veux pas aller à l'hôpital ?

— Non, vraiment, ça va aller, ment-elle. Je suis surtout fatiguée.

Il suffirait que les chasseurs aient son nom et un espion dans les hôpitaux. Elle appellera peut-être Elizabeth Verdureau discrètement demain, si elle a trop mal. Les praticiennes sont censées être une espèce coriace.

Arthur a un petit claquement de langue irrité.

— Alors, déshabille-toi. Je veux m'assurer que tout va bien. Je ne suis pas sûr que tu réalises à quel point ils t'ont abîmée.

Leila rit.

— C'est une astuce pour me débarrasser de mes fringues.

Il a un mouvement de tête énervé.

— Crois-moi, je n'ai pas du tout envie de te voir dans cet état.

— Ne t'inquiète pas, rassure Leila. C'est surtout au visage. Pas besoin de me déshabiller. Tout est là.

— Et au cou. On dirait que quelqu'un a essayé de te pendre avec tes propres oripeaux.

Leila hausse les épaules et regrette immédiatement ce geste brusque et douloureux.

— Je suis vivante, je me suis échappée, tout va bien.

— « Tout va bien » ? C'est ça le message officiel ? Il va falloir trouver autre chose, ma jolie.

Il l'attrape par le bras – ouille – et l'entraîne vers sa salle de bains. Là, sans écouter ses protestations, il l'assied sur le bord de la baignoire – re-ouille – et prend place en face d'elle sur un tabouret.

Il sort sa trousse de premiers secours, du coton hydrophile, du désinfectant et lui nettoie le nez, le menton. Il travaille vite, mais en douceur, on sent que ce n'est pas la première fois qu'il s'occupe d'un visage cabossé après une bagarre, qu'il ne pratique sans doute pas la boxe uniquement comme un sport de fitness bobo. Il résulte de l'opération une quantité importante de cotons rouges. Leila continue à éviter soigneusement de se regarder dans la glace.

— Voilà, dit Arthur. Maintenant, pas d'histoire, enlève au moins ton haut. S'il faut que je m'attende à une hémorragie interne, je veux le savoir.

Leila cède, commence à déboutonner sa chemise, se rend compte qu'elle n'y arrivera pas toute seule. Arthur n'a pas l'air impressionné.

— Laisse-moi t'aider.

Les grandes mains carrées aux ongles courts glissent sur les attaches du vêtement. Leila surprend les yeux d'Arthur, rivés sur son décolleté, une expression contradictoire sur le visage, à la fois attendrie et furieuse. Elle éprouve quelque réticence à se défaire de ses amulettes, mais quand il les lui passe par-dessus la tête, elle ne l'arrête pas. Elle aurait préféré qu'il la déshabille dans des circonstances plus joyeuses. Elle imagine à quelle occasion ils auraient pu se retrouver seuls, peu importe l'endroit, sur un recoin de baignoire pourquoi pas, pour céder à la curiosité réciproque et prendre le temps de découvrir le corps de l'autre.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Ramenée à la réalité par la question horrifiée d'Arthur, Leila ne comprend d'abord pas ce qu'il lui demande.

— Quoi ça ? C'est mon ventre.

— Mais cette bosse, là ?

Il désigne son côté droit, sous les côtes.

— Oh, non, ce n'est rien, dit Leila, mal à l'aise. Mon chiropraticien se moque de moi. C'est une contracture musculaire bizarre… je te promets, j'ai fait des examens. Ce n'est pas une hernie, ni une tumeur, ni un truc mortel. Juste une contracture. Il paraît que j'ai des muscles particulièrement… contractiles.

La vérité : comme elle a encore maigri au cours des derniers jours, son foie, qui a lui-même doublé de volume depuis le départ d'Iris, s'est fait très proéminent. C'est vrai que c'est un peu bizarre. Mais elle est à peu près sûre que les deux agresseurs ne l'ont pas endommagé, ce foie qui constitue pour eux un bien beaucoup trop précieux.

— Ils ont plutôt visé le haut du corps de toute façon… et aussi un peu l'estomac, se voit-elle contrainte d'ajouter, quand en baissant les yeux elle constate qu'elle a un bleu magnifique.

— On dirait un vieil hématome, dit Arthur, suspicieux. Il est déjà en train de virer au vert !

Le métabolisme des praticiennes est un brin plus rapide que celui du commun des mortels. Mais du coup, elle ressemble à une femme régulièrement battue.

— Les apparences sont trompeuses, avance-t-elle.

— Alors, je suis censé penser quoi ? Et ça, c'est quoi ?

Il désigne le pansement que Leila porte au bras droit après sa rencontre avec l'homme-animal. Elle ne voit pas très bien quel genre d'histoire elle va pouvoir inventer pour celui-là. Elle avait complètement oublié cette blessure plus ancienne et elle est prise au dépourvu.

— Ah, ça… il faudra que je te raconte plus tard.

Il pose le flacon de désinfectant et se redresse sur son tabouret.

— Leila, dit-il, je ne sais pas dans quoi tu es embarquée, et je ne suis pas sûr d'avoir le droit de réclamer des explications… mais tu m'as appelé à l'aide, et si tu veux parler à quelqu'un, je suis là. Je me fais du souci.

— Il ne faut pas, dit Leila.

— Non, dit Arthur, oublie ce que je viens de dire. En fait, j'exige de tout savoir. Tu es certaine que tu ne sais pas ce qu'ils voulaient, ces deux hommes ? Est-ce qu'ils t'ont…

— Mais non, le coupe Leila. Et Yann a déjà pris ma déposition. Je n'ai rien à dire de plus. Vraiment. Ce sont juste des sales types qui me sont tombés dessus au hasard. Je ne sais pas s'ils avaient l'intention de me violer, mais ils n'ont pas réussi.

— Tu ne les as pas reconnus ? Et si c'était lié à notre bagarre de l'autre soir, si c'était une quelconque vengeance ? Tu y as pensé ? Si je ne t'avais pas entraînée là-dedans, il ne se serait peut-être rien passé !

Il a haussé le ton puis a dû se rappeler la présence de la petite fille endormie et s'est rabattu sur un chuchotement furieux.

— Mais non, dit-elle. Ça n'a rien à voir avec l'autre soir. Ce n'étaient pas les mêmes types. Et comment est-ce que ça pourrait être de ta faute ?

— J'espère que tu vas porter plainte en tout cas, Leila, et que si tu sais quelque chose, tu vas le dire. On peut t'aider. Les femmes qui se font agresser…

— Je ne suis pas « les femmes qui se font agresser », dit fièrement Leila.

Elle est peut-être naïve dans sa fierté, mais avec la vie qu'elle mène, elle pense avoir mérité cette précision.

— Non, dit Arthur, tu es une minuscule souris qui se figure qu'elle peut s'attaquer à un mammouth en furie.

— Je ne suis pas aussi sans défense que j'en ai l'air, proteste-t-elle.

— J'ai bien vu ça l'autre jour. Tu as des petits poings et tu n'hésites pas à t'en servir. Mais tu ne fais pas le poids, Leila.

Sait-il seulement à quel point il se trompe. C'est lui qui ne fait pas le poids, c'est lui qu'il faut protéger dans cette histoire. Elle pousse un grand soupir.

— Tu peux me parler, à moi. Je ne répéterai rien à Yann. Ça te fera du bien. Et moi… moi, j'aimerais bien savoir où je mets les pieds. Je ne comprends rien à ce qui m'arrive. On s'est rencontrés il y a combien de temps ? Quatre, cinq jours ? Il m'a semblé que tout était simple et évident.

— À moi aussi, dit Leila dans un souffle.

— Personne ne m'a jamais fait cet effet-là. Je ne sais pas quelle étiquette coller sur notre relation. Quand on a fait fuir ces loubards l'autre jour tous les deux… J'ai eu l'impression que tu étais autre chose que cette jolie femme avec qui je venais de prendre un verre. Et cet après-midi quand je t'ai embrassée… qu'est-ce que c'était que ce truc ? De l'électricité statique ?

— Je ne sais pas, dit-elle.

Pour une fois, elle est honnête.

— Je n'aime pas être mené en bateau, dit Arthur. Depuis que l'on se fréquente, tous mes sens sont en alerte, surtout le sixième. Et pas d'une façon agréable. J'ai à la fois envie de te protéger, de te sauter dessus et de te mettre en pièces, je suis complètement perdu. Un rapport avec tes histoires de magie ?

Leila a le choix. Elle peut vider son sac maintenant, ou inventer un autre bobard, mais ce sera reculer pour mieux sauter.

— Je t'en dirai plus demain, promet-elle, laisse-moi dormir d'abord.

Ils se sont levés et sont debout tous les deux dans la salle de bains microscopique, elle a le nez au niveau de ses épaules et en rajoute un peu dans son rôle de femme blessée, mais il n'est pas dupe.

— Donc il y a bien des choses à dire, dit Arthur.

— Oui, avoue-t-elle. Demain.

De toute façon, il faudra bien qu'elle finisse par lui parler. Mais elle n'a pas l'énergie de le faire tout de suite.

— Je veux la vérité maintenant, dit Arthur. Demain, tu me fileras entre les doigts comme une anguille.

— M'accueillir chez toi ne te donne pas automatiquement un droit de regard sur ma vie et l'accès à tous mes secrets.

— Non, mais avoir envie de t'arracher tous tes vêtements et ne pas pouvoir, parce que des salauds t'ont tabassée pour je ne sais quelle raison que tu refuses d'expliquer, ça fait de moi un type sacrément frustré et furieux !

— Si je te dis ce qui se passe, je doute que tu aies encore envie de m'arracher tous mes vêtements, dit Leila avec un sourire amer.

— Si c'est vraiment ce que tu crois, le plus tôt sera le mieux. Tu es en train de me rendre dingue.

— Arthur, s'il te plaît, il est trois heures du matin. Si tu ne me donnes pas tout de suite un peu d'espace, je te promets que je repars dans la rue à pied, uniquement pour échapper à tes récriminations !

Arthur lui tourne le dos, furieux. Il referme sa trousse de premiers secours et, toujours responsable, la range en hauteur dans le placard, puis fait demi-tour et s'enferme dans sa chambre.

Je croyais que tu voulais profiter un peu de ses bras musclés avant de lui vider ton sac ? Ça n'a pas l'air d'avoir trop bien marché…

Leila s'en veut d'avoir joué sur ses minables privilèges de victime pour l'obliger à lâcher la discussion. S'ils avaient continué sur cette lancée, elle aurait fini par céder, et elle a besoin de réfléchir à ce qu'elle lui dira demain. Il pense vouloir toute la vérité nue, mais elle a franchement des doutes.

Dans cet état fébrile et second, elle sent encore les propriétés apaisantes de la présence d'Arthur qui parvient même à tenir la charge à distance : quand il est là, tous les petits cafards se tiennent cois, immobiles au garde-à-vous. C'est ce qui l'inquiète le plus. Elle craint que son influence ne dépasse le cadre des sentiments ordinaires et participe, d'une manière qu'elle ne comprend pas du tout, de la magie.

Tu crois que c'est à cause du petit mot que Dita a glissé pour toi à son oreille ? Ou à cause de Convoitise ?

De toute façon, la question est sans suite. Elle ne peut pas se laisser aller à resserrer le lien avec Arthur pour une seule raison : ce serait trop dangereux pour lui. L'utiliser, passe encore, mais hors de question de lui faire du mal. Pour l'instant, la grouille se tient tranquille quand il est à proximité, mais demain ? Ou après-demain, quand les cafards auront repris tous leurs esprits et seront là, armée invisible, pour trucider et consumer tout ce qui la touche ?

Elle se déshabille lentement en grognant de douleur, termine son inspection dans la salle de bains. Elle désinfecte encore quelques éraflures qu'elle s'est faites dans les escaliers, se brosse les dents, puis va se coucher en se répétant comme un mantra que c'est trop risqué, qu'il n'est pas question de tomber amoureuse d'Arthur Sissi.

Quelle andouille , la berce la douce voix de sa grande sœur disparue. T'as réussi à manipuler pour te retrouver chez lui, à trois mètres de ce type qui a une envie monstre de te protéger pour que tu sois à sa merci au plumard. Et tu te fais des cas de conscience bidon sur la tension, la foudre et la force de tes sentiments. T'es vraiment une pisse-vinaigre, sœurette.

Mais il veut savoir.

Qu'est-ce que t'as à perdre à lui parler ?

Si je me laisse apprivoiser, je finis par tuer. C'est ce qui arrive à chaque fois.

Mais tu n'as pas remarqué que c'était déjà trop tard ? Pour Dita, c'est déjà trop tard. Et pour Arthur aussi. Tu ferais mieux d'en profiter, petite poule, pendant que ça dure.

Il faut bien une heure à Leila pour faire taire le spectre. À entendre les bruits sourds dans la pièce d'à côté, Arthur ne s'en sort pas mieux qu'elle. Quand elle finit par s'endormir, enfin assommée, l'aube ne doit plus être très loin.

*

Dans son rêve, il fait encore nuit. Elle pressent plus qu'elle ne voit les premières lueurs blafardes du jour à la

fenêtre. La seule source de chaleur et de lumière est une immense cheminée. Fascinée par les flammes, Leila met un moment à s'apercevoir que les lieux lui sont familiers. Elle se tient dans les appartements de Satie, au cœur de la forteresse des chasseurs. Elle a un mouvement de panique : elle a été capturée dans son sommeil. Arthur, si sensible à la charge, était un chasseur en embuscade.

Le craquement d'un fauteuil la fait sursauter. Le chef des chasseurs est assis derrière elle, le regard perdu dans l'âtre. Elle lève une main et constate qu'elle n'a pas de main.

Si c'est bien un rêve, il est beaucoup trop réaliste à son goût. Un parfum d'encens âcre et entêtant lui irrite les narines. Elle perçoit aussi l'odeur du chasseur, pierres d'église, latte noisette et after-shave, qui fait se dresser le duvet sur sa nuque.

À côté de l'homme, une table basse porte un vieux livre ouvert sur une page enluminée, près du bol d'encens qui doit être responsable de l'ambiance olfactive très solennelle. Plusieurs petites assiettes contiennent autant de poudres non identifiées.

— Ah, tu es là, dit l'homme.

Elle sursaute à nouveau. Il est si proche qu'elle peut effleurer sa peau dans l'encolure de son peignoir.

— C'est joli, c'est quoi, s'enhardit-elle à railler, soie et cachemire ?

Une éruption de chair de poule répond à son geste. Il émet un rire nerveux.

— C'est vraiment incroyable. Je ne pensais pas que cette magie archaïque serait aussi… réaliste. Reste à quelques pas, veux-tu.

Des bras invisibles repoussent Leila, la forcent à s'asseoir, immatérielle mais bien présente, dans un des fauteuils club disposés autour du feu. Juste un peu trop loin pour être vraiment au chaud.

— Je n'ai plus beaucoup de temps, dit Satie. Organiser ce rituel privé m'a pris des heures. Ce n'est pas la procédure habituelle.

— Ah ouais ? dit Leila. C'est la version avec un happy end ? Parce que sinon, je ne suis pas intéressée.

Elle prie pour qu'il ne puisse rien lui faire ici, mais comme il n'a pas esquissé un geste dans sa direction, elle s'imagine plus ou moins en sécurité. Dans la mesure où elle est clouée à ce fauteuil.

Elle attend une remarque de sa sœur, qui ne vient pas. Elle est seule avec Satie dans cet espace onirique malsain. Elle commence à en avoir soupé des rêves des autres.

S'il l'entend, il ne lui répond pas. Il se contente de s'approcher du feu et de vider dans l'âtre le contenu d'une de ses petites soucoupes. La poudre s'embrase en crépitant.

— Abracadabra ! s'exclame Leila. Vous aimez bien les clichés et le tralala, chez les chasseurs, hein ?

La vérité c'est qu'elle n'en mène pas large. Ce rituel ne lui dit rien du tout. Elle est larguée à 200 %.

— Et tes copains, ils sont où ? Je croyais que c'était un truc collectif ? Elle est où, la fête ?

Malgré ses remarques bravaches, elle ne fait pas la fière quand soudain elle sent qu'il l'attire à lui. Il peine visiblement, il fronce les sourcils et son front s'est recouvert d'une fine pellicule brillante. Leila cependant a beau résister, elle perd du terrain et se trouve irrésistiblement poussée vers Satie. Qu'arrivera-t-il s'il l'attrape ?

Elle se réveille en sueur aux côtés de Dita. Elle est de retour dans l'appartement d'Arthur. Le soleil va à peine se lever et une machine à café crachote dans la cuisine, répandant une délicieuse et familière odeur.

16

Qu'est-ce que c'était que ce cauchemar atroce ? Les yeux fermés, Leila s'accorde quelques instants pour laisser à son cœur affolé le temps de se calmer et d'oublier l'atmosphère enfumée des appartements de Satie. Elle mettrait bien tout cela sur le compte des médicaments antidouleur qu'elle a pris avant d'aller se coucher. Elle n'a jamais trop supporté la codéine. Ou alors c'est à cause de la grouille. Elle a du mal à croire les chasseurs capables d'un envoûtement aussi puissant. Et pourtant, ils méritent sans doute un peu de crédit. Après tout, ils persécutent les praticiennes comme elle depuis des siècles, ils ont forcément une ou deux compétences à leur actif.

— Tu veux du café ?

La voix d'Arthur. Elle ouvre les yeux et ne peut pas s'empêcher de lui sourire.

— Je ne faisais pas semblant de dormir, dit-elle. J'ai fait un cauchemar.

— Un cauchemar ? Comme c'est étonnant.

Mais il lui rend son sourire. Il porte un jean lambda et un pull noir informe, et il est à couper le souffle : elle en oublie littéralement de respirer. Elle n'en revient pas d'avoir dormi chez lui, à quelques mètres de lui, et de se réveiller en sa présence : c'est tout simplement divin. Quand elle s'approche, elle constate qu'elle lui fait un effet similaire, ses yeux ne sont plus bleus mais presque noirs, il a du mal à cacher son trouble. Et pourtant, elle n'est pas vraiment en état de séduire. Elle n'a toujours pas osé répertorier dans un miroir les dommages infligés à son visage, mais sa joue gauche la lance, son nez lui donne la migraine. À l'heure qu'il est, elle arbore sans doute un joli double coquard.

Yep, tu ressembles à un minuscule panda, petite sœur.

Arthur lui tend une tasse fumante et elle plonge dedans pour humer le parfum et tromper sa perplexité. Elle ne peut plus en boire, ce serait la meilleure façon de rendre la grouille tout à fait ingérable, mais le parfum est irrésistible.

— Ça va, ton nez ?

Elle grimace :

— Il est toujours là. Enfin, je crois.

Il rit :

— Oui, je te confirme qu'il est toujours là. Tu veux des cachets ? Je ne t'en ai pas donné assez hier, je m'en suis voulu toute la nuit. J'étais vraiment fâché.

— Je me suis servie dans la salle de bain, dit Leila. Et tu avais raison. Je te dois quelques explications.

Arthur jette un coup d'œil à l'horloge, il est sept heures et demie.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, prévient-il : je vais devoir partir pour l'école bientôt. On pourra se parler plus tranquillement ce soir. Je ne peux pas sécher la boxe parce que je dois entraîner ce soir. Je serai là vers huit heures.

Elle n'a pas l'esprit plus clair que la veille mais a décidé de continuer à poser les bases de ce qu'elle a à lui dire, comme on retire un sparadrap : très vite, et tant pis si ça fait mal. Il aura la journée pour décanter et ils reviendront sur le sujet le soir même, ce sera plus facile.

— Tu te rappelles que je t'ai dit que j'étais une sorcière ? Eh bien, tu as supposé que je parlais de remèdes de grand-mère ou de tours de passe-passe mineurs, et je n'ai pas eu le cœur de te détromper. Mais en réalité, je suis un poids lourd, qui fait de la magie noire.

Arthur pose son mug sur le comptoir.

— Toi, un poids lourd ? OK. Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— La magie est une chose très cynique, très ironique. Elle utilise une énergie qui s'accumule chez les praticiennes. Il faut que cette énergie aille quelque part. Quand j'exerce mon, euh, talent, l'énergie est consommée par les sorts que j'invoque. J'ai des grimoires, un héritage familial, des sorts que je suis capable de jeter. Je ne les

ai pas choisis, et il faut bien avouer qu'ils ne sont pas tous jolis-jolis.

Elle a décidé de simplifier de manière drastique sa démonstration et d'aller à l'essentiel. Elle ne dit pas, par exemple, que le flux et le reflux d'énergie sont plus addictifs qu'une drogue dure. Elle ne parle pas de ses compagnons fidèles, les petits cafards qui lui courent sous la peau. Même au nom de l'honnêteté, elle ne va pas lui avouer à quel point elle se sent sale et pleine de vermine.

— Mais qu'est-ce qu'elle fait vraiment, ta magie ? veut savoir Arthur. Tu peux me montrer ?

— Non, dit Leila. C'est trop dangereux. Ça peut générer des maladies graves, ou la folie — pas juste de simples verrues. J'essaye de choisir les sorts qui ne nuiront pas trop à des innocents, mais c'est difficile.

Elle laisse quand même de côté son activité régulière de tueuse à gages par AVC ou cancer interposé, et passe sur les malédictions, les énucléations de personnalité, les possessions, les créations de zombies et tutti quanti proposées par Convoitise. Ça fait trop pour un début.

— Mais si ta magie est néfaste, tu ne peux pas refuser de l'utiliser ? demande Arthur.

— Non, parce que si je ne pratique pas assez, l'énergie en excès s'accumule, et lorsqu'elle dépasse les limites, elle foudroie les personnes qui me sont le plus proches. La magie est la seule façon que j'ai de canaliser un peu toute cette énergie. Et il faut aussi que tu saches que j'ai eu un, hm, un petit accident de parcours et que suite à ce problème, j'ai beaucoup d'énergie en ce moment, beaucoup trop.

Il la dévisage en silence. Elle n'évoque pas non plus Iris maintenant.

— Cet excès de… de fluide met en danger tes proches ? reformule-t-il.

Elle sourit, parce que ce terme, « fluide », est un peu trop new age à son goût. Mais c'est l'idée.

— Je me fais du souci pour Dita, notamment, parce qu'elle a déjà été foudroyée récemment.

— Ça t'arrive souvent ?

— Non, dit Leila, heureusement. Et ce n'est pas moi qui ai foudroyé Dita. C'est sa mère, Cassandra.

— La mère de Dita est une sorcière ?

— Oui. Elle a disparu il y a quelque temps. Je suis à peu près sûre qu'elle a été enlevée par les mêmes personnes qui m'ont agressée hier soir, parce que j'essaye de la retrouver.

— Quelle histoire rocambolesque, dit Arthur. Tu m'excuseras si j'ai du mal à suivre.

— C'est la vérité, insiste Leila. Il faut que je sorte Cassandra de là et que je surveille ma propre charge, sinon, Dita risque de prendre à nouveau la foudre et de ne pas y survivre.

Voilà. Elle a dit le principal. Et maintenant, soit il appelle les hommes en blanc, soit il lutte pour garder l'esprit ouvert.

— Alors, cette petite fille, Dita, elle n'est apparentée à toi en rien ? Elle devrait être chez les services sociaux ?

Leila se mord la lèvre. En amenant Dita chez Arthur, elle expose ce dernier à des ennuis graves.

— Si je la mets entre les mains d'une personne non qualifiée, elle n'aura plus le soutien dont elle a besoin pour se défendre. Ça pourrait lui être fatal.

— Tu me dis la vérité ? Tu n'es pas secrètement la fiancée d'un parrain de la mafia qui cherche à s'enfuir avec votre enfant ?

Leila rit.

— Non. En réalité, c'est légèrement pire. Je suis un monstre de légende traqué par une bande de chasseurs cannibales avec la fille d'une sorcière disparue qui souffre d'un mal magique presque incurable.

— Chasseurs cannibales ?

— Hm, laisse tomber, c'est un détail pour le moment, je t'en dirai plus ce soir.

Il la regarde horrifié. Oups, elle est allée un peu loin dans son explication.

— Si des cannibales te courent après, je ne vois pas comment ça peut être un détail, Leila !

— Comme certaines d'entre nous sont très puissantes, il y a cette secte qui veut nous prendre notre pouvoir et ils pensent qu'ils peuvent le faire en mangeant notre foie. Mais tu n'es pas en danger, et Dita non plus. Parlons d'autre chose, s'il te plaît, je ne voulais pas t'inquiéter avec ça. Et tu as bien compris que je n'étais pas complètement sans défense.

Il hoche la tête avec lenteur, elle peut le voir qui essaye de détacher son esprit de ce concept subjuguant de cannibalisme institutionnalisé.

— Je voulais juste te dire que c'était une période compliquée pour moi, il faut que j'arrive à protéger cette petite en retrouvant sa mère très vite, mais ça ne se passe pas très bien.

Elle le voit qui commence à réfléchir. Elle ne parle pas encore de la façon dont Convoitise pense que son sang peut les aider. C'est le niveau de complexité au-dessus. D'autre part, avant de lui avouer qu'elle l'a manipulé, elle veut tester sa capacité à admettre le reste. D'abord les basiques.

Ou alors, c'est de la procrastination.

Il avale une gorgée de café, la fait rouler dans sa bouche, repose doucement la tasse sur le comptoir.

— Et donc, tu es en surcharge et tu risques d'envoyer cette… énergie magique… à tes proches ? Et ils peuvent en mourir ?

— Oui, en résumé c'est ça, dit Leila.

— Et, euh, est-ce que je fais partie de ces… proches ?

Elle le regarde dans les yeux et déglutit, ce qu'elle s'apprête à lui dire ne va pas lui plaire.

— Je ne sais pas. Je fais tout ce que je peux pour l'éviter.

— Mais pourquoi accepter un rendez-vous si tu as du mal à contrôler ton pouvoir ?

— Je suis désolée, dit Leila. C'était une erreur de ma part. En règle générale, je mène une vie plutôt ascétique. Mais j'ai parfois besoin de me détendre. Et ta mère me harcèle depuis des mois.

Il hausse un sourcil :

— Et moi donc. On n'a jamais vu pareille mère maquerelle. Et donc, tu es désolée qu'on se soit rencontrés ?

— Je suis ravie de t'avoir rencontré, mais je redoute de te faire du mal et je ne peux surtout pas me permettre de tomber amoureuse de toi, confirme Leila.

Le fantôme d'Iris se tient les côtes.   Hahaha, écoutez-la, elle ne veut pas tomber amoureuse de lui.

—   Et moi, dit Arthur d'une voix étouffée, si je te disais que je suis peut-être le maillon faible dans cette histoire ?

La gorge de Leila se noue.

— Tes sentiments sont sans impact sur la situation, dit-elle. Ce sont les miens qui importent. C'est pour ça que je ne peux pas me laisser aller. Pas tout de suite en tout cas. Je pense que tu pourrais compter beaucoup pour moi si j'arrive à résoudre mon problème.

Il se lève. C'est la réponse la plus positive qu'elle puisse lui faire, mais de toute évidence ce n'est pas celle qu'il attendait. Il évite de la regarder, se dirige vers l'entrée de l'appartement d'un pas un peu trop raide et machinal.

— J'essaye surtout de te protéger, plaide Leila.

— Ça ne marche pas, dit Arthur en mettant ses baskets.

Ça ne marche pas   , confirme Iris en se servant un café.

*

Arthur est parti pour l'école avec deux baskets différentes et lundi boutonné avec mercredi. Quand la porte a claqué derrière lui, le moral de Leila est tombé au fond de ses chaussettes.

Elle a envie de retourner se pelotonner à côté de la petite qui continue à dormir paisiblement avec son amulette autour du cou, le visage dans un pâle rayon de soleil de novembre. Au lieu de cela, elle sort son téléphone portable. L'appareil a été malmené mais semble encore fonctionner en dépit de son écran fendu. La secrétaire de Viviane est d'un snobisme qui dépasse l'entendement, mais Leila fait le forcing et finit par être admise à l'oreille de Sa Majesté.

— Quelles sont les nouvelles pour ce soir ? demande Leila. J'ai préparé un communiqué au Tout Paris, toutes tes sorcières syndiquées le trouveront dans leur boîte aux lettres électronique à 21 h, si tu ne me sors pas Cassandra et Iris de ton chapeau.

— Bonjour à toi, Leila.

La semaine dernière, Leila se serait peut-être encore laissé impressionner par le calme olympien de Viviane et son attachement altier au décorum. Maintenant, il lui faut des résultats rapides. Aujourd'hui, elle tente le tout pour le tout, et ensuite elle quitte Paris. Elle essaye de ne pas penser à ce que cela implique : plus de Dita, plus d'Arthur.

— J'aurai Cassandra, si tu apportes tes livres, dit Viviane. J'ai aussi quelqu'un qui sait des choses sur Iris.

— Comment ça ? demande Leila. Si tu as des informations, je les veux tout de suite.

— Je n'ai pas les informations, dit Viviane, juste un contact. Et je pense qu'il vaut mieux qu'on en discute dans un endroit calme.

Elle donne une adresse dans le seizième, que Leila note sur un lambeau du Monde de la veille. Laisser à Viviane le choix du lieu ne lui plaît pas vraiment, mais la reine a raison, il faut un coin tranquille si elle doit déballer ses grimoires.

— Une seule chose, dit Viviane. Je veux voir tous tes livres. Choses, Gens, et Convoitise.

— Je n'ai pas Convoitise, maintient Leila.

— Emprunte-le à Nora, dans ce cas, dit Viviane. Sinon, le deal ne tient pas.

— On peut savoir d'où te vient cette curiosité mal placée pour Convoitise ?

— Pas de Convoitise, pas de Cassandra, insiste Viviane.

Et elle raccroche avant que Leila ait pu nier davantage.

Leila respire une grande bouffée du café qui refroidit, mais ça ne sent plus du tout aussi bon que lorsqu'Arthur était là. La proposition de Viviane ne lui dit vraiment rien. Cependant, l'alternative pour retrouver Cassandra est encore pire. Il va lui falloir une préparation solide pour ce rendez-vous.

Est-ce qu'elle a vraiment l'intention de se pointer là-bas avec Convoitise ? Elle ne comptait pas sur cette piste, mais elle a désespérément besoin d'informations sur les chasseurs après le rêve de cette nuit. Seul problème, le grimoire risque de lui exploser à la figure : la protection posée par Nora interdit normalement ce genre de tractations. Leila n'en sait guère plus.

Elle compose sans y croire le numéro de fixe de Nora. Comme d'habitude, la tonalité résonne dans le vide intersidéral, et il n'y a pas de répondeur. Elle raccroche, furieuse, après avoir laissé sonner pendant cinq bonnes minutes. Elle espère qu'au moins le bruit dérange la vieille chouette revêche.

Elle passe ensuite à l'inventaire de son sac. Elle remet à son cou meurtri sa panoplie d'influences, de confusions et même un AVC qui est vraiment une mesure ultime, pour ne pas dire une arme suicide. Si elle s'en sert, elle risque vraiment de s'écrouler en tas avec son assaillant, ou de finir dans le coma elle aussi, selon l'énergie qu'elle y injectera.

Elle pourrait faire payer son prix à une tierce personne. Mais ce serait atteindre un niveau de noirceur qu'elle considère comme impardonnable. Son refus d'exploiter les gogos de cette façon est le seul rempart qui s'érige encore entre elle et le fond du tonneau. Si elle franchit cette limite, elle ne donne pas cher de son intégrité et de sa santé mentale. À quoi ça sert de vivre si c'est pour s'enfoncer toujours plus profondément dans la monstruosité ? Ce qu'elle veut, elle, c'est sauver une petite fille, construire un tout petit foyer, et tant pis si elle n'a pas d'autre outil à sa disposition que ces stupides grimoires morbides. Elle fera avec.

Elle se lève en grimaçant, parce qu'elle est restée trop longtemps assise en tailleur et que les plaies de ses genoux se sont collées à son vieux jean noir. Il est l'heure d'aller voir dans la glace ce qu'elle peut faire pour reprendre figure humaine.

Une vision d'horreur vient à sa rencontre dans la salle de bains. Son visage est un véritable champ de bataille. Elle n'éprouve pas de difficulté à respirer mais son nez a doublé de volume et ses deux yeux sont cerclés de kaki, surtout le gauche, celui qui a bénéficié à la fois de la claque de Youri et de la collision avec la marche d'escalier. Elle nettoie le sang autour de ses narines et abuse de l'anticerne. Son menton poché conjugue une croûte et un bleu très douloureux qui s'étend en auréole et commence à virer au jaune. Elle ne peut rien faire pour le grimer. D'ici un jour ou deux, tout cela se sera estompé. Pour l'instant c'est sa pommette gauche, un peu moins spectaculaire, qui lui fait le plus mal. Elle soupire. Au moins, ses deux yeux s'ouvrent correctement.

Quant au reste de son corps, il est dissimulé sous ses vêtements et elle aime autant ne rien savoir. Elle prendra une douche plus tard.

Lorsqu'elle sort de la salle de bain, Dita est réveillée et a trouvé le réfrigérateur en pilotage automatique.

— Comment vas-tu, pitchoun ? lui demande Leila.

Dita esquisse un petit sourire.

— Pas terrible… les rêves veulent venir me chercher. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Leila a profité du calme de la matinée pour faire infuser les poches de son jean dans une solution de confusion concentrée.

— Juste des amulettes de secours, au cas où. Je vais les passer au sèche-cheveux pendant que tu manges.

Elle aide Dita à se préparer un petit déjeuner pantagruélique en puisant dans les réserves très honorables d'Arthur. Pour célibataire qu'il soit, cet homme fait les courses. Et il semblerait même qu'il cuisine des légumes.

N'en jetez plus, conclut Iris, ma sœur, t'es faite comme un rat. Il est parfait, je te dis, parfait !

Depuis quand je mange des légumes ? contredit Leila.

Depuis que t'es mariée avec lui dans une immense maison à la campagne et que t'es au régime parce qu'avec tout ce que vous baisez comme des lapins, ça fait cinq ans que t'as pas vu la grouille et t'as tout pris sur les hanches !

Ouais. Compte là-dessus et bois de l'eau fraîche.

Leila chasse de son esprit tout fantasme d'un futur heureux, si elle se met à rêver maintenant, elle va se planter.

Dita a un air curieux ce matin, elle est ailleurs. Elle avale en série des toasts beurrés épais et couverts d'une couche généreuse de pâte à tartiner, avec des gestes robotiques. Quand elle ouvre la bouche, sa voix arrive de très loin.

— Titus dit qu'il ne pourra pas éternellement les retenir, qu'il faut qu'on se dépêche de trouver une solution.

Leila se fige.

— Titus t'a parlé ? Tu as rêvé cette nuit ?

Dita porte bien son amulette autour du cou, visible sur le sweat-shirt trop grand que Leila lui a prêté.

— Non, dit la petite fille, il vient de me le dire à l'instant. Pendant cette tartine.

— Tu rêves éveillée ?

Dita fait une mimique comme pour s'excuser.

— On dirait.

Elizabeth les a prévenues, l'amulette ne fera effet qu'un temps. Leila commence à rassembler quelques affaires et à les fourrer dans un sac : un goûter pour Dita, des accessoires pour la journée et en particulier une boîte de chocolats parfumés à l'influence.

— Quand tu seras nourrie, on ira rendre visite à Tata Nora.

*

En descendant du taxi, Leila laisse la petite fille attablée à un restaurant, avec pour mission de dévorer tout ce qu'il lui sera nécessaire d'ingurgiter pour maintenir son poids de moineau prématuré. Puis elle se met en route vers le pavillon de Nora trois rues plus loin.

Elle rentre par le portail, qui est ouvert. La porte d'entrée ne lui envoie pas de décharge quand elle actionne la poignée. L'accueil s'est plutôt amélioré, en surface, même si le couloir de la maison sent toujours autant le renfermé et la rancœur. La maîtresse de maison est dans la cuisine.

— Encore toi.

L'hospitalité selon Nora.

— Tu as enlevé toutes tes alarmes ? demande Leila.

— J'ai élargi le périmètre.

Quand elle est stressée, Nora met les objets, les gens, les bâtiments, parfois des quartiers entiers dans des bulles. C'est ainsi que Leila et sa sœur ont vécu leur enfance : dans des gangues, elles-mêmes enroulées dans des cocons emmaillotés dans des sorts emballés dans des protections barricadées derrière des seuils. Ce qui s'avère commode, employé avec mesure à l'âge adulte, génère des réactions mitigées chez les filles adolescentes. Repenser à cette époque laisse à Leila un arrière-goût désagréable.

Elle soupire, s'assied à la table de la cuisine. Elle évalue l'envergure du périmètre à un bon pâté de maisons : sa tante a eu le temps de faire chauffer de l'eau dans sa vieille bouilloire cabossée et de sortir deux mugs pour le thé. D'un mouvement saccadé de son bras sec, Nora ouvre à présent le placard et en extirpe ses infâmes sachets à infuser, ceux qui sont faits avec les déchets toxiques des miettes de poussières de feuilles qui sentent le fond de cendrier.

— Des nouvelles de ta sœur ?

— Aucune, marmonne Leila.

Façon de parler.

Mais Leila ne peut pas avouer à Nora que sa grouille a atteint et même allègrement dépassé le niveau critique : face à cette grande catastrophée de la vie, ce serait un constat d'échec qui entraînerait automatiquement la conversation vers des zones que Leila cherche à éviter.

C'est pourquoi, à la façon de Nora, elle attaque au cœur du sujet.

— Il faut que tu lèves la protection sur Convoitise.

— Pas question, dit Nora. Convoitise ne doit pas sortir de cette famille.

Un court silence accompagne le remplissage des mugs Esso dépareillés, les mêmes depuis trente ans. Des volutes d'un brun sale se développent dans les breuvages.

Il y a vraiment des choses qui ne changent jamais , dit Iris en s'asseyant à son tour sur la chaise restée libre, une lueur nostalgique dans le regard.

— À qui as-tu l'intention de le montrer ? s'inquiète Nora.

— À Viviane Destel. Elle pense qu'elle peut m'aider à trouver une solution pour m'en sortir. Parce que j'ai les chasseurs aux fesses.

Leila remue le breuvage qu'elle n'a aucune velléité de boire. Pendant ce temps, la mécanique qui tient lieu d'unité affective à Nora s'est mise en marche. Les roues tournent, les poids s'abattent, les pistons claquent, le couperet tombe :

— Non. Pourquoi Viviane ? Qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans ?

— J'ai conclu un marché avec elle. Un coup d'œil à Convoitise en échange de Cassandra et de ses informations sur ce qu'est devenue Iris, explique Leila sans trop s'étendre sur le sujet.

— Cassandra ?

— La mère de la petite.

— Ah oui. La prétendue fille de Titus. Quelle blague. C'est une arnaque des chasseurs pour te fixer à Paris. Viviane collabore avec eux.

Nora le savait ?

Leila prend une grande respiration pour laisser passer cette révélation.

— Je pense que Dita me dit la vérité. Je la crois.

— Tu n'as pas de cervelle, rétorque Nora. Et quand bien même elle ne serait vraiment qu'une petite fille sans défense. Convoitise ne doit pas sortir de cette famille. Pas pour une heure, pas pour un demi-battement de cil, sous aucun prétexte et à aucun prix. Ta grand-mère me l'avait confié, puis il t'a choisie, et maintenant c'est ta responsabilité de ne surtout pas t'en servir. Si Viviane a vraiment envie de t'aider, elle doit pouvoir entendre ça.

— Ce sont ses conditions, et je n'ai pas tellement d'alternative. Si je veux remettre la main sur Cass…

— Bien sûr que tu as d'autres options. Tu laisses tomber Cassandra. Tu as assez de problèmes sans aller t'occuper de ceux des autres. Tu te concentres sur Iris. Tu as oublié Iris ? Tu n'as jamais bien su compartimenter.

Leila sent son visage prendre feu. Elle ne s'attarde pas sur le bouquet d'émotions puissantes qui la saisit. Est-ce la colère face à l'injustice de sa tante qui lui fait monter le rouge aux joues ? Ou bien la honte d'avoir égaré sa sœur ? Elle préfère ne pas le savoir. L'attaque est de loin plus facile que l'introspection.

— Non, je ne sais pas compartimenter. Toi en revanche, quelle pro. Tu ne sais rien faire d'autre. C'est parfois à se demander si tu as eu des émotions un jour.

— Si tu viens pour m'insulter, tu peux partir maintenant, dit Nora. Ce n'est pas compliqué. Tu ouvres Prospérité à la bonne page, et tu recommences jusqu'à ce que tu aies retrouvé ta sœur. C'est le meilleur moyen.

Leila se retient de faire remarquer qu'elle voit de moins en moins la différence entre la méthode Nora et la méthode Shadok.

— Ça ne marche pas ! proteste-t-elle. Je n'arrive pas à la localiser. J'ai fait muter Choses. J'ai fait appel à un détective. J'ai cherché partout. Je pense qu'elle est chez les chasseurs, c'est la seule explication possible. Alors, j'ai engagé des négociations au sommet.

Ce n'est pas la seule explication possible, glisse Iris.

Ignorer le fantôme devient de plus en plus difficile. Leila est à deux doigts de perdre patience.

— Viviane ne t'aidera pas, décrète Nora, amère.

— Pour l'instant, c'est la seule piste qui me reste, dit Leila.

Mais non, ce n'est pas la seule piste. Il y a d'autres solutions, plus créatives, un peu plus dingues…

— Mais veux-tu bien arrêter de me tourner autour avec tes énigmes ! explose Leila.

Bon, ça va, ça va, pas la peine de t'énerver, soupire Iris. Je voulais juste te rappeler que tu avais l'adresse des chasseurs et un bon contact chez eux.

— Et alors tu veux que je fasse quoi, que je débarque dans leur forteresse la fleur au fusil et que je demande à discuter avec le boss, « tiens, salut, on se connaît, je viens récupérer ma petite sœur » ?

En croisant le regard stupéfait de Nora, Leila se rend compte qu'elle s'est exprimée à voix haute.

— Je ne savais pas que tu en étais déjà là, dit Nora. Je me doutais que ça n'allait pas, que ça empirerait vite et qu'on ne pourrait rien faire.

Un soupçon de tristesse et d'empathie s'est peut-être mêlé à sa logique désincarnée, mais ce n'est pas assez pour Leila, qui en a assez de parler à un mur.

— Tout va bien, grogne-t-elle. Dis-moi juste ce que nous avons comme poison pills dans la famille et je m'en vais.

— Comme poison pills ? C'est une invention. Ça n'existe pas. Il n'y a qu'une solution pour se débarrasser d'un chasseur : le tuer. C'est ce que les praticiennes font depuis toujours. Ta mère, ta grand-mère, et toutes les autres avant elles. Si un chasseur te prend dans son viseur, de toute façon ce sera toi ou lui.

Avec sa cuiller, Nora a entrepris d'écraser sans merci son sachet de thé contre le rebord intérieur de sa tasse. Il

s'en exprime un ultime filet de thé boueux. Si Leila n'était pas déjà assise, le pessimisme de sa tante lui couperait les jambes.

Peuh, tu ne vas pas te laisser impressionner. C'est Nora. Tu la connais. Elle a toujours été comme ça. Un vrai petit rayon de soleil.

— Donc au final, il n'y a pas trente-six options. Soit c'est le combat à mort, soit la solution d'Iris, donner son foie à quelqu'un d'autre pour disparaître ? Et c'est tout ?

Savoir qu'elle a pris avec sa sœur la mesure qui s'imposait ne lui est pas d'une grande consolation.

— Ce que tu as fait à Iris est innommable, coupe Nora. Encore pire que le crime des chasseurs. C'est pourtant simple. Rien de bon ne peut venir de Convoitise, tu m'entends ? Je ne peux pas t'empêcher de t'en servir, mais je peux m'assurer qu'il ne sortira pas de la famille.

— Dis-moi au moins à quoi je dois m'attendre. Qu'est-ce que je risque exactement ?

— Si tu le montres à une tierce personne, tu t'en mordras les doigts, c'est tout.

— Qu'est-ce que tu as mis comme verrou ? Une de tes enveloppes habituelles, je suppose — et quoi d'autre ? Un sort agressif, quelque chose de pervers. Un sort de Convoitise ? Tu en es bien capable.

Nora ne répond pas.

— Et qui frappe-t-il, ce sort punitif ? Pas la personne qui consulte le grimoire en passant outre tes réticences ?

— Il pointe sur toi, indique Nora.

Leila déglutit. Elle connaît la teneur exacte du sommaire de Convoitise. Ça ne peut pas être bon.

— Et si c'est Iris qui montre le livre à un tiers ?

— Sur toi aussi. Si Iris s'en empare, c'est que tu as failli à tes missions de propriétaire et de gardienne.

— Tu sacrifierais ta deuxième fille de cette façon pour éviter qu'un tiers n'ouvre Convoitise ? demande Leila, incrédule.

Le dispositif lui semble aussi radical qu'inefficace. Pourquoi faire peser tout le poids sur la propriétaire du grimoire ?

— C'est vous qui avez choisi ce chemin-là, je n'y peux rien. Tu ne te rends pas compte à quel point ce livre est nocif. Tu ne sais pas tout sur lui.

— Ah ouais ? Et tu prendrais le temps de m'éclairer, un de ces jours ? Non ? C'est bien ce que je me disais.

La confrontation n'a jamais bien marché avec Nora, c'est ce qui a rendu la période de leur adolescence si difficile à la maison. Leila respire un grand coup pour se calmer, décide d'essayer la supplication.

— Il faut juste que je sauve cette petite fille, tu comprends ? C'est très important.

— Je suis désolée, dit Nora, mais j'en ai soupé des petites filles. Je suis en retraite maintenant.

*

En sortant de chez Nora, Leila cache l'enveloppe qu'elle a préparée au pied d'un troène anémique dans le jardin de sa tante. Puis elle récupère la petite et elles reprennent un taxi en silence. Elles font un crochet par la cave où Leila a envoyé son prisonnier, Youri le chasseur, la veille au soir. Dita reste dans le taxi et négocie une réduction sur la course à grands coups de « petits mots à l'oreille ». Pendant ce temps, Leila descend seule jusqu'à la cave humide, pas vraiment saine. Il suffit d'un coup contre la porte métallique pour que le prisonnier se déchaîne, dans une explosion d'insultes et de menaces. Curieusement, cette violence la réconforte. Elle remonte pour rendre visite au gardien et lui offre la boîte de chocolats envoûtés qu'elle a arrangés le matin même. Il ne sera pas tenté de se demander ce qui fait autant de bruit à la cave. Il en avale un sous ses yeux, il ne peut pas résister au sucre celui-là, c'est facile. Il ne remarquera ni le fracas du prisonnier ni les appels à l'aide. Youri est en sécurité, monnaie d'échange bien gardée.

Leila a lancé, ces derniers jours, une myriade de sorts d'influence ou de confusion de petite ou de grande envergure, et elle n'est pas encore passée à la caisse pour tous. D'habitude elle casque presque immédiatement. Quelque part en enfer, une gigantesque chambre de compensation doit calculer le pire moment pour lui présenter la note.

*

Il est maintenant 17 h et Leila marche à grands pas sur l'asphalte. Elle a revêtu son armure, son jean noir préféré, hors d'âge et qui lui va comme un gant, sa chemise noire brodée de flammes rouges, ses bottines usées qui lui font des longues jambes malgré son petit mètre soixante, et dont les talons frappent le trottoir avec détermination. Elle est prête pour affronter Viviane. Iris avance à côté d'elle, silencieuse et fluide. Elle s'amuse à traverser les abribus, les colonnes de théâtre, les kiosques, les passants. Leila essaye de se concentrer sur son but et de ne pas se laisser distraire. Elle préférerait rentrer dans un bistrot pour boire un mojito en terrasse couverte avec sa frangine en grillant une clope et en parlant des petites frappes sexy de la mafia ou des super-ego de la télé.

Elle a dû partir avant le retour d'Arthur. Elle pense à Dita restée seule et sa gorge se noue. La petite fille, dont l'objectif semble habituellement être de défier les lois de la diététique en avalant dix fois les calories nécessaires à une bûcheronne du Grand Nord enceinte de jumeaux, dit n'avoir plus d'appétit. Au cours de la journée, elle a manifesté plusieurs moments d'absence prolongée dont elle a émergé en prétendant que tout allait bien. Leila voit que la gamine fait tout ce qu'elle peut pour ne pas l'inquiéter, mais que ses défenses ne tiennent plus qu'à un fil.

Son coup de téléphone affolé à Elizabeth Verdureau n'a rien donné, évidemment, la thérapeute était navrée, mais elle les avait déjà mises en garde, l'efficacité de l'amulette ne serait que de courte durée.

— Toujours pas trace de la mère ? a demandé d'Elizabeth d'une voix feutrée.

Cette femme semble aussi sereine, ordonnée et harmonieuse qu'une gravure botanique.

— Rien. Par contre, j'ai deux informations intéressantes que je souhaite vous confier. Et top confidentielles.

Et c'est ainsi que Leila a fait d'Elizabeth son dispositif de sûreté en cas d'infortune, son exécuteur testamentaire. Si pour une raison quelconque Leila ne revient pas de son rendez-vous tout à l'heure, Elizabeth enverra sur plusieurs canaux ses informations concernant les accointances de Viviane avec Satie.

Leila ne connaît pas bien la thérapeute, mais elle n'a pas trop le choix. Elle n'a pas de relations à Paris et imagine Elizabeth bien plus connectée. Bien que manifestement surprise, la thérapeute a accepté de bonne grâce de lui rendre ce service. Elle s'est même montrée envers Viviane d'une virulence qui a surpris Leila.

— Si ce que vous dites est vrai, je veux être associée à sa chute, s'est-elle emportée. Notre communauté est déjà bien assez dysfonctionnelle et ce genre de comportement est inadmissible. Les Parisiennes ne sont pas toutes des anges, mais elles n'ont pas mérité ça.

Leila lui a aussi demandé d'aller fouiller la haie de troènes de Nora d'ici deux jours, sans préciser ce qu'elle y a dissimulé. Elle ne veut pas diffuser l'adresse des chasseurs avant d'avoir eu le temps s'en servir. Pour garantir que ce moratoire sera respecté, elle a envoyé par la poste à Elizabeth Verdureau un plan pour se rendre chez Nora sans se perdre dans le dédale de ses enveloppes protectrices.

Pour l'instant, Leila n'a pas déterminé de plan d'action précis ; des bribes d'idées et des images s'entrechoquent dans son cerveau, contradictoires et généralement suicidaires. Aucun schéma digne de ce nom n'a encore émergé de cette bouillie. Sans trop y compter, elle espère que le rendez-vous de ce soir avec Viviane engendrera quelque résultat.

*

Elle entre dans l'agence bancaire à 17 h 20, alors que les derniers rayons du soleil peinent à réchauffer l'air froid. Elle a attendu le plus possible avant la fermeture. Sortir trop longtemps ses grimoires de leur cachette ne met pas du tout Leila à l'aise, mais elle pense avoir trouvé une bonne planque où les déposer juste avant son rendez-vous avec Viviane : une petite église de quartier qui ne devrait pas être trop fréquentée un mardi soir. Au besoin, elle en forcera la porte.

Sa conseillère de clientèle est en train de se servir un verre d'eau au distributeur.

— Toujours pas dispo pour parler argent, je suppose ? Je vais chercher la clef du coffre.

*

Il est maintenant 18 h 30 et Leila se laisse porter par le métro, le cahin-caha du wagon s'accorde parfaitement à son état d'esprit général : las. Comme toujours sur cette ligne, à cette heure-ci, il fait beaucoup trop chaud et la rame est bondée. Assommée par la chaleur, Leila somnole. Elle a les oreilles qui bourdonnent, comme si elle sortait d'un concert trop bruyant. Elle ne sait pas trop pourquoi elle a embarqué son sac à dos vide. Elle ne parvient pas à se concentrer sur ce qu'elle doit faire quand elle arrivera à Saint-Germain-des-Prés.

Mais elle s'inquiète pour rien : à sa descente de la rame, elle remonte à la surface sans se poser de question. L'air pollué mais frais du boulevard lui semble délectable. Elle en aspire une grande goulée, puis se dirige – toujours sans hésitation – vers la vitre éclairée d'un café. Satie est là, installé à une table d'angle, il lève les yeux du journal qu'il était en train de parcourir et lui fait signe de venir s'asseoir.

Elle voudrait faire demi-tour et fuir, mais ne parvient qu'à obtempérer. Elle a beau lutter pied à pied, pas après pas, elle se voit comme au ralenti pousser la porte du café et s'approcher du chasseur en chef.

— Vous avez cinq minutes ? demande celui-ci, comme si de rien n'était. Venez. Je ne vais pas vous manger.

Les yeux de Satie parcourent son visage avec une lueur étrange, une curiosité clinique.

— C'est étonnant, dit-il. Je vous aurais imaginée plus cabossée après la visite de mes deux collègues.

Qu'est-ce qu'il lui faut, celui-là ?

— On fait moins cliché que le café de Flore, observe Leila.

Il hausse les épaules.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

Leila préférerait crever plutôt que partager une table avec ce type. Mais son esprit ploie et elle s'installe sur la chaise en le maudissant en silence. Il la manipule comme une marionnette. Cependant, elle ne lui fera pas la satisfaction de se plaindre de la méthode invasive et répugnante qu'il a utilisée pour la faire venir.

Depuis quand la tient-il comme ça ? Elle passe en revue sa fin d'après-midi ; l'heure qui vient de s'écouler se perd dans un flou hypnotique. Elle voulait prendre ses grimoires et se rendre dans le seizième, il l'a complètement déroutée de sa trajectoire. Elle baisse les yeux vers son sac vide. Qu'a-t-elle fait de ses livres ? Elle espère qu'elle les a laissés au coffre mais ne pourrait pas l'affirmer avec certitude. Au moins, elle n'est pas venue les déposer droit dans la gueule du grand méchant loup.

À vrai dire, l'effet général de la magie des chasseurs est probablement aggravé par le passif de Leila elle-même. Le bourdonnement de ses oreilles ne la lâche pas. Autant qu'elle prenne son mal en patience et qu'elle se commande un apéritif, puisque voilà le serveur.

— Un chocolat chaud, demande Satie.

Sincèrement, quel genre de pervers s'envoie un chocolat chaud à 19 h ?   Je peux avoir une coupette ?

Le big boss des chasseurs se tourne vers Leila :

— Avec cette charge pétaradante que vous vous trimballez, vous ne devez pas avoir trop d'appétit ?

Horrifiée à l'idée qu'il puisse percevoir la grouille, Leila prend un verre de porto, juste pour se donner une contenance.

— De l'alcool ? apprécie Satie. Je croyais que l'ivresse et la surcharge ne faisaient pas très bon ménage.

— J'en déduis que vous ne savez pas grand-chose, dit Leila.

Il a raison, bien sûr, mais elle éprouve un besoin panique de brouiller les cartes, elle préférerait mourir que de confirmer à quel point il évalue clairement son état. Est-ce la flambée de stress soudaine liée à ce rendez-vous forcé ? La grouille n'a jamais été aussi intenable qu'en cet instant.

— Au fait, dit-il, j’ai fini par me rappeler où nous nous étions rencontrés. Vous étiez avec cette fille… Iris ? Que nous avons laissé échapper. Une amie à vous ?

Une caresse glacée glisse dans le dos de Leila. S’il pense qu’elle va s’engager dans son petit jeu de la proie et du chasseur, il se fiche le doigt dans l’œil. Elle n’a pas d’autre choix que de l’écouter, mais elle n’est pas obligée de participer à la conversation.

— Non, dit-il en s’approchant, comme s’il cherchait sur le visage de Leila la réponse à sa question. Plus qu’une amie. Une maîtresse ? Non. Quand même pas une sœur ?... Si ! Une fratrie multiple ? Quelle famille intéressante. Qu’est-ce qui lui est arrivé, finalement ?

Comme si tu ne le savais pas, espèce de cannibale de mes deux !

— Nous avons perdu sa trace ce soir-là.

Leila ne répond pas. Elle a revêtu son expression la plus neutre, celle qui permet de tricher aux examens sans se faire prendre, mais elle doute que cela suffise.

— Comment avez-vous fait ? C’est vous qui l’avez tuée ?

Elle a fait ce qu’elle a pu pour rester impassible, mais elle a encaissé le coup et il l’a vu. L’air satisfait, il se laisse aller au fond de son fauteuil, il pense que c’est gagné, et n’a peut-être pas tort.

— C’est agréable de discuter avec vous. Elle n’est peut-être pas morte ? C’est vous qui l’avez fait disparaître ? Elle était d’un bon calibre, elle aussi. Pas autant que vous sans doute, mais elle était puissante. Où est partie toute cette charge ?

Leila pince les lèvres. Il ne peut pas l’obliger à lui répondre.

Qu’est-ce que tu attends pour le confondre ?

Iris a pris place à leur table. Elle n’a plus rien d’une apparition translucide, elle porte son jean fétiche et ses bottines préférées, un foulard kaki et ce blouson de cuir taupe à franges qu’elle avait payé un bras et que Leila n’a jamais vraiment compris. Ses cheveux dorés sont relevés sur sa nuque dans cette espèce de chignon décoiffé dont l’élaboration prenait tantôt vingt secondes, tantôt deux heures. On avait tout le temps envie de lui remettre une mèche en place et c’était fait exprès, c’était un appel du pied, une technique de drague. Elle se débrouillait pour avoir toujours l’air de sortir du lit mais d’être perpétuellement en rade de chevalier servant.

Le serveur arrive avec leurs boissons, pose le porto devant Leila. Iris, avec un clin d’œil à sa sœur, donne un coup de coude dans le plateau, ce qui envoie par-dessus bord une bonne partie du chocolat chaud.

Oups !

Le serveur, un petit jeune à l’accent anglais, se perd en excuses, mais Satie ne le gratifie même pas d’un regard.

— Une autre chose que je ne comprends pas bien, poursuit-il à l’adresse de Leila, c’est la raison pour laquelle vous me tournez autour. Vous voulez venger votre sœur ? Vous avez des envies de suicide ?

— Je veux Cassandra, dit Leila.

— Qui ça ?

— Je veux la sorcière Cassandra, dit Leila, je la veux saine et sauve, ou votre petit Youri ne verra plus jamais la lumière du jour.

Satie la dévore des yeux, et ce n’est pas une sensation agréable. Pour commencer, l’attention du chasseur rend la grouille complètement dingue. L’impression d’avoir une nuée d’insectes qui se déplacent en permanence sous sa peau s’est encore aggravée d’un cran, si c’était possible. À présent il semble à Leila que, non contents d’avoir creusé des galeries de part en part et jusqu’aux tréfonds de son être, ils sont en train de pousser sous sa peau pour s’échapper.

Alien, le retour du retour du retour .

D’ailleurs Leila voit sur son avant-bras plusieurs vésicules se former et s’agiter sous l’effet du grouillement.

À ce stade tu penses que ça relève encore de l’hallucination ? Ou bien c’est ton subconscient qui déteint sur la réalité ?

— Youri le chasseur ? interroge Satie. C’est le grand bulgare qui ne parle pas des masses ?

D'un geste nonchalant, il balaye le sujet.

— Youri, Cassandra, etc., peu m'importe. Je ne vois même pas de quoi il est question.

L'abcès sur le bras de Leila se crève, il en sort une nuée, un filament sombre qui s'élance vers Iris. Celle-ci étend sa main fine à la manucure impeccable et accueille les insectes qui se mettent à courir sur son bras, à ramper sur tout son corps. Leila a un haut-le-cœur. Elle se ressaisit de justesse, fait de son mieux pour prendre l'air sceptique, arque un sourcil, force un sourire narquois :

— Ah oui ? Alors, expliquez-moi, comment ça marche votre truc ? On va faire les présentations ? Où est-il, ce valeureux chasseur que vous lancez à ma poursuite ? J'espère que ce n'est pas Youri, parce qu'il risque d'avoir du mal à m'attraper maintenant. Vous m'avez trouvé un champion un peu moins brut de décoffrage cette fois ?

Satie rit sèchement.

— Non, non, Leila, vous confondez tout. Pour l'instant, ce que vous avez vu, ce sont mes boute-en-train. Des débutants plus ou moins initiés pour éprouver le terrain. La chasse, c'est une hygiène importante pour la paix des âmes et la sécurité collective. Mais c'est aussi un sport, vous savez.

Elle n'a pas encore bu une goutte de son porto, ne supporte pas l'idée d'y tremper ses lèvres. C'est sûr, elle va vomir.

— Et donc, maintenant j'ai réussi le test et j'ai droit à un chasseur qui en a ? demande-t-elle. Excusez-moi, mais j'ai une vie assez compliquée en ce moment, donc si vous vouliez bien accoucher, qu'on puisse passer à autre chose…

Surtout que tu as rendez-vous dans le seizième il y a un quart d'heure , rappelle Iris.

— Une vie compliquée ? C'est votre petit ami de Belleville qui vous fait des misères ? Ou bien c'est à cause de cette blondinette qui vous suit partout ?

Leila sent tout le sang quitter son visage et sa peau rétrécir de deux tailles.

Lui, du fond de son fauteuil, l'observe sans trahir la moindre émotion. On dirait qu'il absorbe ses réactions les plus infimes et les incorpore à sa stratégie pour l'amener à l'hallali.

— Peu importe, reprend-il. Je vais vous simplifier l'existence. La chasse commence ce soir à minuit. Vous partez avec un peu d'avance.

Et voilà, ça y est. Le moment tant redouté. Celui qui n'arrive qu'une fois dans une vie.

Elle soutient son regard sans ciller et boit une gorgée de porto, par pur esprit de défiance. Il faut bien avouer qu'elle n'attendait pas autre chose. D'ici quelques heures elle aura donc une troupe de paumés sanguinaires aux trousses. Des amateurs drogués et dopés aux promesses, galvanisés par ces rituels collectifs d'hypnose qui rendent les chasseurs si terrifiants. Et parmi ces fous, un dur à cuire berserk qui aura pour mission de trouver son talon d'Achille et de la ramener dans la forteresse afin de l'y… dévorer.

— Je suis sûre que vous avez une soirée très occupée devant vous pour organiser tout ça, dit-elle. Mais moi, tout ce que j'ai envie de savoir, c'est qui sera ma malheureuse victime.

Un sourire naît sur la bouche de Satie, dévoile ses dents et fait briller ses yeux, sans pour autant rompre l'immobilité minérale de ses traits. Au cas où elle aurait oublié qu'elle prend l'apéritif avec un psychopathe.

— L'arrogance et la naïveté font rarement bon ménage. Votre style est pathétique mais votre charge le rattrape un peu.

— OK, dit Leila, j'en ai vraiment assez entendu. Salut, je me tire.

Elle essaye de se lever, mais son séant adhère au fauteuil. Après trois tentatives, elle abandonne, mortifiée.

— Ecoutez, dit-elle, j'en ai marre de tourner autour du pot. Je vous ai exposé mes conditions, alors faites-moi la courtoisie d'arrêter vos salamalecs et de vous exprimer clairement ou de me laisser partir. Vous abusez de mon temps.

Il se penche vers elle, tend la main. Elle voudrait avoir un mouvement de recul, mais reste collée sur place. Du bout des doigts, il lui effleure la joue, tout doucement. Elle a l'impression qu'il lui frotte le visage avec une lame de rasoir.

Il se rassoit.

— Vous et moi, point final.

Elle est tellement étonnée qu’elle ravale sans y penser le vomi qui jaillit dans sa bouche.

— Quoi, vous ?

— Le chasseur, c’est moi. Je vais m’occuper de vous en personne.

Elle n’y comprend rien. Il n’était pas déjà censé en avoir après Viviane ?

— Et qu’est-ce que vous faites de la reine ?

Il a l’air surpris.

— Quoi, la reine ? Elle n’a rien à voir là-dedans.

— Arrêtez de me mener en bateau, dit Leila. Aucun chasseur ne peut courir deux lièvres à la fois. Même pas un superchasseur comme vous.

— Viviane ? Je ne cherche pas à chasser Viviane. Elle n’a jamais eu le profil de la proie.

— Il ne faudrait pas aller lui raconter tout ça alors, susurre Leila, avec tous ces dossiers qu’elle a sur vous.

L’attaque est le seul moyen dont elle dispose pour contrôler une panique croissante. Prise en chasse par le croquemitaine en chef ? Par l’amant de la reine des sorcières ? Excellente position entre le marteau et l’enclume. Une vue superbe sur tout un ensemble de problèmes merdiques.

— Inutile de me menacer, dit Satie. C’est trop tard. J’ai terminé le rituel hier soir. Mon plan, c’est un duel, une corrida, pas une vulgaire chasse à courre. Et je ne vous conseille pas de mêler Viviane à tout ça. Les réactions des femmes jalouses sont parfois imprévisibles.

Leila secoue la tête, elle n’y croit pas. Pour qui se prend ce type ? Elle commence à fourrager dans son décolleté nouvellement garni d’une série d’amulettes de confusion. Ça écrêtera peut-être un peu toute cette charge, pense-t-elle sans y croire vraiment, en suivant du coin de l’œil Iris qui joue avec les petites bestioles courant sur son bras, dans ses oreilles, son nez, sa bouche…

— Tout seul alors, hein ? relance-t-elle pour faire diversion. Pas le rituel habituel ?

— Non, dit-il, à l’ancienne. Je n’ai pas sollicité le collectif des chasseurs.

D’après les informations de Leila, le rituel collectif permet aux chasseurs d’absorber toute riposte éventuelle de la part de la praticienne qui est poursuivie : la magie se répartit entre tous les chasseurs, elle s’émousse sans causer trop de dommage. De la même façon, leur collectif les protège aussi de la foudre, parce qu’une praticienne qui rencontre une mort violente a tendance à tout lâcher sur ceux qui lui sont le plus intimes : et quoi de plus intime qu’un meurtre ? L’assassin est toujours au premier rang des électrocutés.

— Je voulais que ce soit un combat égal, dit Satie.

La main droite de Leila va se refermer sur une amulette, mais au lieu de cela, elle s’anime d’une vie propre et s’avance vers le verre de porto. Leila a beau essayer de reprendre le contrôle de son bras, elle voit le verre s’approcher et ne peut rien faire : l’alcool arrive à ses lèvres, lui tombe au fond de la gorge. Elle est bien obligée de l’avaler, cul sec, en s’étranglant à moitié.

Elle va se noyer dans un verre de porto.

Le visage de Satie a un peu pâli, de très fines gouttelettes de sueur ont percé sur son front, mais il a l’air content de lui.

Iris secoue la main et plusieurs cafards tombent dans sa tasse de chocolat. Elle attrape ensuite la cuiller, remue une fois, deux fois, trois fois, le temps pour les insectes de disparaître dans le breuvage.

— Et puis, poursuit Satie qui n’a rien vu, on prête d’autres avantages à ce rituel archaïque. Vous savez ce qu’on raconte bien sûr, que la magie pourrait se transmettre par le foie des sorcières ? Au final, il semblerait que ce soit vrai. J’ai fait des recherches. Il y a eu des précédents. C’est intéressant. La qualité du foie semble être un facteur de succès. J’ai pensé que le vôtre était mûr à point.

Il se lève.

— Faites-moi plaisir : continuez à résister. C’est plus satisfaisant.

Toujours clouée à sa chaise, Leila le regarde se lever lentement, les traits tirés par la concentration, sortir de son portefeuille un billet de vingt euros, le déposer sur la table d'une main élégante mais qui tremble un peu, se pencher pour déposer sur sa tempe un baiser léger qu'elle est incapable d'éviter.

Puis disparaître dans la nuit.

17

Elle commence par rendre son porto sur le trottoir devant le café, sous le nez des clients. Quand elle a fini et qu'elle n'a plus de bile à vomir, elle a les jambes coupées, le vertige, et doit s'asseoir sur le trottoir, la tête entre les genoux, pour attendre que passe le tumulte. Il ne passe pas. Elle n'a même pas la force de se trouver pitoyable.

Le garçon qui l'a servie vient lui toucher doucement l'épaule.

— Mademoiselle ? Je suis désolé, mais vous pourriez aller un peu plus loin s'il vous plaît ?

Il porte un seau d'eau fumant et une raclette, sans doute pour nettoyer le trottoir. Il a peut-être été puni pour le chocolat renversé tout à l'heure ? Comme elle ne réagit pas, le serveur se baisse, étend la main vers l'avant-bras de Leila.

— Ouch !

Il se recule vivement.

— Navrée, dit Leila, c'est de l'électricité statique.

Il se frotte la main.

— Vraiment, ça m'embête de vous demander ça, mais le patron…

Elle acquiesce et essaye de se mettre debout. Il se rend compte qu'elle n'y arrivera pas toute seule. Il la soutient en évitant, note-t-elle, tout contact à même la peau. Elle a dû lui refiler un bon court-jus.

— Ça va aller ? Vous voulez que je vous appelle un taxi ?

— Non, dit-elle, merci, je vais marcher.

La seule idée d'aller s'enfermer dans une boîte à roulettes ou de faire face à la foule du métro lui est insupportable. Le serveur hoche la tête, puis vide son seau sur le trottoir et commence à nettoyer pendant qu'elle s'éloigne.

Satie a dit minuit. Il faut qu'elle se remette en mouvement, mais tout tangue autour d'elle.

Eh ben, je savais que le porto c'était pas une bonne idée, mais là ça fait vraiment petite nature ! Je m'absente trois semaines et tu ne tiens plus l'alcool ?

Leila a manqué le rendez-vous avec Viviane, mais c'est trop tard, il lui reste moins de cinq heures pour accumuler de la distance entre elle et ce dégénéré cannibale qui pourrait probablement l'obliger à s'arracher elle-même le foie et à le lui offrir sur un plateau d'argent.

Mais non , dit Iris , il a fait ça juste pour le show. T'as vu comme il tremblait ? Si t'avais vraiment résisté, au lieu de me regarder faire le clown, son numéro n'aurait pas moitié aussi bien marché.

De toute façon, aller voir Viviane était une idée foireuse. Un coup d'œil à son téléphone le confirme : elle a posé un lapin à la reine et celle-ci n'a même pas essayé de la joindre. Elle se soucie du marché comme de sa première chemise. D'ailleurs elle travaille peut-être avec Satie pour faire disparaître Leila, maintenant que celle-ci a commis la maladresse de la menacer. Et cependant, Satie a dit qu'il « travaillait » seul.

Tu vas faire comme moi, alors ? demande le fantôme d'Iris. La fuite à perpétuité ? Tu penses qu'il y a un endroit au monde où l'on peut se cacher ?

Leila progresse avec difficulté, les gens s'écartent sur son passage. Des petits enfants la désignent du doigt. Un clochard lui lance une pièce sur la tête. Un cadre en costume lui montre les dents et crache une flamme en direction de son visage. Iris l'attrape sous le bras et l'aide à marcher, elle est si proche que Leila sent son parfum, Chanel Numéro 5 depuis ses treize ans, elle refuse d'en démordre.

— Tu cocottes encore, dit Leila.

Chuuut. Les gens te regardent déjà de travers. Tu ne vas pas te mettre à parler toute seule ?

Les vitrines des boutiques du boulevard Saint-Germain sont aveuglantes, Leila est obligée de se couvrir les yeux d'une main. Les passants font de grands détours à présent pour l'éviter.

Dépêche-toi, il faut qu'on rentre à Belleville. Arthur doit être à la maison maintenant, et tu as laissé Dita sans surveillance.

Une idée la frappe : elle va devoir quitter Arthur et Dita pour toujours. Elle panique car Dita, sans doute, ne tiendra pas beaucoup plus longtemps. Ce n'est qu'à la hauteur de l'Odéon qu'elle comprend à quel point s'inquiéter de leur sort avec une telle intensité est une erreur. L'onde de choc la saisit devant le cinéma, Iris la lâche avec un cri et elle s'écroule à quatre pattes sur le trottoir. Comme un aveugle qui a perdu quelque chose sur le sol et qui tâtonne pour le retrouver, elle essaye désespérément de verrouiller tout son être pour empêcher la grouille de s'épandre. Mais une déferlante de cafards inonde le bitume et s'écoule sans qu'elle parvienne à l'arrêter.

Leila ! Non !

Elle les rappelle à elle de toutes ses forces, mais c'est plus fort qu'elle, ils la quittent par spasmes entiers. Iris est tombée à terre et les cafards sont en train de l'assaillir, la jeune femme blonde crie tandis que les insectes lui entrent dans le corps par la bouche, par le nez, s'insinuent sous ses vêtements.

— Iris !

Leila fait un effort surhumain pour se retenir et refuser le soulagement que lui procure cette marée noire. Elle déglutit sa bile, se roule dans sa propre pollution, elle l'attrape à pleines poignées et la porte rageusement vers sa bouche, répugnante et familière.

Elle en avale beaucoup avant de perdre conscience.

*

La lumière mouchetée des sous-bois en été joue sur leur peau. Pour l'instant ça va, ils ne se disputent plus et Leila ne sait pas encore que c'est pire. Même sans communiquer ils ont gardé cette solide capacité à se sauter dessus, ils s'aiment toujours, c'est évident, et vont peut-être s'en sortir. Il faudrait simplement qu'elle arrive à lui faire comprendre qu'un équilibre s'est déplacé. Mais tout cela est subtil, léger. Depuis quelques jours la tension s'accumule et Leila commence tout juste à se faire du souci.

Ils ont envoyé valser leurs sous-vêtements, ils sont bordéliques tous les deux. « C'est le secret du bonheur dans un couple », avait-il l'habitude de plaisanter, « il ne faut pas qu'il n'y en ait pas un qui soit moins bordélique que l'autre ». Tout à l'heure, elle cherchera désespérément – et en vain – sa culotte, et dans la panique s'habillera sans la retrouver, c'est la dame avec le petit chien qui tombera dessus plus tard.

Pendant qu'il l'assaille de caresses elle calcule la date, c'est leur deuxième anniversaire, deux ans aujourd'hui même depuis qu'ils se sont juré fidélité et amour éternel, d'abord dans le foin avant de la refaire pour le maire et pour le curé. Le temps est passé si vite au début et maintenant il se traîne. Elle ne comprend pas vraiment ce qui lui arrive, quelqu'un s'est introduit dans son espace intérieur et a changé tous les meubles de place. Ses repères anéantis, elle contemple la scène d'en haut. À l'excitation sexuelle vient se superposer un autre type de frénésie, inédit celui-là. Elle en suit le fil mais lui, parce qu'il ne fait plus vraiment attention, ne s'en rend pas compte.

Depuis le départ, il n'a vu en elle qu'une princesse, une biche cernée par les loups. Elle a en vain essayé de lui ouvrir les yeux. Et maintenant, il fait ce à quoi il a toujours été si bon : il la vénère, la protège, la possède.

Au premier cafard qui lui gravit la poitrine, elle croit avoir affaire à une petite bête de la forêt, et continue à le chevaucher en souvenir du bon vieux temps, toutes sensations dehors. Même quand son torse poilu sert d'autoroute à une douzaine de bestioles, et qu'il n'a pas l'air de s'en rendre compte, elle ne trouve pas cela anormal. Elle se couche sur lui en ralentissant le rythme et l'embrasse à pleine bouche, refusant d'accepter ce qui devient, pourtant, évident.

C'est le premier baiser échangé depuis un moment avec une telle fougue, une telle passion, et elle se sent tomber amoureuse à nouveau, des orteils à la racine des cheveux elle est d'accord pour tout recommencer. Il doit le comprendre lui aussi : l'orgasme les saisit tous deux et les fracasse en mille échardes.

L'orgasme, et la foudre.

Quand revient à elle il a cessé de respirer. Les yeux révulsés, vautré dans la mousse avec cette petite araignée minuscule qui lui escalade le nez, il est mort et déjà bleu, mort depuis de longues minutes et encore en elle, au plus

profond.

*

— Mademoiselle, mademoiselle !

Elle se sent mieux, vidée et euphorique, comme après un très long jogging. Elle a toujours ces satanées fourmis dans les extrémités, la nausée et le mal de crâne sont revenus avec une acuité redoublée, mais le pic de folie frénétique qui s'était emparé d'elle a fait place à une sorte de blancheur ouatinée.

Les badauds autour d'elle sont pleins de sollicitude, certains ont même quitté la queue de l'UGC Odéon pour s'enquérir de sa santé. Le monsieur en costume l'aide à se redresser sans même chercher à évaluer ses seins, la dame s'est accroupie à côté d'elle sur le trottoir et lui fait boire l'eau d'une petite bouteille.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demande Leila.

— Vous vous êtes écroulée, dit l'homme. C'était très impressionnant. Et inquiétant. Vous êtes épileptique ? Vous voulez qu'on appelle une ambulance ? C'est plus prudent, non ?

La dame accroupie murmure son assentiment, oui, c'est plus sage d'aller à l'hôpital. Leila sent bien qu'ils ont du mal à additionner deux et deux, les marques de coups sur son visage et son spectaculaire malaise en pleine rue.

— Iris ? s'inquiète-t-elle en se redressant pour regarder autour d'elle.

Des mains la soulèvent, la soutiennent, mais d'Iris, point.

— Vous étiez accompagnée ?

La dame accroupie regarde autour d'elle, l'air surpris. Elle ressemble à la dame avec le petit chien, celle qui les a trouvés dans les bois et qui a appelé les secours, celle qui avait des calmants dans son sac.

Leila percute enfin.

La foudre.

— Il faut que j'y aille ! crie-t-elle tout à coup à l'adresse de tous ces gens.

Elle en est sûre, la foudre est tombée sur Iris, qui ne peut plus se défendre.

— Attendez ! proteste l'homme alors qu'elle lutte pour se lever. Est-ce bien raisonn…

Leila le pousse, il perd l'équilibre et se retrouve les fesses sur le trottoir, son attaché-case s'ouvre, des documents en sortent, s'éparpillent sur l'asphalte, sont piétinés par les passants.

— Mais vous êtes dingue !

Quelqu'un dit : appelez la police.

Leila part en courant. Maintenant elle voit le cadavre d'Iris quelque part dans les rues d'une ville inconnue, arc-bouté, raidi par la décharge, il flotte sur ses lèvres cet éternel sourire sarcastique.

Et Dita ! Et Arthur. Elle les voit morts tous deux eux aussi. Elle se rue vers la bouche de métro.

*

Elle arrive chez Arthur dans un état d'inquiétude et de culpabilité qui ridiculise l'échelle de Richter. Elle est d'autant plus écœurée qu'elle se sent, en réalité, beaucoup mieux.

— Arthur !

Il vient manifestement de rentrer, il porte encore ses vêtements de sport, il a l'air fatigué et détendu. Leila le considère, ébahie. Il ne semble pas avoir souffert de la foudre.

— Tu vas bien ?

— Mais oui, dit-il. Pourquoi ?

Il la dévisage à son tour.

— Où étais-tu ? On dirait que tu sors de chez le coiffeur ?

— Où est Dita ?

— Elle dort. Tout va bien.

— Il ne faut pas la laisser dormir !

Leila veut courir dans le salon pour réveiller la petite fille, mais Arthur s'interpose.

— Laisse-la, ça lui fait du bien.

— Non, c'est dangereux !

— C'est dangereux pour une gosse de six ans d'être couchée en semaine à vingt heures trente ?

Leila se tortille entre le mur et l'homme qui la retient par la taille, passe tête et épaules dans l'ouverture de la porte.

— Tu vas me dire ce qui t'arrive ? insiste Arthur.

Leila se débat mais il tient bon.

— Leila ?

D'un coup de rein, elle se dégage et file vers la forme allongée. Dita respire, elle est pâle, les traits tirés, mais elle est vivante.

Leila se laisse tomber sur le lit à côté d'elle, infiniment soulagée.

— J'ai eu un… contretemps, et j'ai perdu ma concentration tout à l'heure dans la rue. J'ai senti un départ de foudre. Beaucoup d'énergie, je ne sais pas exactement combien.

— Quoi, le truc dont tu m'as parlé, l'influx ?

Elle acquiesce, tend la main pour caresser le petit front. Dita est brûlante.

— Dita, réveille-toi ! Je suis désolée, ma chérie ! J'ai amorti la décharge au maximum, j'ai fait tout ce que j'ai pu, mais j'ai eu tellement peur, je n'ai pas réussi à me contrôler complètement…

Aucune réaction. Dita ne réagit pas. Leila se tourne vers Arthur.

— Je vais avoir besoin de ton aide.

— Moi ? Je peux faire quelque chose ? Il faut appeler un médecin ?

— Non, non, pas de médecin. Tu peux me donner ton sang.

— Du sang ? Tu veux lui faire une transfusion, comme ça, chez moi ? Dans mon salon ?

— Mais non, dit Leila. Pas du sang. Ton sang. Ton sang symbolique. Il me permettrait d'établir un sort de protection pour Dita.

Un rire bref échappe à Arthur.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Il te faut un sacrifice humain maintenant ?

— Pas un sacrifice, un don. Je ne te demande pas ta vie, juste ton sang.

— Il me semble que ça pourrait bien être la même chose. Il va me falloir quelques précisions, dit-il en croisant les bras.

Leila soupire.

— J'ai ce grimoire qui va bien au-delà de ce que font la plupart des praticiennes… il propose une solution pour protéger des blessures magiques comme celle dont souffre Dita.

Arthur siffle entre ses dents :

— Donc ça ne s'arrête définitivement pas aux cataplasmes de plantes, ton histoire.

— Je t'ai dit ce matin que c'était sérieux, rappelle Leila. Ça peut marcher. Mon grimoire est un peu spécial, un peu dangereux, mais il est puissant. Peut-être que quelques gouttes de ton sang suffiront.

Elle n'en revient pas d'oser présenter Convoitise sous un jour aussi inoffensif.

— Mais pourquoi mon sang ? demande Arthur.

Une boule se forme dans la gorge de Leila, c'est le moment de vérité. Il faut qu'elle le convainque qu'il peut les aider, et il n'y a pas de façon avantageuse de dire les choses : elle s'est servie de lui, elle l'a dragué parce qu'elle voulait son hémoglobine.

— Le grimoire précise qu'il faut le sang d'un homme juste, explique-t-elle.

— Je suis très honoré, mais je ne vois pas en quoi je corresponds au profil.

— Mais si, dit Leila, avec beaucoup plus d'assurance qu'elle n'en a au fond. Un type juste, c'est un type bien, tu remplis tout à fait la description.

— Je vois bien qu'en tant qu'instit, avec un sens modérément développé de la justice, je suis une cible facile. Je n'ai pas envie de te convaincre que je ne vaux pas le détour, mais je ne suis quand même pas le seul type honnête dans ton entourage ? On se connaît depuis quelques jours à peine.

Si elle le laisse suivre le fil de sa pensée, il va comprendre qu'elle l'a fait entrer dans sa vie uniquement pour ça.

— Tu es aussi le septième fils de ta mère, dit-elle. Moi, en tout cas, je suis convaincue que ça peut marcher.

Elle joue l'optimisme mais c'est trop tard, elle voit bien qu'il a saisi et maintenant, il la dévisage froidement, monolithique et compact, la méfiance et la déception clairement lisibles sur son visage.

— C'est pour ça que tu es venue me chercher ? À cause de cette formule magique ? Tu savais que j'étais le petit dernier d'une famille de sept, et c'est le chiffre magique ? Tu pensais dès le début à Dita, tu m'as entraîné dans tout ça uniquement pour me saigner ?

Leila s'approche de lui, mais il recule d'un pas. Elle baisse la main qu'elle tendait vers lui pour une caresse ou un geste de réconfort. Elle commence à se sentir vraiment découragée.

— Au début, oui, admet-elle.

Arthur hoche la tête, le visage fermé.

— Mais ce n'est plus le cas maintenant, ajoute-t-elle rapidement. Les choses sont vite devenues plus compliquées. Je ne pouvais pas deviner que tu me plairais vraiment.

Un sourire sans humour retrousse la bouche d'Arthur.

— Que je te plairais vraiment ? Tu te fiches de moi ? Dès que je te touche, tu m'envoies une décharge, tu pars en courant ou tu me claques la porte au nez !

— Je t'ai expliqué que c'était dangereux pour toi si je me laissais aller !

Il fait un bruit de gorge.

— Dans ce cas, félicitations, Leila, le coup de la distance, ça marche très bien. Tu dis avoir lâché la foudre il y a une demi-heure. Selon ton histoire, si tu tenais un tant soit peu à moi, je devrais être mort. Ou au moins avoir senti quelque chose.

— Je suis la première surprise, chuchote Leila.

Elle était sûre de lui avoir grillé tous les neurones. Depuis le départ, elle est en transe dès qu'elle le voit, et il n'a rien senti, pas même le plus petit picotement ?

Il s'assied lourdement dans un fauteuil.

— Il y a bien une autre explication possible, dit-il. Je suis juste un pigeon que tu as ferré en soufflant le chaud et le froid en permanence. Je ne sais pas quelle version je préfère : celle où tu m'utilises, celle où tu me mens ?

Leila est pétrifiée. Elle s'était préparée à cette discussion mais les accusations d'Arthur l'affectent bien au-delà de ce qu'elle avait anticipé.

— Est-ce qu'il y a seulement un gramme de vérité dans tout ton charabia ? poursuit-il. Ce que tu m'as raconté ce matin… et sans la moindre preuve de quoi que ce soit… et je dois y croire sur la base de mon attraction non réciproque pour toi, conçue en quelques rendez-vous que tu as sans doute mis en scène ? Je suis peut-être un peu idéaliste et naïf, assez bête pour répondre présent quand quelqu'un cherche un type honnête, mais je ne suis pas complètement crétin, Leila. Qu'est-ce que tu veux vraiment ? C'est quoi, ta vraie histoire ? Qu'est-ce qui me dit que tu n'es pas une dingue en cavale, qui a enlevé une petite fille malade ?

— Crois-moi, s'il te plaît. Je ne veux pas t'arnaquer. Ton sang pourrait sauver Dita.

— Qu'est-ce qu'elle a au juste, Dita ? Elle dort beaucoup, elle n'a pas l'air très en forme, elle a des pansements sur ses bras comme toi… Il faut que j'alerte les autorités.

— Non, s'il te plaît, dit Leila, les services sociaux ne peuvent rien pour elle, à part lui trouver un toit. Personne ne sait vraiment comment cette maladie fonctionne. Dita est spéciale, elle est très résistante, elle lutte dans ses rêves…

Arthur se passe une main sur la figure, l'air excédé. Évidemment que c'est trop pour lui.

— Mais elle besoin de moi, dit Leila.

— Excuse-moi, il me semble plutôt que c'est tout le contraire. Peut-être qu'elle a besoin de s'éloigner de toi, Leila.

Leila sent le désespoir l'envahir. C'était couru d'avance, il ne la croit pas.

— D'accord, dit-elle, on va partir. On va partir tout de suite.

Ça ne servirait à rien du tout de lui raconter une histoire abracadabrante de plus, de lui dire qu'elle vient de se retrouver nez à nez avec un type qui a juré de la tuer, de la débiter comme du gibier, et de la manger.

— Non, dit Arthur, la petite reste ici. Toi, tu fais ce que tu veux. Pars, tu as raison, c'est mieux.

Leila n'a plus rien à répondre. Elle hoche la tête, la gorge nouée, douloureuse.

Derrière eux, Dita commence à s'agiter et à pousser de petits cris effrayés.

— Elle fait un cauchemar.

— Ça va aller, dit Arthur.

— Non, tu ne connais pas les cauchemars de Dita. C'est très… réaliste.

Elle remonte la manche de sa tunique, lui montre le gros pansement.

— Je t'ai dit hier que je te parlerais de cette blessure-là.

Ce qui lui vaut un nouveau soupir excédé :

— Tu vas me dire que tu t'es fait ça en rêve ?

Cette fois, elle l'a complètement perdu. Elle aurait dû savoir que ça ne fonctionnerait pas. Elle part de trop loin avec Arthur. Dévoiler sa véritable identité, ses véritables talents, cela paye rarement dans le monde de la magie noire. C'est au pire du suicide, au mieux un moyen très sûr de se faire expédier à l'asile.

Elle défait malgré tout son pansement et lui montre sur son bras l'estafilade qui est en train de noircir.

— Bon dieu, Leila, il faut que tu ailles à l'hôpital ! Je ne sais pas ce que tu as contre les médecins, mais continue comme ça et tu vas le perdre, ton bras !

— Mais non, dit-elle. Regarde bien.

Autour de la blessure, la peau est saine, nullement gonflée. Seule la plaie est touchée par une espèce de nécrose propre.

— Ça ne ressemble pas à une infection, remarque Arthur.

— C'est une blessure maudite, souffle Leila.

— Et puis quoi encore ?

Sur le canapé, Dita est de plus en plus agitée. Elle gémit, se cache la tête derrière ses avant-bras.

— À chaque fois que j'ai vu ce genre de cauchemars, c'était chez des enfants battus, note sèchement Arthur. Tu as de la chance que je te laisse partir sans creuser davantage toute cette histoire.

— Non. Jamais je ne pourrais lui faire de mal.

— Tu viens de dire que tu l'avais foudroyée, fait-il remarquer.

Dita est entrée dans une phase tellement violente de son mauvais rêve qu'Arthur s'assied à côté d'elle et la secoue gentiment.

— Elle ne se réveillera pas comme ça, dit Leila. Laisse-moi l'aider une dernière fois. Je ne vais pas la toucher ni lui parler. Il faut juste que je me pose à côté d'elle.

Arthur hausse les épaules et Leila prend son absence de résistance pour un accord, s'allonge sur le canapé auprès de Dita. Elle voudrait la serrer dans ses bras, mais elle a le sentiment que ce serait la goutte d'eau qui ferait déborder le vase. Elle ne peut pas se résoudre à l'idée qu'elle va abandonner Dita ici avec Arthur.

Bah, s'il t'arrive quelque chose, elle mourra foudroyée. S'il ne t'arrive rien, elle mourra sans doute aussi foudroyée. C'est trop tard maintenant. Tu peux lui dire au revoir.

Le spectre d'Iris est déjà de retour. Et l'Iris originale, où est-elle ? A-t-elle été frappée ? Au moins, si les hallucinations ont repris, la foudre n'a pas pu tomber si fort.

Sans même toucher l'enfant, Leila sent la chaleur que dégage près d'elle le petit corps maigre et fiévreux. Elle fait le vide dans ses propres pensées et se concentre sur la fillette. Jusque-là Dita a toujours réussi à l'absorber assez facilement dans ses cauchemars.

Mais elle ne sent pas le tropisme désormais familier, et rien ne se passe. Bien sûr, l'impatience manifeste d'Arthur qui la regarde faire ne l'aide pas vraiment à se canaliser. Elle est également terrifiée à l'idée de se retrouver nez à nez avec Satie si elle lâche prise.

— Ça n'a pas l'air de marcher, juge Arthur, dubitatif.

— Je n'y arrive pas.

Arthur vacille soudain et doit s'appuyer contre le mur.

— Ça va ? demande Leila.

— C'est un peu beaucoup pour moi. Je crois que j'ai besoin de me poser, dit-il en s'étendant à son tour sur le canapé-lit déplié. Il n'est pas plus tôt installé qu'il s'endort. Leila se retrouve coincée entre Dita, qui s'est remise à crier de frayeur en se protégeant de ses mains, et Arthur, qui a refermé sa main sur son bras. Impossible de se dégager.

Pourvu qu'il ne dorme pas comme ça jusqu'à minuit.

Leila sursaute quand un juron quitte la bouche d'Arthur quelques secondes plus tard. Il dort encore, mais grogne et s'agite de plus en plus et lâche son bras. Quant à Dita, elle se recroqueville, essaye de se cacher toute entière sous des avant-bras aussi maigres que des barreaux de chaise. Quatre plaies se creusent soudain dans son bras gauche. Arthur pousse une sorte de rugissement, et Leila voit, fascinée de terreur, une estafilade profonde qui s'ouvre tout à coup dans son torse, déchirant son T-shirt et lacérant la peau. La chose qui l'a frappé a évité de peu les parties tendres de l'abdomen.

— Arthur !

Elle sait déjà qu'il sera impossible de le ramener avant la fin du cauchemar.

Puis le calme revient, l'agression se termine aussi vite qu'elle a commencé. Arthur a du mal à retrouver son souffle. Leila le prend dans ses bras et attend qu'il revienne à lui. Il est réveillé : il lui rend son étreinte et enfouit son visage au creux de son cou. Son sang chaud, le sang si convoité, ne tarde pas à mouiller la chemise de Leila. Elle lui caresse le dos pour le rassurer.

— Là, c'est fini, je suis là.

Elle sent des larmes rouler sur ses joues. Contre elle, Arthur met un moment à se reprendre. Elle continue à lui murmurer des paroles incohérentes à l'oreille. C'est la première fois qu'elle le tient dans ses bras. Il a son nez dans ses cheveux et elle sent son souffle chaud contre son cou.

— Qu'est-ce que c'était que ce truc ? finit-il par demander d'une voix incertaine.

— Le rêve de Dita.

— J'étais dans le rêve de Dita ? Il y avait de ces monstres…

— Dita appelle ça des « hommes-animaux ».

— Tu les as vus ?

En guise de réponse, Leila lève son bras blessé, lui montre à nouveau la cicatrice noire. Elle lit le choc dans son regard quand il baisse les yeux sur son propre torse et constate qu'il est touché.

— Ça fait mal ?

Il la considère, toujours incrédule.

— Ça va, je crois que je l'ai échappé belle.

— Vous les avez tous tués, les, euh, les hommes-animaux ?

Arthur acquiesce, se redresse sur un coude. Dita dort d'un sommeil un peu moins agité. Ils tentent de la réveiller, sans y parvenir.

— Donc tout ça, dit-il, c'est vrai au moins en partie.

— Malheureusement, dit Leila, c'est vrai en totalité…

Il se passe une main dans les cheveux.

— Leila, c'est horrible cet endroit. C'est à se tirer une balle. On ne peut pas la laisser là-bas. Et ce type noir dans son rêve, c'est aussi une personne réelle ?

— Oui.

— Il est blessé. Il faut aller le chercher. Il s'est fait mettre en charpie. Il a besoin d'aide.

— Chut, chut, dit Leila, en faisant taire les sentiments contradictoires que cette information engendre. Je ne sais pas où il est. On ne peut pas l'aider. Viens, je vais vous soigner.

Elle extirpe de son sac la crème d'Elizabeth Verdureau et en applique une généreuse quantité sur les coupures superficielles de Dita. Arthur fronce le nez.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Si tu penses que je vais tartiner ça directement sur une plaie béante… Je vais aller aux urgences.

— Tu peux toujours aller aux urgences, mais je suis vraiment désolée, ça ne suffira pas…

Il grogne.

— Tu vas bientôt arrêter de faire pleuvoir sur moi des histoires paranormales improbables ? C'est l'arnaque la plus saugrenue dans laquelle pauvre type soit jamais tombé.

— Tu n'es pas un pauvre type, dit Leila. Tu es notre chevalier blanc. Merci d'avoir volé au secours de ma petite protégée.

— Pardonne-moi, mais j'ai du mal à te croire sincère.

— C'est à cause de cette histoire de foudre ? demande Leila.

Il ne répond pas. Il sort en sang du pire cauchemar possible, et pourtant, Leila voudrait qu'ils restent toujours ainsi, sur le canapé, choqués et inquiets, mais dans une première ébauche d'entente fragile. Elle se rend compte à quel point elle apprécie qu'Arthur accède à la réalité de son monde, si horrible soit-elle. S'il se ferme à nouveau, s'il

se remet à refuser la discussion comme tout à l'heure, elle va le perdre. Or il n'est pas seulement son unique allié dans une bataille improbable. Son opinion importe. Elle ne supporte pas de lire la déception dans son regard. Pour la millième fois, elle maudit sa propre nature qui rend les relations humaines si difficiles.

— Ecoute-moi, dit-elle à Arthur. Je vais te raconter une histoire.

Les souvenirs qu'elle s'apprête à évoquer, elle ne les a pas examinés depuis deux ans. Elle a fait de son mieux pour les enterrer profondément dans sa mémoire, avec le soutien d'Iris, la meilleure compagne qui soit pour tout oublier...

Dis tout de suite que je suis superficielle.

— Il y a quatre ans, commence Leila, je faisais partie d'une troupe de cirque itinérante, dirigée par mon premier mari, et j'ai rencontré le grand amour.

— Tu as été mariée combien de fois ? demande Arthur. Tu as quel âge au juste ?

— Chut, laisse-moi raconter. Mon premier mari, c'était une erreur. J'ai quitté la maison très jeune, je ne savais pas où aller, j'étais un petit monstre perdu et je me suis faufilée sous l'aile de ce type parce que j'avais l'impression qu'il recueillait les gens hors normes pour les protéger. C'était le monsieur Loyal d'un cirque et j'étais très naïve à l'époque.

— Il ne t'a pas protégée ?

— Il m'a exploitée et il abusait de moi.

Arthur serre les poings tellement fort que ses jointures saillent sous la peau. Elle pose sa main, tout doucement, sur celle d'Arthur à côté d'elle, et il ne la retire pas. C'est un début.

— Je l'ai laissé faire pendant des années, continue-t-elle. Il savait ce que j'étais, et une partie de ce que je pouvais faire, même si j'ai toujours réussi à lui cacher le pire. Il vendait mes services aux habitants des petits villages et villes par lesquels nous passions, il m'obligeait à jeter des sorts pas jolis-jolis. Son truc c'était d'encourager toutes les cupidités, de nourrir les intrigues paysannes et les petites ambitions provinciales.

— Quelle snob tu fais, dit Arthur.

— Tu as déjà vécu à la campagne ?

Arthur fait non de la tête.

— Alors, arrête de m'interrompre, espèce de parisien idéaliste de gauche. De toute façon, tout ça, c'est du passé. Un jour nous avons fait étape dans une ville tout aussi microscopique que les autres, avec les mêmes agriculteurs, les mêmes notables, les mêmes embrouilles. Sauf qu'il y avait un type vraiment bien, c'était le maire. Absolument pas à sa place dans tout ça. Ni tradi rigide, ni néorural post-babouze aux idées super-baggy, ni rien du tout, juste un type bien et courageux. Son seul défaut, c'est qu'il était encore plus naïf que moi. À cette époque-là, j'avais un petit numéro dans le spectacle, une vague danse exotique avec des voiles et des paillettes, pour me servir de couverture, vu que je ne savais absolument rien faire, à part jeter des sorts. J'avais étudié une ou deux vidéos sur le strip-tease et le burlesque, parce que c'était à la mode, et j'avais essayé de les imiter en y injectant un peu de danse du ventre. C'était n'importe quoi.

— Je suis sûr que c'était super, dit Arthur qui la regarde bizarrement.

— Rentre ta langue dans ta bouche. Mais oui, ça faisait un peu cet effet-là aux gens de la campagne, se moque-t-elle gentiment. Et quand nous sommes arrivés dans ce bled, le soir de la première représentation — c'était prévu qu'il y en ait trois, on drainait large sur tous les environs — le maire est venu me voir dans ma roulotte après le spectacle.

— Tu vivais dans une roulotte ?

— Oui, et c'est peut-être la seule chose que je regrette vraiment : ouvrir presque tous les matins mes volets sur un paysage différent. J'avais ma roulotte pour moi toute seule, suite à un marché que j'avais conclu avec mon cher et tendre.

— Un marché ?

— T'occupe. C'était sexuel, bien sûr.

— Comment ça se fait que tu couches avec tout le monde sauf moi ?

Elle le dévisage, sidérée.

— Non, mais tu t'entends parler ? On se connaît depuis une semaine et je suis un danger public en ce moment.

— Mais certainement pas une jeune vierge effarouchée. Tu as déjà été mariée douze fois. Tu t'es produite à poil sur scène. Tu monnayais des privilèges immobiliers contre des faveurs sexuelles. Quand est-ce que tu es devenue aussi prude ?

— Quand j'ai foudroyé mon deuxième mari, réplique-t-elle sèchement. Il était chevaleresque à l'extrême, un peu comme toi. Il ne voyait en moi qu'un être innocent et pur. Je ne sais par quel jeu de miroirs déformants il s'est mis en tête que j'étais un ange descendu du ciel et qu'il devait me protéger. Et c'est ce qu'il a fait, contre vents et marées, même quand ses propres électeurs ont commencé à m'accuser des pires sortilèges et à menacer de me brûler sur un bûcher. C'est comme ça qu'il m'a sauvée : il croyait dur comme fer à mon innocence.

— Et tu étais coupable ?

— Bien sûr, dit Leila. Pourtant, je lui ai laissé des indices. J'ai essayé de lui parler. J'ai raconté l'histoire de ma famille. J'ai avoué des fautes passées. Mais il ne voulait rien savoir : le roi du déni. Pour lui, tout était à cause de mon manager.

— Il t'avait laissé partir sans discuter, le premier mari ?

Leila préfère éluder ces aspects-là.

— À peu près, ment-elle.

Arthur se passe la main sur la figure.

— Et comment tu as fait, dans ce tout petit village, pour rester incognito ? Je suppose que tu as vécu là-bas si tu l'as épousé ?

Leila acquiesce.

— Pendant longtemps, je n'ai pas pratiqué du tout. J'en avais moins besoin, à cause du sexe.

Arthur grimace à nouveau.

— Oui, dit Leila, il s'est avéré à ce moment-là que les transports enflammés grillaient l'espèce d'électricité statique que je produis en excès. Pendant deux ans, on a baisé comme des lapins, et je n'ai pas eu besoin de pratiquer. C'était fantastique. Je me sentais presque normale. Non : je me sentais divinement bien. Ne fais pas cette tête. Ça ne marche plus comme ça aujourd'hui, mais à l'époque, la charge était moins importante. Et de toute façon, comme je te le disais, ça s'est très mal terminé. La passion des premiers mois s'est émoussée. Je me suis mise à m'ennuyer. On ne se disputait plus pareil. Il manquait l'enjeu poignant des débuts, quand le moindre désaccord est un rift qui déchire le sol sous tes pieds, quand pour te réconcilier tu es capable d'attendre toute une nuit sous la pluie ou de t'ouvrir les veines pour lui prouver que tu es à lui.

Arthur la regarde encore avec des yeux de merlan frit. Elle hausse les épaules.

— On était jeunes, avance-t-elle pour toute explication. Toujours est-il qu'au bout de deux ans, la charge a recommencé à s'accumuler. C'était tellement insidieux que je ne m'en suis pas aperçue tout de suite. Et un jour, j'ai foudroyé mon mari. Officiellement, il est mort d'une crise cardiaque, mais c'est moi qui l'ai tué, il n'y a pas de doute possible. Depuis, je m'astreins à une… euh, hygiène de vie, si l'on veut.

Arthur exhale doucement.

— C'est ça que tu veux ? conclut Leila. C'est ce que tu aurais eu si j'avais accepté que tu te fasses de moi cette espèce d'image romantique idéalisée, comme tu étais tenté de le faire l'autre jour.

Elle se lève en quête de quelque chose pour occuper ses mains, remplit une bouilloire pour la mettre à chauffer, farfouille dans les placards à la recherche d'un peu de thé. Il la suit des yeux en silence.

— Je ne pense pas t'avoir idéalisée, dit-il enfin. Peut-être qu'une partie de toi a droit à un peu de respect.

— La part qui ne trempe pas dans la magie noire ? Elle est vraiment réduite à la portion congrue, Arthur. Je ne suis même pas sûre qu'elle existe. De toute façon, tu auras compris que l'amour au long cours avec moi, c'est dangereux. Au moindre signal de routine, on risque la mort. Depuis, je me cantonne aux relations sans lendemain.

— Qui a dit que j'avais envie de m'installer ? Qui t'a dit que je n'avais pas envie d'être un coup d'un soir ?

— Tu es un Sissi. Vous essayez tous de reproduire cette espèce de foyer idéal et insurpassable que vous a créé votre mère. Vous avez ça dans le sang.

— Si tu penses que c'est ça que j'ai dans le sang, peut-être que tu te trompes en me demandant mon sang. Je suis le vilain petit canard de la famille. Tu m'as bien regardé ? Homme juste, le 7e fils ? Va pour le 7e fils, mais la comparaison s'arrête là.

— Ne fais pas ton gros dur. Tu as vu ce que tu viens de faire ? Tu as volé à la rescousse de Dita. Tu es un homme juste, avec une part sombre comme tout le monde, heureusement.

Arthur la prend par les épaules et la considère, pensif. Puis il l'embrasse. Au début c'est un baiser parce qu'il faut bien dissiper la tension, cela fait dix bonnes minutes qu'elle lui agite tous ses amants sous le nez pour les besoins de la démonstration. Mais très vite, il en exige plus, il y met de la colère et de l'éloquence, comme si, faute de documentation, il essayait de lui communiquer son point de vue par des arguments beaucoup plus concrets.

Il a passé ses mains de chaque côté de son visage, elles ne racontent pas la même histoire que sa bouche. Elles lui disent qu'elle est précieuse et qu'il va prendre soin d'elle. Elle pourrait tout lâcher, s'ouvrir complètement et le laisser entrer, sceller une nouvelle relation. Elle a envie de pleurer et pousse un gémissement qui se mêle au baiser. Il doit prendre cela pour un encouragement, car il se met à la dévorer de plus belle, tandis que ses mains descendent dans son dos avec un enthousiasme possessif.

Si elle cède maintenant, elle n'aura plus l'énergie de continuer. Il n'appartient pas à son monde, il n'est pas armé pour faire face à ce qui la guette. Elle ne lui a même pas encore parlé du chasseur et de son ultimatum.

Il a passé ses mains sous sa chemise collée de sang. Le contact de ses mains sur la peau nue de Leila, rendue à moitié folle par la grouille, crée dans son sillage une série de chocs électriques. Elle a envie de se fondre dans le corps de cet homme et de tout oublier.

Mais elle a déjà fait le mauvais choix par le passé, et cette fois, elle en a assez de semer des cadavres d'êtres chers partout dans son sillage. Cette fois, elle laissera derrière elle des personnes vivantes, quoi qu'il lui en coûte.

Elle le repousse gentiment, se prépare à lire à nouveau la déception et la colère dans son regard, mais y trouve autre chose : de l'étonnement, un ravissement qui la touche encore plus.

— Quand j'aurai réglé tout ça, quand Dita sera rentrée chez elle avec sa mère, saine et sauve, on pourra avoir une relation sans lendemain, d'accord ? Rien que des coups d'un soir et des bastons dans la rue ?

Il hoche la tête sans sourire. Il se tait un moment, puis commence à rouler la manche de sa chemise, dénudant son avant-bras.

— Allons-y, dit-il. Montre-moi ce que tu sais faire.

Yessss ! hurle Iris, comme si son équipe préférée venait de marquer un but.

Leila sent sa gorge se serrer. Elle ne sait pas quoi lui dire, elle voudrait lui sauter dessus à nouveau mais elle vient de rompre le contact. Il faudrait qu'elle explique mieux mais elle a trop peur qu'il change d'avis.

— Laisse-moi juste rassembler mes affaires.

Elle se met à fouiller dans son sac. Iris en profite pour apparaître à son côté, les deux mains blanches et fantomatiques fourrageant dans le sac au côté de ses propres bras gainés de noir.

Bien joué, petite sœur , dit le spectre d'Iris à son côté. T'inquiète pas pour la frustration. Ta partie de jambes en l'air manquée, tu n'y penseras même plus quand tu auras lancé ce sort de Convoitise. C'est infiniment meilleur. Tu te rappelles ?

Tais-toi, pense Leila. Laisse-moi me concentrer.

Je suis verte d'envie. Songe un peu au pied que tu vas prendre ! Nora avait raison, il suffisait d'une seule fois.

Je n'ai pas pris goût à Convoitise. Je fais tout ce que je peux pour éviter d'avoir recours à Convoitise.

Mais c'est faux, contre Iris, et tu le sais très bien. T'es complètement accro, et même Adonis en personne ne pourrait pas te tirer de là. En admettant que tu lui donnes une chance d'essayer.

Avec une agilité et une souplesse félines bien peu naturelles qui font courir un long frisson dans le cou de Leila, le spectre de sa sœur se coule sur le sofa et observe ses préparatifs d'une mine alanguie. Exaspérée, Leila tourne le dos au fantôme.

— Tu as l'air un peu déboussolée, remarque Arthur.

Elle s'efforce de le rassurer d'un sourire.

— Ne t'inquiète pas. Je sais ce que je fais.

— Tant mieux, parce que moi, je n'en ai pas la moindre idée.

— Tout va bien se passer, dit Leila. C'est juste un peu de sang. Tu as des serviettes de toilette qui ne craignent pas trop ?

Il se lève et part en direction de la salle de bains. Si elle le fait travailler, il réfléchira moins.

Quand il revient, elle lui montre son petit couteau d'argent, qu'elle est en train de désinfecter à l'alcool.

— Je vais faire une petite entaille dans ton bras avec ça, explique-t-elle.

— Tu ne peux pas utiliser les entailles que j'ai déjà ? demande-t-il en désignant les longues estafilades sur son torse et ses bras, qui suintent encore et dont il serait facile d'exprimer un peu de sang.

Leila secoue la tête.

— Non, je ne comprends pas ces blessures-là, il vaut mieux éviter de s'en servir. Ça pourrait les aggraver. Il est aussi possible que le sang autour de ces plaies ne se comporte pas bien. Et puis, il faut que ce soit du sang volontairement donné. Tu es sûr que tu es partant ?

Elle est obligée de lui demander.

Il ferme les yeux.

— Est-ce que j'ai vraiment le choix ? Comme tu l'as dit, je suis une bonne poire.

— Je n'ai pas dit que tu étais une bonne poire. Et tu as le choix.

— Tu as dit que j'étais un homme juste.

— Ce n'est pas la même chose, affirme Leila.

À vrai dire elle ne comprend toujours pas ce que c'est qu'un homme juste, elle n'est pas plus avancée sur ce front-là et a opté par défaut pour une approche empirique. Tout ce qu'elle sait, c'est que toutes ses pistes pour aider Dita passent désormais par Convoitise, et que celle-ci est la moins rebutante. Il faut qu'elle dépense sa charge et elle est arrivée au-delà de ce qu'elle peut consommer avec un sort ordinaire comme ceux de Prospérité, aussi noir qu'il soit.

Elle sort le petit bol en argent.

Hah, tu l'as bien recyclé, mon bol à nachos.

Elle tend ensuite à Arthur un coton imbibé d'alcool :

— Retrousse ta manche et désinfecte au niveau du poignet.

Il porte le coton à ses narines.

— C'est du whisky ?

— Alcool à 80, c'est moi qui l'ai distillé, dit Leila. En général, la magie fonctionne mieux avec des solvants faits maison. Si ça peut te réconforter, c'était vraiment un très bon whisky.

Leila ignore « Iris » autant que possible et descend en elle-même pour se concentrer. Elle attrape la main d'Arthur dans la sienne. À son contact, il sursaute légèrement.

— Pardon, dit Leila, j'ai les mains froides.

— Non, ce n'est pas ça, dit Arthur.

Ensuite, elle prend son avant-bras sur ses genoux, et elle approche doucement le petit couteau.

Arthur se raidit.

— Il coupe beaucoup, alors, tu ne devrais pas sentir grand-chose, précise-t-elle.

Elle prononce les quelques mots requis par Convoitise, une traduction libre du latin : les mots eux-mêmes et l'harmonie de leur agencement n'ont pas vraiment d'importance, ce qui compte, c'est que toutes les informations y soient.

— Homme droit qui donnes ton sang de ton plein gré, que ton énergie libère cette fillette de l'ombre qui l'étouffe.

Arthur siffle entre ses dents lorsque la lame lacère son avant-bras. L'entaille est profonde, dans le sens de la veine, et le sang ne tarde pas à couler, rouge et fascinant. Quand Leila a réuni quelques millilitres au fond du bol, elle tend un coton à Arthur.

— Appuie ça contre la plaie.

Il fait ce qu'elle lui dit mais il s'est retiré dans une attitude passive. Leila n'aime pas ce qu'elle est en train de lui faire : même s'il s'est porté volontaire, il finit par se retrouver dans le rôle de l'ingrédient, du mouton qui se fait tondre la laine sur le dos. Elle lui effleure l'épaule pour l'encourager, puis s'approche de Dita et la secoue gentiment pour la réveiller, en vain. Elle essaye de la redresser pour lui faire boire une gorgée de sang. Mais la petite n'avale pas, le sang lui coule sur le menton. Leila insiste et Dita tousse.

Que faire ? Elle ne va pas demander à Arthur s'il possède un biberon.

Il vient s'asseoir doucement à côté de la fillette. Puis il présente la petite coupure aux lèvres de Dita en fermant les yeux d'un air peiné.

Dita réagit et se met à téter la plaie.

Arthur est livide. Toute cette scène est digne d'un scénario de bit-lit pour midinette, sauf qu'elle a six ans et qu'il est instituteur.

Un frisson secoue le corps d'Arthur, une forme de langueur se lit sur son visage. Le sort commence à opérer. À son tour, Leila sent la grouille se transmuer en un plaisir intense, à la limite du supportable, parce que c'est Convoitise.

Arthur ouvre les yeux et la regarde.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— La magie, dit Leila.

Elle se concentre pour essayer d'attirer à elle la charge qui menace d'engloutir la petite fille. Dita tète toujours avec des bruits de bébé goulus que Leila trouverait obscènes et répugnants si cet instant ne lui procurait une telle sensation de plénitude étourdissante.

Toute à la vague, elle ferme les yeux et perd le fil pendant quelques minutes.

Quand elle revient à elle, Dita tète encore. Arthur s'est laissé aller dans le canapé et respire doucement, le nez pincé.

— Arthur !

Elle le touche gentiment, encore euphorique.

Il ne bouge pas. L'extase cède la place à l'inquiétude, puis à la panique.

— Dita !

La petite entrouvre une paupière, puis l'autre, considère Leila d'un œil froid, s'accroche au bras d'Arthur et continue son travail de succion.

— Dita !

La petite fille est ventousée à la plaie. Quand Leila la sollicite à nouveau, la gamine riposte d'un coup violent qui la déstabilise.

— Dita, arrête-toi. Ça suffit.

Maintenant, elle se bat contre la petite qui lutte avec vigueur. Leila, de son côté, émerge engourdie et émoussée. Elle finit par saisir les mâchoires de Dita qui refuse de lâcher prise.

— Dita !!

Leila tire un grand coup et désolidarise enfin la fillette de l'homme. Dita valse à travers la pièce et va frapper contre le mur, pas très fort, mais elle reste là immobile. Leila se jette sur le téléphone. Elle peut à peine composer le 15, la vue brouillée par la charge qui l'envahit à nouveau, un véritable raz-de-marée d'ombre, de violence et de dépression qui fond sur elle de toutes parts. La grouille est de retour, cafard pour cafard.

— Je viens de trouver mon ami blessé devant chez lui ! Son pouls est faible, on dirait qu'il a perdu beaucoup de sang ! Dépêchez-vous !

Quand les secours arrivent moins de dix minutes plus tard, Leila est assise sur le canapé, à se bercer entre ses propres bras en écoutant la respiration trop ténue de l'homme qu'elle a saigné à blanc.

Dita est à peu près réveillée, non qu'elle ait l'air plus vaillant. Les yeux marqués par de grands cernes violets, elle tient à peine debout. Sollicitée par l'ambulancier, elle vomit un flot de sang sur la moquette.

18

— Quelqu'un va venir vous examiner, dit l'infirmière.

Leila ne s'est jamais sentie aussi mal. Après le voyage en ambulance dans une atmosphère de cauchemar, elle a attendu près de deux heures aux urgences de l'hôpital Saint-Louis. Arthur est passé à deux doigts de l'arrêt cardiaque. Dita a été emmenée à Robert Debré — Leila ne cesse depuis de l'imaginer seule au pays des hommes-animaux, pendant qu'une équipe médicale dépassée par les événements s'affaire au-dessus de son corps à la recherche d'explications.

Pour finir, la sollicitude du personnel soignant achève de la miner.

— Ça va, dit Leila. Je n'ai rien.

Il est déjà minuit passé. Rester enfermée à l'hôpital est vraiment la dernière chose dont elle ait besoin.

— On va laisser le docteur en juger, si vous voulez bien, dit l'infirmière d'une voix douce, mais ferme.

— Je veux juste savoir si Arthur et Dita se sont réveillés, dit Leila.

L'infirmière secoue ses boucles châtain.

— Je suis sûre qu'ils vont bien. Il va falloir vous occuper de vous aussi à présent. Vous avez été courageuse. Très peu de femmes auraient eu le cran de faire ce que vous avez fait. Vous avez fait le plus dur, et à partir de maintenant, tout ira mieux. Je comprends que vous puissiez vous sentir coupable, mais ce n'est pas justifié.

Leila la dévisage, interdite. Qu'est-ce qu'elle s'imagine, la gentille infirmière au teint frais ? De quoi parle-t-elle, des marques de coup sur son visage ? Et qui a-t-elle casté dans le rôle du méchant ? Arthur ?

— Ce n'est pas ce que vous croyez, proteste-t-elle.

— Allez, allez, dit l'infirmière, ce n'est pas mon travail de croire quoi que ce soit. Mon travail, c'est de vous soigner. On va vous remettre en état, faire quelques examens pour nous assurer que tout va bien, et ensuite, il y a des gens qui vont venir discuter avec vous.

— Il faut vraiment que j'y aille, dit Leila en se levant.

Elle voit déjà le chasseur arriver, avec son couteau de boucher et son sourire arrogant. Elle a gaspillé son temps avec des remèdes qui ne marchent pas. Pour la cinquantième fois en deux heures, elle maudit Convoitise.

L'infirmière sourit, mais elle s'est placée dans une position stratégique entre Leila et la porte, elle décroche le téléphone et compose un numéro à deux chiffres :

— Vous pouvez demander à Grégoire de se dépêcher ?

Quelques minutes plus tard, un homme sans blouse blanche arrive, se met à la disposition de Leila « pour parler ». Il lui tend sa carte, il est psychothérapeute, elle s'émerveille de ce que l'hôpital emploie un psy d'urgence à cette heure indue.

— J'étais là de toute façon pour finir un papier, explique-t-il, et on m'a dit que ma présence pourrait être utile.

Aha. Un chercheur. Leila n'a vraiment pas besoin de ça, d'un type qui veut l'aider à examiner le moindre de ses sentiments. Ce dont elle a besoin, c'est premièrement de savoir Arthur et Dita tirés d'affaire, et ensuite de prendre ses jambes à son cou, d'accéder à son matériel et à sa voiture de secours, de mettre des kilomètres entre elle et Satie. Celui-ci prétend qu'il a décidé de la prendre en chasse tout seul, dit-il la vérité ? Si c'est le cas, elle réussira peut-être à lui échapper. Ou à lui tendre un piège.

— Vous avez l'air pressée, dit l'homme. En deux minutes, vous avez regardé ma montre deux fois.

— Je me fais du souci pour les personnes qui sont arrivées ici avec moi. Vous pouvez me donner de leurs nouvelles ?

— Je vais me renseigner, dit-il. Ne bougez pas, je reviens.

Il est de retour dix minutes plus tard.

— La petite fille est stable, dit-il. Elle a repris conscience et on lui a donné un sédatif.

Leila se retient de pousser un juron. Un sédatif ! Plus on la fait dormir, plus elle a de chances de rêver. Qui va l'aider ?

— Et Arthur ?

— Il est vivant, rassure le psy. Il a perdu beaucoup de sang. On vous en dira plus dans un moment, mais j'ai encore cinq minutes pour vous parler.

— Je veux le voir.

— Vous le verrez tout à l'heure, dit le psy.

— Pourquoi est-ce que vous me mentez ?

L'homme pousse un soupir.

— Nous voulons démêler cette situation bizarre. Vous pouvez me raconter ce qui s'est passé ?

— Je les ai trouvés à mon retour, commence Leila.

— Écoutez, dit l'homme, je ne suis pas là pour vous interroger, juste pour vous aider. Dites-moi la vérité ?

Leila hausse les épaules.

— Est-ce que c'est lui qui vous a frappée ?

— Mais non, dit Leila. J'ai été agressée dans la rue il y a quelque temps. Arthur est mon ami.

— Et vous, qu'est-ce que vous lui avez fait ?

La tentation est forte de parler à un autre être humain, de raconter son histoire, mais Leila sait qu'il s'agit d'un fantasme : cela fait deux jours qu'elle rame pour expliquer son univers à Arthur. Elle ne va pas recommencer à zéro avec ce psy, si perspicace soit-il.

— Désolée, dit-elle, je vais devoir vous épargner les détails. Mais je n'ai jamais voulu lui faire de mal. Et à la petite non plus.

La porte s'ouvre et Yann Sissi entre dans la chambre, l'air sombre. Le psy se lève, salue et s'en va. Leila comprend qu'il était là uniquement pour assurer quelques instants de baby-sitting en attendant l'arrivée de la police. Elle se raidit et s'apprête à répondre de ses crimes.

— Mes collègues ne vont pas tarder à nous rejoindre, dit Yann. Je suis vraiment désolé d'avoir eu raison à votre sujet. Si les résultats de l'enquête confirment mes craintes, je me débrouillerai pour vous faire coffrer.

— Je n'ai agressé personne, se défend Leila.

Le regard bleu glacial l'arrête.

— Ce que j'ai le plus de mal à admettre, dit Yann, ce n'est pas ma propre erreur de jugement, c'est celle de ma mère. Elle est normalement beaucoup plus clairvoyante que cela. Pour la tromper, il faut une bonne dose de malveillance. Arthur m'a servi une histoire abracadabrante, il dit que vous ne lui avez rien fait sans son accord. On est en train de faire sa toxicologie. Il a été quasiment saigné à blanc ! C'est presque un miracle qu'il soit encore là pour jouer les nobles chevaliers en vous couvrant. Je ne sais pas à quel genre de fantasme vous carburez, si votre truc c'est la jeunesse éternelle ou je ne sais quelle notion de vampirisme à la mords-moi-le-nœud. Je ne sais pas comment vous vous êtes débrouillée pour attraper mon frère dans vos filets. Ni la matriarche. Mais ça va cesser immédiatement. Nous sommes une famille normale. Vous gardez vos messes noires et vos sacrifices rituels pour vous. Et s'il s'avère que vous avez touché à un cheveu de cette gamine… si vous avez entraîné mon petit frère dans un scandale qui risque de lui coûter sa carrière… là, c'est votre peau que j'aurai.

Leila sent ses genoux qui la lâchent et doit s'asseoir sur le bord du lit.

— Dès qu'ils auront fini de vous examiner, on vous embarque. Vous me direz aussi à qui je peux rendre cette gamine qui n'a pas de papiers d'identité. Vous m'avez vraiment pris pour un con.

Leila songe un instant à rester là, à se mettre sous la protection de la police pour échapper au chasseur. Mais si

elle choisit cette solution, non seulement elle ne trouvera jamais Cassandra, mais sans accès à son matériel, elle ne pourra pas pratiquer. Et Dita ne tiendra pas une journée.

Avant même d'avoir pris une décision consciente, elle est déjà en train d'agir. Elle sort de son décolleté une des amulettes qu'elle a armées avec un sort d'influence de Prospérité-Les Gens. Elle espère que le cerveau de Yann supportera ce choc, mais s'il a le crâne aussi dur que son petit frère, et une hygiène de vie similairement irréprochable, et qu'elle demande aux petits cafards de jouer tout doux… Elle se met à chantonner. Ce qu'elle lui demande, c'est d'aller se recoucher, de finir sa nuit tranquillement et de se réveiller de meilleure humeur demain matin.

— Qu'est-ce qui vous prend ? demande Yann. Vous avez vraiment une case en moins.

Elle ne répond pas, il ne peut pas l'empêcher de terminer son refrain. La charge qui emporte son influence légère vers l'esprit du policier quitte sans un remous l'océan de la grouille.

Quand on commence à jeter des sorts mauvais à ses amis, c'est qu'on file un mauvais coton.

Ah, tu es là, toi ? Je croyais t'avoir laissée pour de bon, je me disais que peut-être tu ne supporterais pas les néons de l'hôpital.

Foutaises . Il y a des fantômes ici aussi. Et de toute façon, je ne suis pas vraiment un fantôme. Partout où ton malaise t'emportera, j'irai. Même quand l'amour sera mort !

Yann la regarde l'air absent, il fronce les sourcils, il ne sait plus où il en est. Ça a marché.

— Bon, euh, j'y vais, annonce-t-il avant de quitter la pièce.

Petite sœur, je suis fière que tu marches dans mes traces.

Qu'est-ce que tu entends par là ?

Tu prends exactement le même chemin que moi. Tomber amoureuse, utiliser Convoitise à mauvais escient, envoûter des gens qu'on aime bien…

Ça n'a rien à voir avec ce que tu as fait, objecte Leila en entrouvrant la porte de la chambre pour vérifier que le couloir est vide. Tu as lobotomisé un pauvre type pour qu'il soit à toi. Moi, j'ai juste rendu un flic momentanément un peu plus perplexe qu'il ne l'était déjà.

Tu coupes les cheveux en quatre. La différence est vraiment anecdotique. C'est juste que tu es plus intelligente que moi, tu as moins de scrupules, un meilleur instinct de survie peut-être.

Tais-toi, murmure Leila au spectre de sa sœur en se glissant hors de la chambre.

Il est 1 h du matin.

*

Leila sort de la salle d'examen vide et se dirige vers la chambre d'Arthur. Une horloge au bout du couloir indique 1 h 50. Elle entre sur la pointe des pieds. Il est réveillé, assis dans son lit, d'une pâleur inquiétante contre les oreillers. Il regarde le plafond.

— Comment tu te sens ?

Aucune expression n'est lisible sur son visage lorsqu'il reporte son attention sur elle.

— C'est la deuxième fois en 10 ans que je vais rater l'école. La première, je me suis fait porter pâle parce qu'Anja avait été embarquée par les flics. Je t'ai parlé d'Anja ? C'est mon ex. J'avais dû aller la chercher au poste aux aurores parce qu'elle avait défilé à poil dans la rue avec ses comparses, je ne sais même plus très bien pour quelle cause. Un truc féministe. On dirait que toutes les causes se ressemblent pour moi, rien n'a d'importance, c'est une espèce de malédiction. Je peux faire tous les efforts du monde, je m'en fiche comme d'une guigne. Je suis le septième fils, c'est comme si dans l'univers il ne restait pas de place pour moi.

Elle s'assied à côté de lui sur le lit, elle pose une main légère sur son bras et il la laisse faire. Elle en conçoit une joie hors de proportion, délirante. Elle est ridiculement contente de ce simple contact.

— Et maintenant, dit-il, j'ai l'impression d'avoir enfin trouvé une place, une chose que je suis capable de faire tout naturellement, mais si bizarre et indéfinissable que je ne suis pas sûr de pouvoir l'assumer. C'est lié à ta présence, il y a quelque chose chez toi qui me fait l'effet d'un fil rouge. Quand on s'est battus dans la rue… quand je t'ai embrassée sur le pas de ta porte et que tu m'as donné un court-jus… quand je suis entré dans le rêve de Dita… quand tu as entaillé mon bras et que je l'ai laissée boire directement à la coupure… et maintenant je me sens à la fois sale, exploité, faible, jaloux, pervers, utile, impuissant, frustré, inquiet, en colère, amoureux, c'est le bordel intégral.

Ils se taisent. Leila apprivoise l'idée qu'il va la congédier, et que même s'il lui demande de rester elle va devoir fuir avant l'arrivée du chasseur. La parenthèse heureuse va se terminer. Elle a grillé sa dernière cartouche.

— J'ai eu très peur, avoue-t-elle.

— Ça n'a pas marché, n'est-ce pas ? demande Arthur d'une voix un peu plus douce.

Elle fait non de la tête.

— Tu sais pourquoi ? Je t'avais dit que je n'avais pas le profil.

Elle laisse fuser un rire amer.

— Je crois surtout que ça vient du sort. Le grimoire a été trop gourmand. Il voulait tout ton sang, pas juste un peu. Je ne l'ai pas laissé faire et il y a eu une sorte d'effet boomerang. Je suis désolée. Parfois, la magie est vicieuse comme ça.

— Viens là, dit Arthur.

Elle s'approche encore un peu et il pose sa main solide, chaude et vivante sur sa nuque, comme si elle était un tout petit chat. Elle se rend compte en respirant à nouveau à quel point tous ses muscles étaient tendus.

— Je me demandais où tu étais. Ça t'a pris un moment de descendre me voir.

— Je ne sais pas ce qui m'est arrivé, dit Leila. Je me suis endormie dans un coin.

— Comment va la petite ?

Leila fait la moue. Elle a essayé de téléphoner à Dita à Robert Debré, mais une infirmière lui a répondu sur un ton pincé et sans appel que la fillette était en train de subir un examen, et qu'ensuite elle verrait des spécialistes de la police et les services sociaux.

— Je ne sais pas. Je ne suis même pas certaine que j'aurai encore le droit de lui rendre visite. Et de toute façon, je ne vois pas en quoi cela résoudrait le problème, parce que je n'arrive plus à la rejoindre dans ses cauchemars. Si elle en fait un autre maintenant…

Il lui masse le cou gentiment.

— On va trouver une solution.

Elle ne sait pas s'il parle de la possibilité de revoir Dita, ou de celle de la sauver, mais toute parole optimiste est bonne à prendre. Assise à côté de lui, immobile sur le lit, elle se sent un peu mieux. Elle ébouriffe ses cheveux.

— Ça pousse à quelle vitesse ces machins-là ? Tu gobes des vitamines spéciales ou quoi ?

Ils restent ainsi une demi-minute dans l'illusion du réconfort et du quotidien.

— Tu as vu Yann ? demande Arthur.

— Non.

— Pourquoi me mens-tu ?

Elle ne répond pas.

— Il ne faut pas lui en vouloir, dit Arthur. C'est mon grand frère, mets-toi à sa place. Tout ça va rentrer dans l'ordre.

— Je suis vraiment désolée. Quel gâchis.

— Bah, fait Arthur. Sur le finish ça laisse un peu à désirer, mais ce n'était pas une expérience désagréable.

Elle lui décoche un regard en biais. Est-il vraiment aussi inconscient et tête brûlée qu'il essaye d'en avoir l'air ?

— Pas une expérience désagréable ?

— Mais c'est vrai, dit Arthur. Ça fait sans doute de moi une anomalie. C'était spécial. Ça a dégénéré à la fin, certes, et on a tous failli y laisser des plumes, mais il s'est passé quelque chose de l'ordre du…

Elle lui donne une petite tape sur le bras.

— Quoi ? Je suis en train de confesser une déviance sexuelle bizarre là ou quoi ?

— Non, fait Leila. Moi, quand je pratique, j'éprouve une sorte de plaisir total, à la fois charnel et spirituel, mais d'une spiritualité un peu trouble.

— Exactement !

— Ce qui est plus étonnant, poursuit-elle, c'est que tu l'aies senti toi aussi. Normalement, ni les clients ni le cheptel…

Il se redresse :

— Le cheptel ? C'est comme ça que tu nous appelles ?

Leila fait la grimace.

— Oui, admet-elle. Que je vous appelais.

— C'est valorisant. Ça en dit long sur la façon dont tu vois le monde et les relations humaines… sans parler des gens qui t'entourent.

— Désolée, dit Leila. La plupart des praticiennes ont besoin d'ingrédients, souvent humains. On ne peut pas se permettre de nouer des relations durables avec les gens qui les fournissent, je t'ai expliqué pourquoi. Au final il y a trois catégories de personnes. Les clients, les alphas mégalomanes qui feraient n'importe quoi pour arriver à leurs fins, y compris recourir à la magie noire. Le cheptel, ce sont les gens ordinaires, qui se font un peu malmener par les ambitieux, et cela crée des irrégularités parmi eux, des personnes sur qui le sort s'est acharné, ou qui ont échappé au pire, et ce sont ces gens-là dont nous avons besoin pour travailler. Et enfin, la famille.

Et les chasseurs, tu oublies les chasseurs. Mais c'est un peu la même chose que la famille, eh ?

— Et moi, articule Arthur, je suis un membre du « cheptel » ? Et ma mère ? Mes frères aussi ? On est là pour te fournir en bave de crapaud et en hémoglobine ?

— Ne te fâche pas. Ce n'est pas de ma faute, je ne peux pas faire autrement. Mais je ne crois pas que tu en fasses partie, non. Toi, tu es encore autre chose. Je ne sais pas comment te désigner.

Un futur membre de la famille, propose Iris .

— Ouais, eh ben ça m'arrangerait que tu me trouves un nom rapidement, parce que la situation commence à devenir très nettement bizarroïde.

Leila soupire.

— Il faut que je file d'ici, dit-elle. Tu peux t'occuper de Dita ?

— Quoi, comme ça ?

Elle s'éclaircit la voix.

— Je t'ai déjà parlé des chasseurs… C'est confirmé, depuis ce soir, j'ai un cannibale sur les talons. Je ne peux pas rester.

— Mais si, dit Arthur, ici tu es en lieu sûr, avec moi, il y a la police, il ne peut rien t'arriver.

Elle ne peut pas lui dire qu'elle n'est plus vraiment en odeur de sainteté avec la police sans lui raconter ce qu'elle a fait à son frère.

— Et de toute façon, comment est-ce qu'il saurait que tu es là ?

— Il me suit à la trace. Il peut me localiser comme il veut, il a une sorte de… connexion spéciale avec moi. C'est

pour ça que je ne peux plus aider Dita et que tu dois le faire à ma place.

Il se redresse complètement, l'air furieux.

— Tu as un assassin cannibale aux trousses qui jouit d'une « connexion spéciale » avec toi. Et tu jugeais utile de m'en parler quand ?

— Ça faisait beaucoup d'un coup.

— Ta tête est mise à prix et tu pensais que c'était une information annexe ?

— Techniquement, ce n'est pas ma tête, mais mon foie.

Arthur se passe la main sur le visage, se frotte les yeux comme pour dissiper un mauvais rêve.

Elle se lève, s'éloigne à contrecœur de sa source de chaleur et d'affection. Elle n'a que trop traîné, il faut qu'elle y aille maintenant.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Leila ?

Il montre son décolleté, sur le côté gauche. Leila ne comprend pas :

— Quoi donc ?

— Tu te fiches de moi, ou quoi ? Tu n'avais pas ça tout à l'heure. Et une chose est sûre, ce n'est pas moi qui te l'ai fait.

Elle s'approche du miroir et a un choc. Plusieurs boutons de sa chemise tachée de sang se sont ouverts et un énorme suçon s'étale au-dessus de son sein gauche.

On dirait qu'il s'en est passé de belles pendant ton petit roupillon reconstituant. Vas-y vite. Ne t'inquiète pas pour Arthur, je me charge de le consoler...

Leila recule d'un pas. Le fantôme d'Iris a pris sa place sur le lit à côté d'Arthur. La silhouette spectrale est complètement nue, et si maigre que Leila pourrait compter tous ses os sous la surface de sa peau.

— Va-t'en ! crie Leila.

— À qui est-ce que tu parles ? demande Arthur.

Il va te prendre pour une dingue, il n'y a plus grand-chose à faire pour rattraper la situation, juge Iris . Laisse-moi faire, je vais m'occuper de lui je te dis.

— Je suis désolée, dit Leila. Je perds la boule. Il va falloir que je pratique rapidement. J'ai des hallucinations.

— Et le suçon ? C'est une hallucination aussi ? Tu te fiches de moi ? Tu t'es tapé un infirmier entre deux portes pour amortir un peu les choses après l'échec d'hier soir ? C'est comme ça que ça marche, ta prétendue « hygiène de vie » ?

— Non ! proteste Leila. Je ne m'en étais même pas rendu compte. C'est ce que font les chasseurs, c'est une sorte de magie. La « connexion spéciale ». Avant de vous manger ils vous… possèdent.

Elle déglutit avec peine. Arthur ferme les yeux et Leila retient sa respiration. Cette fois, elle en est certaine, il va la rejeter, lui dire de retourner ramper dans les ténèbres qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

— Écoute, je ne sais pas bien où je mets les pieds, dit-il, mais reste ici et explique-moi. On va démêler tout ça. Si des tarés cannibales veulent t'attaquer, il y a sûrement un moyen de te protéger. On est au 21 e siècle. C'est interdit de manger des femmes, d'abuser d'elles dans leur sommeil, et il y a des gens comme mon frère pour empêcher que ça se produise.

Elle est atterrée par sa réponse. N'importe qui d'autre l'aurait traitée de dangereuse mythomane. Elle veut déposer un petit baiser sur sa joue, mais il s'écarte.

— Ça ne marchera pas, dit-elle. Il est trop fort. J'ai besoin de mon arsenal magique. Occupe-toi de la petite, c'est tout ce que je te demande. Déteste-moi si tu veux. Tu as le droit de me croire folle. Mais prends soin de Dita, s'il te plaît.

Arthur pousse un soupir dégoûté. Leila esquisse une tentative de prendre tout cela à la légère, tout en se vilipendant parce qu'elle sonne horriblement faux :

— C'est parce j'essaye de nous éviter de tomber dans la routine. Veille sur Dita ? Sois notre chevalier blanc ?

Il détourne les yeux, mais quand elle se retourne sur le pas de la porte, il la regarde partir, l'air perdu.

19

Il est presque deux heures du matin, l'ambiance a encore changé aux urgences. C'est l'heure des accidents, des règlements de compte, des malaises nocturnes. Dans la salle d'attente, une bande de jeunes gens très remontés entoure un homme brun et pâle qui tient d'une main crispée son bras ensanglanté. Un petit groupe d'étudiants entre, deux garçons ont formé avec leurs bras une chaise à porteurs sur laquelle ils ont installé une jeune fille. « Elle a été mordue par un chien ! » Un jeune couple inquiet, les traits creusés, berce et dorlote un nourrisson qui n'arrête pas de pleurer.

Leila se hâte. Si Satie ne savait pas où elle se cachait, il vient probablement de l'apprendre. Elle n'en revient pas qu'il ait réussi à lui voler près d'une heure, entre le moment où elle a désorienté Yann et celui où elle est arrivée dans la chambre d'Arthur. À présent qu'elle a quitté ce dernier, elle se risque à jeter un nouveau coup d'œil dans son décolleté. La tâche irrégulière d'un violet sale s'étale sur plusieurs bons centimètres. Elle ne peut pas dire qu'elle goûte particulièrement la plaisanterie. Qu'est-ce qu'il lui a fait d'autre ? Qu'est-ce qu'il lui veut ? Elle se sent épiée, envahie, violée, mais bien sûr, de la part d'un chasseur, ce n'était pas la peine d'attendre une attitude fair-play : il la considère comme un monstre et se permettra tous les coups bas. Elle ferait bien de s'y préparer. Pour être tout à fait franche, elle est aussi en colère contre elle-même d'avoir sous-estimé la magie des chasseurs. Elle se bat à tâtons contre un ennemi qu'elle ne connaît pas assez bien. L'envoûtement a sûrement ses limites, mais Leila les ignore. Nora ne les a jamais préparées à tout cela, avec sa magnifique politique de discrétion et de déni – « vivons heureuses, vivons cachées derrière des seuils sans pratiquer. »

Leila va devoir attendre l'ouverture du coffre pour récupérer ses grimoires, en espérant qu'ils s'y trouvent encore. La Fiat Panda est garée dans le quartier. Cela lui fait près de sept heures à tuer. Et elle doit pratiquer, vite. Elle passe la porte des urgences et entre dans la nuit en dressant mentalement l'inventaire des ingrédients qu'elle a laissés dans le coffre de sa voiture pour ce genre de situation.

Dehors, la saison a tourné sans qu'elle s'en aperçoive ; Leila frissonne dans son pull et sa veste légère qui ne sont plus tout à fait assez épais pour le début du mois de novembre. Quelques silhouettes en blouses pastel éparpillées sur le trottoir se hâtent de consumer une cigarette. Au milieu de ces taches de couleur, elle ne voit pas arriver Satie.

Il la saisit par le bras. Elle pousse un cri et s'écarte au moment où il lance son autre main en direction de son cou. Elle sent une piqûre dans son épaule. La poigne de Satie la retient, mais elle lui envoie un grand coup de bottine dans le tibia... Il jure.

Elle ne résiste pas à l'envie de faire la maligne.

— Alors, on n'a pas trop l'habitude de se battre ?

Son cœur s'arrête presque quand elle baisse les yeux vers son épaule gauche, où une grosse seringue hypodermique est plantée jusqu'à la garde. Le piston n'est pas actionné, elle peut voir le liquide clair dans le réservoir encore plein. Elle sent déjà son muscle s'engourdir. Un anesthésiant.

Rappelle-toi qu'il te veut vivante , souffle Iris .

Leila arrache la seringue, la jette sous une voiture qui arrive, et se met à courir.

Satie est rapide sur ses talons, mais elle avance propulsée par la terreur. Des images se précipitent tandis qu'elle dévale l'avenue Parmentier : tout un diaporama en technicolor des séquences auxquelles elle vient d'échapper de justesse. Elle se voit déjà allongée sur une grande table, immobilisée et consciente tandis qu'un bistouri incise son abdomen, que des mains avides écartent ses tripes, les étalent autour d'elle pour dégager les meilleurs organes, cherchent le foie. À travers des nuages d'encens, elle entend des cris rauques d'hommes affamés, que le deuil, la folie, la magie ont transformés en bêtes sauvages…

Elle court avec son bras endormi, déployant une énergie inutile, elle martèle le bitume de ses talons. Elle pourrait courir sur un fil, avec toute cette adrénaline que son corps déverse dans ses veines.

Les bars ferment ; les derniers fêtards du mardi soir rentrent chez eux en ordre dispersé. Elle leur crie : au secours ! Au secours ! Au viol ! Mais il ne sort de sa gorge en feu qu'un filet de voix desséché.

Satie essaye à son tour :

— Arrêtez cette femme ! Elle m'a volé mon portefeuille !

Les passants se retournent, ne sont pas assez rapides. Enfin, une main se jette en travers de sa poitrine et l'interrompt brutalement dans sa course.

— Ouff !

L'empêcheur de fuir est un grand type baraqué en maillot de l'équipe de foot du Brésil. Satie s'arrête à leur hauteur. Leila pivote, tente de placer le jeune homme musclé entre elle et le chasseur.

— Cette demoiselle vous a dérobé quelque chose ?

— C'est juste une plaisanterie, dit Satie. On se connaît, c'est une amie à moi.

Leila ouvre la bouche pour démentir, mais un regard à Satie l'en dissuade. Même rouge et transpirant, il respire le respect de l'ordre, et surtout, le pouvoir, avec une pointe de menace. Il aurait vraiment fait un excellent client. Le jeune homme, cependant, ne se laisse pas impressionner. Il détaille le visage de Leila, avec ses coquards et son menton malmené.

— Vous êtes sûre que tout va bien, Mademoiselle ?

Elle se retrouve face au même dilemme que tout à l'heure. Si elle essaye de se placer sous la protection d'un tiers, elle va perdre du temps. Et puis, elle vient d'agresser un commissaire de police. Elle est obligée de souscrire à l'histoire de Satie :

— C'est vrai, c'est juste un jeu entre nous.

Le jeune homme la lâche et elle s'éloigne d'un pas.

— Je pourrais vous arrêter tous les deux pour ça, vous savez ? tance-t-il, confirmant son identité de policier en civil.

— Désolé, dit Satie avec un sourire contrit qui pue le toc. On ne pensait pas à mal.

— Vous auriez pu causer un accident. Calmez-vous un peu, rappelez-vous que vous êtes sur la voie publique. Pas d'excès de vitesse, même si vous êtes piétons. Il peut y avoir des personnes fragiles sur votre trajectoire.

Leila et Satie acquiescent bien sagement. Ils repartent sous le regard du policier en civil, Leila devant, puis le chasseur la rattrape et ils marchent côte à côte.

— Sorcière, je vais te faire dormir, et quand tu te réveilleras, ce sera comme un conte de fées.

Sa voix suffit à faire entrer en transe la grouille innombrable sous la peau de Leila.

Oh, non, tu ne vas pas encore nous foudroyer, hein, petite sœur ?

T'en fais pas, pense Leila en serrant les dents, c'est lui que je vais calciner.

— Pas de rituel collectif, donc, dit-elle à Satie. Tu es sorti du rang pour me livrer la chasse, tu as accepté de nouer une relation privilégiée avec moi ? Mais sans te faire aider de tes troupes ? Tu as renoncé à ton paratonnerre, si j'ai bien compris ? Pour le plaisir du sport, et parce que tu penses qu'en consommant mon foie tout seul tu peux en tirer du pouvoir ?

— Tu as tout compris, dit Satie, condescendant.

— Tu as une notion, insiste Leila, de la charge qui me torture depuis des jours ?

Il lui jette un regard en coin.

— Oh, j'en ai une très bonne idée. C'est même elle qui te rend si intéressante à mes yeux.

— Tu joues avec le feu. Si sous l'effet du stress je perdais mon sang-froid et ma concentration, et que je me trouvais à foudroyer tous azimuts, tu recevrais sans doute la foudre toi aussi ?

Il hausse les épaules.

— Un peu comme tout à l'heure, tu veux dire ? Je n'ai pas trouvé ça bien méchant.

Leila trébuche. Il la rattrape, puis la relâche quand elle s'écarte vivement. Elle l'a déjà foudroyé, et il est encore vivant ?

— Ton rituel t'a peut-être donné un peu plus de charge que n'en porte habituellement un chasseur, répond-elle, avec une nonchalance qu'elle est loin de ressentir. C'était juste assez pour que la légère fuite de potentiel de tout à l'heure te glisse dessus. Mais quand la foudre s'abattra vraiment ?

— Tu frapperas d'abord cette petite fille blonde et ce type que tu as l'air de bien aimer. Je ne suis pas le premier sur ta liste. Nous ne sommes pas assez intimes.

Ils se retournent tous deux, elle fait un signe au policier en civil. Plus que quelques pas et la rue fait un coude.

— Les autres chasseurs savent que tu te réserves la part du lion pour toi tout seul ? demande Leila.

Ils quittent le champ de vision du policier. Elle n'attend pas la réponse pour se mettre à courir.

La voie est déserte et les réserves d'adrénaline, épuisées. Jusqu'ici Leila a eu l'impression que la poursuite amusait Satie. Mais elle redoute le moment où il s'ennuiera assez pour se concentrer et où il se souviendra de ce pouvoir qu'il semble avoir sur elle…

Comme s'il avait eu la même idée, elle entend les pas du chasseur ralentir et sent son propre esprit s'engourdir. Ses pieds sont lourds, ses gestes perdent leur coordination. Elle sait cependant qu'il ne peut pas maintenir ce genre d'emprise sur elle très longtemps.

Elle cesse de se débattre à la hauteur d'un Delikatessen et se retourne, juste à temps pour le voir plonger la main dans la poche intérieure de sa veste. Il en sort une autre seringue hypodermique.

Petite sœur, ça sent le roussi !

Satie s'approche d'elle d'un pas souple et elle reste clouée sur place.

Fuis ! Fuis ! Qu'est-ce que tu attends ?

Il est de plus en plus près et Leila ne peut pas bouger, bien que tous les petits cafards, en pleine hystérie, l'y exhortent frénétiquement.

Je ne veux pas voir ça.

On n'est pas assez intimes pour que je puisse lui griller les neurones ? pense Leila. Je lui ai fait un massage, à ce crétin. Ça ne lui suffit pas ?

Elle s'aperçoit qu'elle peut encore contre-attaquer. Bien que les procédés de Satie la dégoûtent, elle peut faire abstraction de tout un tas de choses pour sauver sa peau et celle de Dita. Elle peut se concentrer sur l'intérêt tordu que des générations de praticiennes maudites avant elle ont pu trouver à la chasse. Après tout, elle doit avoir ça dans le sang, quelque part.

Satie s'approche, tout près, il néglige la distance de politesse, il agresse parce qu'il peut. Il est content de lui. Il effleure la joue de Leila d'une main. Tout le corps de Leila se met au garde-à-vous, de la pointe des pieds à la racine des cheveux. Elle laisse échapper un juron, mais lui, il retire sa main précipitamment, comme s'il s'était brûlé. Il a beau vouloir montrer sa maîtrise, il joue avec le feu, l'apprenti sorcier. Il a libéré une magie qu'il ne connaît pas plus qu'elle.

— Ce n'est pas un peu trop facile ? souffle-t-elle, le cœur au bord des lèvres. Tu penses l'avoir mérité, ton prix ?

Il relâche un peu son étau. Leila ignore vaillamment la pointe de la seringue qui flirte avec sa gorge. L'infime degré de liberté qui lui reste dans ses propres mouvements, elle l'utilise pour fermer la distance avec le croquemitaine. Pas assez intimes ? Elle va y remédier. Elle va l'attirer dans le piège de ses bras, comme ses sœurs avant elle. Il est subjugué par la magie ? Elle va lui faire le coup de la tentation et lui donner un avant-goût de bûcher. Elle surmonte son dégoût, sa terreur, et elle l'embrasse à pleine bouche.

Elle se rend compte avec un choc qu'elle est en terrain familier. Ce n'est pas la première fois que ceci arrive. Satie bluffait quand il a dit qu'ils n'étaient pas assez intimes. Elle reconnaît ce grésillement des cafards qui flambent et se liquéfient. Elle se souvient du corps de cet homme, de ses mains et de sa bouche. Elle pousse un soupir lorsqu'il attaque à son tour. Elle va être malade, elle ne sait plus ce qu'elle va déverser dans cette bouche, des promesses dangereuses, les feux de l'enfer ou de la bile. Le brasier redouble. Le lendemain, quand les pompiers seront enfin venus à bout de cette fournaise, on retrouvera leurs deux squelettes calcinés contre la grille métallique de ce Delikatessen ashkénaze, au milieu des bocaux explosés de truite farcie et de pickles au chou.

Au milieu de cette combustion, elle fait un gros effort pour ne pas perdre de vue l'objectif : se taper le croquemitaine contre la vitrine sombre et lui retourner l'esprit comme un gant.

— Tu veux savoir où ça nous mène, chasseur ?

Pendant un long moment, elle n'entend que sa respiration haletante. Le contrôle qu'il a pu avoir sur elle est en pièces, si elle parvenait à réunir une once de volonté pour détaler maintenant il ne la retiendrait pas. Il déboutonne la chemise de Leila avec des doigts qui tremblent. Il l'embrasse et la mord au creux du cou. Elle s'arc-boute contre lui, un corps affamé en recherche de contact.

Mais qu'est-ce que tu fous ?

Il fait glisser un doigt léger dans son décolleté : toute la cartographie nerveuse de Leila se révèle en un seul flash. Il considère, pensif, ce qu'il vient de dévoiler, avant de répondre :

— Non.

Et de lui planter sa deuxième seringue hypodermique en plein thorax. Ça ne doit pas être très loin du cœur, pense-t-elle avant de contempler, comme dans un rêve, le diamètre de l'aiguille, la longueur du piston qui amorce sa descente...

Elle n'est pas prête à mourir.

Elle saisit la seringue et son piston pour empêcher Satie de vider le réservoir. Elle repousse sa main dans une tentative pour sortir la pointe piquée entre ses côtes, mais elle ne gagnera pas contre lui au bras de fer. Tant pis. Elle immobilise la base de l'aiguille avec l'autre main et pivote sur elle-même d'un coup sec.

Crac.

L'aiguille s'est brisée et la pointe métallique est restée fichée dans sa poitrine.

Ça fait un mal de chien.

Maintenant elle court, un peu plus engourdie encore. Elle remercie la providence que le chasseur n'ait pas accédé à sa proposition, qu'il ait choisi la guerre et ainsi échoué une deuxième fois à l'épingler.

Il ne donne pas suite. Elle se retourne et le voit qui la regarde partir.

Ce tordu veut jouer.

*

Leila tremble encore quand elle passe la porte du Café Charbon et se dirige directement vers les toilettes pour essayer d'extirper de son corps l'aiguille cassée. Elle doit emprunter une pince à épiler à une touriste de passage. Quand cette dernière comprend à quel usage Leila destine son accessoire, elle part sans demander son reste.

Ensuite, Leila attend l'aube au milieu des noctambules. Elle n'ose pas prendre une chambre d'hôtel, de peur de se retrouver seule à la merci d'une autre intrusion. Quand le jour point, l'impression que quelqu'un la surveille par-dessus son épaule s'estompe enfin. C'est une bonne nouvelle qui n'étonne pas Leila outre mesure. La plupart des magies sont plus influentes la nuit. Le jour, il faut une charge très forte pour affronter les volontés et les passions humaines, une charge comme celle de Leila. Satie est peut-être fasciné par la grouille, mais son propre excès de potentiel ne doit pas l'empêcher de dormir. C'est toujours ça de pris.

Leila reste seule avec ses cafards et le spectre de sa sœur, pour qui elle finit par commander un mojito, juste histoire de la faire taire. Dès huit heures, elle appelle Juli Tesla et accepte sa proposition.

20

Juli Tesla ne manifeste pas le moindre étonnement face au revirement de Leila, comme si elle avait toujours su que celle-ci se rangerait à son impérieux désir.

— Vous livrez ?

Leila déteste être prise pour un coursier, mais dans le cas présent, l'impatience de sa nouvelle cliente l'arrange. Plus la potion sera rapidement consommée, plus vite cette grouille pléthorique deviendra le problème de quelqu'un d'autre.

Mais ça veut aussi dire que tes hallucinations te lâcheront et que tu devras te passer de ma compagnie,   dit Iris.

Le plus tôt sera le mieux, pense Leila.

Ce n'est pas la bonne solution,   contre Iris.

Mais Leila n'a pas le choix, elle ne voit pas quel autre client lui confierait un sort un peu conséquent.

Tu vas encore utiliser Convoitise. Ça fera deux fois en autant de jours.

Au point où j'en suis.

Il n'y a pas de « au point où j'en suis » avec Convoitise. Ça peut toujours être pire.

On croirait entendre Nora.

Leila reprend sa conversation téléphonique :

— Je vous apporte le philtre à une condition. Vous vous arrangez pour qu'il soit consommé immédiatement. Vous me suivez ? Il faut que l'objet de vos troubles affections soit là avec nous pour boire la potion sur-le-champ.

Cela implique que Leila va croiser, en chair et en os, échanger peut-être quelques paroles anodines avec sa future victime, voire assister à son assujettissement. Une pensée qu'elle écarte avec des pincettes avant de la jeter dans le trou puant de son subconscient.

— Donnez-moi quelques heures pour arranger ça, répond la cliente après un court silence.

Elle communique une adresse pour un rendez-vous en début d'après-midi. Cela laisse juste assez de temps à Leila pour se préparer.

*

— Birgit, j'ai besoin d'un objet qui est resté dans mon appartement. Tu peux le récupérer pour moi ?

C'est le plus grand d'une longue série de services demandés à sa voisine sans jamais lui renvoyer l'ascenseur, pourtant, à l'autre bout du fil, Birgit accepte sans hésiter.

Leila lui explique où trouver le sac à dos rose girly dans lequel Iris conservait quelques ingrédients rares — fidèle à son habitude de cacher les choses les plus précieuses au vu et au su de tous, avec l'idée qu'aucun cambrioleur sain d'esprit ne pourrait de toute façon avoir envie de lui voler ce bric-à-brac.

Ben ouais, j'ai toujours été décontractée et en accord avec ma nature. C'est plus simple quand on ne lutte pas trop.

Facile à dire pour toi, pense Leila.

Après quelques minutes, Birgit est de retour au bout de la ligne.

— Il y a un bel homme blond dans ton salon, Leila, vraiment très bien de sa personne, avec des yeux d'un bleu !

Mais pas de très bonne humeur. Je lui ai demandé si tu le connaissais et si c'était lui qui avait cassé la porte. Il dit que oui. Il a l'air honnête. Je lui ai offert un Yunnan Tuocha, désolée d'avoir été un peu longue. Il me paraissait un peu déshydraté, il avait fait une mauvaise nuit et avait besoin qu'on l'aide à décrasser ses chakras, et j'ai toujours eu un faible pour les durs au cœur tendre. Je l'ai laissé en compagnie de Sacha, Kombucha et Mr Chat-chat-chat. Qu'est-ce qui s'est passé, très chère ? Dita va bien ?

— Ça va, ment Leila. Et le sac dont je t'ai parlé ?

— Ça ne devrait plus tarder maintenant.

Leila entend un doux roucoulement, puis un concert de miaous.

— Bravo mes minets ! s'extasie Birgit. Comme vous êtes intelligents, comme vous apprenez bien ! Ma Sacha, tu es la grâce même. Kombucha, tu n'es pas seulement un costaud, tu en as dans le ciboulot. Tenez, une récompense. Pitocha, tu apportes de la récompense à Mr Chat-chat-chat chez Leila ? Je savais qu'il s'accorderait bien avec notre visiteur. Dis-lui qu'il peut rester attendre avec lui s'il l'apprécie. Merci, et voilà pour toi.

Leila n'en croit pas ses oreilles.

— Birgit ?

— Merci, chère voisine, on avait besoin d'action. Beaucoup trop de temps passé à lire Arsène Lupin, ça leur avait échauffé les esprits. Tu viens chez moi récupérer ton sac ? J'imagine que non ?

Elles conviennent d'un rendez-vous à quelques rues de là.

Un quart d'heure plus tard, Birgit paraît, sa grande natte grise au vent, en tenue de yoga et poncho péruvien, entourée de toute une troupe de félins. Elle remet le sac à dos rose à Leila.

— Très chère, si tu avais des problèmes graves, tu demanderais de l'aide, n'est-ce pas ?

Leila hoche la tête, une grosse boule s'est formée dans sa gorge.

— Tu veux un garde du corps, ou juste un peu de compagnie pour la journée ? Kombucha pourrait venir avec toi. Il a toujours été un peu amoureux de toi, je crois.

Leila va pleurer. Elle prend le sac à dos rose et salue sa voisine d'un sourire.

— Je ne sais pas si je pourrai revenir, dit-elle, mais tu es vraiment une voisine en or, Birgit.

Kombucha s'approche et se frotte à ses jambes. Elle se baisse pour le caresser entre les oreilles.

— Si tu ne reviens pas, il ne faut pas faire ça, dit Birgit, tu vas lui briser le cœur.

— Pardon, dit Leila, qui a plus que jamais l'impression d'être une sale allumeuse.

— C'est pas la peine de me foudroyer du regard, Kombucha, dit la voisine. Je sais ce qui est bon pour toi.

*

Birgit et ses pensionnaires partis, Leila s'installe dans un petit café de ce quartier animé pour inspecter le contenu du sac à dos. Iris n'a jamais été très ordonnée, mais comme il s'agit de l'un des derniers sorts qu'elle ait pratiqués, les restes doivent flotter quelque part en surface. Leila ne tarde pas à mettre la main sur un sac en papier qui porte une inscription au marqueur noir : « Conv. Sept. 2014 ». Elle en extrait d'abord des liens de cuir usés, tachés. La recette exige le joug d'un esclave. Leila se rappelle s'être étonnée, à la fin de l'été, quand Iris s'est prise d'un intérêt subit pour le commerce triangulaire et tous les sujets connexes. Elle n'a vraiment rien vu venir, elle a été d'une stupidité impardonnable. Dans un petit conteneur en plastique portant l'étiquette « Sweatshop. Rue de la Pompe », elle trouve une dent humaine partiellement râpée. Elle la retourne entre ses doigts. C'est vraiment une toute petite dent, avec une racine peu profonde.

Yep, confirme Iris, c'est une dent de lait.

Puis Leila trouve le dernier ingrédient dans un autre petit pot de plexiglas : un liquide visqueux étiqueté : « l'œil qui ne pourra plus voir ». Elle connaissait les relations d'Iris avec la pègre, son client principal. Elle sait que sa sœur n'est sans doute pas allée elle-même énucléer un indic ou un collabo, mais cela ne l'aide pas vraiment à se sentir

mieux. De toute façon, elle est mal placée pour juger. Elle s'apprête à condamner un homme à l'esclavage, quelqu'un va boire sa potion et perdre son libre arbitre.

Elle se commande un lait de soja-vanille et une eau de vie de prune avec une petite cuiller, puis se met à préparer sa tambouille sur un coin de table. Sans avoir jamais suivi elle-même la recette, elle s'en souvient dans les moindres détails. Les pages de Convoitise qu'elle a eu la faiblesse de lire ont trouvé le moyen de s'imprimer de manière indélébile dans sa mémoire. Voudrait-elle les oublier qu'elle ne le pourrait pas. Il n'y a rien de plus facile que les sorts de Convoitise, c'est vraiment de la magie pour les nuls. Les seules exigences fortes du grimoire sont les clauses d'un bon contrat avec le diable : elles s'assurent d'un consentement fort, à la différence de sorts relativement plus vanille comme ceux de Prospérité. Une fois le pacte consommé, Convoitise envoie sa facture. N'importe quel idiot peut pratiquer la magie noire à condition d'avoir le livre entre les mains et de trouver quelqu'un pour payer le prix.

Leila va détruire la vie de quelqu'un, mais ce ne sera pas la première fois. Demain, elle se réveillera peut-être avec une charge quintuplée, ce qui semble être le problème quand on abuse de ce stupide grimoire. En attendant, elle achète quelques heures précieuses pour Dita et elle y verra aussi un peu plus clair pour se tirer de ses autres ennuis immédiats.

Pour ce qui est de la chasse, en particulier, la fuite ressemble de plus en plus à une tactique sans issue. Les histoires de Viviane, vraies ou fausses, et les idées bizarres de Satie lui ont donné envie de se montrer plus créative que la tradition. Elle pourrait tendre un piège au chasseur pour l'éliminer à l'ancienne, bien sûr, ce serait toujours mieux que de se laisser traquer jusqu'au bout du monde pour tomber, épuisée, dans un cul-de-sac. Mais n'y aurait-il pas une autre possibilité, une troisième voie ? Et si elle monnayait une sorte de statu quo en lui proposant ce qu'il veut vraiment ?

Ah oui, et tu sais ce qu'il veut ?

Facile, pense Leila. Il est fasciné par la grouille. Il est prêt à essayer un sort archaïque pour dérober mon talent. Il veut de la magie. Et si on lui en donnait ?

T'es barge, sœurette.

Mais le spectre d'Iris sourit à pleines dents, manifestement ravi de ce début de plan aliéné. Leila prend ça comme un encouragement.

*

Elle fait un crochet par sa cave pour aller nourrir son prisonnier. Elle achète une bouteille d'eau et un sandwich à la boulangerie du coin, puis descend au sous-sol humide où Youri croupit depuis qu'il l'a attaquée. En trente heures de captivité, il a perdu un peu de sa superbe, mais cela ne l'empêche pas de foncer sur Leila tous poings dehors dès qu'elle ouvre la porte blindée.

— Umri, putka !

Elle était préparée à son offensive, l'amulette bien en main, et elle le confond, juste de quoi le sonner légèrement. Son regard se trouble, il oscille, désorienté.

Tu prétends que l'emprise te donne des boutons et pourtant tu la pratiques quasiment tous les jours sous une forme à peine diluée , observe Iris .

Leila n'est pas d'accord avec son fantôme. Certes, elle ne se glorifie pas de son utilisation de Prospérité-Les Gens, mais au moins, les effets de ses sorts sont réversibles et momentanés. Elle arrive à se maîtriser assez pour que ses victimes reprennent, à quelques accidents près, une vie normale dès que son action se dissipe. L'Emprise, en revanche, est un aller simple pour la lobotomie totale. Pire qu'un esclavage, un passeport pour l'état de zombie, privé du moindre soupçon de volonté propre.

Ce n'est pas du tout la même chose, se persuade Leila. N'essaye pas de te dédouaner, Iris. Ce que tu as fait, et ce que je m'apprête à faire, c'est ça qui est impardonnable.

Elle tend à Youri le sac de la boulangerie. Il se jette sur la bouteille d'eau.

Tu devrais l'achever, conseille Iris, qui contemple la scène d'un air sceptique.

Ça te va bien de dire ça, remarque Leila. Toi, ton chasseur, tu n'as même pas été capable de le zigouiller. Tu as préféré me laisser un organe plutôt qu'entrer en confrontation avec lui.



J’étais sous le choc, plaide le spectre, je venais de perdre Karl et je ne voulais pas aggraver le bilan humain.

Ouais, c’est ça.

Maintenant que j’ai eu le temps de réfléchir, je pense que tu ne peux pas garder Youri en vie comme ça. C’est un risque inutile. En ce moment précis, même confondu, même enfermé, il en apprend beaucoup trop sur toi.

C’est juste un pauvre type, tempère Leila. Un pauvre type qui avait hyper faim.

Je t’ai connue plus prudente. Ce n’est pas un pauvre type. C’est un chasseur. Ils ont des rituels. Ils prêtent serment. Ils dédient leur vie. Ça a des contreparties, ils ne sont plus complètement humains une fois qu’ils ont signé pour faire partie du club. Tu n’en sais pas assez sur eux.

Leila hausse les épaules et referme la porte sur son prisonnier. En remontant l’escalier, elle salue le concierge et lui confie sa clef.

— J’ai fait réparer une fuite dans la cave 36, lui dit-elle, ça vous ennuierait de passer à l’occasion pour vérifier si l’écoulement s’est bien arrêté ?

Elle part sans renouveler le sort qui le dissuaderait de descendre au sous-sol. Les effets de sa dernière piqûre de rappel s’estomperont d’ici un jour ou deux. Quand il se souviendra de la commission, elle aura réglé l’essentiel de ses problèmes et elle sera déjà loin. En tout cas c’est ce qu’elle espère.

*

Un appel de Nora lui parvient alors qu’elle chemine vers la bouche de métro.

— Je suis avec Elizabeth Verdureau qui prétend que tu as l’adresse des chasseurs, que tu as caché une clef dans mon jardin ?

— Laissez-moi un jour ou deux, demande Leila.

— Qu’est-ce que tu as l’intention de faire ?

— Je ne sais pas encore, mais je veux récupérer Cassandra et Iris, et j’ai besoin d’un peu de temps pour travailler tranquille.

— Tu es devenue complètement dingue, dit Nora.

— Tu ne veux toujours pas lever la protection que tu as placée sur Convoitise ?

— Non.

— Alors, ne te mêle pas de mes oignons.

— C’est toi qui as caché des indices dans mon jardin, fait observer Nora.

— Je demande juste deux jours, et vous pourrez déferler sur la forteresse et décapiter Viviane, ce n’est pas moi qui vous en empêcherai.

— Dis-moi comment tu comptes t’y prendre.

— Passe-moi plutôt Elizabeth.

Leila convient de quelques arrangements avec la thérapeute, qui tente de la dissuader, mais finit par accepter de l’aider. Puis Leila raccroche et appelle Satie. Il répond dès la première sonnerie.

— Leila.

Évidemment, il a son numéro en mémoire à présent. Elle ne lui laisse pas le temps de faire main basse sur la conversation.

— J’ai un marché à te proposer, dit-elle. Je réalise que je ne t’ai pas suffisamment pris par les sentiments jusqu’à maintenant. Je t’offre ce que tu désires : du pouvoir. De la magie. J’en ai à revendre, et je sais la transmettre. Mon prix : cette chasse cesse immédiatement. Et je veux Iris et Cassandra.

Elle donne l'adresse du dispensaire qu'Elizabeth Verdureau lui a recommandé.

— Demain, midi.

Puis elle rompt la communication avant qu'il ne vienne au chasseur l'envie de négocier ou d'exiger des précisions. Le tout, maintenant, c'est de ne pas trop s'appesantir sur l'usage plutôt innovant qu'elle va faire de son grimoire.

*

Leila hèle un taxi pour se rendre chez Juli Tesla, bien que sa Fiat Panda l'attende au parking. La tête lui tourne et elle ne se sent pas du tout en état de conduire. Les couleurs commencent à se mélanger, des formes sombres traversent sa vision périphérique, et sa concentration tient vraiment à un fil. Elle entame à nouveau la dernière ligne droite avant de décompenser. Le contact de l'air lui-même est devenu insupportable, le coton léger de ses vêtements lui irrite l'épiderme. Sous la ceinture de son jean, sa peau à vif s'est mise à suinter et sa chemise lui colle aussi aux épaules et aux hanches. Sur le devant, en revanche, elle n'a pas trop mal. Pendant qu'elle tente en vain de joindre Arthur pour prendre des nouvelles de Dita, le taxi ouvre toutes les fenêtres. Elle comprend que son odeur est suffisamment forte pour indisposer le chauffeur, mais c'est vraiment le cadet de ses soucis en ce moment précis.

L'adresse communiquée par Juli Tesla a des accents de déjà-vu, pourtant Leila ne reconnaît pas cet hôtel particulier dans le seizième, avec sa façade décorée. Ses bottes résonnent dans la cour pavée glissante après la pluie. Une employée de maison en tenue impeccable ouvre la porte et prie Leila d'entrer, elle va chercher Madame, cela ne prendra qu'une minute.

Leila titube entre les meubles anciens, finit par s'écrouler dans une bergère. Elle est debout depuis un temps incalculable. Elle pourrait s'endormir, si ces démangeaisons et ces crampes permanentes voulaient bien cesser. Les minuscules décharges électriques qui se propagent dans son corps, les menus éclairs qui se coursent de synapse en synapse et de tendon en muscle lui rappellent les flippers des bars à la campagne. Elle est pleine de tics. Elle rajuste sa veste, ferme bien les boutons pour cacher la grande tache de sang sur sa chemise. C'est tout juste si elle a encore l'énergie de respirer. Il vaut mieux qu'elle souffle cinq minutes, car une fois le sort consommé, elle sera tentée de s'endormir ici comme un bébé au lieu de reprendre la route.

— Vous boirez bien quelque chose ?

La Tesla s'avance vers elle, elle porte un tailleur cintré d'un vert bouteille qui ferait universitaire sur le retour sans la coupe impeccable, les escarpins vertigineux et le triple rang de perles. Un homme en livrée la suit avec un plateau sur lequel trois coupes de champagne frémissent gaiement. Leila n'a pas l'énergie de se lever pour saluer sa cliente et se contente d'un signe de tête.

— Où est l'heureux élu ? s'enquiert-elle.

— Il va nous rejoindre dans un instant, informe Juli Tesla en croisant sagement ses longues jambes gainées de bas satinés.

Leila refuse la coupe et demande un verre d'eau. Sur un geste de la maîtresse de maison, on lui en apporte un. Elle l'avale d'un seul trait.

— Vous m'avez dit que ce serait incolore ? s'inquiète Juli Tesla. À cette heure-ci, mon mari aime bien boire du champagne.

Leila lui tend la mignonnette. La Tesla lui donne en échange un de ses diamants.

— Merci d'accepter le troc. C'est plus simple pour ma comptabilité. Je peux toujours raconter que quelqu'un me l'a volée.

— Ça m'arrange, ça prend moins de place que le papier, acquiesce Leila.

Un homme entre dans la pièce. Il porte avec élégance et panache une quarantaine bien installée. Ses cheveux de jais qui grisonnent à peine, ses yeux bleus et ses dents étincelantes évoquent un souvenir que Leila a du mal à resituer, mais il est vrai que le Tout-Paris est tout petit. Si la maison et l'entreprise sont à lui par-dessus le marché, elle comprend que la Tesla rechigne à le laisser partir.

— Damjan Tesla, dit-il avec un accent de l'est. Vous n'êtes pas venue avec des échantillons ?

— Non, chéri, intervient la cliente, je t'ai expliqué qu'elle ne les aurait pas avant quelques jours ; je voulais qu'elle

entende ce que tu avais à dire, ce que tu prévoyais pour le salon. Comme ça elle pourra faire un premier tri à notre place.

— Voilà, acquiesce Leila, qui n'a pas la moindre idée de ce dont il peut bien être question, et qui s'en fiche éperdument.

Elle remarque que le contenu de la mignonnette n'a pas encore trouvé son chemin vers une flûte de champagne. Qu'attend donc Juli Tesla ? On n'a pas toute la journée.

Damjan Tesla sourit à Leila.

— Et alors, qu'est-ce que vous avez fait récemment ?

Juli Tesla répond à sa place :

— Elle a refait le salon des Lagarde, tu te rappelles ?

Il hoche la tête :

— Exquis, exquis. Leurs rideaux en particulier. Comment avez-vous eu l'idée de choisir un tissu pareil ? C'était inspiré.

— Hum, invente Leila qui rattrape les wagons, en fait, j'ai ce contact en Autriche qui ne me montre que des créations exclusives… pas de danger de retrouver le même motif chez quelqu'un d'autre, parce que c'est toujours gênant, n'est-ce pas ?

— Et ce que j'ai adoré, poursuit l'homme, ce sont ces luminaires en céramique que vous avez fait fabriquer sur mesure ? Par une artiste locale ?

Leila acquiesce. Elle voudrait bien que la Tesla gère elle-même sa conversation, parce qu'elle-même n'en a plus la force. Assurément, l'homme n'a pas besoin de tous ces préliminaires pour s'envoyer une coupe de champagne ? En ce qui la concerne, elle boirait bien un autre verre d'eau.

— Vous pouvez la solliciter à nouveau ? Ce qui me plaît à moi, ce sont les tons de gris et les lustres en verre de Murano. Vous nous mettez tout ça dans votre proposition ? poursuit Damjan Tesla.

— Moi, j'aime bien les trophées de chasse, dit Juli Tesla. C'est très à la mode en ce moment. Je verrais bien un grizzli dans ce coin là-bas, et une tête de renne à l'entrée, pas trop haut, pour accrocher ses clefs et aussi des photos.

— Excellente idée ! approuve Damjan Tesla.

— Et ici, on pourrait mettre un grand écran avec des images de cirque qui défilent.

— Et un sapin de Noël toute l'année. En fourrure blanche peut-être ?

Hein ? Leila n'écoutait à vrai dire que d'une oreille. Elle commence à éprouver un genre de malaise.

— Vous ne vous sentez pas bien, Mademoiselle ?

Le type qui était à l'autre bout de la pièce il y a une demi-seconde se tient à présent au-dessus d'elle, penché à quelques centimètres de son visage. Elle détecte dans son haleine des relents inimitables de confiseries pour enfants à la fraise.

— Pas très bien, non, dit Leila.

Sa voix ne porte guère plus qu'un murmure.

L'homme lui donne une claque. Leila sent, de loin, la douleur cuisante sur sa joue, elle lève un bras pour protester et écarter le geste, le laisse retomber mollement.

— Je pense que c'est bon, décide la Tesla.

Elle saisit un téléphone sur un petit guéridon et engage une communication. Leila peine à garder les yeux ouverts.

— Vous pouvez venir. Oui, bien sûr, une dose de cheval.

Le clic-clic de talons aiguilles suit presque immédiatement. Leila cligne des paupières, secoue la tête pour se

débarrasser d’un insecte qu’elle ne voit pas. Elle cherche autour d’elle, désorientée.

Un visage se penche au-dessus d’elle, elle reconnaît Viviane et avance une main pour attraper les mèches blondes qui tombent vers elle, mais son bras refuse de se mouvoir.

— Damjan, Juli, vous pouvez la mettre dans la chambre d’amis. Qu’est-ce qui est arrivé à ta figure, petite fille ?

Elle lui donne une claque de l’autre côté.

— Voilà, chérie, la symétrie, c’est la clef de la séduction.

21

Leila flotte plus qu'elle ne dort. Le ressac la balade, des mains l'entraînent, elle entend un clapotis de voix qui plaisantent. On la pose par terre sur un sol dur. Elle proteste. Une porte claque. Des mains chaudes et sèches aux ongles longs qui griffent un peu lui enlèvent sa veste puis sa chemise. Le frisson du froid agite et attise désagréablement la grouille. Les cafards se mettent à danser autour de sa conscience vacillante. Leila reste un bon moment à les considérer. Elle finit par émerger au son d'une voix féminine, rauque et basse :

— Soit il est en ville, soit il n'est pas le seul.

Leila regarde autour d'elle. Elle ne distingue tout d'abord qu'une silhouette accroupie aux bras maigres, le visage masqué par des cheveux qui ont franchi et dépassé le cap sans retour du rasta. La créature plaque contre son nez un morceau de tissu sombre.

— Hé ! soupire Leila. Ma chemise !

La créature tourne la tête et Leila est frappée par ses traits, moins féminins que félins, avec des grands yeux jaunes, une bouche mince sans lèvres qui se réduit à un trait, un court nez droit, légèrement épaté, qui évoque une truffe de lion.

— Où est-ce que tu l'as trouvé ? demande la femme.

— Qui es-tu ? renvoie Leila. Où sommes-nous ?

Savoir qu'elle a été piégée par Viviane ne l'aide pas vraiment à comprendre ce qui lui est arrivé. Satie est-il mêlé à ceci ? Il ne s'est pas manifesté, est-ce à dire qu'il fait encore jour et qu'il ne peut pas s'inviter dans ses pensées ? Ou s'est-il tout simplement désintéressé de la chasse puisqu'elle est hors circuit ? Cependant, pourquoi se serait-il donné le mal de mettre en scène une course-poursuite d'enfer, si c'était pour laisser Viviane boucler le travail d'un seul coup de couteau dans le dos ?

— Il est en ville ? insiste la femme qui a enfoui à nouveau le bas de son visage dans le vêtement de Leila — celle-ci ne voit plus que ses yeux jaunes.

— Mais de qui est-ce que tu parles ? Oui, les chasseurs sont en ville, tu vas me rendre ma chemise, à la fin ?

Leila reçoit sur la tête une chose rêche dont l'odeur âcre la prend à la gorge.

— Tu n'as qu'à mettre la mienne, dit la femme. Tu y gagnes : elle n'est même pas tachée.

Leila tousse ; combien de temps faut-il transpirer dans un tissu pour produire une odeur pareille ?

— Je parle de Titus, bien sûr, poursuit la créature. Tu l'as vu, tu l'as saigné ? Pourquoi ?

Leila comprend d'un coup. Elle se redresse, trop vite pour son estomac nauséeux :

— Cassandra ?

Le museau félin sort de la chemise noire et les yeux jaunes se fixent sur Leila avec une intensité désagréable.

— Qui la demande ?

Leila hésite. « Je suis la fille de Titus » ? « Je suis l'amie de Dita » ? Ou « je te cherchais » ? Si cette femme est bien Cassandra, elle devrait être contente de la retrouver. Même si elle lui semble revêche et étrange. Elle a sans doute passé beaucoup de temps en captivité.

Leila achève de s'asseoir, s'appuie contre le mur qui est curieusement doux et moelleux. Elle se laisse aller, puis réalise avec un choc ce qu'implique ce confort : la pièce est matelassée. Elle se lève, s'avance vers la porte, tente en vain de l'ouvrir tandis que des taches noires dansent devant ses yeux.

Son corps n'est qu'un intense fourmillement, elle voit double, la tête lui tourne. Elle va décompenser, elle ne peut pas continuer à tenir une telle charge. Il faut pourtant qu'elle se concentre. Elle respire profondément, travaille à visualiser la grouille, à apaiser et à amadouer l'essaim. Elle sent à nouveau émerger une vague conscience d'elle-même, les taches noires dans son champ de vision se rassemblent en périphérie, laissant apparaître un peu de jour cotonneux. Elle fait un dernier effort pour nettoyer son esprit de tous ces parasites, parvient à repousser un peu la

charge vers les tréfonds de son être. Bientôt elle respire mieux et se détend peu à peu.

Trop tôt : voilà qu'elle perd pied. Un flot grouillant la quitte soudain, l'étale dans le sens de la longueur, incendiant au passage toutes ses synapses et l'assaillant de sensations enivrantes et fantasmagoriques.

Leila a le temps de jouir d'un instant de répit, puis d'être envahie par la panique : elle vient de relâcher sa vigilance, la grouille en a profité, elle va foudroyer Dita !

Mais quelques secondes plus tard, la lame revient à nouveau : chargée de scories, grésillante, crépitante. Les cafards reprennent tous leur course folle dans les galeries de son être, jusqu'au dernier. Elle s'effondre contre le mur, lessivée, trempée de sueur.

— Qu'est-ce que…

Cassandra la contemple avec une curiosité détachée.

— C'est un petit jeu qui peut amuser une semaine ou deux, si l'on aime les émotions fortes.

— Ça va aller, dit Leila, à moitié asphyxiée par la grouille. Tout va bien.

Depuis combien de temps Cassandra se tient-elle ainsi accroupie ? Leila ne supporterait pas cette position plus de cinq minutes.

— Économise tes paroles rassurantes, dit Cassandra. Il y a du plomb dans ces murs. Tu peux devenir folle si le cœur t'en dit. Personne ne sera inquiété.

Du plomb : la pièce est isolée du monde extérieur, aucune charge, aucune magie n'en sortira. Cela explique pourquoi Satie demeure silencieux. Et pourquoi Dita n'a pas pu communiquer avec Cassandra jusqu'à présent. Mais la petite fille a reçu maintes décharges. Comment la foudre a-t-elle franchi ces murs ?

— Ils te laissent sortir pour que tu puisses foudroyer ta fille ?

L'autre femme ne répond pas. Leila est enfermée ici avec une porte de prison et cinquante millions de cafards grouillants. Il s'en faut de peu qu'elle n'explose à nouveau. Elle serre les dents, se concentre pour conserver son énergie et un peu de clarté d'esprit.

Cassandra, qui a enfin terminé son examen détaillé de la chemise maculée de sang de Leila, se redresse et s'étire, lisse d'une main ses cheveux emmêlés. Sous la tête aux yeux jaunes, Leila découvre un corps osseux mais bien charpenté, aux hanches larges. Elle est maigre comme un clou mais elle a encore des courbes. Même vêtue de guenilles et visiblement crasseuse, elle arrive à dégager une sorte de charisme.

— Je te croyais chez les chasseurs, dit Leila.

Cassandra ne répond pas. Elle dévisage Leila, la tête bizarrement penchée de côté, comme un animal qui évalue sa proie tout en écoutant, d'une oreille attentive, les autres bruits de la forêt.

— Est-ce que tu as vu Iris ? demande Leila. Une jeune femme blonde, élancée, la trentaine ?

Iris en profite pour s'asseoir près d'elle :

Tu penses peut-être qu'elle va te répondre ? Elle a passé quoi, six semaines ici ? Elle est probablement dingue. Tu te vois rester là pendant tout ce temps, à mariner dans ta grouille ? Toi, tu ne tiendrais pas deux jours sans perdre la boule.

Leila soupire. Elle ne sait pas si elle apprécie le soutien d'Iris ou si elle aurait préféré s'en passer.

— Tu es la fille de cette femme qui l'a esquinté, déclare Cassandra.

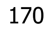
Ce n'est pas une question, mais un constat. Le cœur de Leila se met à battre dans sa poitrine, la grouille momentanément oubliée. Même Iris s'arrête de jouer avec la frange de sa veste.

— De qui parles-tu ? demande Leila.

— De Titus. De qui d'autre ? Tu lui ressembles. Pas Dita, bien qu'elle ait reçu son héritage. Et toi : rêves-tu ?

Leila dévisage l'extra-terrestre en face d'elle.

— Titus est donc bien le père de Dita ?



Elle ne devrait pas poser la question et s'en veut de demeurer de bonne foi face à cette compagne de cellule aride et taiseuse.

— On ne t'a jamais appris que la parole oiseuse était une faiblesse méprisable ? dit Cassandra.

— Titus est probablement mort à l'heure qu'il est.

Leila a envie de délivrer un coup, de faire basculer la conversation. Elle est déçue : la réaction de Cassandra est imperceptible. Peut-être un soupir, une lueur interrogative dans le regard, c'est tout ce que Titus obtiendra comme éloge funèbre de la part de Cassandra. Combien de temps a-t-il passé chez elle ? Huit ans au moins, si ce n'est plus. Est-ce qu'il l'a chassée ? Probablement, s'il lui a fait une fille et si ce que raconte Viviane est vrai. Comment a-t-elle fait pour le retenir ? Pourquoi a-t-elle privé Dita d'un père si elle pouvait lui en offrir un ? Leila est partagée entre la curiosité et l'incrédulité. Cette femme semble vraiment venir d'un autre monde.

— Il est mort en protégeant la petite, dit Leila. Tu ne vas pas me demander des nouvelles de ta fille ?

Le regard jaune se braque sur elle.

— Tu as crié son nom tout à l'heure, tu as eu peur de la foudroyer. Elle est en vie, mais elle ne va pas bien. Tu l'as prise en charge. Tu penses que tu mérites des remerciements quand tu n'as fait que la mettre davantage en danger. Quant à elle, elle n'a pas observé ma recommandation. Elle devait se cacher dans la cabane en attendant mon retour et au lieu de cela, elle m'a suivie. Elle a fait preuve de faiblesse et le paiera peut-être de sa vie.

Cette réponse radicalement étrangère menace de faire basculer à nouveau la grouille, mais Leila la retient d'une main ferme. Elle se sent plus sauvage que ses cafards en ce moment précis. Par amitié pour Dita, elle essaye de communiquer avec la femme indéchiffrable qui lui sert de mère, mais elle la trouve révoltante.

— Ça n'a pas l'air de te contrarier plus que cela.

Par quelles transformations Cassandra a-t-elle pu passer pour en arriver là ? Elle a cet aspect irréel de certaines créatures qui ont abusé de la chirurgie esthétique, bien qu'il ne lui vienne sans doute pas d'une addiction au bistouri. Leila se demande quel âge elle peut bien avoir.

— La « contrariété » te détruirait si tu perdais toutes les filles que j'ai perdues. Tu crois que je vais te remercier, mais je ne suis pas reconnaissante. Tu as traité Dita comme une petite fille et tu as mis sa vie en danger.

— Dita est une petite fille, fait remarquer Leila. Elle mérite d'être traitée comme telle.

Elle a du mal à ignorer la moutarde qui lui monte au nez.

— Rester mon apprentie était sa meilleure chance de survie, estime Cassandra. Elle ne peut pas se permettre les faiblesses des enfants de son âge.

— La Dita que je connais est une petite fille, insiste Leila. Elle joue aux petits poneys. Elle mange dix biscuits fourrés pour son goûter et elle les ouvre tous en deux pour racler le chocolat. Elle aime qu'on lui fasse des nattes. Elle se trémousse quand on lui passe de la musique. Elle me pique mes chaussures. C'est une petite fille comme les autres.

Pourquoi les principes éducatifs de ce fossile mettent-ils Leila à ce point en colère ? Ce n'est pas son affaire. Elle ferait mieux de se creuser la tête pour sortir d'ici au lieu de continuer à alimenter cette discussion absurde, mais elle est incapable de lâcher le morceau.

— Tu te vautres dans le luxe d'une relation humaine aux dépens de ma dernière fille et de mon travail. Dita n'avait pas besoin de tes soins ni de ta guimauve. Tu t'es montrée négligente et stupide.

La culpabilité décuple la colère de Leila. Elle pense à Nora qui les a tenues, Iris et elle, en respect toute leur enfance, aussi affectueuse qu'un mur, qui leur a appris à pousser sans amour. C'est vraiment la seule façon d'élever une petite fille quand on est une sorcière ?

— Dita s'est incrustée chez moi, s'est accrochée comme la moule au rocher. Sur les conseils de Titus dont je te tiens pour responsable. Elle était sûrement très bien, cachée au fond des bois, mais quand je l'ai récupérée, elle allait mourir de faim.

— Foutaises, dit Cassandra. Elle pouvait survivre dans nos bois.

— En novembre ? Dans ton monde peut-être, mais dans le mien, une petite fille en pleine croissance qui a reçu quatre fois la foudre ne peut pas vivre de racines. Elle a besoin de forces et de soins.

— Elle aurait tenu jusqu'à l'âge de raison. J'ai un moyen de sortir d'ici.

— Tu m'intéresses, dit Leila.

Pour toute réponse, Cassandra se contente de renifler la chemise de Leila, qui réprime un frisson horrifié. Elle ne sait presque rien de la magie de Cassandra, et elle l'a laissée prendre sa chemise tachée de sang — le sang d'Arthur.

Quoi qu'il arrive, Cassandra ne doit pas sortir de la pièce plombée avec cette chemise. La conversation avec cette femme est urticante pour son ego, mais Leila ravale sa fierté et sa logique.

— Le sang sur cette chemise te plaît ?

Cassandra pose à nouveau sur elle ses yeux de chat :

— Parle.

— Un échange d'informations ou rien, dit Leila.

Cassandra acquiesce d'un geste lent.

— Ce sang n'appartient pas à Titus, commence Leila.

Elle brûle d'envie de demander pourquoi Cassandra pensait que c'était peut-être le cas, mais se retient, se contraint à économiser ses questions.

— Comment as-tu trouvé cet homme, celui qui a saigné ? insiste Cassandra.

Comment peut-elle savoir que ce sang est celui d'un homme ?

— Non, dit Leila, c'est mon tour. Que veut Viviane, d'après toi ?

— La blonde ? Elle veut être comme nous. Elle cherche un livre. Parce que j'ai fréquenté Titus, elle pensait que je l'avais.

Leila se retient d'envoyer un coup de pied dans le mur, tant sa frustration est grande. Elle remet une pièce dans la machine :

— Cet homme, celui qui a saigné, c'est mon grimoire qui l'a trouvé.

Cassandra accueille l'information avec une immobilité et une intensité surnaturelles.

— Qu'entends-tu par « comme nous » ? insiste Leila.

Cassandra la considère en silence, puis finit par lâcher :

— Elle a soif de pouvoir mais n'est qu'une imposture.

— Comment ça ?

— Elle est mutilée, handicapée, c'est une coquille vide qui cherche désespérément à se remplir.

Leila comprend tout à coup.

— Viviane n'a pas de talent ? Elle ne peut pas vraiment pratiquer ?

Cela paraît énorme, mais ce n'est pas impossible. Leila n'a jamais vu Viviane exercer la magie. Elle a juste supposé, parce que c'était la reine, qu'elle était la plus puissante de toutes.

— Elle n'a aucun pouvoir magique ?

— Les meilleurs grimoires, déclare Cassandra, vont toujours aux praticiennes les plus stupides. Donne-moi son nom.

Leila se mord la lèvre. Elle ignore si la question de Cassandra porte sur le nom de l'homme ou celui du grimoire, mais, dans un cas comme dans l'autre, elle ne veut pas répondre.

Cassandra hausse les épaules.

— Tu ne joues plus ? Peu importe. Tu parles dans ton sommeil. Tu finiras par me dire.

Leila a besoin de digérer les quelques bribes de connaissance qu'elle a arrachées à cette femme horripilante. Se

peut-il vraiment que Viviane soit dénuée de talent ? Elle a réussi à faire croire à toute la communauté que son pouvoir séculier, son ascendant sur la société civile, son entregent économique et politique lui viennent d'une pratique subtile et puissante de la magie. La thèse de Cassandra sous-entend que c'est l'inverse, que Viviane se sert d'armes ordinaires pour faire respecter sa loi dans le monde des sorcières.

Plus elle y pense, plus c'est possible, plausible ; cela explique en tout cas pourquoi Viviane a tenté de lui faire croire qu'elle était impliquée dans une chasse complexe avec le big boss des chasseurs.

La reine est nue ? Qu'attend-elle de Leila, de Cassandra ?

La dingue a raison, t'es vraiment lente aujourd'hui, moque Iris. C'est fou cette coïncidence, la reine qui développe cet intérêt malsain pour Convoitise, qui veut du pouvoir et toi qui en as beaucoup trop…

Leila déglutit une dernière idée sinistre, un sale goût au fond de sa bouche.

*

Ensuite, les deux captives ne se parlent plus. Leila a trop mal au crâne pour jouer aux devinettes. Cassandra est manifestement perdue dans une méditation profonde, qu'elle interrompt juste pour se gratter. Elle semble fébrile, elle est sans doute aussi chargée que Leila.

Au bout d'un temps indéfini, Cassandra s'étend sur le sol, la tête sur son bras, peut-être pour dormir, et Leila, dont le rythme biologique est trop perturbé pour qu'elle puisse encore trouver le sommeil, cherche à l'imiter sans conviction. L'épuisement finit par lui faire perdre connaissance. Elle se réveille en sursaut peu de temps après parce qu'à l'issue d'un rêve érotique phénoménal, la grouille lui est revenue en pleine figure : elle a déchargé la foudre dans son sommeil.

Il avait l'air pas mal, ton rêve, s'intéresse Iris. Ça parlait de quoi ?

T'occupe, de rien du tout.

Leila ne sait même pas trop pourquoi elle a le souffle court, si c'est à cause de la grouille ou de son expérience nocturne.

Allez, quoi, entre sœurs, ces choses-là, on se les est toujours racontées…

Tu n'avais qu'à rester. Il n'y a rien à raconter. D'ailleurs tu n'es pas censée être un repli de mon imagination ? Quand il se passe quelque chose dans mon cerveau, tu devrais être au courant.

C'est à ce point-là ? Ooooh. Laisse-moi deviner. Tu as rêvé d'Arthur ? Non ? Tu as rêvé du chasseur !

Lâche-moi, Iris.

Et comme la pièce est plombée, tu sais qu'il n'y est pour rien. C'est ton subconscient qui a tout inventé.

Je ne suis pas responsable de ce que pense mon subconscient.

Un bruit de serrure interrompt ce débat schizophrène qui met Leila très mal à l'aise. La porte de la petite cellule s'ouvre enfin et Viviane apparaît. Leila comptait lui sauter à la gorge à la première occasion, mais les Tesla l'accompagnent, et ils sont armés.

La reine porte un tailleur d'un jaune très pâle qui lui donne l'allure juvénile mais majestueuse d'une toute jeune souveraine. Difficile d'imaginer contraste plus saisissant avec les hardes et la tignasse hirsute de Cassandra. Viviane salue cette dernière :

— Bien dormi ?

La mère de Dita n'a pas cessé de se gratter de toute la nuit, Leila n'en peut plus d'entendre le bruit des ongles sur une peau sèche.

Je suis sûre que tu es contente de m'avoir , dit Iris . Si je n'étais pas là pour te servir de soupape de sécurité, qui sait à quelles folies tu serais réduite.

Cassandra aussi hallucine, Leila en est certaine : elle l'a entendu parler.

Elle n'a pas de fantômes. Juste des démons. Et ça faisait plus peur que ton rêve à toi. Que tu finiras bien par me raconter.

— Si tu veux qu'on arrange ce petit problème de charge, tu sais que je suis là pour toi, dit Viviane à Cassandra.

— Tu peux toujours rêver, parasite, crache cette dernière.

Leila la dévisage, interdite. Viviane propose à Cassandra de pratiquer et Cassandra refuse ? Elle pourrait amenuiser sa charge et protéger sa fille, et elle laisse passer cette occasion ?

— De toute façon, aujourd'hui, c'est avec Leila que j'ai à discuter, dit Viviane.

Leila resserre autour d'elle les pans de sa veste. Elle ne veut pas attirer l'attention de Viviane sur le fait qu'elle ne porte plus sa chemise noire. Juli Tesla entre dans la petite pièce matelassée, lui saisit le bras et la fait sortir sans cérémonie.

— Pouah, ça pue là-dedans. La dingue à elle seule, c'était déjà dur, mais à deux, vous empestez comme un troupeau de boucs, note-t-elle.

Dans l'escalier, Viviane ouvre le cortège. Leila, encadrée par le couple Tesla, compte les marches pour ne pas laisser échapper sa charge. Arrivée en haut, Viviane se retourne :

— Tu vois ? Je t'avais promis de retrouver Cassandra pour toi. Maintenant, ta part du marché.

— Et Iris ? demande Leila. Qu'est-ce que tu as fait d'elle ?

— Moi, rien du tout, dit Viviane. Et toi, qu'est-ce que tu as fait d'elle ?

Leila essaye de se repérer dans le bâtiment, l'escalier de la cave mène à une grande cuisine à l'ancienne. Il fait jour, une odeur de café qui flotte évoque le début de matinée. Viviane les conduit dans son bureau quelques portes plus bas dans le couloir principal.

— Assieds-toi, Leila, prie la reine. On va s'occuper de ta charge. Ta mère appelait ça le « sex appeal » ». Et toi, tu as un petit nom pour ça ?

— Pourquoi ne pas invoquer l'emprise que tu m'as achetée ? demande Leila.

— C'est un peu radical, non ? Je la garde pour quelqu'un de spécial. Et puis j'ai quelques problèmes à régler, autant que je profite d'avoir ton talent à résidence.

Viviane tend à Leila un sac en tissu et une feuille de papier sur laquelle cette dernière lit une liste de noms et de sorts.

— Tu as une heure pour t'occuper de tout ça, et on y va, dit Viviane. J'ai déjà tous les ingrédients, j'espère que les choses n'ont pas trop changé depuis Yasmine, mais s'il te faut autre chose, fais-moi signe, je suis sûre que les Tesla pourront te trouver le nécessaire.

— Pourquoi m'as-tu envoyé Juli Tesla si tu n'avais pas besoin de ce sort d'emprise ? insiste Leila.

— Je voulais m'assurer que tu avais Convoitise, dit Viviane.

Leila parcourt la liste et ne voit aucun sort mineur. Quant aux noms, elle en reconnaît certains — hommes d'affaires, personnalités influentes, journalistes, activistes.

— Qui paye le prix ? demande Leila.

— Le premier nom de chaque ligne désigne le récipiendaire. Le deuxième, c'est le payeur. J'aime bien faire d'une pierre deux coups quand c'est possible.

Leila note l'emploi par Viviane du terme « récipiendaire » qu'on pourrait tout aussi aisément traduire par « victime ».

— Qui est le client ? Qui endosse la responsabilité ?

— Aucune importance, dit Viviane. Ne te préoccupe pas de tout cela. J'ai une équipe pour s'en charger. J'ai bien vérifié, les rares innocents mentionnés sur cette feuille sont tous des vierges.

— Des vierges ?

— Des personnes qui n'ont jamais eu la moindre affinité avec la magie. Leur métabolisme sera lent, voire très lent. C'est sans grand danger pour eux.

Les critères employés par Viviane pour le financement de la magie diffèrent un peu de ceux que Leila considère habituellement. Viviane fait payer ses actions à des innocents, des personnes extérieures à qui elle ne demande même pas leur avis. C'est la ligne rouge que Leila n'a jamais franchie.

— Ce protocole te chiffonne ? interroge la reine. C'est un système qui fonctionne bien. Tu en aurais bénéficié si tu avais bien voulu te syndiquer au lieu de faire la fine bouche. C'est le meilleur calcul, sans romantisme ni mauvaise intention. Il nous permet de gérer des magies comme la tienne en minimisant les dommages pour la société. Le bien commun, c'est une excellente notion en politique. Les praticiennes ne sont pas équipées pour juger de la moralité de leurs propres actions. Tu présumes beaucoup de tes capacités en restant indépendante.

— Comment peux-tu être certaine que tes payeurs métaboliseront lentement ?

— Je ne peux pas le garantir au cas par cas, mais les statistiques sont formelles, dit Viviane. Nous les suivons grâce à un service après-vente assez développé. Lorsque les conséquences néfastes se déclarent trop tôt, nous agissons au mieux.

— Vous agissez au mieux ?

Leila a du mal à imaginer quel genre d'initiatives cette formulation peut bien recouvrir. Si le payeur attrape un cancer, Viviane financera les soins, soutiendra la recherche et subventionnera les études de ses enfants ? Ou bien elle enverra les Tesla pour mettre un terme à ses souffrances ?

Viviane se lève de son bureau avec une grâce royale, signifiant la fin de la séance de questions-réponses.

— Maintenant, si tu voulais bien t'atteler au travail… ça devrait calmer ton malaise. Et je ne dis pas que les petits porteurs et l'économie française te seront reconnaissants, mais au moins, tu débloques des situations épineuses. Ça ne sera pas perdu pour tout le monde.

— Et si je refuse ? demande Leila.

— Je fais sortir Cassandra de son cagibi, et la petite goûte une fois de plus à la foudre. La mère est mûre à point.

Leila ouvre le sac pour inspecter son contenu.

— Je savais que tu serais plus rationnelle que Cassandra, approuve Viviane.

— Je veux ma sœur, dit Leila. Je veux que Cassandra sorte d'ici en aussi bon état que possible.

— Après la course de ce matin, nous allons reparler de tout ça, promet Viviane. D'ici là, ce n'est pas la peine de tenter quoi que ce soit : Juli est armée et à la moindre irrégularité, elle a pour consigne de tirer.

Demeurée seule avec Juli Tesla, Leila assemble les potions en un temps record. Des cancers, des AVC, un furoncle destiné à orner la fesse d'un top model, bien innocent dans cette une série d'affections mortelles. Tous les ingrédients sont là, dûment conditionnés, avec des étiquettes sorties à l'imprimante. Leila était consciente que Viviane avait travaillé avec sa mère et qu'elle connaissait Prospérité, mais ne la savait pas organisée au point de pouvoir fournir des ingrédients opérationnels. Et finalement, malgré toutes leurs évolutions mineures, les sorts les plus courants de Prospérité-Les Gens n'ont pas pris trop de rides en vingt-cinq ans.

Ils auraient pu, cependant, changer de manière plus drastique.

— Il manque quelque chose, dit-elle soudain à Juli Tesla.

— Ah oui ?

— Pour le furoncle, je vois que vous avez mis des chutes de table de chirurgie esthétique, donc je pense que ça couvre la « peau d'un défiguré » ». Sur cette boîte qui contient des rognures d'ongles, il est écrit « grain de sable dans la machine », je suppose que vous avez trouvé un empêcheur de tourner en rond ou un syndicaliste lambda. Mais par contre, qu'est-ce que je suis censée utiliser pour la prolifération ? Le pus ne va pas se sécréter tout seul comme ça, surtout si vous visez ce top model dans la liste, elles ont toutes des peaux sublimes, elles avalent des hormones et des antibiotiques pendant les périodes importantes, ça ne marchera pas sans un catalyseur.

— Ça n'était pas dans la recette, maugrée Juli Tesla.

Leila lui répond d'un air pincé :

— Je vends des potions depuis que j'ai treize ans, et je suis esthéticienne par-dessus le marché, vous pensez

vraiment que je ne sais pas de quoi je parle ? Vous vous fiez à de vieilles notes de seconde main prises par Viviane il y a trente ans plutôt qu'à mon expertise récente ? C'est comme vous voulez, mais votre furoncle, il faudra le regarder à la loupe. Je ne sais pas quel grand dessein en dépend, mais s'il y a des millions en jeu, vous pouvez sortir votre chéquier perso parce que Viviane va être déçue.

— De quoi est-ce que vous avez besoin ?

— J'ai un additif qui fera l'affaire, chez moi, dans le frigo.

Elle indique à Juli Tesla l'emplacement du flacon dans lequel elle conserve les rognures d'ongles de madame Sissi.

Juli Tesla décroche son téléphone en grognant et répercute les instructions. Une demi-heure plus tard, un coursier arrive avec l'ingrédient.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Juli Tesla.

— Des peaux mortes et des bouts d'ongles, dit Leila.

— Je m'habituerai jamais à ces cochonneries, râle la Tesla en lui tendant le flacon.

En préparant le furoncle, Leila s'arrange pour ramasser des bribes de madame Sissi sous ses ongles. Elle s'essuie ensuite dans la poche de son jean. Son idée est de booster au maximum la seule potion qui lui reste, la Confusion dont elle a imprégné la doublure de son pantalon. Son invocation ne sera pas instantanée, il faudra la faire infuser dans un peu d'eau. Mais si elle y ajoute les rognures d'ongles et qu'elle y met tout son cœur, elle peut se défaire d'une bonne quantité de sa charge en jetant un sort à compte propre, en acceptant le prix elle-même. C'est une mesure de dernier recours, le comprimé de cyanure de la sorcière : si elle y va trop fort, elle risque de ne pas s'en remettre.

La Tesla la surveille, sourcils froncés. Leila fait mine de fouiller dans l'autre poche, en sort un kleenex dans lequel elle se mouche bruyamment.

Une fois sa tambouille préparée, elle remplit une série de fioles neuves, qu'elle étiquette à son tour. Elle les invoque comme elle a l'habitude de le faire, assignant à chaque potion la quantité idoine de charge, une victime et un payeur. Plusieurs fois au cours de son travail, elle doit s'arrêter pour reprendre sa concentration et éviter de perdre le contrôle de la grouille. Cependant, lorsqu'elle termine enfin, elle ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine satisfaction.

Tu vois, c'est ce que j'ai toujours pensé. Ça ne sert à rien de résister à ta nature. Le destin t'a donné la magie noire, qui es-tu pour te juger ?

Quand elle a fini, Juli Tesla collecte les flacons dans plusieurs sacs et compose un numéro sur le téléphone fixe. Trois jeunes gens en livrée apparaissent.

— Celui-ci, dit la Tesla en leur tendant les paquets, c'est pour le conseil d'administration de Camargue, ça pour la réunion sur la taxe carbone, ça pour les débats parlementaires du jour, ça pour nos Chinois, et ça ce sont les cas particuliers moins urgents. Je compte sur vous pour faire vite.

Tous ont tourné les talons dans la seconde avec un signe de tête compétent.

Viviane apparaît, s'enquiert de l'état de Leila :

— Tu tiens encore une demi-heure ? Les garçons sont partis à moto. Ça devrait s'étaler jusqu'à 10 h 30, certains démarrages sont lents le matin, mais personne ne résiste à mon traiteur. C'est infaillible.

Leila hoche la tête, à la fois émerveillée et horrifiée par toute cette organisation. Garder à l'esprit tous ses griefs contre Viviane est difficile, ce n'est sans doute pas un hasard si cette femme s'est assurée une position aussi enviable. Elle est sympathique, accessible, professionnelle.

Et complètement chtarbée.

— Où est-ce qu'on va ? demande Leila.

— Chercher Convoitise.

— Je ne peux pas, dit Leila.

— On peut y aller avec Cassandra si tu veux, menace Viviane.

Leila est sans nouvelle de Dita, mais elle l'imagine, toute pâle et fine sur son lit d'hôpital. Peut-être qu'elle a fini

par se réveiller et qu'elle est occupée à séduire les infirmières avec son mélange de culot, de débrouillardise et de vulnérabilité. Peut-être qu'elle dort encore et qu'elle est à deux doigts de faire une mauvaise rencontre. Que se passera-t-il si la foudre vient détruire ses dernières protections ? Leila la voit toute seule dans son monde intérieur désolé, la caverne tout à coup inaccessible, les hommes animaux qui l'encerclent, qui lui courent après pour la mettre en pièces. Elle imagine Arthur à son côté, courageux mais aussi fatigué que l'était le chevalier noir.

— Cassandra reste dans sa cage de Faraday, dit-elle à Viviane, sinon je ne réponds plus de rien du tout.

Viviane hausse les sourcils, considère un instant Leila puis sourit.

— Allons-y.

*

Leila a évalué les risques et conçu un très vague plan pour fausser compagnie à Viviane avant de devoir lui ouvrir Convoitise. L'agence bancaire où elle laisse ses grimoires est plus ou moins équidistante de l'hôtel particulier de Viviane et de l'hôpital. Si Leila parvient à être présente aux côtés de Dita au moment où la foudre tombe, elle pourra sauver la petite fille à nouveau en invoquant la confusion qui est dans sa poche. Elle dérogera peut-être à son éthique de travail. Elle se choisira pour victime un comateux de longue date en état de mort cérébrale. Et, pour une fois, elle fera payer quelqu'un d'autre : Juli Tesla. Ne serait-ce que pour effacer ce sourire narquois de son visage. Affalée dans la limousine en face de Leila, la femme de main joue avec son arme comme si elle était un cowboy.

Quand la menace immédiate sur la petite sera écartée, Leila enverra de l'aide à Cassandra. Et une fois Cassandra libérée, tout rentrera dans l'ordre. Leila terminera sa transaction avec Satie. Viviane passera un peu de temps à l'ombre, c'est bon pour sa peau de sexagénaire.

Et moi, je deviens quoi dans tout ça ?   demande Iris.

Toi, je vais suivre tes traces jusqu'à te retrouver enfin.

Ce n'est pas un plan à proprement parler, mais c'est tout ce qu'elle a, et c'est urgent. Nora dit qu'elle a posé une protection sur Convoitise pour empêcher le grimoire de sortir de la famille. Leila n'a pas vraiment envie de savoir ce que sa tante a imaginé.

*

Elle tente de leur fausser compagnie à la descente de voiture, mais la Tesla lui saisit le bras d'une main ferme, lui plaque le canon de son arme dans le creux du dos.

— La banque, c'est par là.

Leila n'a pas d'autre choix que d'obtempérer.

— Je ne vous conseille pas d'essayer d'entrer dans une banque avec un flingue, maugrée-t-elle.

Juli confie son arme à son époux qui se poste au coin de la rue.

— Bonjour Madame, encore le coffre ? Ou bien vous avez un peu de temps cette fois ? J'ai quelques investissements à nous proposer, les nouveaux produits d'assurance vie par exemple…

— Pas maintenant, grommelle Leila, juste le coffre s'il vous plaît.

La banquière s'éloigne pour prendre les clefs.

Viviane s'approche de Leila et lui tire violemment l'oreille.

— Sois plus polie avec la dame, Leila. On n'inculque donc plus les bonnes manières aux jeunes filles ? On dirait que tu as été élevée par un ours…

Pour quelqu'un qui a grandi chez Nora, moi, je trouve que tu t'en sors bien.

Viviane descend l'escalier qui mène au coffre, divinité en visite au trésor des besogneux. Leila suit et Juli Tesla ferme la marche. La conseillère de clientèle leur ouvre le coffre en soupirant, puis s'éloigne.

OK, maintenant, pense Leila.

Elle va se planter devant Viviane, et sans préavis, elle lui donne un joli coup de boule.

On dirait que tu y prends goût, commente Iris . J'aurais dû essayer moi aussi.

La reine de Paris s'effondre sans bruit. Leila aurait préféré régler d'abord la question de Juli Tesla, mais elle a le sentiment que Viviane lui aurait causé des problèmes, aurait alerté les équipes de l'agence.

Elle a prévu que Juli Tesla, qui est bête et probablement entraînée, cognerait en silence. Et en effet, elle doit avoir une ceinture noire de quelque chose. Sa jambe balaye l'air à une hauteur impossible. Leila n'a pas le temps de se reculer : elle prend le coup dans l'épaule et est projetée contre le mur.

Le problème de Leila, c'est qu'elle se bat comme une manucure de quarante-cinq kilos : une fois passée la surprise du coup de boule récemment maîtrisé, son répertoire se limite aux griffures et aux genoux balancés dans les couilles. La Tesla pousse un éclat de rire triomphal quand elle plaque Leila contre le mur d'un avant-bras en travers de la gorge.

Tu penses que vous êtes assez intimes à présent ? La haine et le mépris, ce sont des sentiments qui rapprochent, tu ne trouves pas ?

Leila n'en est pas certaine, mais l'idée de son fantôme lui rend le sourire. Depuis une semaine qu'elle joue avec la foudre, elle n'a pas à prier trop fort ses petits cafards pour qu'ils choquent son adversaire. Juli lâche prise avec un juron. Leila atterrit maladroitement sur son talon de bottine, se tord la cheville et choit au sol. Quand le pied de Juli arrive en direction de son nez, elle a tout de même le réflexe de le saisir à deux mains. Cela ne suffit pas à éviter totalement l'impact, mais elle parvient à déséquilibrer l'autre femme avant que la douleur éclate dans son visage et ne lui fasse à moitié perdre le fil. Les cafards s'enhardissent encore et elle les laisse faire.

Cette fois les vannes s'ouvrent un peu plus grandes et les parasites s'aventurent, de plus en plus nombreux. La Tesla se met à tressauter de manière très satisfaisante, comme une épileptique en pleine crise. Leila exhorte ses cafards à déferler de plus belle.

Mais tout à coup, ils refluent. Happés par l'énergie de Leila, ils rejoignent le bercail. Au lieu de mettre l'ennemi KO, Leila voit tous ses petits kamikazes se transmuer en minuscules soupirs d'aise. Elle finit par comprendre ce qui lui arrive. Les coursiers de Viviane ont finalement atteint leurs cibles. La grande distribution générale d'AVC, de colons métastasés et de furoncles suintants a commencé.

Leila, sonnée par sa propre magie, se laisse aller contre le mur. La Tesla se jette sur elle et lui fait une clef au bras. Leila la sent à peine : elle est toute aux départs de grouille qui s'enchaînent, un véritable feu d'artifice.

— Ça va patronne ?

Viviane se relève en s'époussetant, essuie un peu de sang qui goutte de son nez. Son tailleur impeccable est taché.

— Où en étions-nous ?

Et elle gifle Leila avec une telle force que celle-ci est instantanément rappelée sur terre.

— Ouvre ton coffre.

Viviane siffle entre ses dents en découvrant l'épais matelas de billets qui protège les grimoires.

— Pas étonnant que ta banquière te coure après. Je parie que c'est Nora qui t'a appris à ne jamais flamber, à ne rien dépenser, à ne surtout pas savourer tes gains. Quelle famille de peine à jouir. Il n'y a pas à dire, Convoitise n'est pas pour toi.

Moi, je n'étais pas comme ça. J'aimais bien mes pouvoirs, j'en ai bien profité.

Les mains de Viviane tremblent légèrement lorsqu'elle attrape le paquet plombé qui contient le grimoire ; elle le manipule avec un respect fervent, le regard brillant.

— Je sens sa charge sous mes doigts… murmure-t-elle.

Elle se pâme comme si c'était un délice, et pas un fourmillement dégoûtant.

— Tu as encore beaucoup de choses à apprendre sur la magie, maugrée Leila.

— Pas besoin, sourit la reine, radieuse. Convoitise s'occupe de tout et fournit la charge. Plusieurs de ses recettes se passent même de tout ingrédient. C'est le grimoire rêvé !

— À condition que tu payes le prix, rappelle Leila, mais Viviane ne l'écoute pas :

— Ouvre-le.

— Ouvre-le toi-même.

— Je suis sûre que Nora a prévu un cadeau spécial pour les curieux, dit Viviane.

Leila soupire, elle sait déjà que ça ne changera rien, que le cadeau spécial de Nora sera pour elle dans tous les cas.

— Tu l'ouvres ou je donne des ordres pour que Cassandra sorte de sa chambre plombée ? insiste Viviane en dégainant un smartphone plaqué or de son sac à main.

Leila attrape sans ménagement le colis et démaillote Convoitise comme s'il s'agissait d'un paquet de saucisses. Quand elle l'ouvre, le grimoire s'épanouit comme une fleur nocturne au parfum vénéneux. Leila sent une lame invisible et glaciale s'enfoncer dans ses entrailles. Puis la douleur lui coupe les jambes et elle tombe à quatre pattes. Ce n'est pas une lame, c'est un robot mixer qui lui met les tripes en bouillie. Elle tousse, hoquette, crache du sang.

Viviane s'approche en évitant soigneusement la flaque qui se forme. Elle feuillette le lourd volume avec un plaisir évident, s'arrête sur une page.

— « Éviscération : la blessure invisible » ? « Ton ennemi des jours en mourra, mais aucune plaie ne te dénoncera ». On peut dire ça de Nora : elle y va rarement avec le dos de la cuiller.

À genoux, le front au sol, Leila n'ose pas bouger ni respirer. Elle se tient recroquevillée sur elle-même, pour offrir le moins de résistance possible à ce truc qui lui broie les intestins.

— Je suppose que ton foie ne me sera pas très utile, dit Viviane. Heureusement qu'il y a celui de Cassandra.

— Ils ne sont pas censés être en latin, vos vieux grimoires ? s'étonne la Tesla qui regarde par-dessus l'épaule de la reine.

— Ils se traduisent seuls et se mettent à jour en permanence, explique Viviane. Certains plus que d'autres. Convoitise a toujours été un peu instable.

Elle continue d'égrener les titres : « Créer une armée de zombies », « enfermer un homme dans sa propre tête », « communiquer avec le diable »… Toute à son plaisir, elle déballe son cadeau de Noël, elle énumère ces recettes qui ne suivent pas les lois de la nature, ni même celles de la magie : « vider de l'intérieur le cerveau d'un ennemi », « voler tous les souvenirs, voler le passé », « prendre la peau de son ennemi », « conquérir la vie éternelle », « étendre son emprise sur une âme fragile », « visiter une femme dans son sommeil pour lui faire un enfant », « transformer un homme en animal ou en statue de pierre »…

— Autrement dit pendant tout ce temps, tu savais faire tout cela et tu as caché ce grimoire dans ton bas de laine ? Tu étais trop effrayée pour t'emparer de ce trésor ?

— Ce n'est pas un trésor, souffle Leila. C'est une malédiction.

Saisie d'une nouvelle quinte de toux, elle laisse Viviane à son délire. La femme dorée dévore le lourd volume comme s'il s'agissait d'un roman de gare, pendant que Leila crache son sang sur le carrelage en pensant bien à Nora.

— Le voici ! s'écrie Viviane : « comment consommer le foie d'une sorcière et lui prendre son pouvoir » !

Viviane consulte la recette dans un silence fervent, Juli Tesla est penchée sur son épaule.

— Ça dit qu'il faut un foie offert de bon gré, note la femme de main, avant de sortir une serviette de son sac pour essuyer la flaque de sang.

— De bon gré ? répète Viviane incrédule. Depuis quand ?

Leila éclaterait de rire si elle n'avait pas si mal.

— … plus aimable avec tes invitées ? réussit-elle à articuler.

— Je ne crois pas, non, réfléchit Viviane. Il suffit que je mette la main sur une certaine petite fille.

— Ne touche pas à Dita, prévient Leila.

— Si tu convaincs Cassandra de me donner son foie sans rechigner, je te promets de t'achever sans douleur, dit Viviane.

Sur un signe de Viviane, Juli Tesla attrape Leila sous les aisselles, et la remet sur pied d'un geste compétent. Les murs bougent, Leila titube. La Tesla a passé une épaule sous son bras et la tient par la taille.

La conseillère de clientèle se manifeste :

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Elle a dû manger quelque chose de bizarre, dit Juli.

Dans la rue, elles retrouvent Damjan qui règle son pas sur celui de son épouse pour soutenir Leila de l'autre côté. Leila fait une pauvre tentative pour s'enfuir, elle se jette dans la direction d'un passant en costume, ne parvient même pas à faire un pas, s'écroule sur le trottoir et perd presque connaissance.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? demande l'homme, qui a l'air pressé d'arriver quelque part.

— Elle a trop bu, dit Viviane.

— Elle n'a pas l'air bien, dit l'homme.

— On l'emmène à l'hôpital, dit Viviane.

— Non, dit Leila, aidez-moi !

Mais sa voix est inaudible, couverte par le bruit des autos qui filent sur le boulevard. L'homme reprend son chemin en haussant les épaules. Les Tesla redressent Leila et la traînent jusqu'à la voiture de Viviane. La portière de l'élégante berline noire se referme sur elle.

Le téléphone portable de Viviane sonne. Une voix masculine indistincte qui fait flotter un sourire sur ses lèvres et lui met le rose aux joues.

— Et toi ?

La reine fronce les sourcils.

— Non, jamais entendu parler… Pourquoi les cherches-tu ?… Oui, moi aussi. À ce soir.

Viviane range son téléphone d'un geste agacé.

— Leila, qu'es-tu allée faire au juste du côté des chasseurs ?

— Rien.

— Satie me demande si j'ai entendu parler de Cassandra et d'Iris. Que lui as-tu dit ?

— Mais rien du tout, répète Leila.

Un signe de tête de Viviane, et la Tesla pose la main sur le ventre de Leila, exerce une légère pression. Leila crie, le monde disparaît.

22

Leila gît dans le cachot plombé. Une odeur de putréfaction lui hante les narines, et elle sait que cette puanteur vient de l'intérieur. Un rat s'est niché dans ses tripes et se nourrit sur l'habitant. Il est brutal mais il prend son temps, il la débite en lambeaux progressifs, entre deux longues pauses pour déguster. Elle délire, mais c'est devenu une habitude qui ne requiert plus toute sa concentration : c'est tout juste si elle perçoit la forme diaphane d'Iris à côté d'elle.

Comme elle voit les choses — à travers un rideau de douleur et de confusion —, Viviane doit convaincre une praticienne de lui donner un foie de bon gré. La reine va comprendre assez vite que ce n'est pas si simple.

Elle a d'abord fait chercher Cassandra. Celle-ci s'est débattue et a crié, puis est revenue quelques instants plus tard, parfaitement calme. Dès que la porte s'est fermée à nouveau, elle s'est assise tranquillement et s'est mise à fredonner.

Depuis, ce que le rat ne déchire pas de ses griffes, c'est l'inquiétude qui le dévore. Dita ne survivra pas à un autre rêve. Arthur risque sa vie s'il tente de la protéger.

Leila voudrait demander à Cassandra ce que Viviane lui a fait mais n'est pas libre de lui parler, car Viviane est entrée dans la pièce avec Damjan Tesla et une femme en blouse blanche. Cette dernière s'est présentée comme le Dr Michel, et n'a pas l'air de trouver anormal qu'une administratrice cumularde du CAC détienne dans sa cave deux prisonnières en mauvais état.

Le docteur examine Leila pendant que Viviane fait les cent pas dans l'espace restreint. Elle ne semble pas satisfaite de la situation. Elle n'a pas dû avoir beaucoup de succès auprès de Cassandra, si elle en est à requérir une opinion professionnelle pour évaluer ce qui reste des organes de Leila.

— Ce n'est pas joli-joli, déclare le Dr Michel en appuyant sans ménagement sur le foie de Leila. Il faudrait des analyses plus poussées. Ça s'est passé comment, dites-vous ?

La conscience de Leila s'allume et s'éteint au gré des palpations. Elle imagine que le gros rat piégé entre ses côtes s'est remis à choisir les plus beaux morceaux, mais aussi à songer à la liberté. Il tente à présent de se frayer un chemin vers l'extérieur et, quand il y parviendra, c'en sera fait de Leila. Le médecin la déclare officiellement en déliquescence avancée, c'est un miracle qu'elle soit encore en vie.

Le terme « miracle » ferait rire Leila, il est si rarement employé pour désigner la magie noire. Elle trouve cela rafraîchissant. Le rire se termine en toux, crampe et autres caillots, dont elle réussit à projeter une partie sur la blouse blanche du docteur.

Cette dernière admire comme il se doit la taille du foie de Leila, avant d'évaluer sa durée de vie à une heure, deux au maximum. Puis elle s'en va, apparemment contente de son après-midi.

— Donne-moi ton foie, Leila, dit Viviane. Tu vas en perdre l'usage rapidement de toute façon.

— Pas envie, dit Leila.

— Si tu ne me le donnes pas, la fillette mourra.

— Si je cède à ton chantage, ce ne sera pas un foie offert de bon gré… Convoitise le saura. Ça ne marchera pas.

À la moindre parole qu'elle prononce, quelque chose semble se rompre dans son abdomen.

— Convoitise ne fera pas la différence, spécule Viviane. C'est un grimoire de magie noire.

— Justement. Le consentement, c'est 99 % de la magie noire. C'est pour ça que des gens sans talent comme toi peuvent exercer…

Après s'être fendue de cet argumentaire, Leila est trop dans les vapes pour en dire plus. Dans le folklore, le diable est toujours celui qui tient le mieux sa parole — sa parole est ambiguë et sa morale est courbe, mais il est obligé de se montrer irréprochable à sa façon s'il veut que les âmes lui appartiennent à jamais. De manière similaire, Convoitise sait tout, ne ment jamais, et en retour réclame son paiement rubis sur l'ongle.

— Un vrai plaisir de te voir apprendre en marchant, murmure Leila.

Elle goûterait un peu mieux toute cette ironie si elle n'était pas en train de mourir à petit feu dans d'atroces douleurs en abandonnant la petite à une fin certaine et en laissant à Arthur une mission suicide.

À présent, Viviane comprend la situation, mais elle n'est pas de meilleure humeur. Elle quitte la pièce, l'air préoccupé. Elle a déjà réussi beaucoup d'OPA « amicales », voler le foie de quelqu'un avec son accord n'est sans doute pas un problème sur lequel elle va se casser les dents longtemps.

Leila reporte son attention sur Cassandra, qui continue à rêvasser en chantonnant, le nez enfoui dans la chemise noire.

— Tu n'as pas lâché ta charge ? lui demande Leila.

Un sourire étire les lèvres inexistantes de Cassandra et illumine ses yeux d'ambre.

— Elle voulait mon foie mais j'ai refusé de le lui donner. J'ai appelé ton chevalier blanc à l'aide.

— Quoi ? souffle Leila, perplexe.

— Il va être saisi d'une envie irrépressible de venir me sauver. Il sera là très vite.

— Tu as appelé Arthur ? répète Leila, incrédule.

La maison est pleine de monde et les Tesla au moins sont armés, que fera Arthur tout seul face à ces fous ?

— Arthur, murmure Cassandra, comme si ce nom lui révélait quelque chose, lui donnait un supplément de pouvoir sur lui.

L'agitation subite qui s'empare de Leila ne sied pas à son état. Le rat se réveille affamé. Il fourrage dans ses chairs et arrache sauvagement les morceaux qui lui plaisent.

— Arthur est la dernière personne qui pouvait encore aider ta fille, chuchote Leila.

— Ta vision des priorités n'est pas assez tranchante, se contente de répondre Cassandra.

— Il n'est pas taillé pour ça.

— À en croire son odeur, il est tout à fait bien taillé. Mon nez me trompe rarement.

Un nouveau spasme déchire Leila en deux par le milieu.

Leila ! Ne pars pas ! La voix d'Iris lui paraît de plus en plus lointaine.

Une chose l'empêche de se laisser dissoudre à présent : l'idée qu'Arthur restera seul avec Cassandra.

— Rends-moi ma chemise.

Cassandra tourne la tête pour braquer sur elle son regard étrange. Ses mouvements sont si brusques que Leila s'attend presque à entendre un petit claquement d'os.

Pauvre Dita, cette créature est sa « douce maman » ? En même temps, prends Nora, prête à te trucider plutôt que de laisser partir Convoitise. Non, il n'y a pas à dire, nos figures maternelles ne sont pas ce que l'on fait de mieux.

Cassandra joue avec la chemise de Leila.

— Quelle ironie, dit Cassandra. La source est gâchée sur une oie blanche comme toi. Entends comme elle chante.

— La source ?

— Le sang de ton chevalier blanc. Il vibre quand il te sent près de lui. Il vibre beaucoup dans cette pièce. Quand tu craches tes tripes, il pousse son chant du cygne. C'est triste de voir une telle connexion gaspillée sur quelqu'un comme toi.

Leila n'a pas d'énergie à consacrer à ce charabia. Elle pense à cet amour raté, à ce début de romance né du mensonge, à la frustration et ah oui, ce petit détail, quand elle a saigné à blanc l'objet de son affection. Ou qu'elle est allée lui rendre visite dans sa chambre d'hôpital avec un énorme suçon, souvenir d'une rencontre onirique avec un monstre.

— Ouais, dit-elle. On était faits l'un pour l'autre. Surtout lui.

Cassandra rit.

— Tu es vraiment une débutante et une petite sotte. Tu ne méritais pas ce cadeau.

Pour Cassandra, le sang d'Arthur est un trésor ? Il faut absolument que Leila la persuade du contraire.

— Ça ne marche pas. Ce sang… n'a rien d'exceptionnel. J'ai essayé.

— Si tu le dis, répond distraitement Cassandra.

— Rends-moi ma chemise.

— Qu'offres-tu en échange ?

— De l'argent pour élever ta fille.

— L'argent n'est pas utile pour les gens comme nous, refuse Cassandra.

— Viviane a beaucoup d'argent.

Moi , dit faiblement Iris , j'aime bien le blé.

— Viviane n'est pas comme nous. Elle donnerait tout son argent pour le devenir. Et toi, tu offrirais tout ton argent pour le sang de cet homme ? Intéressant. Dommage que l'argent ne vaille rien.

Qu'est-ce qui pourrait amadouer Cassandra ?

— Du pouvoir, alors, propose Leila.

Mais la sorcière aux yeux jaunes secoue ses cheveux emmêlés :

— Cela ne vaut rien non plus. Le pouvoir d'une autre est toujours insupportable. Le mien grandit quand je l'utilise. Seule la connaissance importe. Si tu as quelque chose à m'enseigner, tu m'intéresseras peut-être.

— Je peux t'apprendre à réduire tes ennemis en miettes.

— Tu es fatigante, dit Cassandra. Quand j'ai un adversaire, je lui inspire un désir fou de m'aider, et cela ne me coûte presque rien. Deux gouttes de sang, une parole de séduction. Cesse de me proposer la science des faibles et des cloportes. Il n'y a qu'une chose qui soit intéressante dans ton héritage, et ce n'est pas toi qui l'as.

— Même si j'avais Convoitise, je ne pourrais pas te le donner.

Leila ne saisit pas trop ce qui peut bien intriguer Cassandra dans le grimoire : l'essentiel de ce qu'il vend n'est qu'une version extrême, dégénérée et maléfique des sorts de Prospérité.

— Tu t'accroches encore à ton livre ? se moque Cassandra. Tu préfères le savoir entre les mains de Viviane ?

Au moins, Leila a le sentiment de comprendre un peu Viviane. Mais Cassandra a raison, tout cela n'a plus trop d'importance. Leila en a assez de ce rôle de gardienne de grimoire maudit dans lequel sa tante l'a enfermée. L'essentiel à présent, c'est de soustraire Arthur à l'influence de Cassandra.

— C'est d'accord… finit-elle par lâcher dans un souffle. Prends-le.

— Convoitise est à moi de plein droit, dit Cassandra.

— Oui… si tu arrives à remettre la main dessus. C'est Viviane qui l'a.

— Je veux te l'entendre dire, insiste Cassandra. Donne-moi le son de ta voix. Convoitise est à moi de plein droit.

— Convoitise est à toi de plein droit en l'échange… de ma chemise, formule péniblement Leila.

Cassandra lui envoie la chemise et Leila a juste le temps de l'attraper avant d'être secouée par un haut-le-cœur qui lui lamine les entrailles. Le rat vient de planter ses dents brutales dans quelque chose de nouveau, qui s'est rompu. Une brûlure lui transperce l'abdomen.

Leila cherche le contact de son vêtement maculé de sang. Elle est sûre qu'elle va mourir, qu'est-ce qui empêchera Cassandra de reprendre sa chemise quand elle n'aura plus la force de s'y accrocher ? Leila ne veut pas laisser Arthur à la merci de cette femme. Elle porte la chemise à sa bouche et entreprend de dissoudre la tache.

Iris a installé la tête de sa sœur sur ses genoux et lui caresse les cheveux. C'est le moment de se dire au

revoir… je t'aimais bien, petite Leila, tu étais un peu trop intense pour faire vraiment une compagne confortable, mais ces deux dernières années ensemble, c'était vraiment bien. Tu aurais dû revenir plus tôt.

Tais-toi… pense Leila, je réfléchis.

Quelque chose au sujet du sang d'Arthur. Un détail que Cassandra a mentionné. « Ce sang… il chante quand il te sent près de lui… » Et que promettait Convoitise ? « Le sang d'un homme juste vous protégera contre tous les maux, soignera toutes les blessures ». Leila vient d'assurer à Viviane que Convoitise ne ment jamais, mais dans ce cas de figure précis, elle n'a pas réussi à lui faire tenir parole. Pourquoi ?

Elle se rappelle avoir pensé que « l'homme juste » était un concept biblique qui n'avait plus cours aujourd'hui, que tout était relatif. Qu'a-t-elle oublié l'autre soir, quand elle a essayé de tirer parti de ce sang pour soigner Dita ? Arthur avait pourtant donné son accord. Le « petit mot » de Dita a-t-il faussé son consentement explicitement requis ? C'est la seule possibilité, car Leila a bien veillé à prendre du sang neuf, à éviter celui qui s'écoulait des blessures maudites infligées par les hommes animaux. Cependant, celui-ci tache à présent le devant de sa chemise et lui procure un grand réconfort. Hier, quand tout son corps la démangeait, sa poitrine et son ventre étaient épargnés. Sur le moment, elle n'y avait pas accordé d'attention particulière, tant l'échec du sort lui restait, cuisant, en mémoire.

Et si Convoitise n'avait pas menti ? Et si la protection était elle aussi relative ? Universelle peut-être, mais pour Leila seule ? Elle perd connaissance peu de temps après, recroquevillée sur la balle de tissu, avec sur sa langue le goût métallique, intime, du sang d'Arthur.

*

Elle est réveillée par la faim, une crampe d'estomac si vigoureuse qu'elle la sort d'un rêve compliqué dans lequel Arthur et Dita ne parviennent pas à lui parler.

Elle ne mange plus depuis si longtemps qu'elle ne reconnaît pas tout de suite cette sensation. Elle commence par tâter son abdomen et constater qu'elle ne souffre plus, qu'elle n'est plus mourante. Le rat qui la mettait en pièces a disparu. Ses organes sont en vrac peut-être, mais les dommages infligés par Nora et Convoitise se sont réparés comme par miracle (ou par magie noire). Les cafards, cependant, répondent toujours à l'appel et semblent eux aussi affamés.

Elle est debout en un clin d'œil, choquée par sa bonne santé. Combien de temps a-t-elle perdu à dormir ? Il faut qu'elle sorte d'ici pour prévenir Arthur, et d'ailleurs elle a besoin de lui, elle veut le voir.

Elle se jette sur la porte.

— Ouvrez ! J'ai une idée à vous proposer.

Elle vendrait le fantôme de sa sœur pour s'échapper de cet endroit. Elle est prête à donner son foie à Viviane pourvu qu'il n'arrive rien à Arthur. Cassandra qui dormait se redresse, l'air désorienté, puis attentif. Elle semble évaluer la situation. Leila se remet à marteler la porte comme une forcenée.

Le panneau s'ouvre d'un coup et elle manque de frapper la Tesla au lieu de heurter le métal, ce qui ne l'aurait pas gênée outre mesure. Mais Juli est accompagnée. Leila reconnaît la silhouette fragile, les cheveux sombres mi-longs, ondulés et gras, le regard fiévreux, le sourire figé, et sait au premier coup d'œil qu'elle est dans la merde.

— Service d'enlèvement ! Je viens pour un macchabée, claironne le chasseur surnommé Smiley.

Que fiche-t-il ici ? Leila était bien consciente de la mésalliance entre Viviane et le capo des chasseurs. Elle est tout de même choquée de constater que les échanges de bons procédés, comprendre l'élimination des gêneurs, ont été à ce point institutionnalisés entre eux.

La Tesla fronce les sourcils en découvrant Leila debout devant elle. Leila ouvre la bouche pour la supplier de ne pas la laisser seule avec Smiley mais celui-ci est plus rapide. Elle ne voit même pas son poing partir. Il atteint la Tesla à la tempe. La femme s'écroule.

Leila tente de refermer la porte de la cellule pour empêcher le chasseur d'y entrer, mais il la saisit par le poignet et l'attire dehors avant de claquer le battant avec force, au nez de Cassandra.

— Tu me parais plutôt fraîche, pour un cadavre.

Merde, merde, merde, merde.

Par réflexe, Leila balance un genou en direction des bijoux de famille, avant de se remémorer l'historique de leur relation.

— Désolé de te décevoir encore et encore, salope. À chaque fois qu'on se croise, tu cherches ma bite, alors aujourd'hui j'ai apporté quelque chose à fourrer entre tes jambes.

Et il brandit devant elle un couteau à la lame étincelante :

— Je pense que c'est exactement ce qu'il te faut.

Leila, tétanisée, déglutit sa panique, se force à dire n'importe quoi juste pour reprendre pied dans la réalité.

— Boute-en-train et charognard ? Ma parole, Youri et toi, vous êtes vraiment des nettoyeurs de caca. Zéro fun et tous les risques... pas étonnant que tu sois aussi frustré.

Un éclair de folie dangereuse traverse le regard de l'homme. Il avance une main vers l'oreille de Leila, qui tire sur son bras, mais ne parvient pas à se dégager. Il lui caresse la joue tendrement, elle sent son haleine sur son visage, l'oignon mal digéré et la dépression profonde, celle qui s'empare de tous les organes.

— J'ai besoin de me détendre un peu, lui souffle-t-il au visage. Je ne vais pas te tuer, je ne suis pas suicidaire. Je veux juste jouer.

Il sourit, coiffe une ou deux mèches rebelles derrière l'oreille de Leila, puis il en saisit entre deux doigts le lobe, tire dessus, et le tranche d'un coup sec.

La douleur, l'abondance de sang chaud qui coule dans son cou, la terreur suffisent à faire partir Leila en transe. Incohérente, elle perd tout contrôle. La pratique du matin même est bien loin. La grouille s'est accumulée à nouveau et maintenant, elle va déborder. Elle se débat, elle doit remettre un écran de plomb entre ses cafards et le monde extérieur.

— Laisse-moi retourner dans la cellule !

Il se contente de lui empoigner les cheveux, de lui tirer la tête en arrière, et de plaquer un couteau contre sa joue, juste sous son œil.

— Je sais de première main que t'aimes mutiler les types. Moi aussi maintenant, j'en connais un rayon sur tous ces trucs-là. Et j'ai envie qu'on en parle.

Leila ne réfléchit plus, elle lutte, le couteau lui mord le visage, l'homme surpris resserre son étreinte sur ses cheveux. Cette fois, elle ne pourra pas retenir la charge qui s'enfle et les cafards qui lui sortent par tous les pores de la peau. Elle va exploser à nouveau. Arthur et Dita comptaient sur elle et elle va les laisser tomber d'une manière spectaculaire.

Les cafards dans leur course folle se sont frayé un chemin sous ses ongles, dans ses yeux. Elle sent la charge qui se masse dans tout le circuit de ses nerfs, qui s'immisce jusque dans les moindres recoins de son être, pollue et dénature tout, lui fait perdre la conscience d'elle-même. Elle en a assez, elle n'en peut plus de jouer contre son propre camp. Elle voudrait, juste pour une fois, se concentrer sur l'ennemi, mais elle est submergée et n'y parvient pas. L'homme en face d'elle n'existe plus, il n'y a que ceux qui comptent, les vivants et les morts : Dita, Arthur, Iris, Titus, Nora, la mère de Leila, ses défunts maris, et ces gens qu'elle a croisés et qui n'ont plus de nom. Elle se prépare à leur tendre à nouveau la main… Elle veut les attraper, ils sont tout près, ils attendent un geste de sa part. Ils lui font signe, ils promettent que l'on sera heureux tous ensemble. Smiley, pourtant tout proche, n'est plus qu'une ombre.

Petite sœur, ne fais pas ça ! Regarde-moi, je suis là !

Elle entend le fantôme d'Iris à ses côtés et cherche ses contours dans le tumulte de la grouille. Elle s'est habituée à cette présence spectrale, à ce résidu de leur conversation de sœurs. Illusion ou pas, l'apparition fait partie de son monde. Iris sourit et montre le chasseur.

Et lui ? Il n'a pas le droit d'entrer dans la famille ? C'est peut-être un monstre, mais c'est toi qui l'as créé !

Leila le regarde dans toute sa laideur. Il avait probablement une vie, une famille et une femme à qui il ne peut plus faire l'amour à cause d'un sort de Leila. Elle le prend sous son aile, elle l'accepte, elle l'assimile, elle lui sourit avec tendresse.

Et elle le foudroie.

Smiley se raidit. Sa lame frôle la mâchoire de Leila. Il pousse un gargouillis, esquisse un soubresaut, tressaille dans le maelstrom d'émotions qui confond Leila : le triomphe, la gloire, la colère, la haine, le désespoir, la panique,

tout y passe avant que, dans un ralenti infini, il ne tombe à ses pieds.

Berk, ne regarde pas. Il est tout violet.

Encore parcourue de frissons, Leila fouille le corps étendu de Juli Tesla inconsciente. Elle saisit une arme dont elle ne sait pas se servir, un téléphone portable et un trousseau de clefs, avant de s'attaquer à la porte de la cave.

Cassandra émerge, l'air curieux.

— Dépêche-toi, crie Leila, à moitié hystérique, les chasseurs sont là !

Cassandra considère l'homme souriant à terre, les yeux révulsés, tous les muscles contractés, aussi noueux et sombres que les racines d'un vieil arbre.

— Que lui est-il arrivé ?

— Je l'ai foudroyé, dit Leila.

Cette information lui vaut un regard appréciateur.

— Ton cou saigne.

Leila essuie d'une main le liquide collant qui baigne sa peau et glisse vers son décolleté.

— Va chercher ta fille, va la mettre à l'abri.

Mais Cassandra a levé la tête.

— Il est là, dit-elle. Arthur. Je veux le voir. Il faut que je refasse ma source d'énergie.

Elle s'engage dans l'escalier.

23

Leila étouffe un juron, pose l'arme de la Tesla dans le cachot plombé. La foudre l'a allégée d'une bonne partie de sa grouille.

— Reconstituer tes réserves ? Et tu fais ça comment ?

— Le sexe, en général, lâche Cassandra, sans se retourner.

Le téléphone de la Tesla manque d'échapper aux doigts fébriles de Leila. Il n'est pas verrouillé heureusement. Elle cherche le dernier appel à Damjan et le renouvelle en se mettant en marche.

— Sucre d'orge ? lui répond la voix masculine, avec son très léger roulement de r, plus perceptible au téléphone.

— Passe-moi Arthur sans faire de salamalecs, grogne-t-elle, ou je te crève ta femme.

— Un instant, je vous prie, dit Damjan Tesla.

Leila n'est même pas sûre qu'il se trouve avec Arthur. Son cœur bat si fort qu'elle trébuche dans l'escalier, se rattrape au dernier moment sur les genoux et les mains en lâchant l'appareil.

Ouille.

— Allo ! Arthur ! panique-t-elle en reprenant le combiné.

— Leila, ma belle, tu connais ces gens ?

La voix d'Arthur inonde la pièce de soleil. Elle n'a jamais été aussi ridiculement heureuse ni aussi terrifiée. Les vertus réparatrices du sang d'Arthur sont une chose, mais la vraie magie est dans les vibrations de son léger baryton.

— Je les connais depuis peu, mais je ne suis pas fan. Attention au type qui t'a passé le téléphone. Il est armé et dangereux. Sortons d'ici, chuchote-t-elle.

À l'autre bout de la ligne, elle entend une détonation, les bruits d'une échauffourée émaillée de jurons.

— Arthur !

Un cri, des coups, puis plus rien.

Arthur reprend la communication, manifestement hors d'haleine.

— Je t'ai déjà dit que j'étais hyper content d'avoir pris tous ces cours de boxe ?

L'oreille de Leila lui fait mal, elle écarte un peu le combiné, décrispe ses doigts sur l'appareil.

— Tu es blessé ?

— Non, dit Arthur. Nous avons tué un vase Ming, je pense. Le type va cuver cinq minutes. J'ai bien fait de bosser mon direct du gauche. Je vais essayer de retrouver l'entrée. Cette baraque est immense. Où es-tu ?

Elle se relève, se remet en route sur des jambes en coton.

— En bas. Comment m'as-tu trouvée ?

— J'étais dans ma chambre d'hôpital, a priori en train de dormir, quand une espèce de femme serpent est venue me chercher…… et en un clin d'œil j'étais ici. Qu'est-ce qui se passe ?

Leila débouche dans la cuisine déserte.

— Je crois que nous sommes dans le même bâtiment. La femme serpent, c'est Cassandra, elle t'a appelé pour, hum, créer une diversion. Je viens de passer un jour ou deux enfermée à la cave avec elle. Attention à elle aussi. Elle est assez… bizarre.

S'il avait émis le moindre doute face à ses explications rocambolesques, elle aurait probablement perdu espoir,

mais il se contente d'accuser réception d'un grognement. Le simple fait de lui parler au téléphone redonne courage à Leila. Elle brûle d'envie de le voir, elle a besoin de sentir son énergie près d'elle.

— Il se peut qu'il y ait des chasseurs dans les couloirs, dit-elle à voix basse en risquant un œil hors de la cuisine. Moi, je suis au rez-de-chaussée.

— Moi aussi, chuchote Arthur. Donc, tu as retrouvé la mère de Dita ?

— Je suis désolée, elle m'a piqué ma chemise et elle a utilisé ton sang pour te faire venir.

Un silence au bout du fil.

— Concrètement, je dois m'attendre à quoi ? Si elle m'appelle, je ne pourrai pas m'empêcher d'accourir ?

— Je n'en sais rien, dit Leila dans un souffle.

— C'est toi que je veux, Leila.

Ils marchent quelques instants sans parler, chacun de son côté. Leila n'entend que la respiration rapide d'Arthur à l'autre bout de la ligne. Le couloir est désert et il paraît immense, bien plus long que la veille.

— Alors, Cassandra ? Elle est comment ? relance Arthur.

— C'est un fossile… physiquement, elle a la petite quarantaine. Mais dans sa tête, elle est hors d'âge.

— Pauvre Dita.

— Tu sais, dit Leila, j'étais presque morte. Et j'ai touché ton sang… il y a quelque chose de puissant dans ton sang, je ne serais pas en vie sans toi.

Elle veut le mettre en garde, si d'autres que Cassandra se mettent s'intéresser à lui, il faut qu'il le sache. Mais elle cherche aussi à lui faire comprendre qu'il y a une place pour lui dans cet univers. Qu'il le veuille ou non.

— Leila, dit Arthur, j'ai juste envie de te serrer dans mes bras et de ne plus jamais te laisser partir. Ces derniers jours… plonger dans tout cela sans préavis...

— Je sais, dit-elle. Ne t'en fais pas. Où es-tu ?

— Dans une sorte de couloir. Attends…

Un silence interminable suit, des bruits de voix, de pas.

— Ça y est, dit Arthur, ils sont partis.

— Ils ne vont pas tarder à nous trouver. Il y a des caméras partout dans cette bicoque.

Elle tombe nez à nez avec une domestique en costume. Le genre qui aurait sa place au hameau de la reine en 1788 à faire semblant de garder des moutons, sauf qu'elle porte un plateau d'argent et qu'elle ne craint pas de s'en servir.

— Aïe ! fait Leila.

Sa tête résonne comme une méditation tibétaine. La soubrette en profite pour lui donner un coup de pied tournant dans les côtes.

— Leila ? interroge Arthur d'une voix anxieuse, depuis le téléphone tombé à terre.

C'est absurde. Elle ne va pas se laisser tabasser par une fillette qui fait à peine dix centimètres de plus qu'elle.

— Leila !

— Je suis là ! J'arrive !

Leila pousse un grognement et plaque la soubrette contre le mur du couloir. Celle-ci l'attaque avec des ongles si longs et si durs que Leila se demande à quel genre de traitement manucure elle a bien pu recourir. La bonne lui lacère la gorge avec ces serres. Leila riposte avec un super-coup de boule. La jeune fille s'écroule contre le mur, la bouche ouverte, les jambes écartées sur ses porte-jarretelles en dentelle.

Y a pas à dire, t'es douée.

— Je suis là, dit Leila à Arthur. Attention au personnel de maison. Ils sont vicieux.

Tu te rappelles quand on était petites ? Les répétitions générales anti-chasseurs ? Nora faisait rempart de son corps. Moi, j'étais là pour jouer l'appât, l'ingénue blonde en nuisette transparente qui s'égosille en haut de l'escalier. Et toi… tu devais avoir quoi, dix, onze ans ? Tu étais vraiment minuscule. Toi, tu devais te cacher dans le placard de l'entrée avec un couteau. La matrone, la vierge effarouchée, et le monstre tapi dans l'ombre.

Leila hoche la tête, sourit. Nora leur a vraiment fourni une éducation hors pair.

— Je suis dans une enfilade de petits salons pleins d'antiquités et de froufrous, dit Arthur. Je ne trouve pas la sortie.

— Pas de couloir principal ? Tu as une fenêtre à proximité ? Que vois-tu dehors ?

Chasseur à six heures ! alerte Iris.

Leila fait volte-face et a un choc. Elle est nez à nez avec Youri. Il s'est déjà échappé de sa cave ? Elle n'a pas le temps de faire le calcul et évite de justesse son énorme poing.

Leila, ma chérie, je sais que je te malmène, mais n'oublie pas que je t'aime. Tu penseras à moi quand tout sera fini ?

Mais qu'est-ce que tu racontes ? grogne Leila en envoyant une sorte de gifle ratée dans la face du type. Cela reste plus ou moins sans effet ; Youri attrape son bras et l'attire à lui, l'air menaçant.

— Où est Smiley, mrusna kurventiq ?

— Au pays des rêves, répond Leila.

Et ce serait bien pratique d'y expédier aussi celui-ci, mais elle n'y arrive pas. Elle n'a pas le bon rapport avec lui. Elle l'a pourtant hébergé et nourri. Apparemment ça ne vaut pas, en termes d'expérience commune, ce qu'elle a partagé avec Smiley en lui lançant le mois dernier un sort de cheval. Elle en est réduite à maudire son concierge trop zélé pendant que Youri la met à genoux et l'immobilise d'un simple mouvement du poignet.

Ce qui est important dans la vie, c'est l'amour, continue Iris . Tu as trouvé un type bien, un type qui pourrait prendre racine, c'est capital, essaye de ne pas tout rater. Écoute les conseils de ta grande sœur.

— Aïe ! crie Leila. On voit bien où ça mène d'écouter les conseils de sa grande sœur.

— Qu'est-ce que tu racontes, kuchka ? gronde l'armoire à glace.

D'accord, j'ai un peu merdé par le passé, mais cette fois, je te parle d'outre-tombe, tu ne pourrais pas avoir un peu de respect pour mon nouveau statut de fantôme ?

Tu as dit toi-même que tu n'étais qu'une hallucination. Laisse-moi me bastonner tranquille maintenant, s'il te plaît.

Excuse-moi, j'en ai pour une seconde.

Youri pousse un juron, Leila entend un bruit sinistre de bris d'os, puis une montagne de muscles s'effondre sur elle.

Ouch ! Ça fait hyper mal !

Le corps du chasseur roule sur lui-même et Leila se dégage, un peu sonnée. Iris secoue sa longue main blanche, une expression consternée sur le visage.

Leila, vache, tu me dois une radio du métacarpe !

Le spectre est si solide, si incarné… Leila a l'impression qu'elle voit son pouls battre doucement sur sa gorge rose, qu'elle sent l'odeur sucrée de sa peau. Elle avance une main tremblante vers sa sœur :

— Iris… Tu es vraiment là ?

Bien sûr que je suis là !

La main de Leila effleure une peau chaude et vivante. Toutes deux font un bond en arrière.

— Non, je veux dire, tu n'es pas seulement un produit de mon imagination ?

Mais si ! Qui a dit que les produits de ton imagination ne pouvaient pas mettre un pain à un crétin ?

— Leila ? Leila !

Iris ramasse le téléphone et le tend à Leila qui s'en saisit, stupéfiée.

— Je suis là, dit-elle, ça va. Enfin, je crois.

La voix d'Arthur tremble au bout du fil.

— Euh… Leila… j'ai une impression bizarre. Tu te rappelles que je pensais être au rez-de-chaussée moi aussi ?

L'estomac de Leila exécute un triple lutz ; elle sait déjà ce qu'il va lui dire. Si elle était Viviane, elle se serait procuré quelque part des sorts de désorientation, elle en aurait installé partout dans son repaire pour déboussoler les intrus. C'est évident.

— Où es-tu maintenant ? s'enquiert-elle le cœur battant.

— À la fenêtre d'un genre de boudoir… je dirais au troisième étage.

— Essaye de trouver l'escalier le plus proche, répond-elle en serrant les dents.

— Je suis perdu dans l'antre d'une sorcière, hein ? demande Arthur d'une voix qui tremble un peu.

— Oui.

— J'aurais dû me douter que les sorcières n'avaient pas toutes un nez crochu et un déguisement de bohémienne comme toi, plaisante-t-il. J'aurais dû me douter que cette dame blonde…

— Tu as vu Viviane ? coupe Leila, le cœur battant. Blonde, traits fins, tailleur luxueux, l'air souverain, complètement givrée ?

— C'est elle qui m'a ouvert la porte. Sa tête me disait quelque chose.

— Tu l'as sans doute vue dans le journal.

— Elle m'a servi un thé et des gâteaux et m'a demandé de t'attendre ici.

Leila sent ses jambes flageoler, elle doit se rattraper au mur pour ne pas tomber.

— Elle t'a servi un thé ?

Un accès de panique soudain la fait hyperventiler, elle voit des taches noires devant ses yeux. La grouille atteint de nouveaux sommets inédits, cinq minutes après un départ de foudre majeur.

— J'ai trouvé ça plutôt sympa sur le moment, admet Arthur.

Un court silence au bout du fil, puis la voix d'Arthur lui parvient à nouveau, inquiète.

— C'est comme dans les dessins animés et les contes de fées ? Il ne fallait pas le boire ?

— Magne-toi de dénicher un escalier, dit Leila, la gorge nouée. Il faut qu'on te fasse sortir d'ici.

— Je dois m'attendre à quoi ? veut savoir Arthur.

— Si c'est ce que je crains, si Viviane t'a fait boire un philtre avec ce thé et qu'elle invoque ce sort en ta présence… tu seras à elle. C'est de la magie noire, Arthur, il faut que tu te sauves. Maintenant. Saute par la fenêtre s'il le faut.

Elle-même entre dans un salon, s'approche du mur, regarde par le carreau. Constate qu'elle se trouve non plus au rez-de-chaussée comme elle le croyait, mais au premier étage sur cour. Elle essaye sans succès d'ouvrir la fenêtre. Elle enroule son bras dans le lourd rideau moiré de panne de velours avec ses pompons ridicules. La voix angoissée d'Arthur lui parvient alors qu'elle s'apprête à briser la vitre.

— Leila ! Je suis à la fenêtre… Il n'y a plus rien derrière, je veux dire, plus d'extérieur, juste un mur.

Il semble si paniqué qu'elle décide de laisser tomber toute précaution superflue.

— Crie. Fais du bruit.

La voix d’Arthur lui parvient, toute proche.

Le cœur sur les lèvres, elle se rue vers lui en se dirigeant à l’oreille, tente en vain de forcer une porte de séparation, découvre que le couloir a changé de place, traverse un salon puis une chambre, aperçoit de la lumière…

Elle entre en courant dans un boudoir encombré au moment même où Arthur y pénètre par la porte opposée. La pièce est saturée de meubles anciens et éclairée par une multitude de lampes d’ambiance. Tous les rideaux y sont tirés.

— Leila !

Il a visiblement pris quelques coups au visage. Elle n’a jamais été aussi contente ni aussi terrifiée de voir quelqu’un. Elle s’élance vers lui, se jette dans ses bras. Il a exactement la forme qu’il faut, c’est comme deux continents perdus qui se retrouvent après une éternité de dérive.

— J’ai cru que je ne te reverrais jamais.

Il la serre contre lui, lui caresse les cheveux. C’est trop de douceur, plus qu’elle pense en avoir jamais mérité.

Une voix s’élève sur sa droite.

— C’est vraiment un crève-cœur, vous êtes tellement mignons ensemble.

Viviane trône dans un fauteuil à oreillettes, royale à son habitude et bien sûr, idéalement mise en valeur par l’éclairage diffus de la pièce. Elle porte une robe dorée à sequins avec une sorte de peignoir brocardé d’or, parce qu’en fin de compte pourquoi pas ne s’habiller selon ses fantasmes dans l’intimité de son logis ?

— Tu as une vie assez distrayante en ce moment, Leila, je dois dire. Je te suis à la télé depuis tout à l’heure, c’est encore mieux qu’un bon soap. D’abord le numéro avec Smiley. Plutôt impressionnant, surtout que tu étais mourante il y a une heure : il faudra me raconter comment tu as fait. Puis la course-poursuite dans les couloirs. Puis les retrouvailles.

— Qu’est-ce que tu veux, Viviane ?

La reine hausse les épaules : comme si elle allait révéler à une forme de vie inférieure le résultat escompté de ses manipulations.

— Où est passée Cassandra ? demande-t-elle.

C’est au tour de Leila de feindre l’ignorance. La mère de Dita est en train de « reconstituer » son énergie quelque part, un membre du staff de Viviane en fait sans doute les frais dans un coin sombre. Leila trouve cette idée plutôt réjouissante, elle cherche une réponse de dure à cuire pour énerver Sa Majesté quand ses yeux tombent sur la mignonnette avec laquelle jouent les mains racées, manucurées de la reine. L’emprise. La mignonnette est vide.

Ma chérie, il va falloir faire sans moi maintenant.

— Viviane, si tu invoques ce sort… dit Leila.

— Ne gâche pas tout, c’est la première fois pour moi. Je le destinais à Satie, mais j’ai trop hâte de l’essayer. J’ai lu le grimoire, c’est très bien expliqué.

Leila laisse échapper un rire rauque qui ressemble plus à un aboiement ou à un sanglot. Convoitise ? Bien expliqué ? Et si Viviane réservait cette emprise pour son chasseur préféré, qu’a-t-elle besoin d’entraîner Arthur dans ses expérimentations ?

— Pourquoi ? demande-t-elle. Qu’est-ce que tu nous veux ? Qu’est-ce que ça peut te faire, que ton chasseur ait décidé de me faire la peau ?

— Rien du tout, dit Viviane, sans faire le moindre effort pour avoir l’air sincère. Il faut juste que je change les rapports de force entre nous.

— Ne t’imagine pas que tu vas prendre ton pied, grince Leila. Ça reste mon philtre, c’est moi qui l’ai mélangé.

— Mais oui ! approuve Viviane. Je sais bien. C’est toi qui régales. Ton cheptel, tes ingrédients. Ta charge. Enfin tu vas pouvoir t’offrir une vidange complète. Depuis le temps que je te le propose et que tu ne veux rien entendre.

— Tu ne sais pas où tu mets les pieds, dit Leila en faisant un pas vers elle.

Si elle arrive à empêcher Viviane de prononcer sa formule, elle peut encore sauver Arthur.

— N'approche pas de la reine ou je fais des trous dans ton mec, annonce une voix, celle de la Tesla.

Leila se fige sur place. Juli Tesla est accoudée à la cheminée et pointe sur eux une arme à feu. Elle a une énorme bosse sur le crâne et ne paraît pas de très bonne humeur.

— Leila, ma chérie, dit Viviane, réfléchis bien à ce que tu auras envie de faire ensuite. Tu vois, je ne demande rien. Je te laisse écouter ton cœur. Tu es libre de partir. Tu fais ce que tu veux, de ton plein gré.

Difficile de faire plus évident comme appel du pied. Certes, Convoitise n'a jamais réclamé la subtilité. Il est juste très à cheval sur le respect des formes. Bien sûr, Leila donnerait n'importe quoi pour qu'Arthur puisse ressortir sain et sauf de ce labyrinthe infernal.

— Prends mon foie ! se dépêche-t-elle de promettre. Laisse partir Arthur, et tu peux avoir mon foie.

Arthur intervient :

— Leila, qu'est-ce que tu racontes ? Tu sais que tu as besoin de ton foie pour vivre ?

— Si ça ne t'embête pas, dit Viviane, je préfère adopter quelques mesures de sécurité avant d'accepter ta proposition. Tu pourras m'offrir ce que tu veux ensuite ; on s'en reparle tantôt.

— Ne fais pas ça ! s'écrie Leila. Ce n'est pas nécessaire.

— Peut-être pas, admet Viviane, mais j'en ai très envie.

Tu monopolises l'attention de son mec,   observe Iris.   Alors, elle va te piquer le tien.

— Ce sort est irréversible. Et il a un prix, rappelle-t-elle.

Elle entend sa voix, de plus en plus désespérée.

— Convoitise ne mentionne aucun prix, dit Viviane. J'ai vérifié.

— Tu ne connais pas Convoitise. Il y a toujours un prix : il est dans le pacte. Celui qui invoque finit toujours par payer. Ne fais pas ça, Viviane. Tu peux avoir mon foie, parole d'honneur. Garde ton chasseur, je n'en veux pas, prends mon pouvoir, fais ce que tu veux.

Viviane contemple un instant la bouteille miniature entre ses mains, puis entame l'invocation.

— Moi, Viviane Destel, par le truchement de Leila Dahmani ici présente, qui fournit la charge de ce sort…

— Viviane, s'il te plaît !

La reine, cependant, est trop occupée à s'écouter parler pour entendre autre chose. Leila cherche désespérément une porte de sortie. Devant la porte par laquelle est entré Arthur, la Tesla leur barre le chemin. Leila se retourne : derrière elle, Damjan Tesla a pris une position symétrique. Leila fonce vers la fenêtre et écarte le rideau, il n'y a plus de vitre, rien qu'un mur nu. Est-ce une illusion ? Il n'y a qu'un seul moyen de le savoir. De toutes ses forces, elle envoie son poing contre le papier peint rococo. La panique fleurit en même temps que la douleur lorsque ses jointures éclatent sur la joue ronde et rose d'un putto entouré de grappes de raisins.

—… avec Convoitise pour témoin…

Leila agite sa main en jurant, le sang perle sur la chair écorchée et fendue. Arthur est auprès d'elle en deux grandes enjambées, il pose sur elle sa main douce, chaude, pleine d'énergie. Elle sent son pouls qui bat, solide et rassurant, et croise son regard préoccupé.

— Leila, écoute-moi, dit Arthur. Je veux que tu t'occupes de Dita, compris ?

Ils sont au fin fond du cul-de-sac, faits comme des rats, complètement finis. La confiance qu'elle lit dans les yeux d'Arthur lui coupe le souffle.

— … Arthur Sissi, qui as bu mon philtre…

Leila ne peut pas accepter cette conclusion, elle cherche encore un moyen de les extraire de ce cauchemar. Il n'y a qu'une porte de sortie et c'est sur le cadavre de Viviane. Elle rassemble ses forces, invoque toute la panique qu'elle ressent à l'idée de perdre irrémédiablement Arthur, mais elle vient de foudroyer Smiley, c'est trop tôt pour une autre décharge, elle sait déjà qu'elle grouille mais ne débordera pas.

—… je te soumets à ma volonté.

Allez, petite sœur, arrivederci baby.

Les cafards semblent enfin comprendre l'urgence et se réunissent pour former une nouvelle déferlante, prêts à tout lessiver sur leur passage. Mais le temps est écoulé et c'est Convoitise qui collecte toute cette charge. L'emprise se noue avec le bruit d'un fouet qui claque.

Elle a raison Viviane… Tu vas voir : à côté, tout le reste, l'amour, la mort, c'est vraiment de la gnognote.

Et de fait, la différence de potentiel est vertigineuse. La décharge réduit en cendres le souvenir même de la plus intense émotion que Leila ait jamais éprouvée. Pendant un instant indéfini, elle n'est plus qu'un éblouissement, elle perd complètement la notion de sa propre existence. Elle part en combustion spontanée et se rallume mille fois avant d'être anéantie, consumée.

Quand elle revient à elle, il n'y a plus un seul cafard sous sa peau. Toute son armée est brûlée, elle est complètement nue et sans défense. Iris a disparu, le silence est assourdissant. Pour la première fois depuis des semaines elle se sent normale… et ne se reconnaît plus du tout. Elle n'a plus qu'un seul repère dans cet océan de sensations déstabilisantes : la main d'Arthur qui enserre son poignet.

Elle se presse doucement vers lui, cherche le contact de son corps. Elle voudrait l'étreindre avant d'être tout à fait redescendue de ce trip monumental.

Il la repousse. Elle traque sur son visage la raison de ce refus, veut boire ses traits familiers, ses yeux qui pétillent, mais ne retrouve pas trace de son amoureux. Le visage d'Arthur est vide de toute expression. Elle pose une main sur son épaule et doit la retirer presque immédiatement, choquée : sous sa paume elle a senti des muscles raides et hypertendus. Elle veut faire un pas en arrière mais il la retient d'une poigne pétrifiée.

— Arthur ! Viens, on sort d'ici.

Leila recule, elle tente de l'entraîner à sa suite. Il résiste. Elle a beau lutter, il ne lâche pas d'un centimètre. Elle inverse la vapeur, essaye de s'approcher de lui, mais il la coince tout aussi efficacement. L'esprit de Leila, pris au piège, se heurte encore et encore aux parois d'une boîte close. Elle ne peut pas croire que ce soit fichu, que Viviane ait pris Arthur sous son emprise totale et pour toujours. Il est aux abonnés absents, ses traits mobiles et vivants figés dans une expression vacante.

— Arthur, c'est moi ! Leila.

Ce n'est pas possible. Il doit être encore là quelque part, derrière la façade de ces yeux éteints.

— Merci, Arthur, dit Viviane. Je suis très contente.

La satisfaction visible d'Arthur lorsqu'il reçoit le susucre verbal de Viviane terrifie Leila plus sûrement encore que sa prise sur ses avant-bras.

Et tout cela, c'est de sa faute. Elle a fait la leçon à Viviane sur l'usage de Convoitise et le prix à payer pour sa magie noire, elle aurait dû s'arrêter à temps, avant de s'engager aussi loin dans ce jeu de dupes. Elle aurait dû se souvenir que Convoitise ne donne d'une main que pour mieux reprendre de l'autre.

Iris, je suis désolée, je t'ai jugée, mais je ne vaux pas plus cher, pense-t-elle avant de se rappeler que la grouille ayant atteint un niveau historiquement bas, le spectre a disparu et qu'elle est seule.

— Je la ramène dans la chambre d'amis ? demande la Tesla.

— Ce n'est pas la peine, Juli, Arthur va s'en charger.

— Je préfère quand même les suivre, maugrée la Tesla. La magie, c'est super, mais je ne crois pas au père Noël.

— Un jour, prononce Viviane, je ferai de toi une convaincue, ma petite Juli.

Arthur s'est déjà mis en route, il emporte Leila avec lui comme si sa résistance ne pesait rien du tout. Leila tente une dernière fois de négocier.

— Tu te rends compte que je n'ai plus aucune raison d'accepter un marché avec toi ? lance-t-elle à Viviane.

— Mais si, répond celle-ci. L'enfant sera là bientôt. Je suis sûre que tu vas retrouver ta motivation. Une bonne sieste te fera peut-être du bien après tout ça. Juli, très chère, quand notre homme est-il parti pour l'hôpital ?

La Tesla regarde sa montre.

— Il y a une petite heure ; ça ne devrait plus être très long.

— Parfait, conclut Viviane. Arthur, tu peux disposer. Fais attention.

Sans un mot ou un même un signe pour dire qu'il a compris, Arthur pousse Leila vers la porte. La pièce change de physionomie au fur et à mesure qu'ils avancent. Les illusions s'effondrent. Les meubles se déplacent et se réagencent. Une fenêtre apparaît à deux mètres de l'endroit où Leila a frappé le mur, suggérant un premier sur cour. La lumière du jour finissant tombe sur les objets et les corps.

Leila essaye de toucher Arthur, d'entrer en communication avec lui. Il ne veut rien savoir et la rembarre d'un geste brutalement impersonnel. Au bout d'un couloir peuplé de guéridons graciles en forme d'insectes et de peintures surréalistes hideuses, ils s'engagent dans un escalier vers les étages inférieurs. Leila, les membres engourdis par la décharge, rate la première marche et se voit déjà plonger la tête la première. Arthur la retient sans bienveillance : il a une mission à accomplir et il la mène sans état d'âme. Pour peu qu'il ait encore une âme.

En septembre dernier, quand Iris avait mesuré les conséquences terribles de ce sort d'emprise jeté à son petit ami, elle avait cherché par tous les moyens à revenir en arrière. Elle n'avait réussi qu'à mettre tous les gourous et thérapeutes de la capitale d'accord : l'emprise magique que produit Convoitise ne devrait pas être possible. Elle relève d'arts tellement noirs qu'ils renvoient dos à dos l'ensemble des praticiens de l'occulte. Convoitise a lui-même la prévenance de l'exprimer dans sa préface : tous ses sorts sont réputés irréversibles.

Et pourtant Leila vient de se soustraire à l'un d'eux. Elle aurait dû mourir pour avoir ouvert Convoitise à Viviane. Elle a toujours exploité son « cheptel » en récoltant ses ingrédients sur le dos des malchanceux, mais cette fois l'injustice de sa relation avec Arthur la frappe de plein fouet. Le sang qu'il a donné a permis de la sauver, uniquement pour qu'il soit détruit dans l'heure qui a suivi. Quelle ironie tragique. Et maintenant, il n'y a rien qu'elle puisse faire pour lui.

Rien ?

Une idée absurde et désespérée lui traverse l'esprit. Elle sait déjà que c'est stupide. Le sort précisait « un homme juste », Leila ne remplit vraiment pas le profil, mais cela ne coûte pas grand-chose d'essayer. Pendant qu'Arthur la dirige dans les escaliers, marionnette épuisée et démantibulée qui ne tient même plus sur ses jambes, elle laisse son poing blessé s'écorcher un peu plus sur le mur. Cet hôtel particulier rococo-moderno-kitsch est au-delà du ridicule. Les Tesla ont vraiment besoin de se faire soigner.

Un objet dur et pointu la percute au creux des reins. Le talon de la Tesla :

— Tu te crois où, espèce de truie ?

Leila replie son bras, elle a obtenu ce qu'elle voulait : ses jointures se sont remises à saigner. Plus que quelques marches avant le hall d'entrée du bâtiment, extravagant comme le reste avec ses trois ours blancs empaillés.

— Arthur, je suis navrée, dit Leila.

Et elle lui envoie son poing en pleine bouche.

Il pousse un juron et attrape sa main, mais elle a visé juste. Il n'a peut-être pas eu trop mal, de toute façon ce n'était pas l'objectif. L'objectif, c'était de lui faire goûter le sang de Leila.

— Tu n'as aucune chance, espèce de microbe, dit la Tesla. Encore une preuve qu'il était beaucoup trop bien pour toi.

Leila n'écoute pas, elle surveille Arthur, à l'affût du plus infime changement de physionomie.

Qui ne vient pas. Elle ne voit que son profil découpé sur le mur blanc, bien plus beau que toutes les statues qui bordent le grand escalier. Il ne cille pas, ne trahit pas la moindre émotion, continue à descendre avec elle.

Et de fait, qu'allait-elle s'imaginer ?

Elle va s'avouer vaincue quand elle croit saisir quelque chose. Est-ce un nerf qui a tressauté dans le visage d'Arthur, un fantôme dans son regard, une hésitation dans sa démarche ? Elle en est à exhaler doucement un souffle trop longtemps retenu lorsqu'il tourne la tête vers elle. L'espace d'un très bref instant, elle le reconnaît, pâle et terrifié mais bien présent. Puis il disparaît à nouveau. Elle tend son poing vers lui et cette fois, il ne la repousse pas.

— Hé ! crie la Tesla quelques marches plus haut.

Le sang de Leila effleure les lèvres d'Arthur. Elle sent sa langue, sur la peau et la chair écorchée ; elle ne sait pas si elle préférerait sourire ou mourir sur place. Elle a à nouveau l'impression fugace qu'Arthur est bien là : il desserre son étreinte sur son bras, assez pour qu'elle parvienne à se dégager.

— Pas un geste ! ordonne la Tesla.

Elle saisit Leila à l'épaule mais Arthur fait barrage. Leila est à la porte d'entrée, elle sort sur le perron. La Tesla ne la suit pas. Est-ce Arthur qui l'en empêche ? Leila veut retourner sur ses pas pour l'aider, mais il avait raison. Quelqu'un a besoin de rester dehors pour s'occuper de Dita. Elle muselle sa panique, court droit devant elle. Toute seule, elle ne peut pas grand-chose contre les hommes de Viviane. Elle considère ce fragile petit espoir : d'accord, elle n'est pas un « homme juste », mais elle vaut un moment de doute, une étincelle, peut-être de quoi mettre le feu aux poudres si elle se débrouille bien.

*

Sa tête tourne, elle voudrait s'allonger. Elle a juste besoin d'un petit somme réparateur de quelques instants, ou d'une longue sieste qui dure toute la vie. Elle sort de sa poche arrière le téléphone qu'elle a volé à Juli Tesla, cherche le numéro de l'hôpital, passe un secrétariat, puis deux, martèle impatiemment les trottoirs déserts du seizième arrondissement un soir d'automne par temps sinistre. Elle se sent physiquement légère et moralement effondrée.

La nuit tombe et Satie s'engouffre dans ses pensées avec une précipitation possessive, totalitaire. Il mène son inventaire, semble satisfait de la retrouver plus ou moins opérationnelle. Il est dans un bureau loin d'ici, il regardait sa montre, distrait, mais son ennui s'est éteint d'un seul coup. Qui sait ce qu'il arrivera à lui faire faire cette fois.

La tonalité cesse et quelqu'un décroche finalement.

— Leila ?

C'est la voix de Yann. L'entendre si semblable à celle de son frère retourne le couteau dans la plaie, suscite un soulagement fallacieux et un déferlement de culpabilité.

— Yann, je suis vraiment désolée pour tout à l'heure. Arthur a des problèmes, il faut l'aider.

— Où est-ce que vous êtes ? Personne ne vous veut de mal, il faut que vous gardiez votre calme. Vous êtes avec Arthur ?

Il lui parle comme à un animal dangereux, comme si elle allait exploser et tuer tout le monde, alors qu'elle se sent désespérément vide et nue.

— Votre frère est en danger. Envoyez des collègues, venez le chercher.

Elle lui donne l'adresse en pleurant mais ne sait pas si Yann prend la peine de l'écrire : il la coupe trop rapidement pour avoir eu le temps de la noter.

— Mais enfin, vous allez me dire ce qui se passe ?

— On l'empêche de partir, dit Leila.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

— Moi, rien du tout. Dépêchez-vous. Nous pouvons encore l'aider.

Un silence lui répond. Elle comprendrait qu'il ne la croie pas, ne serait-ce que parce qu'elle lui ment et qu'il semble disposer d'un radar pour ces choses-là. L'intelligence élémentaire devrait interdire à Yann de lui faire confiance maintenant qu'elle a levé la main sur lui. Elle est tout de même obligée d'essayer. Si elle donnait beaucoup plus de sang à Arthur, elle pourrait peut-être le faire revenir.

Il n'y a plus tellement de lumière à présent : elle se met en quête d'une rue plus fréquentée, et d'un taxi.

— Je vais passer un coup de fil à Arthur pour vérifier que tout va bien, propose Yann. Ça vous rassurerait ?

Elle exhale doucement.

— Il vous dira forcément que tout va bien.

Une goutte de sueur s'égare sur ses côtes, malgré le froid.

— Alors j'enverrai quelqu'un, pour en avoir le cœur net. Ça vous va ? Et vous, il faut vous rendre. Qu'est-ce que

vous m'avez fait tout à l'heure ? Vous m'avez drogué ?

— Je ne peux pas me rendre, dit Leila. Envoyez une voiture mais vous, Yann, restez avec la petite fille. Quelqu'un va essayer de l'enlever, si ce n'est pas encore fait.

— Personne n'essaye de l'enlever. Un agent des services sociaux est venu la chercher il n'y a pas cinq minutes. Tout va bien. Et je vous préviens, Leila, vous n'avez pas intérêt à toucher à cette gamine. Vous avez fait assez de dégâts comme ça. De toute ma carrière, je n'ai…

— Quelqu'un est déjà venu prendre Dita ? répète Leila d'une voix blanche.

Elle reçoit un choc au poignet et son téléphone vole sur le trottoir où il se brise quelques mètres plus loin.

— Ho, ça va pas la tête ! proteste Leila.

Elle a juste le temps d'apercevoir un homme en manteau noir, et du coin de l'œil, un van blanc arrêté en double file dans la petite rue calme, la porte coulissante ouverte, le moteur qui tourne. Quelqu'un lui tord le bras dans le dos, pendant qu'un sac en tissu rêche s'abat sur sa tête. Un objet piquant s'enfonce dans son épaule.

— Ça y est, dit une voix masculine, vu la dose ça ne devrait pas tarder.

Plusieurs paires de bras la saisissent, elle essaye de se débattre et ne réussit qu'à se cogner la tête contre un objet métallique. Son dos heurte un sol dur. Une porte claque. Cela sent l'essence, la pizza et le renfermé, une planque pleine de mâles à l'arrière d'un utilitaire. Le moteur redémarre.

Loin d'ici, Satie se lève avec précipitation, rompt une discussion sans prendre congé. Ce n'est pas lui qui a ordonné l'attaque. Il sait qu'on l'a trahi et que sa proie lui échappe. Il est furieux, hors de lui.

Leila entend le rire des hommes près d'elle, un liquide froid lui coule sur la jambe, une odeur de bière teinte l'air.

— Elle est partie ?

Une main secoue son épaule avec rudesse. Elle ne daigne pas se manifester, elle est trop occupée à regarder son dernier petit espoir qui clignote irrégulièrement comme une ampoule en bout de course, faiblit, se rallume avec hésitation, puis s'éteint tout à fait.

24

Elle se réveille dans le noir complet, avec l'impression qu'on l'étouffe en lui appuyant un oreiller sur le visage. Elle griffe l'espace, ne rencontre aucune résistance. Finit par se rendre compte qu'elle est seule. Elle porte toujours cette pièce de tissu qu'ils lui ont mise sur la tête. Elle l'arrache le cœur battant. Il ne fait pas moins sombre. Elle se retourne, tous ses muscles protestent. Combien de temps a-t-elle passé sur le sol nu ? Sa gorge est en feu, elle essaye de se remémorer la dernière chose qu'elle ait bue ou mangée et n'y parvient pas.

Elle perçoit un bruit de pas qui s'approchent. Elle a à peine le temps de remettre le sac sur sa tête et de reprendre une position allongée et immobile. La porte s'ouvre, la lumière filtre à travers le tissu rêche. Leila retient son souffle mais son cœur bat si fort qu'on doit l'entendre.

— Dans cinq minutes, lance une voix masculine tandis que la porte se referme.

En une seconde elle est debout, libérée à nouveau du sac en tissu, et marche dans la direction approximative de la porte. À tâtons, elle cherche frénétiquement une poignée, sent la panique monter parce qu'elle n'en trouve aucune, finit par la heurter de l'avant-bras à un mètre sur sa gauche. La porte n'est pas fermée à clef. Elle donne sur un couloir à peine mieux éclairé. De vagues veilleuses permettent d'apprécier la longueur du conduit, ses murs irréguliers. Une odeur de moisissure évoque le sous-sol. Tous les quelques mètres, une porte fermée. Leila avance le cœur battant. Elle entend des voix plus loin.

C'est plus fort qu'elle, il faut qu'elle sache. Et si Iris se trouvait là ? Elle se dirige vers la porte voisine, tourne la poignée. La porte s'ouvre sur une pièce vide, meublée en tout et pour tout d'une chaise. Leila se remémore les scènes entrevues sur les écrans de contrôle de la forteresse, lorsqu'elle a pisté Satie quelques jours plus tôt. Elle clôt la porte le plus discrètement possible avant de passer à la suivante.

Celle-ci est fermée à clef. Leila gratte la surface tout doucement. Un rugissement étouffé lui parvient, inhumain et glaçant. Elle recule d'un pas. Les voix masculines dans le couloir sont de plus en plus distinctes. Elle fait demi-tour et se presse. Où est la sortie ? Si elle accorde une seule pensée aux chasseurs, elle va perdre les pédales.

Comme attiré par sa panique, Satie envahit son esprit. Il est dans sa voiture, sur l'autoroute en direction de Paris. Il rentre. Il brûle toutes les limitations de vitesse. Il serre le volant si fort que ses doigts sont douloureux et écoute BFM d'une oreille, par habitude. Il se concentre sur l'horizon, sur le scandale de l'espace qui refuse de se replier sur lui-même, de se raccourcir.

Leila en est presque à le supplier de se dépêcher, de ne pas la laisser en pâture à ces autres prédateurs qu'elle ne connaît pas. Mais bien sûr, c'est absurde. Les pas derrière elle se rapprochent.

Pas par ici, prévient Satie, c'est un cul-de-sac.

Et de fait, Leila aperçoit à présent le mur en face d'elle. Les pas, les voix l'ont rattrapée :

— Qu'est-ce que tu fiches là, sale pute ?

Elle se jette sur la porte latérale la plus proche. C'est fermé. Un long cri d'angoisse — une praticienne est enfermée dans cette pièce ? Mais non, la plainte s'échappe de sa propre gorge. Les chasseurs sont sur elle. Elle rue, se cabre et crie de plus belle, mais ils sont trois. Elle reconnaît l'un d'entre eux, elle l'a vu avec Satie la nuit où elle l'a suivi, le type calme et sûr de lui qui donne l'impression d'être à sa place (même si cela fait de lui un fou). Les deux autres, un grand très maigre et un barbu chauve, ont tout simplement l'air de paumés.

— Je t'avais dit que les tranquillisants, il fallait vraiment mettre la dose ; elles ne sont pas comme nous. Elles suent tout par la peau comme des crapauds. Elle aurait pu s'échapper.

Leila est à genoux, une main la tient par les cheveux et presse sur sa nuque, une autre lui plaque le poignet contre l'omoplate et l'oblige à ployer. Elle tente de se lever mais ne réussit qu'à se faire écraser plus bas vers le sol.

— Je veux voir votre chef !

Elle a une proposition à lui faire, avec lui elle pourra négocier.

— Désolé, il est occupé ailleurs.

Une autre sensation se superpose : des mains qui caressent et se veulent rassurantes, comme pour apaiser un animal devenu fou. Satie lui conseille de rester tranquille pour l'instant et d'ouvrir grandes ses oreilles. Le message

ne fait que décupler sa panique. Elle se débat tellement qu'elle se retrouve à plat ventre, le nez contre le sol en terre battue.

— Arrête ça ou je te démonte l'épaule, dit une voix qu'elle n'écoute pas.

La main de Satie se referme sur ses pensées et le calme revient, étouffant. Leila, engourdie, cesse de lutter.

— Tu vois, quand tu veux.

Encore des pas, une autre voix d'homme annonce :

— Gustave, la reine des putes a appelé pour toi, elle dit que c'est une erreur, elle invoque les accords. Le boss a laissé quatre messages.

Un des types qui maintiennent Leila au sol siffle entre ses dents :

— T'es pas n'importe quelle pute, toi, hein. T'es spéciale !

— Débranche le téléphone et vérifie les alarmes, ordonne une voix profonde que Leila attribue instantanément au type calme. Ferme les portes et rejoins-nous. On y va. Les gars l'ont mérité.

Les muscles ankylosés, les réflexes aplatis, Leila n'a d'autre choix que de se laisser mettre debout et de suivre le mouvement. Il faut qu'elle trouve la faille, qu'elle gagne du temps. Elle s'adresse au type calme à la voix de basse.

— Gustave, c'est ça ?

— Qu'est-ce que tu veux ?

— C'est toi le chef maintenant ?

— Il n'y a plus de chef. Il n'y a que des frères qui ont soif de justice.

— Le chat parti, les souris dansent, raille Leila.

Elle se méfie de la sérénité de ce Gustave et essaye de le faire sortir de ses gonds mais il ne tombe pas dans le panneau :

— C'est plus profond que cela.

Leila sent la colère de Satie qui enfle ; les chasseurs sont à lui, il ne souffrira aucun putsch. Gustave est un apparatchik comme Satie, apprend-elle, il utilise l'impatience des chasseurs pour sa propre promotion politique. Il a vu arriver une vague de frustration collective, il s'imagine que s'il surfe bien, elle l'emmènera vers de nouveaux rivages, de nouveaux pouvoirs.

— C'est quoi ton problème ? l'aiguillonne Leila. On t'a refusé ta garçonnière de fonction ?

Gustave ouvre la porte, dirige Leila dans la pénombre. Ils entrent dans une pièce voûtée aux airs de chapelle. Avec à la place du chœur, une vaste et massive table haute d'allure solennelle. Leila déglutit et relance :

— Et c'est une vie agréable, au jour le jour comme ça au milieu des épaves misogynes serial killers et cannibales ?

— La plupart des gars avaient une vie normale, avant. Et ta vie à toi, elle est agréable ? Semer des cadavres et des estropiés partout sur son passage sans jamais répondre de ses crimes, c'est épanouissant ?

Leila hausse les épaules, mais elle tremble de tout son corps. Un à un des types les rejoignent, aussi furtifs que des ombres.

— Hm, dit l'un d'eux, ça sent la proie.

Gustave les laisse approcher. L'un d'entre eux avance une main vers Leila et lui touche le bras, un autre s'enhardit et lui tire les cheveux, un troisième lui crache dessus. Elle va se faire lyncher sur pied, elle n'arrivera même pas jusqu'à leur autel sacrificiel à domicile.

Gustave demande le silence.

— Mes frères. Je vous sais affamés et en quête d'un espoir. Je vous ai apporté une sorcière, l'une des plus vicieuses de la capitale. Sa spécialité ? La magie noire. Elle est pour vous.

Les hommes massés autour d'eux explosent en un cri.

— Je voulais aussi vous dire que nos règles allaient changer. Notre management va évoluer. Dans tous les pays, des voix s'élèvent contre la corruption de notre organisation et les efforts s'unissent pour reprendre en main notre cause. Les sorcières doivent disparaître une bonne fois pour toutes !

Un concert d'approbations lui répond.

— Ce soir, c'est notre chasse à tous, c'est le début d'une autre ère, plus efficace, plus égalitaire, conclut Gustave. Nos nouveaux leaders et moi-même souhaitons que chacun d'entre vous puisse étancher sa soif de justice.

« Nos nouveaux leaders et moi-même » ? À l'entendre s'écouter parler, on dirait que quelqu'un a lancé une OPA sur les chasseurs. Leila n'a pas vraiment le temps de considérer cette information : des mains la saisissent et l'attirent vers l'autel en bois sombre. Elle freine des talons mais perd du terrain, gagne une vue imprenable sur l'installation. Les chaînes fixées aux quatre coins de la table, les énormes écrous, le couteau posé sur la surface mate. L'odeur métallique. La forme incurvée des rigoles, tout autour de la table comme sur une planche à découper le rôti.

Leila tombe à genoux, des mains la saisissent par les cheveux et la forcent à se remettre debout.

— Viens essayer les fers, on veut voir si c'est la bonne taille. T'es vraiment une demi-portion.

— On va pas la saigner maintenant ? fait une voix craintive. Avec le chef qui n'est pas là !

— T'as pas tout suivi, hein, Marco ? Le chef voulait se la garder pour lui tout seul. C'est Smiley qui l'a dit et voilà, il est où Smiley ? Comme par hasard, il a disparu. Moi, je veux la démocratie. Marre de lui laisser la part du lion et de m'asseoir sur ma vengeance. Un plat qui se mange froid, non, pas du tout, moi, je veux ma vengeance à 37 degrés !

Une main place le bras de Leila sur la surface de bois lisse, elle sent le contact froid du métal.

— C'est fermé. Qui a la clef ?

— Marco, va chercher la clef chez Satie et reviens vite.

— Pendant ce temps, on n'a qu'à jouer un peu. Une chasse, c'est une chasse. On va l'attraper. Tous ensemble.

Marco dit :

— Je préférerais jouer aussi.

— Toi, le bizuth, tu feras ce que l'on te dit. Ça va faire quatre ans que je ronge mon frein. Quatre ans à récurer les chiottes de Sa Majesté, à intimider les futures proies pour Messieurs les Grands Chasseurs de la Haute.

Leila voudrait profiter de l'hésitation pour s'enfuir, mais trois paires de mains différentes au moins l'arriment fermement à cette discussion surréaliste. Les rangs des chasseurs s'écartent soudain et Gustave reparaît.

— Sorcière, tu as cinq minutes d'avance. Les portes du pavillon sont fermées pour la nuit. Cinq minutes pour te cacher.

— C'est quoi, proteste Leila, une pêche aux canards ? La chasse pour les nuls ?

La gifle l'atteint si rapide et si violente qu'elle lui ôte tous ses doutes sur les forces décuplées des chasseurs, même ordinaires. Une douleur aiguë à la mâchoire oblitère momentanément tout le reste. Ce salopard lui a cassé une molaire. D'une simple tarte. Et toujours pas le moindre cafard à l'horizon.

Que fait Satie ?

Il arrive. Il fonce autant que possible sur l'autoroute congestionnée, il accélère, il ralentit, il slalome entre les Audi et les Kangoo. Il n'est plus très loin de l'entrée de Paris maintenant. Il veut que Leila aille s'enfermer dans ses appartements. Il va lui montrer le chemin.

Un des chasseurs se met à compter d'une voix de crécelle haut perchée. Les hommes lâchent Leila qui prend un départ lancé, trébuche, se rattrape in extremis. Elle sort par une porte latérale, elle suit les indications de Satie et s'engage dans les couloirs à toutes jambes.

Les chasseurs n'ont pas respecté le délai de cinq minutes. Soif de justice, mon œil. Ils veulent tous un morceau de la bête. Leila accélère, souffle comme une locomotive, projette en avant ses jambes, ses bras. À droite, ordonne Satie. À gauche. Elle s'enfonce plus profondément dans la forteresse en écoutant ses instructions. Cet endroit est

un vrai labyrinthe.

Cache-toi ici, dit Satie. Elle disparaît dans un cagibi et laisse passer ses poursuivants, la poitrine en feu, dissimulée au milieu des serpillières. Puis elle ressort et fait demi-tour. À gauche ! Un deuxième peloton de chasseurs se précipite à la suite du premier, elle esquive en empruntant un autre couloir. Puis à droite. Quel dédale. Ce n'est plus loin, assure Satie, mais ici un homme lui barre le chemin et impose un nouveau détour.

Elle court, les bruits de pas derrière elle se rapprochent. Elle va cracher ses poumons, elle n'a aucun entraînement, aucune réserve d'énergie à part le stress. Droite, gauche, droite, elle les sème et les éparpille grâce aux conseils de Satie dont la voiture tout à coup ralentit.

Et maintenant, droite ou gauche ? Satie n'a plus d'avis. Sa concentration est requise ailleurs. Contrôle d'identité et des papiers du véhicule. Une distraction minime suffit, il ne peut pas tenir la communication avec elle.

— Satie, bordel !

Elle prend à droite au hasard.

Non ! Pas à droite !

Seule solution possible, à présent, un long escalier de service en colimaçon qu'elle emprunte hors d'haleine en se jurant qu'elle se mettra au jogging si jamais elle en réchappe. Ce n'est pas le bon escalier. Elle parcourt à présent une aile qui a dû jadis être consacrée à l'hébergement de la valetaille. Des chambres de bonnes se succèdent, aussi spacieuses que des box d'écuries. Le couloir sert de dortoir. Tous les lits sont faits, les possessions personnelles rangées sur des petites étagères, clapier après clapier. L'ambiance est militaire et triste à pleurer.

Une silhouette apparaît à l'autre bout du couloir. Satie manque de jurer à la face du policier qui lui rend à présent la carte grise de sa voiture. Leila reconnaît le chasseur maigre et dégingandé. Elle fait volte-face mais l'autre issue est bloquée par un énième tordu qui avance sur elle. Elle entre dans un box, évalue la fenêtre minuscule.

— Stan ! Elle est dans ta chambre ! Tu ne veux pas venir en profiter ? lance l'homme qui arrive derrière elle.

— J'ai des droits sur elle ! Poussez-vous, je veux ma part !

Pendant qu'ils la dépècent ainsi à distance, Leila monte sur le lit pour forcer un vieux vasistas boursouflé de rouille.

Satie est de retour. Il revient sans frapper, comme une autorité qui s'impose, une peau qu'on déchire. Leila encaisse le choc, la tête lui tourne, elle perd un instant l'équilibre et la notion du présent.

— Dégueulasse ! proteste une voix lointaine. Elle a vomi sur ma couverture en patchwork.

Les choses se remettent en perspective, comme si les oreilles de Leila se débouchaient après un atterrissage difficile. Elle sent qu'on la secoue, qu'on la gifle à nouveau. Un des chasseurs dit :

— Laisse-la tranquille, on n'est pas pour la violence contre les femmes ici.

— Non, dit un autre, on est pour la violence contre les sorcières. Vous autres carriéristes, vous ne pouvez pas comprendre.

— Mais il y a toujours un procès avant, objecte un autre. Vous ne savez pas, vous êtes trop nouveaux.

— Tout ce que je sais, c'est que je n'en peux plus d'attendre mon tour. Hier j'ai fêté l'anniversaire de mon fils. Il aurait eu six ans.

Ce qu'il implique est si horrible que Leila ne peut s'empêcher de lui répondre :

— Je ne sais pas ce qui est arrivé à ton fils, mais je n'y suis pour rien.

— Et comment est-ce que tu le sais, engeance de vipère ? Est-ce que tu gardes seulement la liste de tes victimes, de tes clients quelque part dans ton antre ? Dis-nous, ça nous facilitera le travail. Les procès, c'est long, compliqué, fastidieux.

— Moi je propose qu'on s'en passe, dit un autre.

La discussion part en vrille.

Leila se doute bien que les procès ici ne ressemblent pas vraiment à ceux d'un monde normal qu'elle ne fréquente pas non plus. Celui où l'on ne mange pas le foie des femmes pour le dessert. Celui où personne ne peut

vous donner un cancer en utilisant les rognures d'ongles d'une droguiste broyées au moulin à café et mélangées avec de la pourriture de frigidaire.

— Le rituel ! réclame la voix de crécelle, surmontant le brouhaha.

Deux types s'emparent de Leila. Ils sont plus grands qu'elle : avec leurs bras sous les aisselles, elle ne touche plus le sol. Elle se débat. Ils descendent l'escalier, avec une aisance ridicule, ils sont déjà dans la vaste salle et elle a beau se démener, la table se rapproche, les énormes fers et les deux rigoles profondes et sinistres.

Dans une réalité parallèle, Leila entrevoit Satie qui roule à nouveau. Il est dans Paris. Il est pressé, inquiet, ennuyé par la désobéissance de ses hommes, mais il est aussi : impatient, joyeux, émoustillé. Et c'est lui, la cavalerie ? Au secours.

Tu ne seras pas là à temps, le prévient-elle. Tu vas manquer le festin. Tu vas te faire voler ta proie.

Clac, fait le premier fer en se refermant sur le poignet de Leila. Le bracelet est large, mais pas assez pour qu'elle puisse retirer sa main. Quelqu'un a pris grand soin du métal froid qui semble avoir été poli et repoli.

Clac, son deuxième bras est immobilisé. Elle peut encore se tordre et les rouer de coups de pieds frénétiques. Son pied droit fait contact avec un corps mou, elle entend un cri outragé. Des mains lui saisissent une cheville, puis l'autre, la maintiennent sur le dos.

Clac. Clac.

Et quasiment aucune charge à faire tomber sur qui que ce soit.

Elle respire profondément pour obliger son corps à se calmer, se débattre en tous sens ne sert plus à rien. Elle a besoin de son énergie pour trouver une idée, n'importe laquelle. Un homme s'approche, celui qui a perdu son enfant. Il a peut-être été cadre avant de sombrer dans cette folie : un yuppie de taille moyenne, svelte, brun, squash le jeudi soir, dîners en terrasse. Et maintenant, les yeux cerclés de rouge, le teint blême, l'air égaré, il tient un couteau. Leila pense que cela aurait aussi pu être Youri, elle aurait préféré à la limite un visage connu sous ce masque rigide de haine. Elle fait de son mieux pour jouer son rôle et ne pas se recroqueviller.

— Alors, c'est toi mon assassin, toi qui vas mourir avec moi ?

Elle fait de son mieux pour parler d'une voix haute et claire.

— Tu n'as pas la protection de tes frères, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas pris le temps de vous en occuper ?

Le chasseur marque une pause. C'est bien ce qu'elle pensait : ils n'ont rien préparé, il n'est pas couvert par sa communauté.

— Le baiser de la mort, tu connais ? Tu n'imaginais pas que ce serait un vrai baiser, quand même ?

Leila est aussi déchargée qu'une vieille pile périmée, mais ils ne sont pas obligés de le savoir.

— Elle a raison, Roger, fait remarquer un autre homme. Il vaut mieux qu'on lance le rituel. Tu te rappelles ce qui est arrivé à Do ?

Leila est prête à parier que Do a été envoyé pour intimider une praticienne, un bizuth comme Youri et Smiley, et que lui aussi a joué avec le feu.

— Je suis sûre qu'il était moins appétissant quand vous l'avez retrouvé. Craquant au-dehors, fondant au-dedans ? La sorcière est morte, mais au moins, elle a eu sa vengeance.

Elle en rajoute un tout petit peu. Elle ne peut pas s'en empêcher.

— Ça ne vaut pas le coup de prendre le risque, Roger.

Avec un grognement furieux, Roger lance vers le visage de Leila son poing refermé autour de la poignée du couteau. La douleur explose dans sa pommette et elle perd le fil de la conversation, sonnée.

Quand elle retrouve ses esprits, les hommes sont en train de dénuder son abdomen en découpant ses vêtements au couteau. Ils ne prennent même pas la peine de disposer proprement les lambeaux, animés comme ils sont par un besoin urgent de la débiter en morceaux.

Puis ils se déshabillent à leur tour et se mettent en cercle autour d'un brasero allumé sur le sol qui projette une lumière mouvante sur leurs corps nus. Il y en a de toutes les formes, de toutes les tailles, de toutes les couleurs, mais ce sont tous des corps extrêmement fonctionnels, qui paraissent en excellente condition physique.

La colère monte en elle, un sentiment de dépossession et de jalousie qui la surprennent elle-même, et ne lui appartiennent pas.

Dépêche-toi, Satie, pense-t-elle. Dépêche, dépêche, dépêche.

Le couteau tourne entre les chasseurs rebelles, chacun le fait glisser sur son poignet. Depuis sa position, Leila peut voir le sang qui perle et éveille chez elle une émotion étrange. Puis le cercle se rompt en deux hémicycles concentriques qui entrent en rotation l'un contre l'autre : chacun des hommes s'arrête devant un autre et lui présente son poignet ensanglanté pour qu'il y accroche ses lèvres. En face de lui, son collègue fait de même. Ils se taisent, l'instant est solennel. Plus la cérémonie s'étire en longueur, plus cela arrange Leila. De son côté, Satie peste contre la circulation, puis, hors de lui, force le passage dans une rue à sens unique en ignorant le vacarme des klaxons.

Les chasseurs poursuivent leur mouvement de procession circulaire jusqu'à ce que chacun ait partagé son sang avec tous les autres. Roger s'avance alors à l'intérieur du cercle. Tout est calme. Leila retient son souffle et espère secrètement un long, très long discours.

Roger lance vers le ciel la main qui tient le couteau, pointe dressée vers le plafond, et deux douzaines d'autres mains nues, poing fermé, l'imitent. Un hurlement glace l'atmosphère, strident et bestial, poussé à l'unisson par toutes ces cages thoraciques qui semblaient si humaines l'instant précédent.

Le cercle se rompt.

Leila émet un gémissement incontrôlé.

L'homme s'approche d'elle à nouveau, ce coup-ci il est prêt. Il tâte l'abdomen de Leila, cherche les repères des côtes, de la hanche. Il est pressé mais ses mains tremblent un peu.

— Profites-en, c'est pas tous les jours, encourage une voix derrière lui.

— Oui, apprivoise la peur, mec, rappelle-toi combien de fois tu as rêvé de ce moment, ne te laisse pas emporter, évacue tout, on s'en est parlé, laisse partir la peine. Pense au petit, t'es toujours son père.

L'homme acquiesce doucement. Leila déglutit, elle sent ses yeux écarquillés par la terreur, sa respiration saccadée, impossible à maîtriser. Les hommes se sont massés en cercle autour d'eux, les mains en coque sur leurs parties génitales comme des footballeurs avant un coup franc, l'air grave, concentré. Ils s'attendent être frappés par la foudre, ils sont là par solidarité avec leur copain.

Roger laisse le couteau au sol, prend une grande inspiration et s'approche à nouveau. Il pose ses deux mains sur le ventre de la sorcière, il n'y a dans son geste aucune sensualité, c'est le contact d'un homme qui s'apprête à faire piquer son chien. Il approche sa tête à une distance respectable, hors de sa portée — elle le sait parce qu'elle essaye de le mordre mais ses mâchoires claquent dans le vide, elle ne parvient qu'à se cogner la tête en retombant. Il se met à murmurer, d'une voix douce et mélodieuse qui tremble un peu.

— Sorcière, dit-il, une de tes semblables a ravagé ma vie. J'ai fait serment, en échange, d'aider à purifier le monde de votre ignominie. Tu es ici devant moi, non comme mon ennemi personnel, mais comme son émissaire et son symbole. Au nom de tous mes frères, et en punition pour toutes tes sœurs, aujourd'hui je te tue. Que ton âme me pardonne comme je pardonne à la tienne.

Il la caresse encore un peu, comme on arrange les cheveux d'une sœur morte ou d'un enfant malade. Un sursaut de fureur secoue Leila. Qu'est-ce que c'est que ce bullshit ? Elle a envie de lui arracher le visage avec ses dents nues, elle va vider sur lui tout le fiel de sa magie noire, elle s'agite comme une harpie en transe et pousse des grognements d'une voix qu'elle ne se reconnaît pas. Il la maintient contre la table, les deux mains appuyées contre son ventre, sans bouger autrement que pour éviter les coups de tête désordonnés qu'elle envoie dans sa direction, de plus en plus faibles.

Épuisée, elle finit par se laisser retomber. Elle reprend sa respiration. Elle sent une larme lourde, énorme et tiède, couler vers sa tempe. Elle se rend compte que l'homme sanglote, le corps parcouru de spasmes qui ont l'air douloureux. Cela dure longtemps, puis il se calme peu à peu, toujours penché au-dessus d'elle, jusqu'à l'immobilité totale.

Une minute interminable s'égrène dans un silence de tombe. Leila reprend son souffle.

— Je suis fier de toi, mon gars, dit enfin une voix masculine.

Un concert d'approbations moins articulées abonde dans ce sens.

Satie a abandonné sa voiture dans les bouchons et court dans les rues. Leila lui demande de la lâcher, de lui

rendre sa liberté. Elle veut parler à Dita une dernière fois. Elle ne veut pas partir sans savoir ce qui est arrivé à la petite fille. Une scène la hante : l'infirmière entre dans la chambre où la blondinette lutte si vaillamment pour rester éveillée, les yeux gris grands ouverts, cernés de violet. Avant même qu'on ne lui explique qu'elle va avoir une nouvelle famille, ou qu'Arthur l'attend quelque part, elle a deviné que quelque chose clochait. Leila voit d'ici les petites épaules résignées, le pli déterminé du petit menton quand la fillette se lève pour suivre l'adulte, docile. Est-ce qu'elle tente de « dire un petit mot » pour fausser compagnie à la clique de Viviane ? Est-ce qu'elle se fait du souci pour Leila et Arthur, ou bien pense-t-elle qu'ils l'ont tout simplement abandonnée ?

Mais Satie ne lâche pas prise. Leila en est réduite à se représenter la scène, à envoyer à la mer des bouteilles vides.

Roger essuie son visage baigné de sueur et ses yeux rouges, hoche la tête, remercie ses compères. Puis regarde autour de lui, l'air désorienté, et se saisit du couteau qu'on lui tend.

— Tu l'as bien mérité, mon frère.

Nouveaux assentiments murmurés.

Leila se prépare à y passer de la pire manière qui soit. Elle avait toujours juré que cela ne lui arriverait pas, qu'elle serait assez futée pour se suicider avant, si les choses dégénéraient à ce point. Elle espère qu'Iris a échappé à ce sort. Pas l'éviscération et l'hépatectomie artisanale, de toute évidence. Mais au moins la compagnie de ces types qui trouvent de la fraternité et de l'apaisement dans l'élimination systématique de ses congénères.

Elle attend la première incision quand la colère la submerge à nouveau. Elle entend un fracas du côté de l'entrée, la porte a été verrouillée et quelqu'un essaye de la forcer. Et semble y parvenir, au prix d'un vacarme considérable.

Roger prend une courte inspiration et positionne la lame tranchante sous les côtes de Leila qui ferme les yeux. Elle sent le métal mordre sa chair, la douleur saisir l'ensemble de ses terminaux nerveux.

Puis un choc sourd se fait entendre, un bruit de verre qui se brise sur le carrelage.

*

Avec ce métabolisme qui lui permet de survivre deux semaines en se nourrissant quasi exclusivement de crème à la cortisone, le corps de Leila est déjà inondé d'endorphines. C'est à croire que la nature demande à ses semblables de prendre plaisir à se faire charcuter. Elle suit l'entrée de Satie à travers une brume cotonneuse.

Il a changé. Elle ne voit plus le PDG minet et tête à claques qu'elle a massé l'autre jour. Même lorsqu'il l'a poursuivie à toutes jambes dans la rue, il n'évoquait pas à ce point une bête féroce. Il fait face à tous ces gars nus surexcités qui se préparaient à commettre un sacrifice rituel, et c'est lui, dans son costume, qui a l'air d'un sauvage.

Tous les chasseurs se sont immobilisés, à part Roger qui semble décidé à défendre son bifteck. Satie se dirige droit sur lui, tout sourire.

— Tu me piques ma proie, Roger ?

— Elle n'était pas au planning, se justifie Roger.

À l'idée que ces cannibales puissent observer un planning, Leila ne peut retenir un rire nerveux. Les deux hommes s'interrompent et lui adressent le même regard : celui que l'on destine à son déjeuner quand il cesse de correspondre à ce qui est écrit sur l'emballage.

— Elle est à moi, gronde Satie. Je l'avais déjà marquée. Tu ne l'as pas senti ?

Roger hésite visiblement. Voler la victime de quelqu'un d'autre et essayer de la trucider derrière son dos, ça ne doit pas trop se faire dans le milieu.

— Tu le savais, insiste Satie, et tu t'es dit que ce n'était pas important ? Dis-moi, Roger, en deux ans, tu penses avoir compris une chose ou deux sur la façon dont fonctionne la magie ?

Satie avance encore, augmente la pression. Roger recule. Leila retient son souffle. Elle cherche Gustave des yeux : il a disparu. Sans doute parti téléphoner à Moscou. Les hommes laissent Satie percer leurs rangs. Les expressions sur leurs visages sont hostiles, mais passives. Ils sont redevenus une assemblée disparate de mecs paumés. Ils ne vont pas tarder à se rendre compte qu'il est tout seul et qu'ils sont vingt chasseurs fâchés, mais pour l'instant, troublés par l'autorité, ils ont oublié la fraternité qui leur donnait des ailes il y a cinq minutes. Tant que Satie les

impressionne, Leila a encore une chance de sortir de cet endroit. Elle retient son souffle.

— La clef, exige Satie.

Un instant plus tard, il est près d'elle. Il ne lui adresse pas la parole et se met à l'inspecter comme un fruit à l'étalage qu'on soupçonne d'être un peu blet. Clinique, il écarte le pan de sa chemise déchirée et jette à la plaie un coup d'œil rapide, avant de s'attaquer aux loquets des fers qui la figent sur la table. Ses traits sont totalement vides de toute expression. Il semble avoir pris la situation en main, mais ses gestes trahissent un tremblement. Il opère à l'esbroufe et il le sait.

Un dernier claquement et elle est libre. Elle essaye de descendre de la table avec grâce, elle veut leur rappeler qu'elle aussi est terrible. Ses jambes refusent de la porter et elle se casse la figure.

— Dépêche-toi, grogne Satie.

Il la tire par le bras pour l'aider à se remettre debout, puis l'entraîne vers la sortie, débraillée. Ils passent au milieu des rangs qui commencent à bruire de doutes, d'hésitations. Leila fait ce qu'elle peut pour avancer un pied devant l'autre en priant pour que les hommes ne se secouent pas trop vite de leur perplexité.

Roger est le premier à revenir à lui et à se poster en travers de leur chemin.

— Attends, patron, où est-ce que tu l'emmènes comme ça ?

— Ça ne te concerne pas, Roger.

Satie l'écrase d'un regard et le chasseur s'écarte. Il ne reste plus personne entre eux et la sortie. Satie a pris Leila par le bras. Il serre trop fort et marche trop vite.

Ils sont presque arrivés à la porte quand le barrage saute.

— Satie, elle est à nous aussi ! lance un des hommes.

— Il faut partager, patron ! Renvoie l'ascenseur !

Satie allonge le pas. Pour le suivre, Leila est obligée de courir.

— Moi j'en ai marre de toutes ces conneries, dit un homme derrière eux.

Une main saisit le bras libre de Leila. Satie ne lâche pas prise et tire de son côté. Le type insiste ; Satie sort un couteau de sa ceinture et le menace.

— Laisse-la !

Le mutin tient bon. Il est en train de donner du courage aux autres. Satie envoie un coup de lame dans sa direction. L'homme a un sursaut de recul.

— Eh, président ! On est dans le même camp, ou quoi ?

— C'est ma proie.

— Voleur ! lance Roger.

C'est le signal qui les réveille tous de leur léthargie. Satie se met à courir sans lâcher le bras de Leila. Des bruits de pieds nus sur le carrelage suggèrent une cavalcade silencieuse derrière eux. Submergée d'endorphines, un peu courte sur l'adrénaline et l'énergie en général, Leila peine à accélérer. Elle n'a plus de jus, plus rien du tout sous le capot.

Elle passe la porte en se cognant au chambranle et se laisse tracter à travers la cour pavée.

Elle s'imagine un instant que leurs poursuivants n'oseront pas leur donner la chasse dans la rue, nus comme des vers, un jeudi soir en plein Marais, mais elle rêve. Un bref coup d'œil en arrière lui permet d'en compter une demi-douzaine. Elle manque de s'étaler sur le seuil de la porte-cochère. Satie la récupère au dernier moment avec un juron. Ils slaloment entre les voitures qui stationnent, visent la sortie de l'impasse.

Satie bifurque au coin de la rue avec une brutalité qui suffirait presque à lui déboîter l'épaule, et l'attire dans l'ombre d'une entrée d'immeuble. La moitié des chasseurs se lancent à perdre haleine dans la mauvaise direction. Satie laisse passer un instant sans lâcher d'un centimètre sa prise sur Leila. C'était peut-être le seul endroit de son corps où elle n'avait pas encore de bleus. Trois de leurs poursuivants, l'instinct plus affûté, ont senti que quelque chose ne collait pas : ils restent immobiles au milieu du carrefour, aux aguets. Leila reconnaît Roger qui semble

avoir achevé sa transformation de yuppie en hyène. Ses yeux brillent dans un masque grimaçant alors qu'il balaye du regard les quatre ruelles. Avec lui se tient le grand type maigre de tout à l'heure, dans une posture menaçante. Tous les muscles de son corps sec sont noués. Leila pense au cadavre de Smiley. Le troisième homme, très baraqué, porte cheveux, barbe et tatouages à la mode du moment. Leila le trouverait comique, nu dans la rue avec un soupçon de bronzage campeur, si elle n'était pas tétanisée de frayeur. Tous trois hument l'air, silencieux, à peine essoufflés.

Elle sent contre son épaule le cœur de Satie qui bat. Elle va vomir et tout le monde sera édifié sur ce qu'elle a dans le bide. À part un foie. Son côté blessé la brûle. Heureusement, la plaie n'est pas profonde. Roger s'est laissé intimider et n'a pratiqué qu'une timide première incision. C'était peut-être la première fois qu'il coupait vraiment dans de la chair humaine, c'est plus résistant qu'on ne le croit ; Leila sait de quoi il retourne. Le froid de novembre sur sa peau lui rappelle qu'elle est à moitié nue, les vêtements en lambeaux, mais elle n'ose pas bouger de peur d'attirer l'attention de leurs poursuivants. Ceux-ci ont entrepris de faire le tour du carrefour et explorent méthodiquement chaque ombre, chaque recoin.

— Montre-toi ! provoque Roger.

Le grand type maigre s'approche.

— À trois, murmure Satie à l'oreille de Leila. Un… deux…

Est-ce le froid, la terreur, le flot d'endorphines qui lui donne des envies de fou rire nerveux ? Le souffle du chasseur dans son oreille envoie des étincelles le long de son cou.

— Trois !

Elle part du mauvais pied, s'emmêle à nouveau les pinceaux, finit par décoller lourdement.

Leurs poursuivants démarrent au quart de tour, il est évident que les chasseurs s'entraînent. Ils veulent être en forme pour le jour où ils attaqueront une gonzesse qui pèse quarante-cinq kilos toute mouillée, c'est normal.

Satie les dirige vers les bars les plus fréquentés, ceux qui même en novembre répandent leurs fêtards dans la rue. Le carrefour suivant est complètement bloqué. À grands coups de coude et d'épaule, Satie s'enfonce dans la foule en tirant Leila derrière lui. Elle encaisse une brûlure de cigarette, reçoit le contenu d'un verre en plastique. Un tumulte suggère que leur intrusion n'est pas bien vécue. Ils finissent par se frayer un chemin et par émerger de l'autre côté de l'attroupement.

Ils reprennent leur fuite. Au bout de quelques secondes, Leila risque un regard en arrière. L'obstacle a fait son effet. Les chasseurs ne sont plus que deux à les courser. On peut les avoir, pense-t-elle tout à coup. Satie a peut-être eu la même idée. Il la plaque à nouveau dans une embrasure de porte.

Il retient son souffle et Leila en fait autant. Le rythme cardiaque de l'homme, lent et régulier, ridiculise son propre palpitant au comportement erratique. Il semble dans son élément à présent. Leurs poursuivants ne sont plus qu'à deux pas ; ils cherchent entre les voitures, avancent ensemble, ils s'attendent à une embuscade, ils ne sont pas stupides.

Satie surveille leur approche sans ciller. Dès qu'ils arrivent à sa portée, il bondit sur Roger, qui n'est pas le plus costaud, tant s'en faut.

J'hallucine ou quoi, pense Leila en se recroquevillant sur elle-même, il me laisse le plus gros. L'autre homme l'a vue et déjà il est sur elle. Il est encore plus impressionnant de près.

— Tiens, tiens, c'est mon jour de chance. Une salope du démon pour moi tout seul.

Ah. Il a envie de discuter. Voilà qui ouvre à Leila quelques possibilités.

— Va falloir prendre un ticket, chéri. Parce que là, mon carnet de bal est un peu plein, dit-elle en désignant les deux autres qui roulent sur le trottoir en essayant de s'écrabouiller à mains nues.

L'homme leur jette un œil, hausse les épaules. Sa main jaillit et saisit Leila à la gorge, la coinçant contre le mur. Elle s'entend émettre un bruit de ballon qui se vide. Elle étouffe, s'accroche aux avant-bras de l'homme dans une tentative dérisoire pour alléger la pression sur son cou.

— J'ai toujours rêvé de faire ça, dit le poilu.

Leila se débat, vise l'entrejambe, manque son coup. L'homme se rapproche et l'immobilise dans le coin de la porte. Elle sent chaque détail de son corps collé contre elle, depuis le muscle en béton de sa cuisse jusqu'au piercing de son téton, en passant par une érection massive. On ne peut pas dire qu'ils soient séparés par grand-chose en matière de vêtements.

Satie les a vus, il tente de fausser compagnie à Roger mais ce dernier profite de son défaut de concentration pour lui balancer son pied dans les côtes.

— Tu veux me faire la peau, connard, gargouille Leila, ou me sauter contre un mur ?

Le chasseur sourit.

— Les deux. Peu importe l'ordre.

Décidément, tous les goûts sont dans la nature. Leila essaye sans succès de ravaler sa panique, d'oublier son cœur qui flirte avec l'infarctus et les petites étoiles noires qui dansent devant ses yeux.

— Tu sais, moi, ce que j'ai toujours rêvé de faire ? demande-t-elle tout à coup.

Et, sans attendre la réponse, elle lâche les avant-bras de l'homme pour tirer de toutes ses forces sur sa barbe.

— Aïe ! putain de sa race !

Surpris, il la laisse tomber et elle reste suspendue un instant, avant qu'un grand coup de patte l'envoie valser sur le trottoir. Le chasseur se jette sur elle et ils finissent dans la même position, mais à l'horizontale. On ne peut pas dire que ce soit une amélioration.

— Tu vas crever, sale conne, crache-t-il.

Apparemment, celui-là n'a pas de deuil à faire comme Roger. Une main sur la trachée de Leila, il trouve le creux sanglant sous ses côtes et fouille dedans. Elle hurle, voit des éclairs. L'homme ricane et continue.

— Je vais peut-être aussi niquer ce trou-là, propose-t-il.

L'idée le séduit-elle à ce point ? Tout à coup ses traits se figent sous sa barbe, ses yeux roulent et disparaissent sous ses paupières. Leila sent quelque chose de chaud et de visqueux qui l'éclabousse et croit un instant qu'il lui éjacule sur la figure, mais la quantité de liquide est tout simplement trop importante. Elle finit par comprendre que l'homme pisse le sang par sa gorge ouverte. Il se raidit puis s'affaisse, plus lourd qu'un éléphant.

— Ça va ? demande Satie en essuyant son couteau sur la peau nue du type inerte.

D'un coup de pied, il fait rouler le corps du chasseur qui dégorge encore une quantité sidérante d'hémoglobine.

— Nous avons quelques soucis de discipline, commente Satie.

— Et sans doute de recrutement, laisse échapper Leila.

Elle tente de se nettoyer avec la manche de son blouson. Quelques mètres plus loin, le corps de Roger gît sur le trottoir, sans plaie apparente, mais le nez dans la rigole du caniveau.

— Il ne peut pas respirer comme ça, s'exclame-t-elle. Il faut le sortir de l'eau.

Non qu'elle fasse sa petite fleur fragile, mais celui-là était probablement fréquentable, avant. Et peut-être récupérable.

— Il est mort, dit Satie.

Elle accuse le coup. Elle se lève en refusant son aide, puis son champ de vision est envahi par une nuée noire, et elle s'écroule.

Il la réveille d'une gifle.

— Debout ! Je ne viens pas te chercher pour me retrouver avec une chiffe molle sur les bras.

Leila reprend ses esprits, s'assied. Deux de moins, et elle reste aux bons soins du pire d'entre eux.

— Fichons le camp d'ici, dit-il en lui tournant le dos. Viens, je suis garé pas loin.

25

La route qui défile laisse une traînée lumineuse sur la rétine de Leila. Les formes s'étirent en longueur autour de la voiture de Satie. Elle n'a même plus l'énergie de se moquer de lui parce que, avec la PME de Papa, il s'est acheté une Aston Martin. Il a étalé une couverture sous elle et lui a interdit de saigner sur ses sièges en cuir. De toute façon elle ne saigne pas tant que cela et n'a franchement plus si mal, elle ne cesse d'être surprise par son propre corps. Son seul problème à présent est une sorte de langueur généralisée. Elle est épuisée. Sans cafards ni chasseurs pour la harceler, elle a beaucoup de mal à garder les yeux ouverts. Elle sait qu'il vaudrait mieux rester alerte, car le type au volant à côté d'elle est censé incarner son pire cauchemar, mais il n'y a rien à faire. Peut-être qu'elle a eu accès à un nouveau niveau d'épouvante récemment et qu'elle a eu le temps de s'habituer. Son corps ne répond plus et semble avoir décidé qu'il se sentait à l'aise ici et que Satie n'était plus le croquemitaine, juste un mec très antipathique avec qui elle va mutualiser un beau paquet d'emmerdes.

Il a les yeux sur la route, l'expression de son visage ne trahit toujours pas la moindre émotion. Il digère peut-être lui aussi les dernières nouveautés. Après tout, il vient de se faire attaquer par les types qu'il était censé diriger. Ça ne peut pas être très agréable. Il risque d'avoir vraiment du mal à les reprendre en main, surtout qu'il vient d'en buter deux. Il a sauvé sa proie, ou plutôt s'est assuré que personne d'autre n'y toucherait, et maintenant, que va-t-il faire ?

— Où est-ce qu'on va ? demande Leila.

— Dans ma maison de campagne, grogne Satie. Il y a des bois autour. Ce sera mieux que rien.

— Dans les bois, à la sauvette ? Ce n'est pas une chasse bien palpitante que tu nous prépares là.

Il l'évalue d'un bref coup d'œil.

— Ce n'est pas ce que j'imaginais à la base, mais il faut être réaliste. Tu n'es plus très vive. Où est passée ta charge ?

Elle hausse les épaules, refoule les images qui l'assaillent.

— Je l'ai utilisée. Je n'ai pas eu le choix. Ça va repousser.

— En attendant, autant chasser un bifteck haché, maugrée-t-il avec une moue dégoûtée.

— Tu n'as qu'à laisser tomber, alors.

Il rit.

— Laisser tomber ?

Bien sûr, ayant eu tout récemment un aperçu rapproché de la psychologie des chasseurs, elle ne les voit pas trop renoncer à une proie. Mais celui-ci lui avait l'air capable de développer une volonté propre derrière la programmation traditionnelle.

— Tu sembles un peu plus inventif que tes disciples, dit-elle. Et nous sommes peut-être partis sur un malentendu. Alors je vais te réexpliquer mon point de vue. Tu me cours après parce que tu t'intéresses à mon pouvoir. Visiblement tu ne comprends pas très bien toi-même ce que tu fais, tu en es encore au stade de l'expérimentation. Tu as de l'intuition, mais tu t'égares en chemin. Moi, je suis prête à t'aider. Mon foie, mon pouvoir, tu peux les avoir. Je t'apporte de la magie sur un plateau d'argent. C'est une offre spéciale inédite. Par contre, je ne tiens pas à y laisser ma peau.

Il accélère, grille un feu orange très mûr, fait une demi-queue de poisson à une Smart qui, optimiste, envisageait de tourner à gauche.

— Donc tu confirmes ? dit-il. Le pouvoir peut être transmis, par le foie ?

— Yep. C'est tellement simple que tu vas pleurer. Vous autres chasseurs, vous vous y prenez comme des manches. Vous oubliez l'essentiel : il faut un foie librement offert. Pris de force, ça ne vaut pas un clou. À part bien sûr pour l'apport en fer. Mais si tu me demandes gentiment, je te donne le mien.

— J'ai du mal à te croire, dit Satie.

— Alors, considère ceci : ma sœur disparaît de ton radar, complètement.

Il rit :

— Une sorcière qui disparaît ? Ce ne sera pas la dernière fois. Ça ne peut vouloir dire qu'une chose. Désolé de te décevoir, mais les chasseurs ne sont pas votre première cause de mortalité.

Au centre de Leila, la bulle de désespoir gonfle encore un peu : il ne sait vraiment pas où Iris se trouve. Elle poursuit à travers des dents serrées.

— Une sorcière passe l'arme à gauche, sa charge s'éteint, bien sûr, je vois ce que tu veux dire. Et pourtant, me voilà quelques semaines plus tard avec assez de grouille pour toute une famille. Comment ai-je fait ?

Il arrête le chauffage.

— Viviane court après mon grimoire depuis des semaines, poursuit Leila. Elle va jusqu'à enlever des praticiennes pour le trouver. Et si elle était sur la piste de quelque chose d'intéressant ?

Un break noir tente un dépassement créatif. L'Aston Martin lui coupe la route avec brutalité.

— Pourquoi ? demande Satie. Pourquoi voudrais-tu te débarrasser de la magie ?

— J'en ai assez de me promener partout avec une charge de 50 000 volts et la moitié du Paris nocturne qui louche sur mes organes. J'ai envie de raccrocher.

Au fond, elle commence à vraiment considérer cela comme une bonne idée : prendre sa retraite, ouvrir un nail bar. Elle pourrait enfin se ranger, se marier, avoir des enfants. Sauf qu'elle a beau éditer et rééditer son fantasme, toutes ses versions de maris ressemblent à Arthur, et tous les enfants sont des petites filles blondes maigres à l'air trop futé. Elle soupire.

— Tu mens, dit Satie.

— Regarde-moi bien.

La voiture change brutalement de file en passant sur le nez du break, qui s'était fait une raison et roulait paisible dans la voie de droite. La conductrice enfonce son klaxon. Satie l'ignore complètement, donne un coup de volant et le bolide s'immobilise à un arrêt de bus.

En un clin d'œil il a défait sa ceinture et lui saute dessus, elle glapit et se plaque contre le siège en cuir. Finalement il a encore le pouvoir de lui faire peur. Pourtant, il se contente de lui toucher le visage :

— Je ne comprends pas. Montre-moi.

Après un instant d'hésitation, elle accepte de lui donner à voir tout ce qu'elle ne pourrait pas expliquer autrement. Elle ouvre son esprit et invoque ses souvenirs récents : la disparition d'Iris, la charge qui s'accumule et qui déborde, la recherche frénétique des missions, l'avidité des clients, l'exploitation du cheptel et de son infortune, la vile réalité des sorts qu'elle pratique.

Il siffle entre ses dents.

Elle raconte aussi les démangeaisons, les insomnies, les hallucinations. Elle ne ment pas sur le sentiment de puissance et de plaisir dévastateur qui accompagne chaque acte de magie. Passé le premier mouvement de recul, elle s'habitue au toucher de Satie. Elle s'y habitue même un peu trop ; des pensées parasites commencent à prendre forme en périphérie de la démonstration. Son corps trouve la proximité intéressante. Elle s'agite, pas question de se laisser déconcentrer. On discute, c'est tout.

Elle évoque aussi l'appétit de pouvoir de Viviane. Elle lui montre le sort d'emprise jeté plus tôt. Savait-il que la reine ne possède pas le moindre pouvoir magique ?

Il pousse un juron. Il veut en savoir plus. Il veut qu'elle déballe tout : ses grimoires, et Convoitise en particulier. Elle écarte sa main :

— Ça suffit pour aujourd'hui.

Pour aujourd'hui ? Qu'est-ce qui lui prend ? Elle est vraiment en train d'inclure un chasseur dans la confidence ? En parlant à cet homme, elle transgresse des frontières bien établies. Les brouiller ne peut pas être une bonne idée. Un chasseur avec de la magie ? Autant donner un jerrican d'essence à un pompier pyromane. Elle attend la remarque d'Iris, qui bien sûr ne se fait pas entendre. Iris est partie.

— Alors, t'es intéressé ?

— Et vous vous étonnez qu'on veuille vous éliminer, dit Satie.

Ses yeux brillent, pourtant. Elle le tient. Elle avait vu juste, il ne pourra pas résister à son offre. Il est entré dans le jeu du mauvais côté, il a juré de massacrer les praticiennes, mais au fond tout ce qu'il veut, c'est ce talent obsédant, cette drogue.

Il redémarre en trombe. Son bolide bondit d'un coup de reins hors de la voie de bus, au moment où arrivait une ribambelle de cyclistes. Un concert de sonnettes et d'invectives colorées explose dans la nuit. Il grille un autre feu rouge, traverse encore un carrefour à toute allure, l'esprit ailleurs.

— Qu'est-ce que tu veux en échange ?

— Ton aide. Tu m'assistes pour protéger les miens de Viviane. Et la chasse cesse, tout de suite. J'ai l'intention de vivre vieille. Non seulement tu ne m'assassines pas au fond des bois, mais tu prends soin de ma santé. Tiens, quand c'est fini tu appelles ce numéro, et tu es poli avec le docteur. Et je donne seulement mon foie, pas le talent de ma sœur.

— C'est tout ? Demande Satie.

— Je crois. Mais voyons les détails ensemble.

— Tu rêves.

— Non, c'est toi qui rêves. Tu rêves éveillé, tu vis ton fantasme le plus fou, parce que tu vas obtenir ce qu'aucun homme avant toi n'a jamais eu.

Il déglutit.

— Un chasseur qui renonce à sa proie c'est…

Il s'arrête en triple file sur la place de la Concorde et lui prend la main. C'est au tour de Leila de plonger dans un autre univers. Il lui laisse apercevoir l'ivresse de la poursuite, les appétits cannibales, la communion avec les frères, la fierté du devoir accompli. Les émotions violentes de la chasse, une transe de haine et de désir si intense qu'elle décuple les facultés. Il évoque aussi la faim et la souffrance du chasseur auquel sa proie échappe, les frères suicidés par désespoir de n'avoir pu achever leur mission.

Elle rompt le contact, le souffle coupé.

Titus a-t-il éprouvé ces sentiments ambigus et meurtriers à l'égard de sa mère ? C'est de ce magma qu'elle est née, qu'elles sont toutes nées ? Heureusement que les praticiennes se méfient de la psychothérapie.

— Ce n'est pas si facile, dit Satie. Une fois engagé dans une chasse, on ne peut pas faire demi-tour. L'un de nous deux doit mourir.

— Mon père était en vie quand je suis née, dit Leila.

Il la regarde, un sourcil arqué, l'air dubitatif.

— OK, il l'a tuée quand j'avais deux jours.

— J'ai prêté serment sur des choses puissantes. Je ne peux pas te garantir ce que tu demandes.

— Alors, rétorque Leila, tu n'as qu'à devenir un parjure puissant, le premier de ton espèce. Tu n'as qu'à inventer une autre option. De toute façon, ce sera difficile pour toi de revenir en arrière. Je ne pense pas que tes gars t'accueillent à bras ouverts à ton retour. Et n'oublie pas ce détail : si tu ne prends pas mon foie, c'est Viviane qui finira par l'obtenir. Cette femme te veut pour elle et elle n'est pas partageuse. Je ne parle pas de bague au doigt, je parle d'emprise totale sur ton corps et tes pensées. Ça te plairait d'être l'esclave téléguidé de Viviane ?

Elle ne lui dit pas que Viviane, techniquement, n'a pas besoin de son foie ni du moindre talent pour utiliser Convoitise. Le tableau, juge-t-elle, est assez clair comme cela sans tout déballer.

Satie ne répond pas.

— D'ailleurs, dit Leila, si nous passons un accord, je dois d'abord savoir où tu en es avec Viviane.

— Ça ne te regarde pas, dit-il.

— Je sais ce qu'elle veut, dit Leila. Elle est amoureuse mais elle en voudrait plus. Au fond, elle veut que tu la prennes en chasse. À cause de ça elle me déteste. Je connais les modalités de votre… dialogue politique. J'ai entendu la version de Viviane. Mais je ne sais pas ce que tu penses, toi.

— Je devrais vraiment te tuer, dit Satie.

— Hmm.

Leila se laisse aller contre le siège. Elle a fini et ferme les yeux, juste quelques secondes. Elle lui donne quelques minutes pour mouliner en s'efforçant de se détendre, c'est son meilleur argument à présent.

— Viviane et ses mises en scène ne me suffisent plus, finit-il par dire.

Il infléchit sa route vers le seizième de Viviane. Leila respire.

— Commence par lever cette espèce d'influence que tu as sur moi.

— Impossible, dit Satie.

— Arrêter la chasse tout de suite est une de mes conditions.

— Je peux essayer de penser à autre chose qu'à ta mort, mais pas revenir en arrière sur le rituel. Il faudra vivre avec ses conséquences, dit-il.

— Et il faut que tu baisses ta garde.

Elle veut entrer en communication avec Dita, elle a besoin de s'assurer que la petite fille tient bon.

— Je ne sais pas faire, dit Satie. Je suis désolé. C'est au-delà de mes compétences. Je ne sais même pas si c'est possible. Notre connexion est supposée disparaître à la mort de l'un de nous, lorsque la pensée cesse.

De frustration, Leila tape l'arrière de son crâne contre l'appuie-tête. Il faut qu'elle trouve un moyen de rétablir le contact avec la petite fille.

— Ça se débrancherait peut-être si tu étais inconscient ? spécule-t-elle.

— Il va me falloir des garanties aussi, dit-il. Je prends des risques.

— Qu'est-ce que tu veux que je te fasse ? demande Leila. En ce qui me concerne, tu arrêtes de me chercher des noises et tu retournes là d'où tu viens, et ça m'ira très bien. Je suis une citoyenne lambda.

Il grogne une espèce de rire incrédule, mais n'insiste pas. Ils passent encore quelques minutes à discuter des détails de leur plan. Une fois qu'ils ont terminé, ils restent silencieux un moment. Lorsqu'ils dépassent les quais, Satie effectue une de ces manœuvres supervomitives dont il semble, en tant que conducteur du dimanche, avoir l'exclusif secret.

— Hé !

Il coupe le contact.

— Tu vas dans le coffre.

Elle le regarde, stupéfaite.

— On joue le jeu. Je t'ai attrapée, tu m'as présenté tes griefs, et j'ai décidé de te déposer aux pieds de ma belle. Comme une offrande.

L'idée ne plaît pas à Leila. Elle est même assez mauvaise pour lui donner les mains moites et de la tachycardie.

— On fera ça quand on arrivera chez elle, dit-elle.

Il secoue la tête.

— Elle a des gens partout autour de chez elle. Elle n'a peut-être pas le moindre pouvoir magique, mais elle a le pouvoir, tout court. Et elle ne l'a pas acquis en étant une petite fille modèle. Elle peut se payer de la main d'œuvre.

Satie se penche et fouille dans la boîte à gants, en sort un objet métallique.

— Pas question, refuse Leila.

Sérieusement, il a des menottes dans sa boîte à gants ? Penser aux sorcières qui les ont portées et qui ont disparu lui donne la nausée.

Il insiste.

— Tu veux être crédible ou tu veux que ça finisse mal pour tous les deux ?

— T'as la clef, au moins ?

Il sourit. Elle note qu'il n'utilise pas l'emprise qu'il a sur elle. Il pourrait probablement l'obliger à suivre son idée sans discuter. Un point pour lui.

Elle tend ses poignets.

— Dans le dos, dit Satie.

— Sûrement pas.

— Viviane connaît mon style. Elle se posera des questions.

— Les styles, ça évolue.

— C'est ça ou une excursion un peu spéciale dans la forêt de Paimpont.

Leila soupire, se penche en avant.

Clac. Clac.

— N'oublie pas que si tu essayes de me tromper, cela ne marchera pas, dit-elle. Le grimoire le saura. Tu en as vu assez pour l'avoir compris ?

— Oui, dit Satie.

— Si on me retrouve au fond d'une poubelle, ma sœur viendra me venger, dit Leila.

Il sort la clef du contact et ouvre la portière du conducteur.

— Contrairement à mes hommes, je n'attaque jamais une femme qui ne peut pas se défendre.

Il lui tient la portière, galant. Ou bien pour s'assurer qu'elle ne s'enfuit pas à toutes jambes.

Leila préfère ne pas réfléchir. Elle va faire un don d'organe sauvage et elle veut en sortir vivante, donc elle fait appel pour se protéger à la partie la plus intéressée. Qui se trouve être son prédateur naturel. C'est logique, non ?

Le coffre sent la vieille basket, les champignons, le chien mouillé. Difficile d'imaginer ce type avec une vie, et pourtant. Leila aspire goulûment une grande bouffée d'air, et plonge dans la cavité sombre.

— Tiens, voilà une couverture.

La porte du coffre claque.

*

La voiture exécute sans ralentir un nouveau créneau à l'emporte-pièce. Satie doit considérer la moindre manœuvre inutile comme une preuve de faiblesse qui mine sa virilité. Et il n'a certainement jamais été frappé par le mal des transports.

Le coffre s'ouvre et l'air froid s'engouffre à l'intérieur. La tête pâle aux traits acérés de Satie apparaît, éclairée par un réverbère. Il aide Leila à sortir en l'attrapant par un bras, la soulève et la dépose sur le trottoir sans effort visible, suggérant une fois de plus que les chasseurs empruntent de la force à crédit quelque part en enfer. Voilà ce qu'elle a en face d'elle. Une aberration de la magie. Et elle lui demande de faire taire son instinct le plus primal pour satisfaire une aspiration qu'elle a cru détecter chez lui. En est-il seulement capable ? Elle a parié sa tête là-dessus. Elle serait plus rassurée si elle pouvait utiliser la puissance brute pour foudroyer tous ses problèmes. Le seul souci, c'est qu'elle est sèche, complètement vidée, et que ses ennemis le savent. Dans deux jours, elle sera sans doute à nouveau prête à déborder, mais pour l'heure, on ne ferait pas sortir d'elle le moindre cafard.

Satie la mange déjà des yeux, sûr de lui et de son bon droit, un cannibale affamé et fier de l'être. Elle comprend un peu mieux ses motivations à présent qu'il lui a ouvert son esprit, mais ça ne le rend pas sympathique pour autant.

Quoi qu'il en soit, elle n'a pas l'intention de se laisser impressionner. Elle soutient son regard en faisant abstraction de sa propre frayeur, de sa plaie au côté et de la fatigue pesante. Elle lui décoche son plus beau sourire.

Qu'est-ce que tu en penses, chasseur ? Qui est le prédateur, ici, qui est la proie ? Et si c'était toi qui te trompais, tu y as réfléchi, à ça ?

Ah, voilà. Le loup n'a pas baissé les yeux, son sourire n'a pas failli sauf, là, quelque part dans sa mâchoire, un muscle a tressailli. Alors, avec ou sans charge, qui est la plus méchante de ces bois ? Leila tourne les talons et se met en route. Elle se sent féroce avec ses vêtements en lambeaux et ses mains menottées dans le dos, et il n'a d'autre choix que de la suivre.

Croisent-ils sans les voir des employés de Viviane postés sur le chemin ? Arthur est le premier que Leila aperçoit, sur le perron de l'hôtel particulier. Il ne l'aperçoit pas tout de suite. Elle s'arrête pour l'observer un instant. Il semble scruter la nuit, le nez au vent.

Elle ne peut s'empêcher d'aller à sa rencontre, de vouloir son contact. Elle accélère sans attendre Satie qui jure à voix basse puis allonge le pas pour la suivre, la saisit par le bras.

— Doucement !

Elle grimpe les marches deux à deux, se plante face à son ami et cherche dans ses yeux une lueur de reconnaissance.

— Arthur ?

Il la voit et pourtant son visage demeure apathique, comme la surface noire d'un lac profond. Elle aperçoit à ses pieds la couverture, le vieux polar corné. Viviane le fait dormir devant la porte, comme un chien. Le cœur de Leila se brise encore un peu plus.

— Il a besoin d'un peu de mon sang, dit-elle à Satie.

Elle se tortille dans une tentative pour dénuder la plaie de son abdomen. Ce geste, enfin, suscite une réaction de la part de l'homme envoûté, un signal infime, une créature aquatique qui passe sous la surface immobile et provoque le plus léger remous. Puis les ridules se dispersent, la vie disparaît et il attaque.

Leila se recule vivement, mais elle n'est pas assez rapide, les mains d'Arthur ont jailli et se sont refermées sur son cou. Les mains dont elle a apprécié la douceur sont devenues des étaux impitoyables qui écrasent sa trachée, bloquent sa respiration. Elle étouffe, émet un gargouillis. Déjà des taches noires lui brouillent la vue.

— Bas les pattes, dit Satie sur un ton flegmatique. C'est mon butin.

Leila se débat faiblement, asphyxiée, supplie des yeux Arthur dont le visage demeure froid et insensible. Satie appuie sur la sonnette, nonchalant et d'une superbe indifférence pendant qu'elle suffoque. Il s'approche d'elle, baisse la voix, chuchote à son oreille :

— C'est la dernière fois que tu improvises. Tu vas tout foutre en l'air et on n'est même pas encore à l'intérieur. Tu as oublié la gamine ?

La porte d'entrée s'ouvre sur Juli Tesla.

— Oh, regardez qui voilà ! Arthur, tu peux lâcher. Bon chien.

Arthur, qui a manifestement reçu des instructions, laisse tomber Leila et retourne à son état contemplatif, perdu en lui-même, ses yeux bleus vides et inexpressifs.

Juli Tesla s'écarte pour laisser sortir son cher et tendre. Damjan s'approche de Leila et lui colle un carré de chatterton sur la bouche.

— Hmpf ? fait Leila.

Les mains dans le dos, elle ne peut rien y faire. Et ce n'est pas Satie qui esquisserait le moindre geste pour la débarrasser de ce truc.

— Je vais chercher Viviane, dit Juli Tesla. Elle attendait justement votre arrivée.

Une minute plus tard, la reine apparaît. Cette fois, Leila en est certaine, Viviane se joue mentalement une bande-son quand elle fait son entrée quelque part. Sa Majesté se dirige droit sur Satie et le salue d'un baiser. La réaction de l'homme est si convaincante que Leila hésite entre rougir et serrer les dents. Il est évident que Viviane lui fait encore de l'effet. Ou bien c'est juste son cerveau de mec qui est attiré par tout ce qui brille, et question bling, la reine s'y entend, c'est indéniable. Leila espère simplement que le chasseur va réussir à rester concentré. Pour l'heure Viviane prend son temps et quand elle le laisse partir, il exhale doucement. La reine reporte alors son attention sur Leila.

— Un cadeau pour moi ?

— Oui, dit Satie d'une voix légèrement rauque. Je ne savais pas que tu la préférerais silencieuse.

— Tu l'as entendue parler ? C'est une vraie vipère.

Viviane est à nouveau près de lui, une main légère dans l'échancrure de sa chemise. Leila commence à avoir mal aux poignets et aux bras. Elle pense à Dita, elle est terriblement inquiète. La compagnie de sa sœur ou même de son spectre lui manque plus que jamais. Elle aurait bien besoin de quelques encouragements ou d'un tout petit commentaire sarcastique.

— Qu'est-ce qui me vaut cette offrande ? demande Viviane.

— Pour t'assurer de ma loyauté, dit Satie. J'ai pensé que tu aurais entendu parler de cette chasse et qu'elle te déplairait.

— En effet, concède la reine. Un autre n'aurait pas pu s'en occuper ?

— Mettre un bizuth sur le coup n'a pas donné de résultats très concluants avec sa sœur. Et celle-ci n'a pas été particulièrement facile à attraper.

— Mais pourquoi sa sœur, pourquoi elle ? désire savoir Viviane.

— Question d'intuition, dit Satie, évasif. Une histoire de chasseurs. Il est évident que celle-ci a trop de charge et qu'elle devient dangereuse. On ne pouvait pas attendre qu'elle fasse encore plus de bêtises.

Leila écoute son chasseur débiter son histoire, et le trouve assez convaincant. Trop convaincant.

— Oh, dit Viviane, c'est incontestable, elle en a déjà assez fait.

— Et il y a autre chose, dit Satie. Elle m'a fait une proposition. J'ai entendu dire qu'on pouvait avoir du pouvoir si l'on demandait gentiment.

— Tu ne devrais pas l'écouter, dit Viviane.

— J'aimerais assez savoir si elle dit la vérité, insiste Satie. Elle s'est montrée assez persuasive.

Viviane hausse les épaules.

— Elle est désespérée.

Satie prend Leila par le coude, l'attire à lui.

— J'apprécierais la vérité, Viviane. Un peu d'honnêteté en échange de ce cadeau ?

Viviane évalue la situation. Quel prix accorde-t-elle à leur relation ? Ce qui est en jeu, c'est l'équilibre de leurs pouvoirs. Ils en sont sûrement conscients tous les deux.

— Oui, c'est vrai, dit la reine. Nous avions déjà son grimoire, qui permet de voler le pouvoir d'une praticienne ; et maintenant, nous avons aussi son foie.

Leila note l'emploi du « nous ». Pluriel de collusion ou nous royal ?

— J'ai cru comprendre qu'il fallait un foie librement offert, objecte le chasseur.

— C'est arrangé, dit Viviane. Tu vois ce bout de chatterton ? Ce n'est pas seulement pour nous épargner sa conversation fatigante et son manque de savoir-vivre. C'est pour la tenir à la proposition qu'elle m'a formulée tout à l'heure.

Viviane s'approche de Leila et imite les inflexions de sa voix, les accents de désespoir qu'elle a dû avoir plus tôt lorsqu'elle a tenté de monnayer la liberté d'Arthur :

— « Prends mon foie ! Laisse partir Arthur, et tu peux avoir mon foie. » Je dois même l'avoir enregistré quelque part. J'ai sa parole. Tout ce qu'il fallait, c'était lui clouer le bec pour qu'elle ne puisse plus révoquer son offre.

Et merde. Viviane a décidé de prendre à la lettre une déclaration formulée dans la panique et d'en négliger totalement l'esprit. Arthur n'est certes plus libre de partir et les termes de Leila sont caducs. Sauf qu'elle n'est pas en mesure de contester. Viviane déforme sa proposition, et connaissant Convoitise, il n'est pas du style à s'arrêter à ce genre de détail. Leila s'est fait avoir. Elle mesure à nouveau à quel point Viviane et Convoitise se ressemblent, tandis qu'elle-même n'est pas du tout câblée pour ce type d'embrouille.

Elle coule un œil à Satie, qui reste aussi indéchiffrable que d'habitude. Que va-t-il faire de leur marché ? Leila l'a prévenu que Viviane jouait avec l'idée de le transformer en zombie, et il a bien vu ce qu'elle avait fait à Arthur. Mais est-ce suffisant pour remettre en question l'alliance au sommet entre Viviane et Satie ? Quoi qu'il ait décidé, il ne semble pas enclin à le partager avec Leila. La conversation télépathique qu'il entretenait avec elle est rompue depuis leur arrivée.

— Je suis invité à la dégustation ? demande-t-il à Viviane. Ça m'arrangerait beaucoup de pouvoir passer à autre chose, maintenant. Tu dois savoir qu'il y a eu quelques remous dans le camp des chasseurs.

Viviane répond avec un éclatant sourire et un baiser appuyé. Satie a l'air d'être convaincu mais Leila remarque que Viviane n'a pas prononcé la moindre parole d'assentiment. En pratique, elle n'a pas donné sa parole. Et lui, le grand dadais, il ne marche pas, il court. Leila est de plus en plus inquiète. Elle ne prévoyait pas de faire son don d'organe ici. Elle visait plutôt, une fois Convoitise récupéré, la sécurité du dispensaire privé recommandé par Elizabeth Verdureau et les mains compétentes d'un vrai chirurgien grassement payé. Elle est vraiment dans la mouise. Incapable de formuler la moindre mise en garde, elle est complètement dépassée. Qu'est-ce qui lui a pris de signer pour un plan aussi stupide ? Elle aurait dû tenter sa chance dans la forêt et prendre la poudre d'escampette. Ou tuer Satie pour rejoindre Dita. Elle aurait dû se rendre à la police, essayer de leur expliquer.

Au lieu de cela, elle a choisi la voie la plus rapide : foncer tête baissée avant que Viviane n'ait le temps de faire trop de mal à Arthur, avant que Dita ne succombe à ses cauchemars. Une voie tellement rapide et stupide que maintenant, elle va aller s'écraser la tête la première dans le mur qui lui barre la route.

Elle se contraint à conserver une expression parfaitement neutre : Viviane épie sa réaction depuis tout à l'heure, un sourire narquois sur le visage.

— Commençons par laisser partir Arthur, décide la reine.

Qu'entend-elle par là ? Viviane ne peut pas revenir sur le sort d'emprise qu'elle a infligé à Arthur. Après lui avoir retiré toute volonté propre, elle va le lâcher comme une vieille chaussette ? Ou pire encore ?

Leila veut protester : ce n'est pas le marché. Elle tire sur les muscles de son visage, sur l'adhésif qui ferme sa bouche, mais ne réussit qu'à se brûler la peau et à émettre un borborygme que Viviane s'empresse d'ignorer.

— Arthur, dit Viviane, viens ici, s'il te plaît !

Arthur est déjà là, comme aimanté par Sa Majesté. Elle lui caresse la tête, elle dit : à genoux. Il se met à genoux. Elle dit : ronronne. Il ronronne. Sa poitrine se soulève et produit le bruit félin de manière si vraisemblable que Leila sent le désespoir la gagner. Les yeux bleus tournés vers Viviane brillent de fièvre, elle lui a dit de ronronner et pour lui faire plaisir, il est devenu un chat.

— Satie, on ne t'a pas présenté l'amoureux de ta sorcière, je crois ? Tu savais qu'elle avait un amoureux ?

Satie hausse les épaules, plus imperturbable que jamais.

— Arthur, continue Viviane, raconte-nous ce que tu as dit à ton frère tout à l'heure quand il est passé.

— Je lui ai dit que tout allait bien, que j'étais en train de dîner avec des amis, et de ne pas prêter attention à ce que dit Leila, parce qu'elle est dingue.

— Très bien, dit Viviane en lui caressant les cheveux. J'ai une grande nouvelle pour toi. Tu es un chat libre.

— Pardon, ma reine ?

— Tu es libre. Tu peux partir. J'en ai besoin. Pars, maintenant.

Arthur encaisse, l'air choqué.

— Partir ?

— Oui, allez, du balai. Je ne veux plus te voir dans ma maison.

— Non ! Ma reine.

— Mais si. Allez. Je t'ai assez vu. Vilain minou.

Elle se lève et lui expédie un coup de pied dans les côtes. Il pousse un cri étouffé, mais ne cherche même pas à se défendre.

— Va-t'en ! insiste Viviane.

Toujours à quatre pattes, puisqu'elle lui a dit d'être un chat, il lève vers elle un visage suppliant. Il essaye de se frotter contre ses jambes en miaulant, et n'est gratifié que d'un coup de pied supplémentaire.

Cette fois, il s'écarte, pousse un miaulement de détresse qui déchire le cœur de Leila.

— Par pitié, ma reine ! Je ne veux pas être libre. Laisse-moi être encore à toi.

— Non, dit Viviane. Tu peux remercier Leila. C'est elle qui l'a voulu. Allez, maintenant, je te demande de quitter la maison.

Si Leila a déjà eu envie de tuer, ce n'est rien à côté de la haine qu'elle éprouve en cet instant envers Viviane. Et pourtant, elle est obligée de regarder, les mains et la langue liées, son chevalier blanc qui disparaît dans le couloir, la queue entre les jambes.

— La sorcière se figure que tu détiens une petit fille ? s'enquiert Satie qui a suivi toute la scène sans le moindre commentaire. C'est vrai ?

Viviane ne répond pas.

— Tu connais mon point de vue sur la question, dit Satie. On ne touche pas aux enfants.

Première nouvelle, pense Leila étonnée. Viviane prétendait que les chasseurs se servaient de la foudre pour éliminer les rejetons des praticiennes qu'ils attrapaient. Leila n'imaginait pas que ce serait une limite pour lui. En même temps, l'expérience montre qu'il ne faut pas accorder trop de crédit à ce que raconte Viviane.

— Je connais ta sensibilité bizarre sur le sujet des enfants, finit par dire la reine. Je n'ai pas l'intention de lui faire du mal.

— Laisse-la partir alors, dit Satie. Je ne vois pas bien à quoi cela peut te servir de la garder ici maintenant que tu as celle-ci.

D'un geste du menton, il désigne Leila. Viviane le regarde, pensive.

— Je ne fais que la baby-sitter en attendant sa mère, répond-elle. Je suis sûre que Leila a essayé de passer un marché avec toi. Je ne sais pas ce qu'elle t'a dit, mais je te demande de me faire confiance. Il se pourrait que l'on ait bientôt un autre foie.

Non ! Ne crois pas tout ce qu'elle te promet ! Leila darde son regard vers Satie, cherche à le mettre en garde, mais il s'est barricadé et elle n'a pas la moindre notion de ce qu'il pense. Elle ne trouve pas non plus le chemin des rêves de Dita et se fait de plus en plus de souci pour la petite fille.

— Je veux voir le grimoire, exige Satie.

— Et tu le verras en temps voulu, assure Viviane.

— J'ai besoin de comparer le rituel avec ce que nous faisons chez les chasseurs. Je suis curieux.

Viviane ne répond pas.

— Il y a bien un rituel ? insiste Satie.

— Pas dans le livre, dit Viviane, mais j'ai imaginé quelque chose.

— Tu vas m'entraîner avec toi dans une histoire de magie noire et tu as prévu d'improviser ?

Leila croise les doigts. Ça ne peut pas être une bonne idée de contraindre la reine à admettre qu'elle n'a pas la moindre notion de ce qu'elle est en train de faire. Satie s'obstine pourtant. Il s'approche de Viviane, attrape sa tête à deux mains, l'oblige à lever le menton pour le regarder.

— J'aime ce nouveau jeu que tu as inventé. Mais montre-moi ce grimoire ou je m'en vais.

— Il n'y a pas de rituel dans le grimoire. Il n'y a presque rien. Le grimoire n'est pas une encyclopédie, mais un relais, concède Viviane.

Satie indique Leila de la tête.

— Elle a déjà réussi le sort une fois. Laisse-moi lui demander comment elle s'y est prise.

— Elle a dit que c'était inratable, dit Viviane.

— Et tu la crois ?

Viviane semble hésiter, puis acquiesce.

— Laisse-moi le temps de mettre un peu de distance entre nous. Leila, rien de ce que tu diras à Satie ne pourra te délier de ton marché avec moi. Il n'agit pas en mon nom et tu le sais.

Leila hausse les épaules.

— N'oublie pas que je veux voir ce grimoire, lance Satie lorsque Viviane quitte la pièce.

Quand il est seul avec Leila, il lui arrache son rectangle de chatterton.

— Aïe !

— Ce que Viviane a fait à Arthur, demande-t-il. Il y a un antidote ?

— Non. Je ne te conseille pas de boire le champagne de Viviane. Et je n'échange pas mon foie contre ce que Viviane vient de faire à Arthur. Elle a dénaturé mon offre. Seule la proposition que je t'ai faite tient encore.

— Tu te fatigues pour rien. Elle n'est pas là pour t'entendre, tu parles dans le vent. S'il n'y a pas de contre-sort, pourquoi veux-tu donner ton sang à ce type alors ?

— Ça peut marcher pour lui, mais pas pour un autre. Il faut me promettre une chose. Si pour une raison ou une autre il m'arrive malheur, tu dois faire boire mon sang à Arthur. Fais-le pour lui, pas pour moi. C'est juste un être humain, comme tous ceux que tu es censé protéger.

— C'est une requête ou une insulte ?

— C'est une question. À quoi servent les chasseurs ?

Il change de sujet :

— Tu as réussi à contacter la gamine ?

— Non, dit-elle. Tu as débranché la communication mais ça ne suffit pas. Je ne peux pas passer. Promets-moi que tu t'occuperas d'Arthur s'il le faut.

Il esquisse le plus imperceptible des signes de tête avant de passer au point suivant.

— La question de Viviane ?

— Elle est caduque, répond Leila. Il n'y a pas de rituel. Je sais que Viviane voudrait utiliser un scalpel en argent et prononcer une formule magique en se dandinant dans une tunique en lin brodée par cinq vierges aveugles et orphelines, mais ce n'est pas la peine. Convoitise veut son âme, pas son sens du style.

— Le principal, dit-il, c'est que cela nous fait gagner un peu de temps.

— À ce propos, quel est ton nouveau plan magnifique ? Pour l'instant, je ne suis pas impressionnée par ton action.

— Mon plan ne change pas. Je veux ton foie, et ensuite, je te retrouve ta gamine et ton type, et je t'emmène à ton hôpital.

— Je vais avoir besoin de gages, dit Leila.

— On n'a pas parlé de gages.

— Une raison de ne pas partir immédiatement pour faire cavalière seule à nouveau, reformule-t-elle.

Il ne se moque pas de sa menace. Il se tait un moment, évaluant la situation.

— OK, finit-il par dire. Pour commencer, ces Tesla m'insupportent.

Il s'apprête à lui recoller le morceau d'adhésif sur le visage.

— Hé ! Non ! proteste Leila en se reculant d'un bond.

— Réfléchis, dit Satie. Viviane va…

Elle ne réfléchit même plus : elle lui assène un coup de boule. C'est devenu une seconde nature, presque une vocation. Avant qu'il puisse replacer le bâillon, elle l'expédie dans les vapes. Elle se fait un peu mal aux cervicales, mais ça vaut largement la peine. Satie s'écroule comme une masse. La pression sur l'esprit de Leila s'allège immédiatement, comme si elle sortait d'une chambre hyperbare. Elle avait vu juste : quand il est inconscient, elle respire un peu mieux. Il n'a pas plus tôt touché le sol qu'elle prend la clef des champs. En se dandinant un peu dos à la porte, elle parvient à en actionner la poignée. Le couloir est désert. Elle prie pour qu'Arthur soit encore dans les parages. Et s'il avait commis un geste irrémédiable, par désespoir ? Elle vient de mettre KO son unique allié opérationnel. Sa tentative d'évasion a intérêt à marcher.

Tout en se faufilant d'ombre en ombre le long du couloir, elle essaye par tous les moyens de se frayer un chemin vers Dita. Elle se concentre sur son lien avec la gamine. Elle imagine le monde de cauchemar dans lequel elle craint de la retrouver. Elle murmure son nom. Elle cherche la piste des cafards entre son corps et celui de Dita. Mais la grouille l'élude.

Pour finir, c'est la petite fille qui la trouve. La connexion la surprend d'un coup, alors qu'elle franchit la porte de la cuisine et se glisse dans le jardin nocturne. Dita l'appelle et elle perd tout sens du présent.

Le monde de la petite est plus sinistre que jamais. Depuis la dernière visite de Leila, tout a été enveloppé d'une couche supplémentaire d'ombre et d'humidité toxique. Leila se tient à l'entrée de la grotte. Elle soupire. Au moins, dans le monde du cauchemar, elle retrouve l'usage de ses mains. Elle se met en marche sur les galets éboulés. Ses pas dans les pierres qui s'entrechoquent produisent un écho métallique et déroutant. Au bout de quelques minutes, Leila arrive au fond de la cavité, éclairé d'une lueur vacillante.

— Tu as fait du feu ? remarque-t-elle. C'est une bonne idée.

Dita a les yeux cerclés de noir et l'air hagard de quelqu'un qui a lutté trop longtemps contre le sommeil et épuisé ses dernières forces. Elle se jette dans les bras de Leila. Ses cheveux sentent l'hôpital, le lichen, et tout au fond, l'odeur inimitable de Dita, fraise, guimauve et menthe coupée. Leila la recoiffe en humant ce tendre souvenir de confiserie.

— Ma jolie, ma courageuse. Comme je suis fière de toi. Dis-moi où tu es.

— Je suis chez cette dame blonde, elle s'appelle Viviane. J'ai une chambre pour moi mais elle est fermée à clef. Je dors, Leila, je n'arrive plus à m'en empêcher. Je suis vraiment désolée…

Leila replace une mèche blonde derrière l'oreille de la petite fille :

— Mais non, tu as fait tout ce que tu as pu, tu as très bien fait.

— Et Arthur… j'ai essayé de lui dire quelques mots à l'oreille, mais il ne m'entend plus. Maman est là quelque part, elle va revenir. Mais toi, je n'arrivais plus à t'appeler… j'étais vraiment inquiète.

Leila la serre très fort dans ses bras et la berce.

— Là, là, si, je suis là. Ce n'est pas à toi de protéger tout le monde. Un jour, tu seras grande et forte et tu pourras tous nous prendre sous ton aile. Mais pour l'instant tu es une petite fille et c'est aux adultes de t'aider. Même si je ne peux plus venir dans tes rêves, je suis là, je pense à toi tout le temps, je t'aime par-dessus tout.

Elles restent enlacées un instant puis Dita pousse un très long soupir de petit enfant :

— Les hommes-animaux ne sont plus très loin. Ils vont attaquer bientôt. Ce soir, je pense.

Au moment précis où Dita avoue sa crainte, un hurlement retentit dans le lointain. Impossible de se méprendre sur l'origine de ce cri inhumain.

— Ils sont encore loin, dit Leila en s'efforçant d'ignorer une crise de tachycardie et de chair de poule.

— Il paraît que tu as vu ma douce maman ? demande Dita

— Oui, dit Leila, sans s'étendre davantage.

Mais Dita sourit.

— Je sais qu'elle peut être assez féroce quand on ne la connaît pas bien. Elle est terrible. Je l'admire beaucoup.

Leila acquiesce, ne trouve rien à répondre.

— Toi aussi, dit la gamine, je t'admire beaucoup.

La petite fille attise la flamme. Quelques cafards courent sur la pierre. Dans la lumière rasante et vacillante, leurs ombres évoquent des monstres énormes et gesticulants. Leila réussit à en écraser un.

— Pourquoi tu fais ça ? demande Dita.

— Pourquoi j'écrabouille la vermine ?

— Ce sont tes cafards, fait remarquer Dita.

— Ils sont en partie responsables de ce qui t'arrive. Je les déteste.

— Il ne faut pas ! dit la petite fille. Tu es belle même avec tes cafards.

Leila fait la moue. La grouille les a amenées ici, dans ce cul-de-sac. Une question lui traverse le cerveau. Quel est le rapport entre les hommes-animaux et le talent de Dita ? Et si elle pouvait les apprivoiser ? Avant qu'elle ait pu exprimer ni même clarifier cette très vague intuition, elle sent une force étrangère qui tire sur sa conscience. Satie est en train de reprendre ses esprits. Leila se lève.

— Je vais devoir partir, mon cœur. Mais je reviens te chercher.

Elle n'a même pas le temps de prendre une dernière fois la petite fille dans les bras. Elle est à genoux dans le jardin au clair de lune, seule dans l'herbe humide, les mains à nouveau entravées derrière le dos. Le froid s'engouffre dans ses vêtements. Il faut qu'elle se dépêche.

— Arthur !

Elle lance sa voix aussi doucement que possible pour sonder le jardin, tout en essayant d'examiner sa plaie sous sa chemise ouverte. Elle ne saigne presque plus. Elle a à peine le temps de s'émerveiller de l'étonnante résilience de son corps qu'une silhouette sombre se jette sur elle. Déséquilibrée et sans l'usage de ses bras pour lui servir de balancier, elle percute le sol humide comme une masse. Le choc lui vide les poumons d'un coup. La forme l'écrase au sol. Elle le reconnaît à son odeur caractéristique de cannelle et de sable chaud. Il crache et feule et griffe, il suit les dernières instructions de Viviane à la lettre ou il se prend vraiment pour un chat, Leila ne sait pas ce qu'elle craint le plus. Il plonge vers son cou, suscitant des sensations contradictoires. Elle voudrait pouvoir se détendre dans ses bras. Ils n'ont même pas eu le temps d'un corps à corps amoureux avant que toute cette situation ne vire à l'aigre. Il la mord, avec sa dentition d'humain il n'aura pas la jugulaire comme ça, il pince plus qu'il ne crève la peau. Le corps de Leila ne sait plus où il en est, hésite encore à trouver cela intéressant. Elle gémit et se tend, essaye de se frotter contre lui, mais il mord plus fort, et cette fois elle ne peut pas retenir un cri de douleur et de frayeur. Son esprit désorienté prend tout à coup la mesure du danger. Elle veut donner son sang à Arthur, pas se faire mettre en pièces sans pouvoir se défendre. Ce serait peut-être le meilleur moyen de parvenir à ses fins. Dommage qu'elle ait encore un réflexe de survie. Et pourquoi ne l'attaque-t-il pas là où elle est la plus faible, là où elle est déjà blessée ? Mais il ignore complètement l'incision sur son ventre.

Deux silhouettes arrivent en courant, deux autres prédateurs qui se déplacent à la vitesse du vent dans l'herbe. Juli Tesla file en escarpins sur la terre meuble sans effort apparent, et termine sa foulée par un grand coup dans les côtes d'Arthur.

— À la niche, animal !

Ce n'est pas un coup loyal, mais il est efficace. Arthur bascule dans l'herbe en se tenant le flanc. Damjan profite de ce que Leila est étalée comme une crêpe pour lui recoller un carré de chatterton sur le bas du visage. Pas plus que la première fois elle ne l'a vu arriver.

— Assez rigolé, dit-il. On y retourne.

Leila repart encadrée par les deux époux infernaux. Son dernier regard à Arthur par-dessus son épaule lui montre une silhouette immobile dans l'herbe, un profil de gisant sous la lune.

— T'inquiète pas, dit Juli Tesla, tu le reverras en enfer. Et ta pimbêche de sœur aussi.

Un vertige s'empare de Leila quand elle comprend que la Tesla connaît Iris.

26

Juli Tesla entre dans la pièce avec un plateau hérissé de flûtes en équilibre sur les doigts de sa main droite. Au poing gauche, elle porte son flingue, elle ne peut pas s'empêcher de jouer avec.

— Personne n'a vu Damjan ? lance-t-elle à la cantonade.

Satie jette un coup d'œil nerveux au breuvage pétillant, mais est bien obligé d'accepter une coupe quand Viviane la lui tend en personne. Il la repose presque immédiatement sans la boire, feignant de s'intéresser à son téléphone portable, mais Viviane le poursuit de ses ardeurs.

— À nous, trinque-t-elle.

La reine a tout prévu : éclairage à la chandelle, parfums d'encens, musique ésotérico-relaxante. C'est la version luxe d'un trip incroyablement cheap. Sa Majesté elle-même a revêtu un voile de lin et a ceint son front d'un jonc doré. Elle serre Convoitise contre elle, il faudrait probablement un pied de biche pour l'en désolidariser.

Rappel des ingrédients requis : une sorcière (vivante ou presque), un couteau bien aiguisé, et le grimoire. Pourtant, Viviane va faire tout un rituel de ce sort ultrabasique. Elle a prévu une mise en scène dont elle est l'unique point focal. Tout cela ferait doucement rire Leila si elle était en position de s'en moquer haut et fort. En tant que plat principal de cet événement gastronomique, elle n'est pas certaine d'être encore amie avec son propre sens de l'humour. Couchée sur une table reconvertie en autel par la vertu d'une nappe immaculée, elle a été dépouillée de ses loques et emballée dans une tunique blanche. Juli Tesla l'a débarrassée des menottes de Satie, uniquement pour les remplacer par un système de nœuds compliqués qui ne lui accorde aucun degré de liberté. Leila l'a laissé faire sans trop lutter, pour une seule raison : Damjan Tesla a disparu depuis tout à l'heure. Le chasseur est passé à l'action.

Avec les cotons rougis qui lui sortent de chaque narine, Satie a cependant perdu un peu de sa superbe. Quand Leila est revenue, escortée par les Tesla, il a descendu ses barrières, le temps de lui ordonner de ne plus jamais recommencer. Il lui a dit qu'il avait déjà assez de mal à faire taire ses instincts : si elle tente encore de s'enfuir, si elle se comporte en proie, il ne répond plus de rien. Puis il est redevenu plus hermétique que jamais. Leila essaye de le contourner pour retrouver Dita. Elle cherche à emprunter à nouveau la faille par laquelle elle est passée tout à l'heure. Elle ne la voyait pas auparavant, mais maintenant, impossible de la manquer, c'est comme une lumière au bout du tunnel, un tunnel très étroit et tortueux dans lequel auraient seuls la place de se faufiler une fillette, une sorcière d'un mètre soixante… ou une procession de petits cafards.

Un fracas en provenance du rez-de-chaussée interrompt le show de Viviane. Des cris de femme véhéments se font entendre. Juli Tesla s'élance vers la porte. Ce qu'elle voit dans le couloir doit lui plaire car un sourire satisfait s'affiche sur son visage.

Arthur apparaît, il mène devant lui une Cassandra furieuse, sale et échevelée.

— Lâche-moi, chasseur, grogne-t-elle.

— Je ne suis pas un chasseur, dit Arthur, je sers Viviane.

Il pousse Cassandra qui trébuche et tombe au sol.

— Pour toi, Viviane. Je l'ai suivie jusque dans la maison. Elle a envoûté tout le monde en bas.

Même à genoux par terre, la mère de Dita semble complètement régénérée. Elle est toujours en haillons, ses cheveux sales et emmêlés, mais son teint de pêche lumineux la rajeunit de vingt ans. Leila comprend mieux pourquoi Viviane l'a gardée aussi longtemps dans sa cave.

— Comment s'y est-elle prise ? interroge Viviane.

— Par la parole, dit Arthur. Ils sont tous touchés au rez-de-chaussée. Je pense qu'un homme a été violé.

— Damjan ! s'écrie la Tesla.

Viviane la calme d'un geste de la main et d'un sourire narquois.

— Oh, Juli, je suis sûre que ton mari est fidèle et qu'il va très bien.

Cassandra sourit, le regard vissé sur Convoitise qui n’a pas quitté les bras de Viviane.

— Le bellâtre brun, je ne l’ai pas croisé, mais je suis certaine qu’il n’aurait pas résisté.

Cassandra se tourne vers Viviane :

— Maintenant, intrigante, rends-moi ma fille.

Sans attendre la réponse de la reine, Cassandra se met à déclamer avec force dans une langue inconnue. Des mots râpeux sortent en trébuchant de sa bouche. Sur un geste de Viviane, Arthur la fait taire d’une main plaquée sur ses lèvres, pâlit de deux tons quand elle le mord jusqu’au sang. Puis la Tesla fait à nouveau un usage habile de son rouleau de chatterton et réduit Cassandra au silence. Le ruban adhésif est vraiment l’accessoire indispensable de tout méchant qui se respecte.

— Et toi, Arthur, tu n’es pas sensible à son influence ? demande Viviane.

— Uniquement à la tienne, ma Reine. Je ne vois que toi, je n’entends que toi. J’ai pensé qu’il te serait agréable d’avoir cette femme.

Il se prosterne très bas. Même dans une posture de soumission qui ne lui sied pas du tout, il reste la grâce incarnée et le type le plus noble dans toute la maison.

— Tu as pensé ? répète Viviane. Sois gentil, ne pense pas. Je t’ai interdit de le faire.

— Tu m’as libéré, ma Reine. Mais je voudrais revenir auprès de toi.

— Tu n’as pas de volonté propre à avoir. Comment oses-tu me suggérer de changer d’avis ?

— Pardon, ma Reine, dit Arthur. Je t’en supplie.

— C’est toi qui l’as demandé, soupire Viviane. Merci pour Cassandra. Prends le scalpel. C’est toi qui vas travailler.

De toute évidence, la reine éprouve du plaisir à torturer Leila. Et il est peu probable que Convoitise y voie la moindre objection. Viviane et le grimoire semblent partager un même et exécrable sens de l’humour.

— Je vais m’en occuper, dit Satie.

Viviane l’arrête d’un geste de la main.

— Non, je veux que ce soit Arthur. Lui, il est à moi corps et âme. N’est-ce pas ?

— Oui, Viviane. Corps et âme.

Quand Arthur passe devant elle, elle le caresse du regard. La colère de Leila atteint des niveaux fascinants, sans qu’elle puisse rien faire. Viviane donne le scalpel à Arthur.

— Tu te rappelles la vidéo que je t’ai montrée tout à l’heure ? Tu te souviens où il faut couper ?

Il acquiesce et s’attaque à l’ouvrage sans la moindre hésitation. D’un premier geste précis, il débride la plaie et Leila entend un cri de bête – le sien. Une tempête électrique se déchaîne dans tout son corps. Mais avec tous ces cafards qui ont grouillé sous sa peau ces derniers temps, sa tolérance au tourment physique s’est sérieusement déformée. Elle demeure consciente.

Arthur s’arrête pour regarder la plaie, le sang qui s’est remis à couler sur le bassin de Leila, autour de sa taille. L’opération n’est pas vraiment stérile. Les mains d’Arthur sont rouges. Il en porte une à sa bouche, effleure de ses lèvres son doigt ensanglanté. Ses yeux s’ouvrent grands sous l’effet de la surprise. Leila sent à peine l’équilibre de la pièce changer.

— Continue, Arthur, ordonne Viviane.

— Je ne me souviens plus, ma reine, dit Arthur, qui tient le scalpel au-dessus de Leila, l’air troublé.

Leila glisse, la réalité lui échappe de plus en plus. Viviane, elle, doit être pressée tout à coup, elle s’approche pour saisir la lame des mains d’Arthur et pousse une exclamation quand il refuse de céder. Au lieu d’obéir, il attrape Viviane et place le scalpel sous son cou.

— Personne ne bouge.

Il a les yeux fous d’un dormeur qui s’est réveillé d’un mauvais rêve uniquement pour replonger dans un nouveau

cauchemar. Il semble à peine savoir ce qu'il est en train de faire et se balance comme un somnambule, une main sur le front de Viviane, l'autre sur le scalpel.

Leila voudrait rester consciente.

— Détachez-la, dit Arthur.

Si Viviane est étonnée de le voir libéré de son emprise, elle n'en montre rien.

— Détache-la toi-même, dit-elle.

— Tu vas lâcher la patronne, prévient Juli Tesla.

Arthur ne l'écoute pas, il hèle Satie :

— Toi, tu aides Leila.

Mais Satie ne bouge pas. Pourquoi Leila n'est-elle pas surprise ? Avec une concentration immobile, le chasseur regarde son ventre, le sang qui coule de la blessure, la peau qui bat douloureusement. Il semble fasciné, hypnotisé par ce spectacle.

— Détache-la, où Viviane va mourir, insiste Arthur qui parle de plus en plus vite, de plus en plus fort.

Même Leila, qui nage pourtant entre des eaux troubles et un état second, perçoit le tremblement dans sa voix. Elle voudrait lui dire que ce n'est pas grave, que ce n'est pas à lui de tuer Viviane, que de toute façon la reine va être obligée de le laisser partir si elle veut que son plan fonctionne.

Elle voudrait lui exprimer son ravissement d'avoir été capable de l'aider, juste avec quelques gouttes de son sang impur de sorcière.

Juli Tesla s'approche d'Arthur, qui recule sans lâcher sa lame.

— Allez, prof, on voit bien que ce n'est pas ton truc.

— Tais-toi ! explose Arthur. Reste où tu es !

Il est évident, pour tous ceux qui sont présents, qu'il ne touchera pas à un cheveu de Viviane et que sa menace, c'est du vent. Il n'est jamais qu'un instituteur de maternelle arrivé par hasard dans une pièce pleine de monstres.

— Juli, ne fais pas ça ! s'écrie soudain Viviane.

Il semble à Leila que le coup de feu l'atteint droit au cœur. Elle sent la secousse jusque dans sa moelle, à l'instant même où la balle traverse Arthur de part en part.

La Tesla range déjà son arme d'un air satisfait. Arthur tombe au sol.

27

Viviane explose.

— Je n'arrive pas à croire que tu l'aies abattu ! lance-t-elle à la Tesla.

— Si tu ne voulais pas, il ne fallait pas me payer pour garder ton corps, répond l'autre femme.

Le regard que Viviane lui adresse en dit long sur ce qu'elle lui fera dès qu'elle aura eu le temps de feuilleter Convoitise. Mais tout cela n'importe pas vraiment. Un vide sans fond se propage en Leila. Sa position sur la table l'empêche de voir Arthur, de vérifier s'il perd du sang, si sa poitrine se soulève encore. Elle se contorsionne mais ne parvient à rien. Elle ne perçoit qu'une seule chose : un silence assourdissant qui vrombit à ses oreilles.

La reine tamponne d'une main une longue coupure superficielle qui orne son cou. Elle est livide. Leila comprend pourquoi. Quand la Tesla a appuyé sur la gâchette pour le compte de Viviane, celle-ci a trahi son « accord » avec Leila, n'a pas honoré sa part du contrat. Elle ne peut plus prendre le foie de Leila sans lui demander son avis.

La reine se rapproche, passant à bonne distance de l'endroit où est tombé Arthur. Leila imagine une large flaque de sang, un océan. Tremblante de rage, Sa Majesté arrive à sa hauteur. Elle saisit le carré de chatterton qui réduit Leila au silence et l'arrache d'un coup sec. Leila tente de parler, s'aperçoit qu'elle est muette de stupeur. Un pan entier de sa personne s'est effondré dans une mer noire et glacée. Elle sait qu'une négociation va inévitablement s'engager maintenant, mais elle a du mal à s'en soucier.

Viviane prend une grande inspiration, puis deux, et sous leurs yeux, elle se transforme.

C'est la magie de Viviane, qui n'a rien à voir avec la magie. Elle se redresse, le teint clair, les yeux limpides, pas un cheveu en désordre, et elle redémarre d'une voix plus raisonnable et sereine que jamais :

— Reconsidérons les termes de notre contrat.

Dans la poitrine de Leila, la haine et la colère explosent, rendant toute pensée incohérente.

— Négociation ? Laisse-moi partir ! Je veux le voir. Je vais te faire la peau !

Leila se démène, tire de toutes ses forces sur ses liens. Elle ne réussit qu'à les resserrer sur ses chevilles et ses poignets, elle se coupe la circulation mais elle est entrée dans un tel état de choc, d'inquiétude et de rage qu'elle ne peut plus se maîtriser.

Sans se départir de son calme, Viviane se tourne vers Juli Tesla.

— Va me chercher la petite, s'il te plaît.

Dita ?

Leila sort instantanément de sa transe, aussi sûrement que si on lui avait renversé un seau de glaçons sur la tête :

— Non ! Il ne faut pas qu'elle entre dans cette pièce.

Non seulement elle y verrait des choses traumatisantes, mais en plus, Viviane ne pourrait plus jamais la laisser partir.

— Nouveau deal, s'empresse de dire Leila. Une ambulance pour Arthur, tout de suite. Un taxi pour Cassandra et Dita. Une ambulance pour moi. Et pas de blague. On s'organise pour que tout le monde sorte d'ici vivant. Personne ne parlera. C'est une histoire beaucoup trop invraisemblable, qui nous croira ?

— Je vais chercher la petite ? demande Juli Tesla.

— Non, dit Viviane. Tu peux prendre Cassandra avec toi et aller appeler des ambulances et des taxis. Ça t'empêchera de faire plus de bêtises.

La Tesla quitte la pièce en grommelant quelque chose de grossier sur l'utilité d'alerter le SAMU pour un cadavre et décrète qu'elle ne le portera pas sur son dos si les costauds sont tous dans les vapes. Satie a l'air nerveux, il a sans doute remarqué qu'il avait obtenu de Leila le même marché que Viviane, et que ce sera premier arrivé, premier

servi.

— Dernière condition, ajoute Leila. Je donne une moitié de mon foie seulement. Le reste n'est pas à moi. Convoitise le saura.

Viviane s'approche en souriant, elle arrange les cheveux de Leila, elle se penche vers son oreille et murmure :

— Ma chérie, puisque tu en parles, avant qu'on termine, je vais te raconter pourquoi tu peux me céder aussi le talent de ta sœur.

Le cœur de Leila s'arrête, et met une longue seconde à redémarrer.

— En fait, dit Viviane, après t'avoir quittée l'autre soir, elle n'est jamais arrivée à destination. À trois heures du matin, son car a fait une pause sur une aire d'autoroute près de Vierzon. Là, Damjan l'a récupérée, ça n'a pas été bien difficile. Il a dit qu'elle avait besoin d'assistance médicale, ce qui était vrai. Elle avait perdu beaucoup de sang et elle n'a pas cherché à lui résister. Au lieu de l'amener à l'hôpital, notre homme est allé dans la forêt.

Non, non, non, non. Leila suffoque.

— Oui, dit Viviane, Iris aussi était en train de s'étouffer, Damjan l'a juste aidée un peu… avec un autre copain et quelques mètres cubes de terre meuble.

Leila ferme les yeux, un liquide chaud lui coule sur les joues.

— Pourquoi ?

Viviane fait la moue.

— Je suis désolée. Il fallait que je vérifie si quelqu'un lui avait déjà pris son foie. J'étais sur les traces de Convoitise depuis tellement longtemps… Je venais de retrouver Titus mais sans le livre… C'est moi qui ai soufflé à Iris l'idée de s'en servir pour résoudre tous ses problèmes. Comme toi, elle prétendait ne pas l'avoir, mais je ne l'ai pas crue. J'ai eu raison ! Mais ne sois pas triste. Damjan a bien fait les choses. Il a dit qu'il l'avait enterrée quelque part sur une aire refaite, très jolie, boisée, avec de nouvelles essences dont les touristes peuvent lire tous les noms sur la route des vacances, avec des tables de pique-nique et des toilettes très propres. Et je t'assure que si on l'avait laissée dans le car pour Toulouse, elle serait morte au niveau de Limoges. On s'est contentés de mettre fin à ses souffrances, mais tu l'avais déjà bien eue.

Leila se rend compte qu'elle hoquette lorsqu'elle arrive enfin à faire entrer un peu d'air dans ses poumons. La voix douce et chantante de Viviane lui parvient de loin, à la manière d'une berceuse.

— Repose-toi maintenant. Certaines personnes ne sont pas faites pour avoir autant de pouvoir. Laisse faire les grandes personnes, Leila.

La Tesla passe la tête par la porte entrebâillée.

— Désolée, j'ai perdu la mère. Elle m'a faussé compagnie, elle est repartie vers le jardin. Qu'est-ce que je fais ?

— Mets la gamine dans le taxi. Ton travail, c'est d'appeler le taxi, pas de t'assurer que tout le monde fait ce qui est dans son intérêt.

Deux hommes entrent dans la pièce et emportent le corps d'Arthur, pâle et inerte. Il est couvert de sang.

Sans se laisser perturber, Viviane reprend le cours de sa cérémonie. Il semble à Leila que son esprit erre dans le brouillard. Elle est si désespérée qu'elle pourrait presque se trouver dans un des rêves de Dita. Les cafards et la foudre l'ont quittée, pour la première fois depuis des semaines elle supporte son propre corps. Pour se sentir bien, il fallait qu'elle cède à Convoitise, qu'elle se rende responsable de tout ce gâchis. Ce n'est pas une vie. Elle ferait mieux de laisser tomber, de déposer ce fardeau.

Loin dans la ville, il lui semble entendre Dita qui pleure tout doucement dans son taxi. En admettant que la petite puisse fausser compagnie à ces gens, comment va-t-elle s'en sortir sans Arthur, sans courageux chevalier ?

Viviane tend le scalpel à Satie.

— C'est toi qui t'en occupes ?

Il saisit la lame, nullement impressionné. Après tout, il n'en est pas à sa première opération. C'est juste qu'en général, ses patientes ne se réveillent pas.

Exactement ce dont Leila a envie.

— Vas-y, chasseur, j'en ai assez vu de toute façon. Prenez mon foie et soyez maudits.

Il n'attendait pas sa bénédiction. Le scalpel lance un éclair de lumière puis replonge dans sa chair.

Cette fois, est-ce parce que c'est la bonne ? Elle sent la déchirure jusqu'à la racine de son être. Chaque cellule, chaque nerf de son corps est dûment répertorié, épinglé, et détruit par le feu. Est-ce un autre superpouvoir des chasseurs, la capacité à infliger une telle douleur ? Leila voudrait se refermer sur elle-même pour protéger les parties fragiles de son anatomie, elle voudrait dire qu'elle renonce au marché, mais se trouve incapable de bouger ou d'articuler la moindre parole.

Satie est penché au-dessus d'elle, captivé par sa tâche. De ses deux mains, il écarte les bords de la plaie avec une expression avide. Leila s'accroche à la table, perd le fil.

— Laisse-moi voir, dit Viviane.

Le regard qu'il lui lance vaut déclaration de guerre. Ne dérangez pas le fauve qui se nourrit. La reine recule d'un pas. Satie plonge dans les entrailles de Leila, la tête la première, et cette dernière sombre dans l'inconscience.

Leila ?

Ce n'est qu'une toute petite forme dans la brume, aux contours flous et tremblants. Dita ! La fillette est prête à disparaître. Elle est épuisée, sa réalité s'estompe. Elle va se dissoudre dans sa propre charge. Elle a cru retrouver sa douce maman, mais celle-ci l'a lâchée pour une course urgente, une affaire qui fera la prospérité de la famille, a-t-elle garanti. Cassandra présume trop des forces de la petite fille : Dita ne tiendra pas une minute de plus. Elle veut sa maman, elle a besoin d'être rassurée. Elle s'est concentrée vaillamment, mais elle n'en peut plus de faire circuler toute cette tension, cette nuée de fourmis ailées et de cafards qui s'est emparée de son corps. Avec les insectes qui grouillent et bourdonnent, le ronronnement régulier du moteur de la voiture, elle est incapable de tenir le sommeil en respect plus longtemps.

Attends ! Leila veut la rejoindre, elle rêve de prendre le taxi avec elle, mais quelque chose la cloue ici, le lien s'étend et se distend, elle va perdre la petite fille.

Dita ferme les yeux. Leila essaye de l'en dissuader : il ne faut pas dormir ! Trop dangereux ! Dita bascule.

Leila est seule. Il n'y a plus personne. Dita est en train de se faire déchiqueter par les hommes-animaux, et elle est coincée ici pour une opération de chirurgie expérimentale.

Mais la fillette a laissé derrière elle une mince trace, comme une minuscule traînée de petites miettes de pain. Leila les examine plus sérieusement. Ce ne sont pas des miettes mais de petits insectes, certains d'un gris terne, d'autres d'un noir brillant. Ils sont à la traîne, ils se pressent pour rejoindre la gamine et lui faire une vie infernale.

Leila leur parle. Salut, mes petits cafards. Vous me reconnaissez ? Certains s'arrêtent, peut-être pour humer l'air. Se remémorent-ils le vaisseau amiral ? Cela fait un moment qu'ils sont avec la petite fille, plus tendre, plus influençable, ils ont eu le temps d'oublier Leila.

Si vous revenez avec moi, promet cette dernière, je vous aimerai à votre juste valeur.

Certains sont dubitatifs, presque rancuniers ou trop bien acclimatés à leur nouvel habitat. Quelques-uns d'entre eux se rappellent : ils l'ont sentie, ils la cherchent, ils seraient heureux de la rejoindre. Venez à moi, venez, mes petits, je vous emporte avec moi en enfer. Je vous appartiens, c'est d'accord, vous êtes mes enfants.

Un par un, les petits cafards se laissent amadouer. Les premiers parasites arrivent timidement et elle leur ouvre les bras, hospitalière. Leur file est de plus en plus épaisse, c'est une véritable migration qui afflue vers elle. Une fois qu'ils l'ont atteinte, elle salue chacun d'eux par son nom, elle les laisse courir sur son corps, dans son nez, dans sa bouche en réprimant un petit rire nerveux. Elle se remémore Iris et sa capacité à jouer avec les insectes. Et le fantôme d'Iris l'autre jour, qui l'a aidée lorsque Satie tentait de la tenir sous hypnose. Mais elle ne s'arrête pas à ce souvenir. Elle veut goûter l'instant.

Les petites bêtes rampent au chaud sous sa peau, dans l'odeur de son sein. Puis elles sont de plus en plus nombreuses à s'enhardir et à nouveau, elle se retrouve le siège d'un fourmillement abject et familier, désagréable, urticant. Et terriblement dangereux.

Avec eux, elle accueille toute une autre population : les fourmis ailées, les bizarres scorpions et les mille-pattes vénéneux. Elle prend tout le monde sous sa peau, ramène à elle tout ce qu'elle peut amasser de la charge de Dita. Quand elle a fini, elle est plus grouillante qu'un caveau de cimetière.

Leila sourit dans son rêve. Derrière ses paupières mi-closes, elle aperçoit Satie, le bas du visage rouge de son sang. Viviane se presse à son côté mais il l'écarte d'un revers de main nonchalant, il a plus important à faire. Leila

voit la charge presque inexistante de Viviane, qui sent la neige et la solitude. Elle a sur le bord des lèvres celle de Satie, quasi nulle elle aussi, mais plus arrogante, qui s'enroule autour de lui comme une caresse serpentine, une carapace qui reste bien fragile. Elle perçoit tout cela en grand détail, elle sait très bien cette fois où envoyer ses petits soldats.

Elle rassemble tous ses enfants, ils se dressent et poussent leur cri de guerre. Allez, mes fidèles cafards, conquérez et prospérez ! ordonne-t-elle.

La nuée s'abat, la foudre tombe.

28

From : Leila_sans_toi@gmail.com

To : Hotshot.Iris@gmail.com

Sent : Friday, october 02 9 h 12

Subject : Tes vacances

Salut grande sœur,

J'espère qu'il fait beau à Toulouse.

Ici tout va bien, sauf Nora qui tire la gueule. Pratiquer c'est une bêtise, fuir c'est une bêtise, vivre c'est une bêtise, rien de nouveau sous le soleil.

Je suis restée toute la nuit après le départ du car et je peux te confirmer que le grand méchant loup est demeuré perplexe, puis est rentré chez lui la queue entre les jambes. Ça a marché. Ta disparition est officiellement un succès.

De mon côté, je gère. Un peu chargée, comme un lendemain de cuite, mais depuis deux jours, pas le moindre cafard : le pied total. Je te garde ton tu-sais-quoi bien au chaud. Hier, j'ai cuvé toute la journée et j'imagine que toi aussi…… Pense à gober tes vitamines, à manger du brocoli même si ça sent le poisson mort, et à changer le pansement de temps en temps, fais un effort, ne fais pas ta grosse crado pour une fois c'est pas le moment.

N'oublie pas de prendre des photos des kékés que tu te tapes, on fera les comptes dès que tout sera fini.

Je t'embrasse

Leila

29

Les voix des vivants et des morts se mêlent et se répondent. Iris se penche sur sa sœur, touche sa joue d'une main froide. Yasmine les rejoint, glisse à l'oreille de son aînée quelque chose qui les fait rire. Elles s'en vont. Arthur les remplace, puis repart presque aussitôt quand Leila essaye de saisir sa main. Il règne dans l'atmosphère une forte odeur de rose. Une brise fait voler doucement les rideaux. Leila tourne la tête pour regarder le bouquet de fleurs. Un petit cafard, noir et brillant, a entrepris l'escalade du dernier bouton.

Leila croit distinguer la voix de Dita, la mélodie assourdie d'un piano sur lequel on joue des gammes, quelque part dans la maison. Le parfum des roses est de plus en plus intense. Elle se réveille. Elle repose dans une pièce pastel.

Elle referme les yeux.

Quand elle les ouvre à nouveau, Elizabeth Verdureau se tient près de son lit.

Aha.

— J'ai rêvé que j'entendais Dita ?

— Elle est venue ce matin avec sa mère. Pour une dernière session de thérapie. Je dois dire qu'elle n'en avait plus vraiment besoin. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais cela lui a vraiment dégagé les synapses. Elle commence à entrer dans l'âge de raison.

Leila digère les informations. Elle arrive à une conclusion intermédiaire, un souvenir qui la titillait. Elle soulève la couverture qui lui paraît très lourde. Il n'y a pas grand-chose à voir à part de la gaze.

— C'est l'hôpital qui t'a rafistolée. Ils ne voulaient plus te laisser sortir. Entre le miracle médical de ta guérison, l'énigme de ta gigacirrhose et bien sûr, la police arc-boutée sur cette histoire de meurtre rituel… ça n'a pas été facile de te récupérer pour te ramener ici. J'ai dû en signer, des décharges.

— Et les autres ? veut savoir Leila. Ceux qui étaient là avec moi ?

— Viviane a pris la foudre, dit Elizabeth.

Elle ne dit pas « bon débarras », mais c'est tout comme.

— C'est toi qui lui as fait ça ? interroge la thérapeute.

Leila hoche la tête.

— Un rapport avec l'amélioration soudaine de l'état de la gamine ? insiste Elizabeth.

Leila hausse les épaules, évite le regard perçant de l'autre femme.

— Le chasseur ? veut-elle savoir.

— Il a survécu avec des brûlures au deuxième degré. Je me demande bien comment.

— Les bienfaits du collectif, sans doute, ment Leila.

— À propos de collectif, dit Elizabeth. Le bruit court que les chasseurs ont changé de patron. Ils ont également déménagé dans la précipitation, quand nous sommes arrivées, ils avaient déjà disparu.

— Nous ?

Elizabeth Verdureau esquisse un geste vague :

— J'ai réuni une équipe aussi vite que possible. Nous aurions pu faire mieux avec une information plus fraîche. Mais à ce stade, j'espérais que tu pourrais m'aider à comprendre ce qui s'est passé.

Les paupières de Leila papillonnent, elle a juste de l'énergie pour une seule question, celle qui lui fait peur depuis qu'elle a ouvert les yeux :

— Et Arthur ?

Elizabeth Verdureau s’approche.

— Il est vivant, mais il n’est pas encore tiré d’affaire.

— Il faut que je le voie, dit Leila.

— Il est à l’hôpital, répond Elizabeth. Repose-toi et je t’y conduirai.

*

Arthur dort. Il est encore plus pâle que dans son souvenir, et toujours beaucoup trop séduisant pour être vrai. Il porte un bandage qui saisit l’épaule et le torse, au côté gauche. Même inconscient, il semble bouillir d’énergie.

— Cinq minutes, dit l’infirmière. Vous pouvez lui parler, mais ne le réveillez pas. Il doit combattre l’infection et ne réagit pas bien aux médicaments.

— L’infection ? demande Leila. Il a attrapé quelque chose ici ?

— Il est arrivé avec des blessures multiples, répond l’infirmière, sur la défensive. Les médecins font tout leur possible. Parfois, quand l’organisme est vraiment épuisé, il ne veut pas lutter.

Leila s’assied auprès d’Arthur quelques instants. Elle lui caresse les cheveux. Elle lui murmure quelques petits riens à l’oreille. Elle lui demande de guérir parce qu’elle a besoin de lui.

Puis l’infirmière vient la prier de sortir et elle se lève.

Dans le couloir elle croise Satie, qui, lui, est sur pied. Il porte des bandages sur les bras et les jambes. Débarrassé de son costume sombre, il a l’air incongru, mais pas assez ridicule pour qu’elle puisse rire de sa présence. Il la regarde comme si les plateaux dîners de l’hôpital n’avaient pas vraiment réussi à calmer sa fringale.

— Leila.

Il lui serre la main comme à une vieille connaissance, malgré les pansements, sans même faire la grimace.

Leila tente de déglutir la grosse boule au fond de sa gorge. Dans son esprit font irruption des images terrifiantes qui ne relèvent pas uniquement de son imagination. Satie parle de la brûlure de la foudre, de la naissance d’un peu de magie au fond son être. Il a hâte de déterminer si cela suffira pour exercer. Il lui fait goûter l’orgueil de se savoir différent, l’humiliation cuisante infligée par le conseil des chasseurs. Il dévoile aussi l’appétit sans fond, impossible à assouvir, qu’il conserve pour sa chair.

Elle vacille.

Les images repartent comme elles sont venues, mais il va falloir quelques minutes aux battements de son cœur pour reprendre un rythme normal.

— Retravaillons ensemble à l’occasion, propose Satie. Je suis à la recherche d’un… pas vraiment d’un emploi, plutôt un nouveau hobby.

Il lui sourit de toutes ses dents puis s’en va, laissant dans son sillage une traînée de petits cafards.

Elizabeth Verdureau considère Leila qui essaye de garder l’apparence du calme et de la maîtrise de soi, alors qu’il lui faudrait un endroit où s’asseoir et si possible une cuvette pour vomir dedans.

— Tu as réussi à faire de ce chasseur ton familier ? s’étonne la thérapeute.

Quelque chose dans l’attitude de son corps dit qu’elle hésite à classer cela dans les informations intéressantes ou dans les erreurs fatales.

— Rentrons chez moi, décide Elizabeth, tu as encore besoin de repos et j’ai invité quelqu’un qui voulait te parler.

*

Elle est sortie de ses charentaises, de sa jupe de bonne sœur en tweed marron, de son ignoble gilet tricoté. Il faut un moment à Leila pour voir ce qui a changé dans son visage, et quand elle s'en rend compte, elle manque de s'étrangler :

— T'as mis du mascara ?

À part ça, c'est toujours Nora : raide comme un piquet et aussi tendre qu'un huissier un lendemain de cuite.

— Je m'en vais, dit-elle. Je suis venue te dire au revoir.

— Comme ça ? réplique Leila, incrédule. Depuis quand on se dit au revoir quand on se quitte ?

— Je vais refaire ma vie, continue Nora sans se laisser déconcentrer. Je vais remettre ton seuil en état une dernière fois et ensuite, il faudra que tu ailles te placer sous la protection de quelqu'un d'autre.

Leila n'en croit pas ses oreilles.

— Parce que là, tu me protégeais ? Tu sais que j'ai failli y passer avec ton enveloppe sur Convoitise ?

— Tu n'as pas l'air en si mauvais point, dit Nora.

— Ce n'est pas grâce à toi !

— Je t'ai bien éduquée, juge Nora.

Leila a toujours pris sa tante à rebrousse-poil, mais si c'est un au revoir, elles méritent peut-être mieux que leurs chicaneries habituelles. Le moment est arrivé de solder les derniers mensonges.

Leila prend une grande inspiration et se lance.

— Je ne retrouverai jamais Iris, lâche-t-elle. Elle m'a confié son foie mais elle n'a pas survécu. Je ne sais même pas si elle aurait pu s'en tirer. Si ça se trouve, toute cette histoire n'est qu'une mauvaise blague de Convoitise. Il a tendu son piège, et moi, je n'ai pas marché, j'ai couru.

Le silence qui suit pourrait être débité en blocs et utilisé pour construire des caveaux. Leila sursaute : Nora vient de lui prendre la main. De la part de sa tante, si rêche et froide en général, ce geste la choque tellement qu'elle en perd la moitié de son amertume et l'essentiel de sa concentration.

— Elle aurait pu survivre, dit Nora. C'est déjà arrivé. Ce sort, moi, je l'ai déjà utilisé.

— Tu as pris le foie d'une autre praticienne ?

Nora sourit, et c'est encore plus dérangeant que le contact physique de l'instant précédent.

— Non, c'est moi qui ai donné des pouvoirs. À Titus, avant ta naissance.

Au bout de dix secondes, Leila se rappelle qu'elle a la bouche ouverte :

— Tu peux m'en dire plus ?

— Tu ne sais pas tout sur Titus, Yasmine et moi, dit Nora.

C'est l'euphémisme de la semaine. Une envie irrationnelle saisit tout à coup Leila de casser quelque chose, par exemple ce pot-pourri sur sa table de chevet qui exhale doucement son parfum de rose fanée. Elle se retient. Elle a trop besoin de savoir.

— Parle.

Nora se tortille dans son fauteuil, lisse une jupe imaginaire, reprend d'une voix douce.

— Quand j'ai rencontré Titus, c'était un chasseur en mission. Il cherchait Convoitise. Je venais d'hériter de la maison de ta grand-mère, et lui, il était entrepreneur. Je l'ai fait trimer ! Pendant qu'il essayait désespérément de me soutirer des informations et de fouiller la baraque avant de me trucider, moi, je reluquais son petit derrière rebondi, ses plaquettes de chocolat et ses biceps impressionnants.

Leila la dévisage, les yeux écarquillés. Nora, jouer avec le feu ? Nora, draguer un homme en chair et en os ? Elle est obligée de reconsidérer sa tante.

— Il a refait toute la maison à des tarifs imbattables, poursuit Nora, et moi, parce que c'était un chasseur, ou pour

son sourire de plombier et sa bonne humeur naturelle, j'ai fini par craquer. On est tombés amoureux et on a été bouleversés par tous les cadeaux que cette relation nous a apportés. Il a été le premier à m'ouvrir des vrais horizons, à me laisser penser que tout était possible. Mais je parle aussi de magie. Je me suis découvert un talent pour les enveloppes, sans grimoire ni héritage. Et lui, il a commencé à infiltrer les rêves des autres.

— Tu lui as donné ton foie et il a développé des pouvoirs ? Et toi, tu as gardé les tiens ?

— Non, ça, c'était avant qu'il ne goûte à mon foie.

— Il s'est fabriqué des pouvoirs à partir de rien ?

— Oui, dit Nora. Je ne me l'explique pas très bien. Je pense que les chasseurs disposent d'une forme de magie et que la sienne s'est altérée à mon contact. On était vraiment, vraiment fous amoureux. Le seul problème, c'est qu'il était en mission. Il ne pouvait pas arrêter d'y penser. On a d'abord essayé de me tuer symboliquement, de me faire changer d'identité.

Nora rougit légèrement.

— Quand ça n'a pas marché, on s'est lancé dans des plans plus drastiques pour raccrocher. De mon côté, je n'ai jamais aimé la magie et j'avais envie de m'en débarrasser. Titus, lui, était très attiré par le talent. On a décidé d'employer le sort de Convoitise que tu as pratiqué sur ta sœur. Si tout avait bien marché, on aurait fui ensemble. Mais la jalousie de Yasmine a tout gâché. Elle voulait le grimoire, ne comprenait pas pourquoi j'en avais hérité alors que je n'en voulais pas. Elle était de toute évidence la plus talentueuse de nous deux et en voulait à notre mère de lui avoir, à son avis, coupé les ailes. Je pense aussi qu'elle ne pouvait pas me voir heureuse : j'ai toujours été le vilain petit canard de la famille. Elle avait déjà tué un chasseur, et elle se retrouvait coincée avec Iris dont elle ne savait plus quoi faire.

Leila considère sa tante sans un mot.

— Désolée, dit Nora. C'est la première fois que je te parle de ta mère sans tout enjoliver. Je n'avais pas envie de ternir sa mémoire, je voulais que tu aies une mère digne de ce nom, une amoureuse un peu fofolle peut-être, pas une égoïste ambitieuse. Au fond, je pense que Yasmine a été manipulée par son associée.

— Viviane ?

Nora acquiesce.

— Viviane court après Convoitise depuis des décennies. Tu savais qu'elle a été l'apprentie de ta grand-mère ? Elle n'a jamais eu un gramme de talent. Elle s'est toujours débrouillée pour berner presque tout le monde, avec son attitude si sensée et raisonnable. Mais là où Viviane était gouvernée essentiellement par l'appétit de pouvoir, Yasmine s'est inventé un coup de foudre pour Titus. Elle s'est débrouillée pour découvrir le moment où nous avions prévu de consommer le sort de Convoitise. Quand je me suis réveillée, Titus avait disparu. Yasmine était partie en me laissant Iris en bas âge. Je m'étais fait voler mon foie et mon homme, et Convoitise était dans la nature avec mon irresponsable de sœur. Et quelques mois plus tard, je t'ai trouvée sur le pas de ma porte, emmaillotée dans ta layette avec Convoitise contre toi.

— Comment elle a fait pour garder Titus aussi longtemps, s'il voulait être avec toi ?

Leila n'a pas plus tôt posé la question qu'elle devine déjà la réponse.

— L'emprise, dit Nora.

— Non, dit Leila, ça devait être autre chose puisqu'il a réussi à s'en libérer.

— Il n'était pas complètement dénué de ressources, mon Titus.

— Et toi, tes pouvoirs sont revenus ?

— Ça repousse, dit Nora avec un rire bref. Ça revient toujours au centuple. C'est l'une des plus grandes arnaques de l'histoire de la magie. Tu comprends maintenant pourquoi je me suis mise dans une telle colère quand Iris et toi vous êtes tombées dans le panneau ?

Leila coule un œil vers le pot-pourri. Un gros vase en cristal, bien épais. Elle a envie de le briser.

— Tu aurais pu nous prévenir, dit-elle.

— J'avais un peu honte, rétorque Nora, acide. Élever deux adolescentes qui te prennent pour une poire, c'est déjà assez compliqué sans leur donner du grain à moudre. Et je pensais vous avoir mises suffisamment en garde.

— Tu as encore deux ou trois choses à apprendre sur la psychologie des ados, dit sèchement Leila.

— Justement, dit Nora. Je jette l'éponge. Je vous ai élevées quand je vous ai trouvées. Je m'en suis plus ou moins bien sortie. Maintenant, il est temps pour moi de partir à la recherche de Titus.

— Il est mort, dit Leila.

— Il m'a appelée hier, dit Nora.

Leila ne sait pas quoi faire de ces informations. Le chevalier noir a mérité de vivre et elle est soulagée de le savoir sain et sauf. Pour le reste, que doit-elle penser ? Qu'elle vient de gagner elle aussi un « oncle Titus », qui est accessoirement son géniteur ? Mais de perdre à nouveau sa mère ?

Elle songe à ses petits cafards, à cette relation un peu particulière qu'ils ont nouée ces derniers temps, elle et eux.

— Ton talent pour les enveloppes, tu penses qu'il te vient d'où ?

Nora fait la moue.

— Aucune idée.

— Tu as vu le sort de protection de Convoitise ? Celui avec la gravure bleue ?

— Non, dit Nora. Tu en sais autant que moi.

Elles se taisent à nouveau. Leila est fatiguée et sa cicatrice la lance. Elizabeth dit qu'elle a perdu beaucoup de sang, même si elle se remet avec une rapidité étonnante.

Nora ramasse son sac.

— Je m'occupe de ton seuil et j'ai un train dans l'après-midi. Tu restes à la même adresse ? demande-t-elle en se levant.

Leila pense à Iris et à Dita, au baiser échangé sur son seuil avec Arthur, à sa voisine excentrique et à ce félin qui a soi-disant le béguin pour elle.

— Je vais occuper la place, décide-t-elle.

Nora est déjà partie depuis un moment quand Leila se rend compte qu'elle n'est pas sûre d'avoir bien compris laquelle des deux sœurs Titus était venu chasser à l'origine.

*

Le lendemain, Leila trouve Arthur éveillé quand elle entre dans sa chambre d'hôpital. Il est encore plus pâle qu'elle, les traits tirés, mais vivant. Le soulagement de Leila est tel qu'elle dit la première chose qui lui vient à l'esprit :

— Je t'ai apporté des chocolats. On t'a déjà dit que tu avais une coupe de cheveux inoubliable ?

Elle le prend dans ses bras et ils grimacent tous deux.

— On n'est pas beaux à voir, hein ?

Les premières minutes de leur conversation sont un peu gauches. Que faut-il se dire quand on a cru mourir et qu'on ne doit la vie et la liberté qu'à la magie noire ? Ils passent un long moment à parler de tout et de rien, à s'apprivoiser à nouveau. Leila se détend peu à peu. C'est la première fois qu'il n'y a pas d'autre enjeu que le plaisir d'être ensemble. Elle sait, oui, bien sûr, qu'elle ne perd rien pour attendre, mais elle savoure les quelques instants d'intimité qui précèdent l'inévitable discussion.

— Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris ce qui s'est passé l'autre jour, dit enfin Arthur.

Puis, comme elle ouvre la bouche pour lui expliquer, il place une main, chaude et douce, sur son avant-bras.

— Et je ne suis pas sûr d'avoir envie de comprendre.

— Mais…

— Laisse-moi parler, s'il te plaît, Leila. J'ai déjà assez de mal comme ça à mettre de l'ordre dans mes pensées. Quand je suis avec toi surtout…

Leila sourit. Il lui fait un peu le même effet.

— Quand je suis seul, je ne crois pas à la magie. Je suis un cartésien, un professeur des écoles. Il y a une erreur de casting.

— Mais non !

— Laisse-moi parler. Je me suis retrouvé entraîné dans tes histoires, je ne sais pas trop comment. Je ne sais pas si tu fais le même effet à tous les types que tu prends dans tes filets…

Interdite de parole, Leila nie frénétiquement de la tête.

— Mais moi, tout ça me terrifie. Les quelques heures que j'ai passées avec Viviane dans mon cerveau, sous ma peau, dans mes os... Tu ne peux pas imaginer ce que c'était. C'est pour ça que je suis encore à l'hôpital. Les médecins se méfient de moi, parce que dans les premiers temps, ils m'ont senti suicidaire. Mon esprit ne voulait tout simplement plus avancer. Tu aurais dû me prévenir, Leila.

— Je sais, dit Leila, pardonne-moi.

— Je te pensais morte, je n'avais aucune nouvelle de toi…

— J'étais dans un dispensaire clandestin pour les parrains de la mafia, plaisante Leila.

C'est drôle. C'est drôle ? Elle a le sentiment confus qu'ils pourraient en rire.

— Je suis désolé, dit Arthur. C'est idiot. Toute ma vie, j'ai cherché une grande Cause, j'ai flirté avec des activistes hardcore, j'ai choisi ce métier de prof… et jamais mon cœur n'a battu aussi fort qu'avec toi, Leila. Qu'est-ce que ça dit de moi ? Quand la magie se retire, je ne suis plus qu'une coquille vide, tout ce que j'ai fait de ma vie n'a plus de sens, et je ne peux pas le supporter.

Les yeux et la gorge de Leila la brûlent, elle est obligée d'écouter la suite, elle savait que ce moment arriverait, et pourtant, elle ne veut pas y croire.

— Je suis un type ordinaire et je dois me trouver une place dans le monde des gens ordinaires, dit Arthur. Je ne suis pas fait pour être avec toi. Je vais mener ma vie de manière insignifiante, sans Grande Cause, tant pis, juste du lundi au dimanche, en essayant de marcher droit. J'ai trop besoin de pouvoir continuer à me regarder dans une glace.

— Tu n'as pas à rougir de ton comportement jusqu'ici, objecte Leila.

Sa gorge est si nouée que sa voix s'étrangle. Elle voudrait lui dire qu'il est tout sauf insignifiant, qu'il a sa place à côté d'elle, qu'elle va changer et devenir quelqu'un de bien.

— Je pense qu'il vaut mieux qu'on cesse complètement de se voir, dit-il. Si tu restes à proximité, je ne pourrai jamais me concentrer.

— La concentration, c'est très surfait, plaisante faiblement Leila, en essayant d'oublier cette impression qu'on lui retire ses racines, qu'on la détache de son rocher.

C'est absurde. Le mois dernier, ils ne se connaissaient même pas.

Elle voudrait être sûre qu'il pourra se concentrer quand elle aura tourné les talons. Elle l'imagine déjà à la boxe, le mardi et le jeudi, éclusant une colère et une frustration qui ressemblent à la grouille. Mais, bien sûr, elle se projette, elle n'a pas le droit.

— Je me suis arrangé avec Yann pour qu'il t'oublie aussi, poursuit Arthur. Il n'est pas très content. C'est un gros service qu'il va me rendre. Et s'il te plaît, trouve une excuse pour ne plus voir ma mère.

Leila baisse la tête parce qu'elle est trop sidérée pour accepter ou pour se battre.

— Viens là, que je t'embrasse.

La requête, formulée sur le même ton fataliste que tout le reste, saisit Leila aux tripes. Elle s'approche. Le baiser a un goût de larmes de sorcière et de promesse avortée. Dans l'échauffourée coupable qui suit, elle est assez

certaine qu'elle perd une ou deux agrafes à se frotter désespérément contre lui.

— Au revoir, Leila, dit Arthur, la voix enrouée.

Elle ne dit pas au revoir, elle part sans se retourner.

*

La gare St Lazare est à son habitude glaciale, immense et chaotique, mais Leila repère tout de suite la petite blondinette. C'est comme si elle la suivait à la trace, depuis qu'elle a ouvert les vannes de la charge entre elles.

— Salut, fillette !

Dita se jette dans ses bras avec l'énergie et l'élan d'un vélociraptor nain. Le foie de Leila encaisse en plein dans le mille mais elle ne sent que le ravissement de revoir la gamine. Dita la dévore de baisers, sous le regard impénétrable de Cassandra.

— Tu as repris du poil de la bête ! félicite Leila. Tu manges toujours autant ?

— Encore plus ! rit la petite fille.

— Et tu commences à fourmiller sérieusement, ajoute Leila.

Dita est rose de plaisir. Il y a de quoi être fière : franchir le cap de l'âge de raison avant sept ans, ce n'est pas commun.

— Je lance des sorts en entier ! s'exclame-t-elle. Et Maman est d'accord pour que je continue à rêver.

Leila se retient de faire la moue.

— Tu as beaucoup de talent, dit-elle. Je t'ai apporté quelques souvenirs.

Elle a acheté pour Dita une énorme boîte de chocolats et un bijou, une médaille de la chance qu'elle a fait dessiner. Elle est ronde et crénelée, et représente un chevalier.

— On dirait un biscuit fourré ! s'extasie Dita.

— Les grands esprits se rencontrent, confirme Leila. Et, hum, Birgit t'a fait des sandwiches au pâté végétal.

— Beurk, dit la fillette en s'emparant du sac en plastique et en le portant à bout de bras, le nez froncé. Fais-lui mille bisous de ma part. On les donnera aux canards. Pas sûr qu'ils en veuillent.

Cassandra, qui se tenait à l'écart, estime sans doute que les retrouvailles ont assez duré.

— Dita, je souhaite parler à Leila seule à seule, intervient-elle.

Dita s'éloigne un peu, obéissante. En deux semaines, la sorcière a repris sa fille en main. Leila se campe bien droite dans ses bottines. Ce n'est pas parce que la mère de la petite fait vingt centimètres de plus qu'elle dans ses escarpins à imprimé léopard qu'elle va se laisser intimider.

— Je ne t'ai pas autorisée à nous accompagner à la gare ni à donner de cadeaux à ma fille, attaque Cassandra.

— Relax, dit Leila. C'est elle qui m'a appelée pour que je vienne vous dire au revoir. Et ce n'est pas comme si tu m'avais indiqué ton numéro de portable pour que je te prévienne par SMS.

Cassandra la dévisage, déroutée. Leila est à peu près certaine qu'elle n'a jamais manipulé un téléphone portable de sa vie. Sans surfer elle-même à la pointe des technologies, elle trouve qu'il y a des limites à l'ignorance.

— C'est bien toi qui as le grimoire ? demande-t-elle à Cassandra.

Celle-ci hoche la tête.

— C'est moi, de plein droit.

— Promets-moi une chose, dit Leila. Promets-moi que jamais tu ne l'utiliseras avec Dita, que jamais tu ne le lui transmettras.

— Ne pas léguer cet héritage à ma descendance ? dit Cassandra. Je ne peux pas te garantir une chose pareille.

— Si, dit Leila, tu peux, et je te demande de le faire.

Elle montrera les dents s'il le faut.

Cassandra sourit. C'est la première fois que Leila la voit sourire, et c'est assez effrayant. Tous les traits de la mère de Dita se réagencent pour laisser apparaître une beauté aussi fascinante qu'étrange, hors de ce monde. Leila soutient son regard, lui sourit en retour. Elle aurait donné sa vie pour la gamine, et elle est prête à le faire à nouveau.

— Un marché, finit par proposer Cassandra. Tu ne cherches plus à entrer en contact avec ma fille. Par aucun moyen.

Leila déglutit.

— Un dernier au revoir et tu as ma parole, dit-elle. Je n'essaye pas de parler à Dita, et toi, tu t'arranges pour qu'elle reste à l'écart de Convoitise.

Ainsi formulées, les conditions de l'accord laisseront à Dita la possibilité de contacter Leila si elle le souhaite.

Cassandra la dévisage.

— Le même niveau de garantie pour chacun des engagements, lâche-t-elle.

S'il vient à Dita l'idée d'aller feuilleter Convoitise en cachette, Leila veut pouvoir compter sur la vigilance de Cassandra pour l'en empêcher. Elle est obligée d'accepter.

— Si Dita prend l'initiative de venir me voir, je vais devoir lui expliquer pourquoi je la repousse, prévient-elle.

— Entendu. Mais tu ne dois pas lui révéler que vous êtes du même père.

— Elle s'en doute, fait remarquer Leila.

— Les doutes sont des pensées fragiles, répond Cassandra.

Leila lui serre la main avec l'impression qu'on lui a attaché un bloc de béton au cœur avant de le précipiter dans la Seine.

Puis Cassandra laisse à Leila et Dita un instant pour se dire au revoir, comme promis. Il ne reste que peu de temps avant le départ du train, les derniers voyageurs commencent à courir en tous sens, charriant frénétiquement sacs et valises.

Leila prend la petite dans ses bras, elle voudrait l'absorber, adopter sa forme, se reconstituer autour d'elle pour l'emmener partout.

— Dita ! appelle Cassandra depuis la porte de la voiture onze.

Dita enfouit une dernière fois son petit nez froid d'hiver dans le cou de Leila, sous les cheveux.

— Tu es mon chevalier courageux.

— Je t'aimerai toujours, promet Leila.

Puis tout va un peu vite, Leila n'a pas le temps de respirer une dernière fois l'odeur de la gamine. Dita attrape son petit sac à dos et escalade les marches du wagon, aidée par sa mère qui prend tout de même la peine de transpercer Leila de son regard jaune.

Après le départ du train, Leila reste un moment debout sur le quai à contempler les rails qui se perdent au loin dans le béton. Elle se tient en marge du monde, dans une poche de silence, si elle bouge, ses pensées noires la retrouveront.

La vapeur qui sort de sa bouche se condense dans l'air froid de fin novembre. Le train suivant arrive et s'arrête, une marée de voyageurs en descend, certains épuisés, d'autres alertes, prêts à se lancer à la conquête de Paris.

Un petit cafard s'éveille, seul d'abord, puis rejoint par ses frères.

*

Le mot de la fin

Merci à vous, chers lecteurs, d'avoir suivi ces aventures. C'est votre imagination (encore plus que la mienne) et votre enthousiasme qui donnent une existence à Leila dans le monde. Si vous avez apprécié ce roman, parlez-en autour de vous et pensez à laisser un commentaire sur Amazon. Votre petit mot, même très simple et court, peut faire toute la différence. Je suis une auteure indépendante qui n'a pas les moyens de faire beaucoup de publicité. Le bouche-à-oreille et la bienveillance des algorithmes sont donc déterminants pour le destin de ce livre et de ses petits frères.

La série Sorcières & Chasseurs ne fait que commencer. La suite ne tardera pas trop. Leila, Dita, Arthur, Satie et les autres seront cette fois aux prises avec la paix et la magie blanche, pas forcément aussi innocentes qu'on se les représente.

Pour être tenu-e-s au courant des prochaines sorties et recevoir des contenus inédits, vous pouvez vous inscrire sur ma liste d'emails via ma page Facebook : fb.me/chmunich . Pas de spam, promis. Que des cadeaux.

En attendant, portez-vous bien, entourez-vous de Sissi et de Birgit plutôt que de Tesla.